

356

II







5



*Par l'art délicat du Graveur
Tu vois ici de LOCK la véritable Image;
Et par les soins du Traducteur,
Les plus beaux traits de son Ouvrage.*

D E

D E S

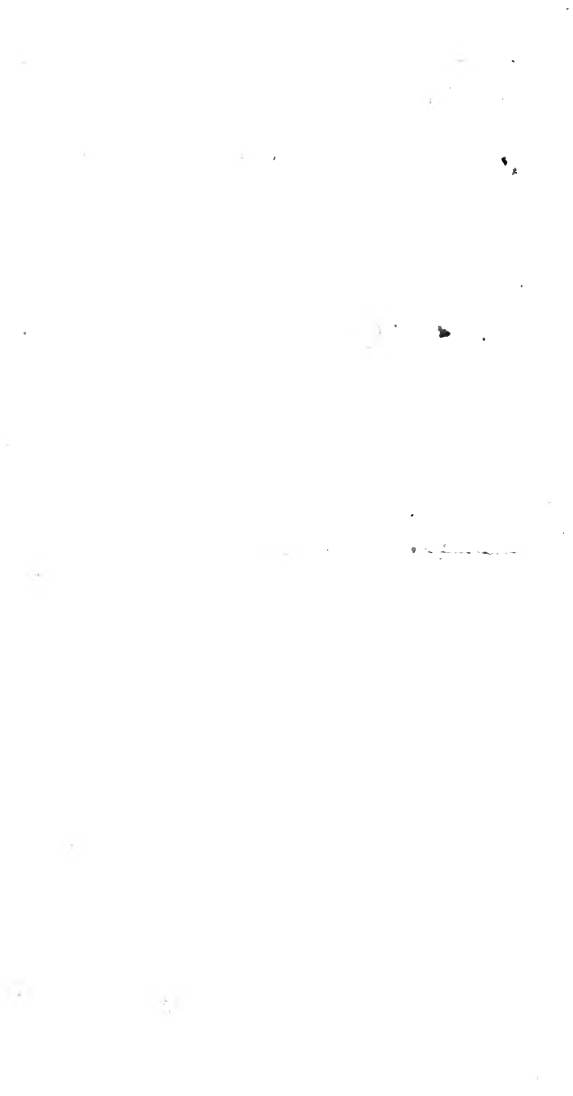
Traduit de l'Anglois de M. LOCKE.

CINQUIE'ME EDITION.

Sur l'Edition Angloise publiée après la mort de
l'Auteur, qui l'avoit revûë, corrigée, &
augmentée de plus d'un tiers.



Chez HERMAN UYTWERF.






AVERTISSEMENT

SUR CETTE

QUINQUIÈME ÉDITION.

 O I C I une Edition beaucoup plus correcte non-seulement que la seconde que je connus en 1708. mais aussi que la troisième qui parut en 1721. & que j'avois pourtant revûë avec tant de soin, que je m'étois imaginé, que si elle venoit à se réimprimer de mes jours, je n'y ferois aucun changement considerable. Je me dédis avec plaisir de ce que j'avançai alors trop inconsidérément; & je n'ai pas de honte de l'avouer, que le respect que j'ai pour le public, m'ayant obligé à relire la

Tome I. *

troisième Edition en sévère Critique, j'y ai trouvé quantité de choses à réformer.

Comme les citations de MONTAGNE ont plû généralement à tous ceux qui ont lû ce Livre en François, j'en ai inferé de nouvelles dans cette cinquième Edition. Je sçai que le stile d'un si charmant Ecrivain est tout propre à déparer mon Ouvrage, qui malgré tous mes soins ne sera jamais qu'une foible copie d'un excellent Original. Mais j'ai été bien aise d'obliger mes Lecteurs par cette espèce de sacrifice. J'ai trouvé d'ailleurs, que le plaisir de transcrire des pensées qui me paroissoient nouvelles par la manière naïve & originale dont elles étoient exprimées, me dédomageoit un peu du dégoût de la Traduction, travail ennuyeux qui tenant sans cesse l'Esprit à la gêne, lui ôte insensiblement sa vivacité naturelle. C'étoit un vrai délassement pour moi, & je n'ai pû résister à ce charme.

Mais avant que je quitte *Montagne*, permettez-moi de faire une remarque à l'occasion d'un beau mot de *Socrate* qu'il nous cite dans son Chapitre* *de l'institution des Enfans*. On demandoit à *Socrate*, dit-il, d'où il étoit ? il ne répondit pas, d'*Athenes*, mais du *Monde*. Lui qui avoit l'imagination plus pleine & plus étendue, embrassoit l'*Univers* comme sa *Ville*, jettoit ses connoissances, sa société & ses affections à tout le *Genre Humain*, non pas comme nous qui ne regardons qu'à nos pieds. Cette affection universelle, qu'on apelle autrement *Humanité*, mériteroit bien, ce me semble, de faire un article à part dans l'*Education des Enfans*, parce que l'*Education ordinaire* tend, à leur inculquer des sentimens directement oposez à cette *Vertu*. En *Espagne* un jeune *Enfant* sçait mépriser les *François* & les *Portugais* dès qu'il commence à bégayer ; & en *Portugal* &

* E S S A I S , Liv. I. ch. XXV.

en France les Enfans ne tardent pas plus long-tems à maltraiter les Espagnols. Cette Coûtume inhumaine a passé du Continent dans les Isles, où elle a été fort bien reçûë. Et en cela les Enfans ne font qu'imiter leurs Peres : car chaque Peuple se fait une habitude de haïr ses Voisins, & de regarder avec mépris tous les Peuples qui parlent un autre langage ou qui s'habillent autrement que lui ; & presque par-tout la Politique & la *Religion* conspirent à entretenir & à fortifier ces beaux sentimens. Mais quoique dans les Pays les plus civilisez l'Humanité soit fort peu connuë par ses effets, elle est pourtant la base de toutes les Vertus sociales, sans en excepter les plus Chrétiennes ; & sans elle, ces Vertus ne font que de vains phantômes. Qu'est-ce, par exemple, que la Justice, la Bonté, la Sincérité, la Charité, si, renfermées dans un Pays, & bornées par une Montagne, une Riviere ou un Bras de

AVERTISSEMENT. v

Mer, elles se permettent toute sorte de duretez, d'injustices, de trahisons & de fourberies à l'égard des Hommes qui vivent au-delà de ces Limites : On sçait d'ailleurs que l'Humanité seroit sur-tout nécessaire aux Peuples les plus puissans, qui par cela même, sont continuellement exposés à la tentation d'en violer les devoirs. Combien préviendroit-elle de Guerres visiblement injustes, de perfidies effrontées dans le commerce, & d'animositez mal fondées qui privent les Peuples de plusieurs secours réciproques : C'est donc une Vertu qu'on devroit recommander expressement aux Enfans, & qu'il faudroit tâcher de leur rendre naturelle, d'aussi bonne heure, & avec autant de soin qu'on leur inspire communément la Passion contraire. Rien ne seroit plus propre à leur donner de grandes vûës, & à leur remplir le Cœur de sentimens de douceur & d'équité, que la considération de ce qu'ils doivent à tous les

vi A V E R T I S S E M E N T.

Peuples de la Terre, dont Dieu est le Pere, & qu'il prend également sous sa protection. Je laisse à penser quelle Morale & quelle Politique on pourroit élever sur de si beaux fondemens.

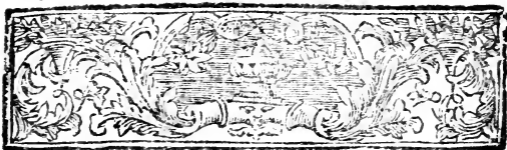
Il me reste à publier ici, que la seconde Edition Françoisse de cet Ouvrage, imprimée à Amsterdam en 1708. a été réimprimée à Paris en 1711. avec une APPROBATION très-honorable à M. LOKE. M. l'Abbé de Tilladet y dit en propres termes, que *comme l'Ouvrage de M. LOKE est excellent, & que par cette raison il seroit à souhaiter qu'il fût entre les mains de tout le monde, on n'en scauroit trop réitérer & multiplier l'impression.* Par ce compliment on ne fait que rendre exactement justice à M. Loke. Le compliment ne laisse pourtant pas d'avoir son mérite.

Mais en parlant de cette *Edition de Paris*, la reconnoissance ne me permet pas d'oublier, qu'en m'y a fait grace d'une manière très-polie, en

AVERTISSEMENT. vij
mettant dans l'*Errata* plusieurs fautes de langages qui m'étoient échappées, & dont aparemment la plûpart se trouveroient encore dans cet Ouvrage, si la Personne qui a pris soin de l'Édition de Paris, n'eût eû la bonté de les indiquer.

A Oxford ce 6. Septembre 1732.





PRE'FACE

D U

TRADUCTEUR.



*N 1695. je donnai au Public une Traduction Françoise de ce Livre , sur la premiere Edition que Mr. Locke en avoit publie en Anglois en 1693 Dans la suite l'Auteur y fit plusieurs additions : & enfin depuis sa mort , il en a paru une cinquieme Edition plus complete que les precedentes. C'est sur celle-ci qu'est faite la Traduction que je publie * presentement.*

En 1708.

*Comme on trouve dans toutes les Editions Angloises une Epi'tre Dedicatoire de Mr. Locke, adre'ssee a * un de ses Amis , je la mettrai encore ici , parce qu'elle est pleine de reflexions solides sur la necessite de bien elever les Enfans.*

*Eduard
Clerke
Ecuyer.

Ces pensees sur l'Education des Enfans dit-i d'abord a son Ami , vous appartient de droit. Il y a deja plusieurs annes que je les ai mises en ecrit pour l'amour de vous; & ce Livre que je donne maintenant au Public , ne contient autre chose que ce

que je vous ai déjà écrit en plusieurs Lettres. Ce sont les mêmes pensées sans aucun changement considérable, exprimées de la même manière, & presque dans le même ordre. De sorte que les Lecteurs reconnoîtront sans peine à la simplicité du stile, qui n'est que de conversation, que ce sont ici plutôt des Entretiens familiers entre deux Amis, qu'un Discours destiné pour le Public.

La plupart des Auteurs n'osant avoïer qu'ils ont été portez de leur propre mouvement à se produire, alleguent l'importunité de leurs Amis pour excuser cette démangeaison. Pour moi je ne suis point dans le cas, car, comme vous savez, je puis dire avec vérité, que si quelques personnes qui avoient entendu parler de ce que j'avois écrit sur la Manière d'élever les Enfans, n'eussent témoigné desirer avec empressement de lire mes cahiers, & après cela de les voir publics. ils auroient toujours resté dans l'obscurité du Cabinet. Mais ces personnes-là pour qui j'ai une extrême déférence, m'ayant dit qu'elles étoient persuadées que mes réflexions pourroient être de quelque usage si elles étoient publiques, je me laissai toucher à cette raison, laquelle aura toujours beaucoup de pouvoir sur mon esprit. car je croi que chaque homme en particulier est indispensablement obligé de rendre à sa Patrie tous les services dont il est capable; & je ne vois pas quelle différence il y a entre les Animaux Brutes, & celui qui passe sa vie sans songer en aucune manie-

re à remplir cette obligation. L'Education des Enfans est une chose si importante, & le secret de les bien élever est d'une utilité si générale, que si j'étois aussi capable de traiter cette matière que je le souhaiterois, je n'aurois pas besoin d'être pressé ou importuné par qui que ce soit, pour me résoudre à le faire. Cependant le peu de mérite de cet Ouvrage & une juste crainte qu'il ne soit mal reçu, ne m'empêcheront pas de le donner tel qu'il est, puis qu'on demande seulement que j'en fasse part au Public. Quelque petit que soit ce Présent, je n'ai pas honte de le lui offrir. Et j'ose me flatter, que tout le monde ne perdra pas son temps à la lecture de cet Ouvrage, si d'autres personnes du caractère de ceux qui l'ont approuvé en manuscrit, viennent à juger qu'il n'étoit pas indigne de voir le jour.

Depuis peu j'ai été consulté sur la Manière d'élever les Enfans par tant de personnes, qui m'ont avoué ingenuement qu'ils ne savoient comment s'y prendre; & l'on se plaint si généralement de la prompte corruption de la Jeunesse, qu'on ne sauroit blâmer ceux qui mettent à la mode l'examen de cette matière, & qui en écrivent quelque chose, quand ce ne seroit que pour exciter les autres à l'approfondir davantage, ou à les redresser s'ils se trompent. Car il n'y a guère de méprises pour lesquelles il faille avoir moins d'indulgence que pour celles qui concernent l'éducation des Enfans. Elles sont d'une si dangereuse conséquence, que sans un

prompt remède elles font des impressions ineffaçables, & qui se répandent sur tout le reste de la vie.

Pour moi, je suis si peu entêté des choses que j'avance dans cet Ouvrage que je ne serois nullement fâché que des personnes plus capables de traiter cette matiere, voulussent composer, à l'usage de notre Noblesse *Angloise*, un Traité complet sur l'Education, dans lequel ils corrigeaient les fautes où je puis être tombé; car je souhaite avec beaucoup plus de passion que nos jeunes gens de qualité aprennent les moyens les plus propres à se former aux bonnes choses, (ce que tout le monde doit avoir à cœur) que de voir qu'on approuve les sentimens que j'ai sur cette matiere. Quoiqu'il en soit, vous pourrez toujourns me rendre ce témoignage, que la Méthode que je propose dans ce Livre, a eû un succès extraordinaire dans la personne du Fils d'un Gentilhomme de notre connoissance. Je ne veux pas dire par-là que le bon tempérament de ce jeune-homme n'y ait beaucoup contribué, mais ce que j'ose assurer, c'est que vous êtes convaincu aussi-bien que ses Parens, qu'en suivant la Méthode qu'on employe ordinairement pour instruire les Enfans, on ne seroit pas venu à bout de celui-ci, qu'on n'auroit pû lui inspirer de l'amour pour les Livres & pour la Science, ni l'engager à desirer, comme il fait, d'apprendre plus de choses, que ceux qui sont auprès de lui ne jugent à propos de lui enseigner.

Mais mon dessein n'est pas de vous donner une haute idée de mon Ouvrage, car je sai déjà le jugement que vous en faites. Je ne veux pas non plus le faire valoir dans l'esprit des autres hommes par la considération de l'opinion favorable que vous en avez. Comme la bonne Education des Enfans est une des choses auxquelles les Parens sont le plus fortement engagez & par devoir & par intérêt, & que le bonheur & la prospérité d'une Nation en dépendent extrêmement, je souhaiterois que chacun prît à cœur cette affaire, & qu'après avoir examiné & distingué soigneusement la part que le Caprice, la Coûtume, ou la Raison y peuvent avoir, on s'appliquât à mettre en usage la Méthode qui dans les différentes conditions des hommes seroit la plus facile, la plus courte, & la plus propre pour en faire des gens vertueux, utiles à la Société, & habiles, chacun dans sa profession. Mais on devroit sur-tout prendre soin de l'Education des Jeunes-gens de bonne-Maison, car si les personnes de ce rang sont une fois bien élevées, elles mettront bientôt tout le reste dans l'ordre. Voilà ce qui m'a engagé à composer ce petit Ouvrage.

Il seroit inutile d'ajouter de nouvelles réflexions à celles de M. Locke, pour montrer qu'il est d'une absoluë nécessité de bien élever les Enfans; & que c'est une affaire fort délicate. Tout homme qui pense, en est parfaitement convaincu.

Je ne m'étendrai pas non plus à faire voir en détail que cet Ouvrage est fort propre à diriger ceux qui s'appliquent à l'Education des En-

fans ; que la plûpart des maximes qu'on y étale , n'ont rien de trop abstrait ; qu'elles sont claires , exactes , & faciles à pratiquer. L'estime où est le Livre de M. Locke depuis qu'il est public , & l'usage qu'on a déjà fait des régies qu'il y propose , me dispensent de ce travail.

Après avoir remarqué dans la Préface qui est au-devant de la première Edition Française , que M. Locke confirme quelquefois ses pensées par des exemples familiers , j'ajoutai que presque tout ce qu'il a avancé dans cet Ouvrage , pourroit être aisément justifié par des expériences incontestables. Je donnai pour exemple ce que M. Locke dit * contre la coutume établie dans presque tous les Païs de l'Europe , de donner des habits trop étroits aux Enfans. Il prouve par de bonnes raisons , que c'est le vrai moyen de leur gêner la taille. Et c'est ce que l'expérience confirme nettement. Car dans les endroits où l'on s'est avisé de suivre une pratique toute contraire , les Enfans ont la taille très-bien faite , comme il paroît par l'exemple des Siamois qu'on n'emmailote point dans leur enfance , & qui ont tous le Corps bien fait. C'est M. De la Loubere qui nous apprend cette particularité dans sa Relation du Royaume de Siam. Je répéterai encore ici ces paroles qui semblent n'avoir été écrites que pour appuyer le sentiment de M. Locke sur cet article. Les Siamois , *

* §. XII.
Pag. 204

* Du
Royaume
de Siam.
Tom. I.
p 80. de
l'Édition
d'Hol-
lande.

Nature d'achever les leurs. On peut joindre

à cet exemple celui des Lacedemoniens, le plus illustre & le plus sage Peuple de l'ancienne Grece ; car ils n'emmaillottoient pas non plus leurs Enfans. Les Nourrices de Lacedemone, dit Plutarque (1) dans la Vie de Lycurgue, elevoient les Enfans avec une adresse & une application toute particuliere, sans les envelopper de langes ; & par ce moyen, ajoûte t'il, elles les rendoient plus dispos de leurs membres, mieux formez, & de plus belle & gentille corpulence, pour me servir des termes d'Amyot.

L'un des endroits de cet Ouvrage qui a fait le plus de peine aux Lecteurs, c'est celui où M. Locke pretend, qu'on devoit en toute saison laver tous les jours les pieds des Enfans dans de l'eau froide. Bien des gens se recrierent d'abord contre une pratique qui leur paroïssoit avoir de si dangereuses conséquences. M. Locke en fut averti ; & prit soin dans la suite de confirmer les raisons sur quoi il fondeoit cet usage, par des exemples qui font voir clairement que les Enfans ne sont exposez par là à aucun danger. Mais parce que les hommes ont de la peine à se defaire de tout préjugé qui a été comme consacré par un long usage, je croi qu'il ne sera pas inutile d'ajoûter à tous exemples compilez par M. Locke, celui des Peuples du Perou. Il est pris de l'Histoire des Yncas par Garcillaïso de la Vega. Les Peuples

(1) Ἡ δὲ περὶ τὰς τοῦ ὄντος ἐπιμέλειά τις μετὰ τέχνης, ἅτις ἀπὸ παραγάνῃ ἐκτροφῆτας τὰ βρέθῃ τοῖς μελεσι καὶ τοῖς εἰδεσιν ἐλευθέρια ποιῆν. Plutarck. in Licurgo, p. 49. Edit. Aubrianæ Francofurti.

du Perou, dit cet Historien*, élevoient leurs
 Enfans le moins délicatement qui leur
 étoit possible. Ce qui s'observoit indiffe-
 remment en la personne des Yncas, &
 de leurs Sujets, riches ou pauvres. D'abord
 que l'Enfant étoit venu au Monde, ils le
 lavoient d'eau froide & l'envelopoient ain-
 si dans ses langes; ce qu'ils continuoient
 tous les matins, après avoir laissé la plû-
 part du tems cette eau au ferein. Si la Me-
 re vouloit caresser extraordinairement son
 Enfant, elle prenoit de l'eau dans sa bou-
 che, & lui'en jettoit par tout le corps,
 excepté sur le sommet de la tête, où elle
 ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à
 ces Peuples ce qui les obligeoit à cela,
 ils répondoient qu'ils le faisoient à dessein
 pour accoûtumer leurs Enfans au froid &
 à la fatigue, & pour leur fortifier les mem-
 bres. Si après cela des personnes capables d'en-
 tendre raison, persistent à croire qu'il est dan-
 gereux de laver chaque jour les pieds des En-
 fans dans de l'eau froide, il seroit inutile d'en-
 tasser de nouveaux exemples pour leur ôter cet-
 te pensée.

Bien des gens pourront s'imaginer, après avoir
 lû la Lettre que j'ai insérée dans cette Préfa-
 ce, que cet Ouvrage ayant été principalement
 composé pour de jeunes Gentilshommes, & étant
 d'ailleurs plein de choses qui se rapportent au
 goût & aux manieres de la Nation Angloise,
 il ne doit être, ni d'un usage fort general, ni
 fort utile autre part qu'en Angleterre. C'est
 une Objection que je proposai moi-même la pre-
 miere fois que je publiai ce Livre en François:
 & quoiqu'elle ne puisse plus faire de la peine

* Tom. 1.
 Liv. IV. Ch. XII. pg. 361. de l'Edit. d'Amst. 1704.

qu'à ceux qui ne l'ont jamais lû, je transcrirai; encore ici, en leur faveur, la réponse que j'y fis alors.

„ Il est certain que cet Ouvrage a été
 „ particulièrement destiné à l'éducation
 „ des Gentilshommes : mais cela n'empê-
 „ che pas qu'il ne puisse servir aussi à l'é-
 „ ducation de toute sorte d'Enfâns de quel-
 „ que condition qu'ils soient : car si vous
 „ exceptez ce que l'Auteur dit des Exerci-
 „ ces que doit apprendre un jeune Gentil-
 „ homme, presque toutes les règles qu'il
 „ donne sont universelles. Je pourois ajoû-
 „ ter que le mot de *Gentilhomme* signifie
 „ autre chose en François qu'en Anglois.
 „ Au lieu qu'en France on apelle Gentils-
 „ hommes tous ceux qui sont nobles d'ex-
 „ traction, en *Angleterre* on ne compte par-
 „ mi les *Nobles* que les Pairs du Royau-
 „ me, qui sont les *Ducs*, les *Marquis*, les
 „ *Comtes*, les *Vicomtes* & les *Barons*, & l'on
 „ met dans le Tiers Etat tous ceux qui
 „ sont au-dessous de la qualité de Baron,
 „ auxquels on donne le titre de * *Gentil-*
 „ *homme*, quand ils ne sont ni fermiers,
 „ ni Artisans; de sorte qu'en *Angleterre* on
 „ apelle † *Gentilshommes*, les personnes
 „ que nous nommons en *France*, des gens
 „ de bonne Maison, de bons Bourgeois,
 „ &c. D'où il est aisé de conclure, que
 „ ce Traité de l'Education ayant été fait
 „ proprement pour les Gentilshommes,
 „ à prendre ce mot dans le sens qu'on lui
 „ donne en Anglois, il doit être d'un usa-
 „ ge fort général.

* En An-
 glois.
 Gentle-
 man
 † Gentle-
 men.

„ Quant à ce qu'on pouroit dire, que

„ l'Auteur a accommodé ses reflexions au
 „ goût & aux manières de son País, cela
 „ est indubitable : mais il ne s'en suit nul-
 „ lement de-là, que son Ouvrage ne soit
 „ bon que pour les *Anglois*. En effet, on
 „ n'y trouve guère de choses qui ne soient
 „ a l'usage des autres Nations, ou du
 „ moins qu'on ne puisse y reduire sans
 „ beaucoup de peine. Ainsi lorsque l'Au-
 „ teur fait voir qu'un Gentilhomme An-
 „ glois * doit apprendre le Droit reçu en ⁴⁵ *Angleterre*, il est visible qu'un *François* ^{cxvii}
 „ est obligé par les mêmes raisons à s'in- ^{Pag. 465}
 „ struire des Loix qu'on observe en *Fran-*
 „ *ce*, un *Hollandois* du Droit établi en *Hol-*
 „ *lande*, &c. De même lorsqu'il dit qu'en
 „ *Angleterre* on doit enseigner de bonne
 „ heure le *François* aux Enfans, afin qu'ils
 „ puissent apprendre à le bien prononcer,
 „ cet avis s'adresse en même-tems aux *Al-*
 „ *lemands*, aux *Flamands*, & à presque tous
 „ les Peuples de *l'Europe*. Pour les *François*
 „ que cela ne regarde point, ils peuvent
 „ par la même raison faire apprendre de
 „ bonne heure à leurs Enfans l'*Italien* ou
 „ l'*Espagnol*; ou plutôt ils les devroient
 „ apliquer, dès leur premiere jeunesse, à
 „ l'étude de la Langue *Françoise*, car rien
 „ n'est plus beau ni plus nécessaire que de
 „ bien parler & de bien écrire en sa propre
 „ Langue. Mais c'est à quoi l'on ne par-
 „ viendra jamais, si l'on n'en fait une
 „ étude particulière, comme avoient fort
 „ bien compris les *Grecs* & les *Romains*,
 „ qui envoioient leurs Enfans dans les
 „ Ecoles publiques pour y apprendre leur

„ Langue maternelle , en quoi ils dé-
 „ vroient être imitez , non-seulement par
 „ les *Frangois* , mais par toutes les Nations
 „ du monde qui ont quelque politesse.

Il me reste à dire un mot de cette Nouvelle Edition. Elle est enrichie de toutes les additions que l'Auteur a faites à différentes reprises , & qui ont grossi son Ouvrage de plus d'un tiers. Ces additions sont ou de nouvelles pensées sur des choses qui avoient été traitées avec moins d'exaëtitude , ou des articles tout nouveaux qui méritoient d'avoir place dans ce Livre. Il faut mettre dans ce rang tout ce que l'Auteur dit sur la nécessité de faire étudier aux enfans leur Langue maternelle , préferablement à toute autre , il avoit entierement négligé ce Point dans la première Edition ; mais je l'avois touché en passant dans ma Preface , comme on peut voir par le passage que je viens de citer. Et je prendrai la liberté d'ajouter ici , que tout ce qu'il faut faire pour se perfectionner dans la connoissance de sa Langue maternelle , peut être réduit à ces trois choses , à fréquenter des personnes qui parlent bien , à lire des Livres bien écrits , & à s'exercer soi-même à écrire. L'expérience montre visiblement que ce n'est qu'à proportion de l'usage qu'on fait de ces trois moyens , qu'on parvient à bien entendre sa Langue. Je sai bien que l'on voit tous les jours des personnes de l'un & de l'autre sexe , qui sans lire ni écrire ont acquis la facilité de s'exprimer avec beaucoup de vivacité , de justesse & d'agrément. Mais , si l'on y prend garde , on trouvera que ces mêmes personnes n'ont appris à bien parler , qu'à force de converser avec des hom-

mes ou des femmes qui ont appris leur Langue par les trois secours que je viens de marquer. Aussi est-il aisé de s'apercevoir que pour l'ordinaire leur talent est borné à certaine matières qui font le sujet le plus commun de ces sortes de conversations. Lors de là, leur discours est languissant, sec & embrouillé : sans compter que des paroles qui sortent d'une belle bouche, qui sont prononcées avec grace & d'un ton agréable, passent souvent pour excellentes, quoiqu'au fond elles soient peu exactes & assez mal rangées.

Un autre avantage de cette seconde Edition, c'est que ce qui avoit déjà paru en François, a été retouché avec beaucoup de soin. Outre plusieurs fautes de stile, j'ai corrigé quelques endroits où je n'avois pas bien pris la pensée de l'Auteur. Je n'ai jamais si bien compris la difficulté qu'il y a à rendre exactement de l'Anglois en François, qu'en remaniant cet Ouvrage. Le stile de M. Locke, quoique moins figuré que celui de plusieurs Auteurs de sa Nation, l'est pourtant assez pour mettre souvent à la torture un Traducteur François, qui pour s'accommoder au génie de sa Langue, est obligé de s'exprimer plus simplement. Car la Langue Française n'aime pas trop les figures, & sur tout celles qui sont hardies & tirées de fort loin. Elle se plaît beaucoup plus à exprimer les choses naturellement & sans détour ; ce qui fait à mon avis, qu'elle est plus correcte & plus exacte dans ses peintures que la plupart des autres Langues.

M. Locke m'a jetté dans un nouvel embarras par plusieurs petites additions inserées en divers endroits de son Ouvrage. Ces nouvelles périodes m'ont souvent obligé à refondre des pages toutes entières. Et parce qu'en général les

additions dont ce Livre a été grossi à diverses reprises , en ont un peu gâté l'économie , & ils y ont introduit quelques répétitions inutiles , je me suis servi de tous les adoucissimens dont j'ai pu m'aviser pour cacher ce double défaut.

Enfin pour rendre la lecture de tout l'Ouvrage plus utile , je l'ai divisé en autant de Sections qu'il contient de matieres différentes.

Du reste , quelque liberté que j'aye pris dans cette Traduction , je me suis toujours souvenu de ne pas mêler mes pensées à celles de l'Auteur. Mais ayant trouvé dans Montagne plusieurs pensées qui ont un merveilleux rapport avec celles de M. Locke , je me suis fait un plaisir d'en citer une partie. C'est une brodure qui pourra deffer agréablement le Lecteur. Le tour vif & original qui manque à ma Traduction , il le trouvera toujours dans Montagne. Si je n'eusse craint de trop grossir ce Volume , je l'aurois orné de quantité d'autres pensées de cet Auteur , peu différentes de celles de M. Locke , car il n'y a guere de choses concernant l'Education des Enfans que Montagne n'ait touché dans ses Essais. Comme cette matiere lui tient au cœur , il y revient à tout propos.



T A B L E

D E S

S E C T I O N S.

- SECT. I. **D**E la Santé : Précautions nécessaires pour la conserver aux
Enfans. Pag 1
- I I. Du soin qu'on doit prendre de l'Âme des
Enfans. 41
- I I I. Des Châtimens qu'il faut infliger aux
Enfans. 58
- I V. Des Récompenses : l'usage qu'on en doit faire
dans l'Education des Enfans. 65
- V. On doit donner peu de Règles aux Enfans.
Maniere de les leur faire observer. 77
- V I. De l'Exterieur des Enfans : quel soin l'on
doit en prendre. 86
- V I I. Il est bon que les Enfans soient élevez dans
la Maison de leurs Peres. 93
- V I I I. Des fautes pour lesquelles on ne doit pas
châtier les Enfans, & de celles qui meri-
tent châtiment. 106
- I X. De la necessité qu'il y a de tenir un Gou-
verneur auprès des Enfans, & des quali-
tez qu'il doit avoir. 137
- X. Que les Parens doivent se familiariser avec
leurs Enfans. 161
- X I. Qu'on doit avoir égard aux temperamens
des Enfans. 172
- X I I. Qu'il ne faut pas laisser prendre trop d'em-
pire aux Enfans, & pourquoi. 174
- X I I I. Qu'il ne faut pas souffrir que les Enfans
s'accoutument à pleurer. 193

XIV. De la Crainte & du Courage , moyen d'inspirer ce dernier aux Enfans.	200
XV Qu'il faut corriger les Enfans de l'inclination qu'ils ont à la cruauté.	213
XVI. De la Curiosité des Enfans , comment elle doit être mise à profit.	219
XVII. De l'indifférence que certains Enfans ont pour s'instruire : Moyen de la corriger.	226
XVIII Qu'il ne faut pas contraindre les Enfans à s'occuper aux choses qu'on veut leur faire apprendre.	233
XIX Du Mensonge ; combien on doit avoir soin d'en corriger les Enfans.	240
XX. Des Devoirs particuliers des Enfans , & premièrement de la Vertu.	247
XXI. 2. De la Prudence.	252
XXII 3 De la Civilité & de la Politesse.	254
XXIII. 4. Du Savoir.	272
XXIV. Des Exercices d'un jeune Gentilhomme.	367
XXV. Quel métier devoit apprendre un Enfant de bonne Maison.	374
XXVI. Si un jeune homme de bonne Maison doit apprendre à tenir les Livres de compte.	384
XXVII. Pourquoi , & en quel tems on doit faire voyager les jeunes gens.	387
XXVIII. Conclusions de tout l'Ouvrage.	395

T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans le Traité du
Bonheur.

I. P A R T I E.

On cherche le Bonheur où il n'est pas.

CHAP. I. **D**U murmure des hommes con-
tre la Providence. 401

CHAP. II. Nul n'est content de son sort. 403

CHAP. III. Le véritable Bonheur consiste
dans la piété. 405

II. P A R T I E.

On peut être heureux dans tous les âges
de la vie.

CHAP. I. Du Bonheur dans la jeunesse. 410

CHAP. II. Du Bonheur dans l'âge viril. 413

CHAP. III. Du Bonheur dans la vieillesse. 415

III. P A R T I E.

On peut être heureux dans tous les états
de la vie.

CHAP. I. Du bonheur dans l'état Ecclésiasti-

<i>que & dans la vie religieuse.</i>	420
CHAP. II. <i>Du Bonheur dans le mariage.</i>	423
CHAP. III. <i>Du Bonheur dans le célibat.</i>	426

IV. P A R T I E.

On peut être heureux dans toutes les conditions de la vie.

CHAP. I. <i>Du Bonheur dans l'exercice de la Magistrature.</i>	429
CHAP. II. <i>Du Bonheur dans la profession des armes.</i>	432
CH. III. <i>Du Bonheur dans le Commerce.</i>	435
CHAP. IV. <i>Du Bonheur dans la profession du Barreau.</i>	438
CHAP. V. <i>Du Bonheur dans la profession des beaux Arts.</i>	441
CH. VI. <i>Du Bonheur dans la vie Rustique.</i>	445

V. P A R T I E.

On peut être heureux dans les différentes situations de la vie.

CHAP. I. <i>Du Bonheur dans l'adversité.</i>	450
CHAP. II. <i>Du Bonheur dans l'oppression.</i>	453
CH. III. <i>Du Bonheur dans la captivité.</i>	456
CHAP. IV. <i>Du Bonheur dans l'exil</i>	459
CHAP. V. <i>Du Bonheur dans la maladie.</i>	461
CHAP. VI. <i>Du Bonheur dans la mort.</i>	464

*Natura beatos ,
Omnibus esse dedit si nos voluerimus uti.*

Fin de la Table.

L'EDU-




D E

L'EDUCATION

D E S

E N F A N S.

§. I.  E bonheur dont on peut jouir dans ce Monde, se réduit (1) à avoir l'Esprit bien réglé, & le Corps en bonne disposition. Ces deux avantages ren-

Corr- bien il est im- portant de bien elever les En- fans.

ferment tous les autres : & l'on peut dire que celui qui les possède tous deux, n'a pas grand'chose à desirer, au lieu que celui qui est privé de l'un ou de l'autre, n'est guère plus heureux de quelque avantage qu'il puisse jouir d'ailleurs. La principale cause de la félicité ou de la misère des hommes, vient d'eux-mêmes. Celui qui n'a pas l'Esprit droit, ne trouvera jamais le véritable chemin du bonheur : & celui dont le Corps est foible & mal-sain, n'y sauroit faire de

(1) *Mens sana in corpore sano.*
 Juvenal. Sat. X. v. 356.

grands progrès. J'avouë qu'il y a des gens , dont le Corps & l'Esprit sont naturellement si vigoureux & en si bon état , qu'ils n'ont pas grand besoin du secours d'autrui. Des le berceau , pour ainsi dire , ils sont portez par la force de leur bon naturel à tout ce qui est excellent , & se trouvent propres à exécuter les entreprises les plus extraordinaires , par le privilège que leur donne une heureuse naissance. Mais les exemples en sont rares , & je croi pouvoir asûrer que de cent personnes il y en a quatre-vingt-dix qui font ce qu'ils font , bons ou mauvais , utiles ou inutiles à la société , par l'éducation qu'ils ont reçûë. C'est de-là que vient la grande différence des hommes. Les moindres & les plus insensibles impressions que nous prenons dès notre tendre enfance , ont des conséquences très-importantes & d'une longue durée. Il en est de ces premières impressions comme d'une Rivière, dont on peut sans beaucoup de peine , détourner l'eau en divers Canaux par des routes tout-à-fait contraires ; de sorte que par la direction insensible que l'eau reçoit au commencement de sa source , elle prend differens cours , & arrive enfin dans des lieux fort éloignez les uns des autres. C'est je pense , avec la même facilité qu'on peut tourner l'Esprit des Enfans du côté qu'on veut.

§. II. Mais quoique l'Esprit soit la plus considérable partie de l'Homme ; & qu'on doive s'attacher principalement à le bien régler , il ne faut pourtant pas négliger entièrement le Corps , à cause de l'étroite liaison qu'il y a entr'eux.

I. DE LA SANTE'. *Précautions nécessaires ,
pour la conservation des Enfans.*

§. III. **D**Ans le dessein que j'ai de donner quelques avis sur l'Education des Enfans, je vai commencer par examiner ce qui regarde la *Santé du Corps*, tant parce que c'est un Point dont vous pourriez attendre de moi la discussion plutôt que d'aucun autre, vû l'étude* à laquelle on présume que je me suis attaché avec une particulière application, qu'à cause que j'aurai bien-tôt dépêché cet Article, qui se réduit à peu de chose, si je ne me trompe.

§. IV. Que la sante soit neceffaire à l'homme pour le bien de ses affaires, & pour son propre bonheur; qu'une constitution vigoureuse, & endurcie au travail & à la peine, soit utile à une personne qui veut faire quelque figure dans ce Monde, la chose est visible, & n'a pas besoin de preuve.

De la
sante du
Corps.

§. V. En parlant ici de la *santé*, mon dessein n'est pas de vous entretenir de la manière dont un Médecin doit traiter un Enfant malade, ou valetudinaire, mais seulement de marquer ce que les parens doivent faire sans le secours de la Médecine, *pour conser-*

* Quoique M. LOKE n'eût jamais pratiqué la Médecine, il en avoit fait une étude particulière, & avec tant de succès, que le fameux Docteur SYDENHAM se glorifie de l'approbation que M. LOKE avoit donné à sa méthode de traiter les Maladies, qui dit il, l'avoit examinée avec la dernière précision, *qui eam methodum intimè per omnia perspexerat.* Vide Epist. Dedicatoriam Operum TH. SYDENHAM, p. 7. & 8. Lipsie 1695.

ver & augmenter la santé de leurs Enfants, ou du moins pour leur faire une constitution qui ne soit point sujette à des maladies. Et je ne sais si ce que j'ai à dire sur ce sujet ne pourroit point être renfermé dans cette courte Maxime, QUE les gens de qualité devoient traiter leurs Enfants, comme les bons Païsans traitent les leurs. Mais parce que les Meres pourroient trouver cela un peu trop rude, & les Peres un peu trop court, j'expliquerai ma pensée d'une manière un peu plus distincte, apres avoir donné pour règle générale & assurée, QU'ON gâte la constitution de la plupart des enfans par trop d'indulgence & de tendresse. Cet avis regarde sur-tout les Femmes

Il ne faut pas donner aux Enfants des habits trop chauds.

Anacharis.

§. VI. La premiere chose à quoi l'on doit prendre garde; c'est QUE les enfans ne soient point vêtus ou couverts trop chaudement en Hyver ou en Eté. En venant au Monde, nous n'avons pas le visage moins tendre qu'aucune autre partie du Corps. Ce n'est que l'accoutumance qui l'endurcit, & vous rend plus propre à supporter le froid. Sur quoi l'on raporte une réponse fort juste qu'un Philosophe Scythe fit autrefois à un Athenien. Comme ce dernier s'étonnoit de le voir aller nud au milieu de la glace & de la neige; Et vous, lui dit ce Philosophe, comment pouvez-vous souffrir que votre visage soit exposé à l'air durant la rigueur de l'Hyver? Mon visage est fait à cela, dit l'Athenien. Imaginez-vous donc, repliqua aussi-tôt le Scythe, que je suis tout visage. En effet, nos Corps peuvent endurer tout ce à quoi ils sont accoutumés de bonne heure.

Je trouve un exemple bien propre à con-

firmer cette vérité dans une agréable Relation qui vient de paroître sous le titre de *Nouveau Voyage du Levant*. Quoiqu'il regarde l'excès opposé à celui dont nous parlons, je veux dire une extrême chaleur, il sert également à faire voir quelle est la force de la Coutume. *Les chaleurs*, dit * l'Auteur de ce Voyage, *sont plus violentes dans l'Isle de Malte, qu'en lieu de l'Europe: elles passent celles de Rome. C'est un étouffement d'autant plus insupportable, que rarement on est rafraichi du vent. Aussi tous les Paisans sont noirs comme des Egyptiens. Au reste, ils ne se soucient nullement du Soleil, la plus brûlante chaleur n'étant pas capable de les faire rentrer dans leur Maison, ni de leur faire cesser le travail: ce qui m'a fait reconnoître que la Nature se peut faire à bien des choses qui paroissent impossibles, pourvu qu'on s'y habitue dès l'Enfance; & c'est ce que font les Maltois qui endurent le Corps de leurs Enfans à la chaleur, en les faisant aller tous nus, sans chemise ni caleçons, ni bonnet, depuis la mamelle jusqu'à l'âge de dix ans.*

Je vous conseille donc de ne pas prendre beaucoup de précaution pour mettre vos Enfans à couvert du froid de nôtre Climat. Il y a bien des gens en *Angleterre* qui portent en Hyver les mêmes habits qu'en Eté, sans en souffrir aucun inconvénient, ni être plus sensibles au froid que les autres hommes. Cependant si les Meres veulent absolument avoir quelque égard pour le tems qu'il gèle ou qu'il neige, de crainte que si leurs Enfans n'étoient alors un peu plus vêtus qu'à l'ordinaire, ils n'en fussent incommodés; & si les Peres n'osent se dispen-

* Page
150.
475.

fer de la même précaution de peur d'être blâmés : qu'ils prennent garde au moins de ne pas donner à leurs Enfants des habits trop chauds, & qu'ils se souviennent, entr'autres choses, que puisque la Nature a pris soin de nous couvrir si bien la tête de cheveux, & de l'endurcir dans un ou deux ans, qu'un Enfant peut aller de jour en plein air sans avoir la tête couverte, *il vaut mieux que les Enfants couchent aussi la nuit sans bonnet*; car il n'y a rien qui cause plus de maux de tête, rhûmes, de catterres, de toux & telles autres incommoditez, que de se tenir la tête chaude.

§. VII. Ce que je viens de dire, regarde directement & précisément les Garçons, parce que dans ce Discours j'ai sur-tout en vûe de montrer comment un Garçon de bonne Maison doit être élevé dès son Enfance, ce qui ne sauroit convenir si précisément à l'éducation des Filles. Il sera d'ailleurs assez facile de distinguer en quoi la différence du Sexe exige des soins differens.

Qu'on §. VIII. Je dis en second lieu, *QU'IL est*
 doit *bon de laver chaque jour les pieds des jeunes En-*
 coutu- *fans dans de l'eau froide*; & de leur donner
 mer les *pour cet effet des souliers si minces, que*
 pieds des En- *lorsqu'ils mettront les pieds dans l'eau,*
 fans au *elle entre à travers. Ici je crains de m'atti-*
 froid *rer à dos les Mères & les Servantes. Les*
premières croiront cela trop sale; & les au-
tres peut-être, que ce seroit trop de peine
de nettoyer tous les soirs les bas du jeune
Enfant. Quoiqu'il en soit, le soin de sa-
sante doit l'emporter sur toutes les considé-
rations; & pour la lui conserver, il faut

droit employer dix fois plus de tems s'il étoit nécessaire. Qui considérera sérieusement combien c'est une chose dangereuse & mortelle de se mouïller les pieds lorsqu'on a été élevé trop délicatement, souhaitera, je m'assure, d'avoir marché nuds pieds dans son bas âge, comme font les Enfans du menu Peuple, lesquels par ce moyen sont si fort accoûtumés à souffrir l'humidité aux pieds, qu'ils ne sont pas plus en danger de s'enrhumer ou d'attraper quelque autre incommodité en se mouïllant les pieds, qu'en se lavant les mains. Et d'où pourroit venir, je vous prie, la grande différence qu'il y a cet égard, entre les mains & les pieds des autres hommes, que de la Coûtume? Je suis très-persuadé, que si un homme avoit été accoûtumé dès le berceau à aller nuds pieds; & qu'il eût eu les mains toujours envelopées de bonnes fourrures, toujours couvertes de gans (que les *Hollandois* nomment *souliers des mains*) je suis dis-je très-assuré, qu'en ce cas-là il seroit aussi dangereux pour cet homme de se mouïller les mains, qu'il l'est présentement à plusieurs autres personnes de se mouïller les pieds. Le vrai moyen de prévenir ce dernier inconvénient, c'est comme je viens de dire, de faire aux Enfans des souliers qui puissent recevoir l'eau, & de leur laver les pieds constamment chaque jour dans de l'eau froide. La propreté pourroit seule suffire à rendre cette pratique recommandable: mais pour moi, je n'en parle ici que par rapport à la santé; c'est pourquoi je n'en fixe point le tems à une certai-

ne heure du jour. Je connois un Enfant qui s'est lavé les pieds chaque nuit avec beaucoup de succès, & cela durant l'Hyver sans y manquer une seule nuit, par un très-grand froid, de sorte que dans le tems que l'eau étoit couverte de glace, l'Enfant y plongeoit ses pieds & ses jambes, quoiqu'il ne fut pas d'âge à pouvoir les frotter, & les essayer lui-même. Et lorsqu'il commença, il étoit valetudinaire, & d'une constitution fort tendre. Mais comme le grand but qu'on se propose en cette occasion, est de fortifier ces parties par un fréquent usage d'eau froide, afin de prévenir par ce moyen les inconvéniens qui arrivent ordinairement à ceux qui élèvent d'une autre manière, viennent à se mouïller les piés par accident, je croi qu'on peut laisser aux Parens la liberté de choisir le soir ou le matin, selon qu'ils le trouveront plus à propos, ou plus commode. Le tems est, ce me semble, assez indifférent, pourvû que la chose soit faite constamment chaque jour. Si l'on ne pouvoit acheter qu'à un prix beaucoup plus considérable, le degré de santé & de vigueur qu'on acquerra par là, on n'auroit pas sujet de se repentir du marché. Et si j'ajoute, que cette pratique préviendra les cors des piés, sans doute bien des gens compteront cela aussi pour un fort grand avantage. Au reste, c'est au Printemps qu'on doit commencer de laver les piés des Enfans; & d'abord il faut se servir d'eau tiède, & puis, toujourns plus froide de quelques degrés chaque fois, jusqu'à ce qu'en peu de jours on employe

de l'eau tout-à-fait froide, dont on continuëra à se servir sans interruption, Hyver & Eté. Car il est à remarquer que dans ce changement comme dans tous les autres qui regardent nôtre manière ordinaire de vivre, il faut aller par des degrez insensibles: & par-là nous accoûtumerons nos Corps à tout, sans peine, & sans aucun danger.

Il est aisé de prévoir que les Meres trouveront cette Doctrine fort étrange. *Quoi, diront-elles, plonger les piés de nos Enfans dans l'eau froide, lors même qu'il gèle, qu'il neige, & qu'on a toutes les peines du monde à leur tenir les piés chauds? N'est-ce pas le vrai moyen de faire périr ces pauvres petites Créatures?* Mais pour dissiper un peu cette frayeur, s'il est possible, je vais montrer par des exemples, sans quoi l'on prête rarement l'oreille aux raisons les plus évidentes, que cette pratique n'a rien de dangereux. *Senèque* nous apprend * dans ses Lettres qu'il avoit accoûtumé de se baigner ^{Let-} (1) au milieu de l'Hyver dans de l'eau de Fontaine toute froide. S'il n'eût pas crû la chose, non-seulement supportable, mais utile à la santé, il n'auroit eu garde de s'y assujettir, élevé à une haute fortune où il pouvoit aisément soutenir la dépense d'un bain chaud, & se trouvant d'ailleurs dans une âge qui pouvoit autoriser de plus grandes délicatesses, car il étoit vieux en ce tems-là. L'on s'imaginera peut-être qu'il fut engagé dans cette austérité par les Prin-

(1) *Ille tantus Pschrolutes qui Calendis Januariis in Euripum saltabam, Epist. LXXXIII.*

cipes de la Philosophie Stoïcienne dont il faisoit profession. Eh bien, soit; supposons que cette Secte lui ait fait supporter avec constance les bains froids dans le cœur de l'Hyver, il reste encore à savoir d'où vient que sa santé s'accommodoit fort bien de cette pratique, car c'est ce que *Senèque* assure positivement. Mais que dirons-nous d'*Horace*? On sait qu'il ne se passionnoit pour aucun Parti, & qu'il étoit sur-tout fort éloigné d'affecter les austéritez du Portique: cependant il nous apprend lui-même, (1) qu'il se baignoit dans l'eau froide au fort de l'Hyver. Dira-t'on que l'*Italie* étant sous un Climat beaucoup plus chaud que l'*Angleterre*, les eaux d'*Italie* ne sont pas si froides en hyver que celles d'*Angleterre*? Si cela est, les Rivières d'*Allemagne* & de *Pologne* sont donc aussi beaucoup plus froides que celles d'*Angleterre*: cependant les *Juifs* qui vivent en *Allemagne* & en *Pologne*, se plongent dans les Rivières de ces Pays-là, hommes & femmes, durant toutes les saisons de l'Année, sans que leur santé en reçoive aucun prejudice. Et je ne pense pas qu'aujourd'hui bien des gens soient d'humeur de croire, que c'est par miracle, ou par une vertu toute particulière de la Fontaine de *St. Winifred*, que les eaux froides de cette fameuse Source ne font aucun mal aux personnes du tempéramment le plus tendre, qui s'y vont baigner. D'ailleurs le monde est à présent

(1) *Gelidâ in perluor undâ
Per medium frigus.*

Epist. Lib. I. Epist. XV. v. 40

tout rempli des merveilles que les Bains froids produisent (1) tous les jours sur des constitutions foibles & délabrées, qui par-là sont rétablies dans une bonne & vigoureuse fanté : & par conséquent rien n'empêche que ces sortes de bains ne puissent être supportez par ceux qui sont en meilleur état, & servir à fortifier & endurcir leur tempéramment.

S'il se trouve après cela des gens qui s'imaginent que tous ces exemples d'hommes faits ne peuvent point être tirez à conséquence pour les Enfans, & que les Enfans sont sans doute trop tendres pour une telle épreuve, qu'ils considèrent ce que faisoient les anciens *Germaines*, & ce que les *Irlandois* font encore aujourd'hui à leurs enfans, & ils seront convaincus, que les Enfans, tout tendres qu'on se les figure, peuvent endurer sans danger, non-seulement qu'on leur lave les piés, mais qu'on leur plonge tout le Corps dans l'Eau froide. Il y a encore aujourd'hui des Dames dans les Montagnes d'*Ecosse*, qui baignent ainsi leurs Enfans au fort de l'Hyver, & ne trouvent point que l'Eau froide, lors même qu'elle est mêlée de glaçons, leur fasse aucun mal.

§. IX. Il n'est pas nécessaire d'avertir ici, Qu'il faut apprendre à nager à un Enfant, lorsqu'il est d'âge pour cela, & qu'il a auprès de lui quelqu'un pour le lui enseigner. Personne n'ignore combien il est avantageux de savoir nager; que c'est ce qui

Il faut apprendre à nager aux Enfans.

(1) A Londres où les bains froids étoient en grand crédit quelques années avant la mort de Mr. Locke arrivée en 1704. en conservent encore leur première réputation.

fauve tous les jours la vie à bien des gens. Aussi les *Romains* jugeoient cet exercice si nécessaire qu'ils le mettoient , pour ainsi dire , en paralele avec les belles Lettres. Car pour désigner un homme mal élevé , & qui n'étoit bon à rien , ils disoient communément , (1) *Nec literas didicit nec natare*, cet homme ne fait ni lire, ni nager. Mais outre l'avantage de savoir faire une chose qui peut être d'un si grand service dans un cas de nécessité , il est si utile pour la santé de se baigner souvent en Eté dans l'eau froide , qu'il n'est pas besoin que j'insiste davantage sur cet Article. Je me contenterai d'avertir qu'il faut bien prendre garde que les Enfans n'entrent jamais dans l'eau , quand ils viennent de faire quelque exercice qui les a trop échauffez , & que leur sang ou leur pouls en est encore émû.

Les lais-
ser aller
au grand
air.

§. X. Une autre chose très-utile à la santé de tout le monde , & sur-tout des Enfans , c'est d'être souvent au grand air , & de se tenir le moins qu'il est possible auprès du Feu , même pendant l'Hyver. Par ce moyen les Enfans s'accoutumeront aussi à souffrir le chaud & le froid , le Soleil & la pluye. Qui n'est pas fait à tout cela de bonne heure , ne tirera pas grand service de son Corps dans ce Monde : & quand les Enfans sont déjà grands , il n'est plus tems de commencer à les y accoutumer. Il faut y être habitué de bonne heure & par degrez. De cette manière , il n'y a pres-

(1) C'étoit aussi une espèce de Proverbe parmi les Grecs pour désigner un ignorant : Μῆτε μὴ γινώσκῃς ἔπιματὰ ἐπιστάτας , disoient ils.

que rien que le Corps ne puisse endurer.

Si je conseillois *de laisser joier les Enfans au Vent & au Soleil sans chapeau*, je doute qu'on voulût m'en croire. On me feroit sur cela mille Objections, qui dans le fond se réduiroient toutes à ceci, qu'en suivant mon avis les Enfans seroient tout brûlez du Soleil. Mais si notre jeune Elève est soigneusement mis à l'abri de toutes les injures de l'air, si l'on ne l'expose jamais au Soleil ou au Vent, de peur que son teint n'en fût endommagé, c'est, je l'avouë, le vrai moyen d'en faire un *beau Garçon*, (1) mais nullement un homme propre à agir dans ce Monde. J'ose même dire ici, que, quoiqu'on doive avoir plus d'égard pour la *beauté des Filles*, plus elles seront exposées à l'air, en sorte que leur visage n'en souffre aucun préjudice, plus elles seront saines & vigoureuses; & que plus on les élèvera, à cet égard, d'une manière approchante de celle dont on doit élever les Garçons, plus elles en retireront d'avantage pour tout le reste de leur vie.

(1) Il me souvient sur cela d'un passage de MONTAGNE qu'on sera, je pense, bien aise de voir ici: "Endur-
 ,, cissez votre Enfant à la sueur & au froid, au vent, au
 ,, Soleil & aux hazards qu'il lui faut mériter: Otez-lui
 ,, toute mollesse & délicatesse au véir & coucher, au
 ,, manger & au boire; accoutumez-le a tout; que ce ne
 ,, soit pas un beau garçon & dameret; mais un garçon
 ,, verd & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ai toujours
 ,, crié & jugé de même." *Essais*, Liv. I. Ch. XXV.
 Voilà bien des choses en peu de mots. On trouve dans
Montagne quantité de pensées très-judicieuses sur l'Édu-
 cation des Enfans: j'aurai soin de citer dans l'occasion
 toutes celles qui se présenteront à ma mémoire. Mr Loke
 avoit lu cet Auteur, & en faisoit cas.

§. XI. Le seul inconvénient qu'il y ait à craindre en laissant aux Enfans la liberté de jouer en plein air, c'est qu'après qu'ils se seront échauffez en courant ça & la, ils ne s'aillent coucher par terre dans des endroits froids ou humides. Je conviens que cela, aussi-bien que boire froid lorsqu'on est échauffé par le travail, ou par un trop grand exercice, entraîne plus de monde au tombeau, ou sur le bord du tombeau, par des fièvres, ou d'autres maladies qui en proviennent ordinairement, qu'aucune autre chose que je sache. Mais lorsque l'Enfant est petit, ces inconvéniens sont assez à prévenir, parce que dans ce tems-là l'on a presque toujours les yeux sur lui. Et si alors on prend soin d'empêcher absolument qu'il ne se couche par terre, ou qu'il ne boive des liqueurs froides lors qu'il a chaud, cette deffense se changeant en habitude, servira beaucoup à l'en détourner lorsqu'il ne sera plus sous les yeux de sa Gouvernante ou de son Gouverneur. C'est, je croi, tout ce qu'on peut faire à cet égard-là: car à mesure que les Enfans avancent en âge; il faut leur donner plus de liberté, & les abandonner en bien des choses à leur propre conduite: puisque le plus sûr, comme le plus constant directeur que vous leur puissiez laisser, ce sont les sentimens que vous leur aurez actuellement inspirez par de bons Principes, & de fortes habitudes. C'est-là le point essentiel, & à quoi il faut, par conséquent, s'attacher avec le plus de soin. Car pour les Régles & les Maximes, vous

avez beau les rebattre incessamment aux oreilles, vous ne devez en espérer aucun fruit, ni dans ce cas, ni dans quelque autre que ce soit, qu'autant que la pratique les aura tournées en habitude.

§. XII. Ce que j'ai dit * des Filles me fait souvenir d'une chose qu'il ne faut point oublier, c'est *QUE les habits des Enfans ne doivent jamais être étroits, & surtout, autour de la Poitrine.* Laissons à la Nature le soin de façonner le Corps comme elle le trouve à propos. Elle agit avec trop d'exacritude pour que nous puissions la diriger : & si les Femmes façonnoient elles-mêmes dans leurs Flancs les Corps de leurs Enfans, comme elles tâchent souvent de corriger leur taille lorsqu'ils sont nez, il n'y auroit pas moins d'Enfans mal faits, qu'il y en a peu de bien faits parmi ceux dont on tâche de former la taille par des habits étroits, ou autrement. Il me semble que cette considération devroit empêcher, (je ne dirai pas les tailleurs & des nourrices ignorantes) mais d'autres personnes trop entreprenantes, de se mêler d'une chose qu'ils n'entendent point. Ces gens-là devroient craindre de détourner la Nature de son but en voulant façonner le Corps dont ils ignorent entièrement la structure de la moindre petite partie. Pour moi, j'ai vû tant d'exemples d'Enfans qui ont reçu de grandes incommoditez pour avoir été trop serrez, que je ne saurois m'empêcher d'en conclure qu'il y a d'autres Créatures que les Singes, qui peu supérieures en sa-

Qu'il ne faut pas donner aux Enfans des habits trop étroits.

gesse à ces Animaux, perdent leurs Enfans par une passion insensée, & les étouffent, pour ainsi dire, en les embrassant trop fortement.

Incon-
véniens
qui vien-
nent de
porter
des ha-
bits trop
étroits.

§. XIII. Ce qui arrive naturellement & presque toujours aux Enfans, auxquels on fait porter des Corps trop forts & des habits trop étroits; c'est que leur Poitrine se retrecit; que leur baleine devient courte & puante; qu'ils gagnent des maux de pòumon, & deviennent tous voutez: de sorte que le moyen dont on se sert pour leur rendre la taille fine & déliée, ne sert précisément qu'à la leur gâter. Et en effet, il ne peut qu'y avoir de la dispropotion dans les parties, lorsque les alimens préparez pour différentes parties du Corps, à la nourriture desquelles ils sont propres, ne peuvent être distribuez selon la destination de la Nature. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si l'aliment s'introduisant où il peut dans quelque endroit qui ne soit pas si comprimé, il arrive qu'une Epaule ou un Côté soit plus haut ou plus gros que la juste proportion ne requiert. C'est une chose fort connue que les Femmes de la *Chine* ont les piés extrêmement petits, (faisant consister en cela je ne sai quelle beauté) & qu'on les leur serre fortement avec des bandes pour les empêcher de croître. J'ai vù depuis peu, une paire de souliers d'une Femme de la *Chine*, de beaucoup trop petits pour le pié d'une Femme de même âge parmi nous; de sorte qu'à peine auroient-ils été assez larges pour une de nos petites Filles. On remarque d'ailleurs, que les

Chinoises sont fort petites & de courte vie, au lieu que les *Chinois* sont de la stature ordinaire des autres hommes, & vivent à proportion.

Quelques-uns attribuent ces infirmités dans les femmes de ce Royaume, à ce qu'elles se serrent trop les piés, ce qui empêche la libre circulation du sang, & préjudicie à la santé & à l'accroissement du reste du Corps. Il y a beaucoup d'apparence à cela : car combien de fois ne voyons-nous pas que quelque endroit du pié venant à être endommagé, ou par une entorse ou par quelque coup, la jambe & la cuisse se perdent de leur force, ne reçoivent plus leur nourriture ordinaire, & diminuent insensiblement. Cela étant, quels plus grands inconvéniens ne doit-on pas craindre, lorsque la Poitrine, où est placé le Cœur qui est le siège de la vie, n'a pas sa liberté naturelle pour être trop resserrée ?

§. XIV. Pour venir maintenant à la nourriture des Enfans, il faut qu'elle soit fort commune & fort simple : & si j'en étois crû, l'on ne leur donneroit point de chair pendant qu'ils portent la robe, ou du moins, qu'ils n'eussent passé l'âge de deux ou trois ans. Leur santé en seroit sans doute bien meilleure, & leur tempéramment plus vigoureux, dans ces premières années, & durant tout le reste de leur vie. Malgré cela, je doute fort que les Parens puissent se résoudre à suivre cet avis. Séduits par la coutume qu'ils ont prise de manger beaucoup de chair, ils seront portés à craindre pour leurs Enfans, ce qu'ils

Quelle
doit être
la nour-
riture
des En-
fans.

aprehendroient pour eux-mêmes, & qu'ils ne périssent faute de nourriture s'ils ne mangeoient de la chair, tout au moins deux fois par jour. Une chose dont je suis très-assuré, c'est que les dents viendroient aux Enfans avec beaucoup moins de danger, que dans leur bas âge, ils seroient moins valétudinaires, & qu'ils se feroient pour l'avenir une constitution plus saine & plus vigoureuse, si des Meres trop passionnées & de sottes servantes, ne leur remplissoient point tant l'estomac qu'elles ont accoutumé de faire, & qu'on ne leur donnât absolument point de chair durant les trois ou quatre premières années de leur vie.

Mais si l'on veut, à quelque prix que se soit, donner de la chair aux Infans, qu'on prenne garde au moins de ne leur en donner qu'une fois par jour, & d'une seule sorte par repas, *boeuf, veau, mouton*, &c. sans autre sauce que l'appetit. Il faut d'ailleurs avoir grand soin, qu'ils mangent beaucoup de pain, ou tout seul, ou avec quelque autre chose: & il faut les obliger à bien macher tout ce qu'ils mangent de solide. Nous autres *Anglois* péchons ordinairement par cet endroit; & de là viennent tant d'indigestions, & autres grands inconviens.

Com-
ment en
doit as-
saisor-
ner les
viandes
qu'on
leur
donne.

§. XV. Pour le déjeuné & le soupé, du lait simple ou en soupe, de la bouillie faite de farine d'orge; du potage avec du grueau d'avoine & des raisins secs, & autres semblables mets communs en *Angleterre*, tout cela est fort bon pour les Enfans.

Il faut seulement prendre garde que ces mets soient fort simples & sans grand mélange. On doit sur-tout, se ressouvenir de n'y mettre pas beaucoup de sucre, ou plutôt point du tout. Pour les *épiceries*, & autres choses propres à échauffer le sang, il faut s'en passer absolument. On doit aussi avoir soin de ne mettre pas beaucoup de sel dans les viandes destinées aux Enfans, & de ne les point accoutumer à des mets d'un goût piquant & relevé. Notre palais aime dans les viandes le goût auquel il s'accoutume d'abord : & outre que l'usage immodéré du sel irrite la soif & fait boire excessivement, il produit plusieurs autres mauvais effets dans le Corps. Pour moi, je croi qu'une bonne pièce de pain bis, bien pétri & bien cuit, avec du beurre ou du fromage, & quelquefois tout seul, seroit souvent le meilleur déjeuné qu'on pût donner aux Enfans. Je suis sûr qu'une telle diète est aussi saine, & les rendra aussi vigoureux que des mets plus délicats, & que s'ils y sont accoutumés, ils y trouveront du plaisir. Un Enfant demande-t'il à manger entre les repas, ne lui donnez que du pain sec. Si c'est la faim plutôt que la friandise qui le sollicite à manger, il mangera bien le pain seul ; & s'il n'a point de faim, il n'est pas nécessaire qu'il mange. On tirera de-là ces deux avantages : le premier, qu'on accoutumera les Enfans à aimer le Pain : car : comme je viens de dire, notre Palais & notre Estomac se plaisent aux viandes auxquelles nous sommes accoutumés. Le se-

cond'avantage qu'on retirera de cette méthode, c'est qu'on engagera par-là les Enfans à ne pas manger trop, & plus souvent que la Nature ne demande. Je ne crois pas que tout le monde puisse manger également : les uns ont l'estomac plus fort, & les autres plus foible : mais je suis persuadé qu'il y a des gens *friands* & *gloutons* par coûtume, qui ne l'auroient pas été naturellement. Et je vois en certains Païs des hommes, qui sans faire que deux repas par jour, sont aussi robustes & vigoureux, que d'autres dont l'Estomac semblable à un réveil-matin, est accoûtumé par un constant usage à recevoir de la nourriture quatre ou cinq fois par jour. Les *Romains* jeûnoient pour l'ordinaire jusqu'au souper, le seul repas réglé de ceux-là mêmes qui mangeoient plus d'une fois par jour. Pour ceux qui avoient accoûtumé de déjeûner (ce qu'ils faisoient les uns à huit heures, les autres à dix, les autres à midi, & quelques-uns encore plus tard) ils ne mangeoient jamais de la chair, & ne se faisoient aprêter quoique ce soit. *Auguste* dans le tems qu'il étoit le plus grand Monarque du Monde, (1) dit qu'il mangeoit un morceau de pain sec dans sa Calèche. Et *Senèque* racontant dans une de ses Lettres sa manière de vivre, lors même

(1) Apparemment, Mr. *Locke* s'appuye ici sur le témoignage de *Suetone* qui dans la vie d'*Auguste* Ch. 76. cite les paroles suivantes, tirées de deux Lettres de cet Empereur : *Nos in effedo panem & palmas gustavimus. Et iterum : Dum lecticâ ex legiâ domum redeo, panis unicam cum paucis acinis uræ duracinae comedi.*

qu'il étoit déjà vieux, & que l'âge lui permettoit quelque indulgence, nous apprend (1) qu'il avoit accoûtumé de manger à son dîner une pièce de pain sec sans se mettre à table. Cependant si sa santé l'eût exigé, il auroit pû soutenir la dépense d'un plus somptueux repas, tout aussi aisément qu'aucun de nos plus grands Seigneurs, suposé que leurs revenus fussent le double plus grands qu'ils ne sont. C'est ainsi qu'étoient élevez les Maîtres du Monde : & les jeunes Seigneurs *Romains* ne s'apercevoient pas qu'ils manquaient de force de Corps ou de vivacité d'Esprit pour ne manger qu'une fois par jour. Que si par hazard quelqu'un d'eux ne pouvoit attendre le souper, qui étoit, comme j'ai déjà dit, le seul repas réglé des *Romains*, il se contentoit, pour apaiser sa faim, d'un morceau de pain qu'il mangeoit seul, ou avec quelques raisins secs, ou telle autre chose. Les *Romains* jugeoient cette espèce de tempérance, si nécessaire pour la santé & le bien de leurs affaires, que le luxe qui régna si fort parmi eux depuis qu'ils se furent enrichis des dépouilles de l'*Orient*, ne pût abolir la coûtume de ne faire qu'un repas par jour : de sorte que ceux-la même qui au mépris de l'ancienne frugalité faisoient de somptueux festins, ne les commençoient pourtant que vers le soir. En un mot, c'étoit une chose si monstrueuse à *Rome* de faire plus d'un repas par jour, que dans le tems même de *Jules César*,

(1) *Panis deinde ficcus & sine mensâ prandium, post quod non sunt lavande manus.* Epist. LXXXIII.

c'étoit un fujet de reproche de se mettre à table quelque tems avant le coucher du Soleil , pour faire un festin , ou un repas dans les formes. Je dirois donc , si je ne craignois de passer pour trop sévère , que le meilleur seroit de ne donner aussi aux Enfans que du pain pour leur déjeuné. On ne sauroit croire combien grande est la force de la Coûtume. Je croi au reste , que la plus grande partie des maladies , que nous avons en *Angleterre* , viennent de ce que nous mangeons quantité de chair , & trop peu de pain.

si les heures des repas doivent être réglées.

§. XVI. Pour les repas des Enfans (j'appelle ainsi le diné & le soupé) je croi qu'il est mieux , autant qu'on peut le faire commodément , de ne pas les fixer à une certaine heure réglée , non plus que leur déjeuné ; mais d'en changer le tems presque tous les jours. Car si les Enfans ont accoutumé par une pratique constante de manger à certains tems précis, leur estomac attendra sa réfection à leur ordinaire : & toutes les fois que cette heure passera sans qu'ils ayent mangé , ou une faim excessive les rendra chagrins & de mauvaise humeur , ou ils se trouveront abbatus de langueur faute d'apetit. Que si votre Enfant veut manger entre les repas , donnez-lui de bon pain sec , toutes les fois qu'il demandera à manger. Certaines gens pourront objecter que c'est-là un mets bien rude & bien mince pour un Enfant : mais il est certain qu'un Enfant ne sera jamais en danger de mourir ou de sécher faute de nourriture , si avec de la viande pour

son diné, & quelque mets liquide ou autre chose d'équivalent pour son souper, il a du pain & de la bière aussi souvent qu'il aura faim & soif: car après avoir examiné la chose de nouveau, je croi que c'est ainsi qu'on devroit régler la nourriture des Enfans. En général le matin est destiné à l'Étude, à quoi un Estomac chargé de nourriture n'est pas une fort bonne préparation. Le pain sec, quoique le meilleur des alimens, c'est celui qui tente le moins, & toute personne qui prendra quelque soin de l'Esprit & du Corps d'un Enfant, pour qu'il ne soit ni stupide ni mal sain, n'aura garde de lui remplir l'Estomac à déjeuné. Et qu'on n'aille pas se mettre dans l'esprit qu'un tel traitement ne convient guère à un Enfant de bonne maison & qui doit avoir de grands Biens. En tout tems un Gentilhomme doit être élevé de telle sorte qu'il puisse porter les armes & devenir soldat; & tout homme qui dans ce tems élève son Enfant, comme s'il le destinoit à passer tranquillement sa vie dans la jouissance d'un beau Revenu, n'a guère fait de réflexions sur les exemples qui lui ont passé devant les yeux, ni sur le siècle où il vit.

§. XVII. Je serois d'avis qu'on accoutumât les Enfans à ne boire que de petite bière, & qu'on ne leur permit de boire entre les repas: qu'après avoir mangé une pièce de pain. Voici sur quoi je fonde cette pratique.

§. XVIII. *Premièrement*, la plus grande partie des fièvres & des indigestions viennent autant de ce qu'on boit lorsqu'on a

Quelle
boisson
est pro-
pre pour
les En-
fans.

On doit
les obli-
ger à

manger
avant
que de
boire, &
pour-
quoi.

chaud , que d'aucune autre chose que je
sache. Lors donc qu'un Enfant est échauf-
fé & altéré pour avoir trop joué. s'il ne
peut avaler le pain qu'avec peine , & qu'il
ne puisse avoir à boire qu'à cette condi-
tion , il sera obligé de s'y accoûter.
S'il est fort échauffé , il ne faut point du
tout lui donner à boire ; mais lui faire
manger auparavant une bonne pièce de
pain , par ce moyen on gagnera du tems
pour échauffer un peu la bière qu'il pour-
ra boire alors sans danger. S'il est fort al-
té , la bière un peu chaude lui étanche-
ra mieux la soif , & s'il ne la veut point
boire chaude , il ne lui arrivera aucun mal
de ne pas boire. D'ailleurs , cela l'accoû-
tumera à la fatigue , ce qui est plus avanta-
geux pour le Corps & pour l'Ésprit qu'on
ne sauroit dire.

§. XIX. *En second lieu* , en ne permettant
pas aux Enfans de boire sans avoir mangé ,
on les empêche de prendre la coûture d'a-
voir incessamment le verre à la bouche :
dangereuse coûture qui entraîne insensibi-
blement à la débauche. Il arrive souvent
que les hommes se font une habitude de
manger & de boire. On en peut faire l'es-
sai , si l'on veut , en un Enfant qui ne soit
point accoûtumé à boire : car si on lui fait
prendre la coûture de boire durant la nuit,
il ne pourra plus s'endormir sans boire. Et
comme c'est ordinairement en donnant à
tetter aux Enfans que les Nourrices les en-
dorment & font cesser leurs cris , je m'ima-
gine qu'en général les Meres ont toujourns
quelque peine à empêcher leurs Enfans de
boire

boire pendant la nuit, lorsqu'elles commencent à les avoir auprès d'elles dans leurs Maisons. Je suis même persuadé que cette coutume prévaut aussi bien de jour que de nuit ; & que , si l'on veut , on peut accoutumer un Enfant à boire à toute heure.

J'ai demeuré une fois dans une Maison , où pour apaiser un Enfant naturellement pleureux , on lui donnoit à boire toutes les fois qu'il crioit , de sorte qu'il buvoit à tout moment. Quoi-qu'il ne parlât point encore , en vingt-quatre heures il buvoit plus que moi. Et quiconque voudra en faire l'essai verra bien-tôt que s'il boit à tout moment de petite biere, elle l'alterera tout aussi-bien que la biere forte. La principale chose à quoi il faut penser dans l'Education des Enfans , c'est aux habitudes qu'on leur fait prendre. C'est pourquoi en ce point, comme en tout autre , ne commencez jamais à lui faire prendre en coutume une chose dont vous ne voudriez pas qu'il continuât la pratique pour s'en faire tous les jours une plus forte habitude. Il est bon , par rapport à la santé , & à la sobriété , de ne pas boire plus que la soif naturelle n'exige. Or qui s'abstiendra de manger des viandes salées , & de boire des liqueurs fortes , aura rarement soif entre les repas , à moins qu'il n'ait pris cette méchante coutume de boire à contre-tems.

§. XX. Sur toutes choses , ayez soin que votre Enfant ne goûte que rarement ou (1) plutôt jamais , du vin ou quelque au-

Il ne faut pas donner des liqueurs fortes aux Enfans.

(1) Platon étoit d'avis que les Enfans ne goûtassent absolument point de vin avant l'âge de dix-huit ans.

tre liqueur forte. Il n'y a rien qu'on donne plus communément aux Enfans en *Angleterre*, mais il n'y a rien aussi qui leur soit plus pernicieux. Les Enfans ne devroient jamais boire de liqueurs fortes que par l'ordonnance du Medecin, lorsqu'elles leur sont nécessaires en qualité de potions cordiales.

Et ici il faut observer de près les Domestiques, & les reprendre sévèrement lorsqu'ils manquent dans cet article. Comme ces gens-la mettent la plus grande partie de leur bonheur à boire des liqueurs fortes, ils sont toujours prêts à faire leur cour aux Enfans de la Maison en leur offrant ce qu'ils trouvent eux-mêmes le plus à leur goût. Et parce qu'ils voyent que ces fortes de boissons leur remplissent le cœur de joye, ils se figurent sotement qu'un Enfant n'en feroit être incommodé. C'est donc une chose qu'il faut tâcher d'empêcher avec toute l'application & toute l'adresse imaginables: car il n'y a rien qui soit d'une plus dangereuse conséquence, & pour le Corps & pour l'Esprit, que de laisser accoutumer les Enfans aux liqueurs fortes, & sur-tout à boire en particulier avec les Domestiques.

Com
ment on
voit leur
dispen
ser le
fruit

§. XXI. Le *Fruit* fait un des articles les plus délicats pour ce qui concerne le soin de la santé, & sur tout à l'égard des Enfans. Ce fut pour le Fruit que nos premiers Pa-

Αὐτὸ ἔπιδοθεῖσθαι, πρῶτον μὲν τὰς παῖδας μέχρις ἑτῶν ὀκτωκαίδεκα τεπαράπαν οἷον μὴ γενοῦσθαι. Lib. II. De Legibus.

rens risquèrent le Paradis ; il ne faut donc pas s'étonner que nos Enfans ne puissent s'abstenir d'en manger , aux dépens même de leur santé.

Il n'y a point de règle générale pour modérer ce desir ; car je ne saurois entrer dans le sentiment de ceux qui voudroient défendre entièrement le fruit aux Enfans , comme une chose qui leur est tout-à-fait pernicieuse. Une telle défense ne sert qu'à rendre les Enfans plus avides de fruit , & à leur faire manger tout celui qu'ils peuvent attraper, bon ou mauvais, mûr ou non mûr. Je serois d'avis qu'on interdît absolument aux Enfans les *Melons* , les *Pêches* , la plupart des *Prunes* , & toute sorte de *Raisins* qui croissent en *Angleterre*. Tous ces Fruits , quoi que d'un goût fort prévenant , ont un suc si mal sain , qu'il faudroit , s'il étoit possible , que les Enfans n'en vissent jamais , ou ne fussent pas même qu'il y en eût dans le País. Pour les *Fraises* , les *Cerises* , & les *Groseilles* , lors qu'elles sont bien mûres , je croi qu'on leur en peut donner sûrement , & même en grande quantité , pourvû qu'ils les mangent avec ces précautions : Premièrement, que ce ne soit pas après le Repas , comme on fait ordinairement , lorsque l'Estomac est déjà plein d'autre nourriture. Je serois d'avis qu'ils les mangeassent plutôt devant ou entre les Repas ; & qu'on leur en donnât pour leur déjeuné. Il faut , en second lieu , qu'ils mangent ces fruits avec du pain ; & enfin , lorsqu'ils sont parfaitement mûrs. A les manger de cette manière , je m'imagine qu'ils sont plutôt utiles

que contraires à la santé. Comme les Fruits d'Été ont du raport à la chaleur de la saison, ils sont propres à nous rafraichir l'estomac, que la chaleur abat & rend tout languissant. Par cette raison je ne serois pas si rigide sur ce point, que quelques-uns le sont envers leurs Enfants, qui se trouvant si fort gênez à cet egard, au lieu d'une quantité raisonnable de bons fruits qu'on leur auroit donné, & dont ils se seroient contentez, en passent leur envie, mangeant sans retenue & comme on dit à ventie déboutonné, tout le méchant fruit qu'ils peuvent attraper, soit qu'ils en trouvent par hazard, ou qu'ils engagent quelque Domestique à leur en donner.

Pour les *Pommes* & les *Poires* qui sont bien mûres, & qui ont été cuëillies depuis quelques tems, je crois qu'on en peut manger sans crainte, en quelque tems que ce soit, & en grande quantité, sur-tout des *Pommes*, qui après le mois d'Octobre, n'ont jamais que je sache, fait du mal à personne.

Les Fruits secs sans sucre, sont aussi fort sains, si je ne me trompe. Mais on doit s'abstenir de toute sorte de *Confitures*, dont il n'est pas aisé de dire, si elles incommodent plus (1) la personne qui les fait, que celui qui les mange. Laissons donc aux Dames tous ces mets sucrez, l'une des plus folles dépenses dont la vanité se soit encore avisée.

(1) Par les exhalaisons du Charbon que respirent sans cesse les personnes, qui font les confitures liquides, dont il s'agit ici.

§. XXII. De tout ce qui paroît mou & efféminé , il n'y a rien que l'on doive permettre aux Enfans avec plus d'indulgence que le *Sommeil*. En cela seul , il faut les laisser se satisfaire pleinement , car il n'y a rien qui contribuë plus que le sommeil à l'accroissement & à la santé des Enfans. La seule chose qu'on doit faire à cet égard , c'est de déterminer quelle partie des vingt-quatre heures qui composent le jour ils doivent employer à dormir ; ce qu'il est aisé de résoudre par cette seule remarque , *Qu'il est très-avantageux aux Enfans de s'accoutûmer à se lever de bon matin*. Il n'y a rien en effet de meilleur pour la santé : & celui qui par un usage constant se fera fait une habitude de se lever matin sans peine , durant sa jeunesse , n'aura garde de dissiper la meilleure & la plus considérable partie de sa vie à dormir ou à se dorloter dans un lit , lorsqu'il sera homme fait. Or si vous voulez que vos Enfans se lèvent de bon matin , il faut que vous leur fassiez prendre la coûtume de s'aller coucher de bonne heure. Par même moyen vous les accoutûmerez à éviter les débauches du soir , si dangereuses & si nuisibles à la santé : car lorsqu'on se retire de bonne heure chez soi , l'on trouve rarement l'occasion de s'abandonner à ces sortes d'excès. Par-là je ne veux pourtant pas dire qu'un Enfant , devenu grand , ne doive jamais se trouver en compagnie apres huit heures du soir , ni causer avec ses amis , le verre à la main , jusques à minuit. Cela est inévitable en cer-

Le Sommeil
combien
nécessaire
aux
Enfans.

taines rencontres. La seule chose que j'ai dessein de vous recommander ici, c'est que par la manière dont vous conduirez votre Enfant durant sa première jeunesse, vous l'empêchiez, autant qu'en vous, est de tomber dans ces inconveniens: & vous n'aurez pas gagné peu de chose si votre Enfant ayant contracté une espèce d'aversion pour les longues veilles par l'habitude que vous lui aurez fait prendre de se coucher de bonne heure, cela l'oblige à éviter souvent ces parties de plaisir, & à ne les proposer que rarement. Que si vos soins n'étoient pas suivis d'un si grand succès, mais que l'occasion & la compagnie victorieuses de la Coûtume, l'engageassent à vivre comme les autres dès qu'il auroit une vingtaine d'années, il est toujours bon d'accoutûmer un Enfant jusqu'à ce tems-là à se lever matin, & à se coucher de bonne heure, pour le bien present de sa santé, & pour d'autres avantages qui lui en reviennent.

Quoi que j'aye dit qu'il faudroit accorder aux Enfans une grande liberté par rapport au sommeil, jusqu'à les laisser dormir autant qu'ils veulent quand ils sont petits, je n'entends pas par-là que cette liberté doit leur être continuée pour toujours, à mesure qu'ils deviennent grands. Mais il n'est pas aisé de déterminer précisément quand il faudroit commencer d'abreger leur sommeil, si l'on devoit le faire quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans; de dix ans, ou en quelque autre tems. Il faut pour cela avoir égard à leur tempéramment,

à leurs forces, & à leur constitution particulière.

Mais je croi, que s'ils sont trop grands dormeurs, il seroit à propos de commencer entre la septième & la quatorzième année de leur âge à les réduire par degrez à huit heures de sommeil, ce qui en général suffit à des personnes faites qui sont en bonne fanté. Or si vous avez accoutumé votre Enfant, comme vous devriez, à se lever constamment de bon matin, il sera aisé de le corriger du défaut de garder trop long-tems le lit, car la plûpart des Enfans sont assez portez d'eux-mêmes à abréger ce tems par la passion qu'ils ont de passer la soirée en compagnie. Il est vrai, que, si l'on n'y prend garde, ils se dédommageront le matin du sommeil qu'ils auront perdu le soir, ce qu'on ne doit absolument point leur permettre. Il faudroit les faire lever constamment le matin à leur heure ordinaire, mais toujours en prenant soin de ne pas les éveiller (1) trop brusquement, ou avec un ton de voix trop fort

(1) Le Pere de *Montagne* poussa cette précaution encore plus loin à l'égard de son Fils qui nous l'apprend lui-même en ces termes : „ Mon Pere avoit été conseillé de „ me faire goûter la science & le devoir, par une volon- „ té non forcée & de mon propre desir : & d'élever mon „ ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & con- „ trainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce „ qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre „ des Enfans, de les éveiller le matin en sursaut, & de „ les arracher du sommeil, auquel ils sont plongez beau- „ coup plus que nous ne sommes, tout à coup & par „ violence ; il me faisoit éveiller par le son de quelque „ instrument ; & ne fus jamais sans homme qui m'en ser- „ vit. „ *Essais de Montagne, Liv. 1. Ch. XXV.*

ou trop perçant, ou en frappant tout-d'un-coup leurs oreilles de quelque autre bruit trop violent. Cela épouvante souvent les Enfans, & leur fait beaucoup de mal : & qui est-ce qui n'est pas deconcerté, si par quelque soudaine allarme, il vient à être éveillé tout-d'un coup d'un profond sommeil ? Lors donc que vous voulez éveiller un Enfant, commencez par l'appeler d'une voix basse, & le secouër d'une manière fort délicate, afin de le tirer peu à peu de son assoupissement, en le traitant toujours doucement & de fait & de parole, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait revenu à lui-même. Quand il a mis une fois ses habits, vous êtes assuré qu'il est entièrement éveillé. On cause une assez grande peine à un Enfant, de venir interrompre son sommeil, quelque doucement qu'on le fasse : c'est pourquoi l'on devroit bien prendre garde de n'y pas joindre quelque autre action rude, & sur-tout, qui pût lui donner de l'épouvante.

Il ne faut pas accoutumer les Enfans à être couchés chez molle-ment.

§. XXIII. Il faut que les Enfans soient couchés durement, sur des matelats plutôt que sur des lits de plumes. Un lit dur fortifie les membres : mais un lit mollet où l'on s'ensevelit chaque nuit dans la plume, fond & dissout, pour ainsi dire, tout le Corps, ce qui cause souvent des foiblesses, & est comme l'avant-coureur d'une mort prématurée. Outre que d'avoir les reins enveloppez trop chaudement, engendre souvent la pierre, les lits de duvet causent plusieurs autres incommoditez, & ce qui les produit toutes, une complexion déli-

cate & valetudinaire. D'ailleurs , celui qui est tout accoûtumé à coucher durement chez lui , ne perdra pas le sommeil faute d'un lit mou & d'un oreiller bien placé , durant ses voyages que le dormir lui est le plus nécessaire. C'est pourquoi je crois qu'il seroit à propos de faire le lit des Enfans de différentes façons , que tantôt on leur mit la tete plus haute , & tantôt plus basse , afin qu'ils ne fussent pas réduits à se ressentir du moindre petit changement à quoi ils ne peuvent qu'être exposez , lorsqu'ils ne sont pas destinez à coucher toujours dans la Maison de leurs Parens , & à avoir toujours une servante à leurs côtez pour ranger leurs hardes , & les bien couvrir dans le lit. Le sommeil est le plus excellent cordial que la nature ait préparé pour l'Homme. Si on en perd l'usage , l'on s'en ressent infailliblement ; & celui-là est bien malheureux qui ne sauroit prendre ce charmant breuvage que dans la belle Coupe dorée de sa Mere , & non dans une tasse de bois. Qui peut dormir d'un profond sommeil , avale ce Cordial ; & il n'importe que ce soit sur un lit mollet ou sur le plancher. C'est le sommeil qui est la seule chose nécessaire.

§. XXIV. Une autre chose qui a beaucoup d'influence sur la santé , c'est d'*aller à la selle* régulièrement. Ceux qui ont le ventre trop libre , ont rarement l'Esprit ou le Corps vigoureux ; mais comme il est beaucoup plus aisé de remedier à ce mal qu'à son contraire , par le regime ou par certaines médecines , il n'est pas fort né-

Il faut
le vent
libre.

cessaire de s'étendre sur cet article , car si le flux de ventre paroît dangereux , ou par sa violence , ou par sa durée , il sera assez tôt & quelquefois trop tôt de recourir à un Médecin pour en arrêter le cours ; & s'il est modéré & de courte durée , il vaut mieux pour l'ordinaire , laisser agir la Nature. D'un autre côté , la difficulté d'aller à la selle a des suites très-dangereuses , qu'il est beaucoup plus mal-aisé de guérir par le secours de la Médecine , car les remèdes purgatifs qu'on prend dans ces occasions , & qui semblent donner du soulagement , servent plutôt à augmenter le mal qu'à le dissiper.

Ce qu'il faut faire pour cela. §. XXV. Ayant été engagé par une raison particulière à rechercher les causes de cette Indisposition , & n'ayant pû trouver dans les Livres le moyen de la guérir , je m'appliquai à découvrir ce moyen par ma propre méditation , persuadé que nous pourrions faire dans nos Corps de plus grands changemens que celui-là , si nous nous y prenions comme il faut , & que nous allussions par degrez.

1. Et d'abord je considérai qu'*aller à la selle* étoit l'effet d'un certain mouvement du Corps , & sur-tout du mouvement peristaltique des boyaux.

2. Je considérai en second lieu que plusieurs mouvemens qui n'étoient pas entièrement volontaires , pouvoient cependant devenir habituels par l'usage & par une constante application , si l'on avoit soin de les exciter régulièrement dans un certain tems , sans aucune interruption.

3. En troisième lieu , comme j'avois ob-

fervé quelques personnes qui en prenant une pipe de tabac après soupé, ne manquoient jamais d'aller à la selle, je commençai à penser en moi-même si ce n'étoit pas la coutume plutôt que le tabac, qui leur procuroit ce bénéfice de nature, ou du moins, que si le tabac faisoit cela, c'étoit plutôt en excitant un violent mouvement dans les Boyaux que par aucune qualité purgative, parce qu'autrement le tabac produiroit d'autres effets.

M'étant ainsi mis dans l'Esprit (1) qu'on pouvoit se faire une habitude d'aller à la selle, ce qui me restoit à examiner, étoit les moyens dont on pouvoit se servir le plus vrai-semblablement pour en venir-là.

4. Dès lors je conjecturai, que, si un homme, après avoir mangé le matin, alloit aussi-tôt sur la chaise pour essayer si en s'efforçant il pourroit faire une selle, avec le tems il pourroit s'en faire une habitude par une constante pratique.

(1) C'est de quoi *Montagne* s'étoit déjà peçû. Voici comme il nous le dit naïvement à sa manière., Et les Rois
 ,, & les Philosophes sientent, & les Dames aussi. Le vies
 ,, publiques se doivent a la ceremonie : la mienne obscu-
 ,, re & privée, joûit de toute dispense naturelle : Soldat
 ,, & Gaïcon, sont qualités aussi un peu sujettes à l'indiscré-
 ,, tion : Par quoy, je dirai ceci de cette action : qu'il est
 ,, besoin de la renvoyer à certaines heures prescrites & s'y
 ,, forcer par coutume & assujettir, comme j'ai fait. De
 ,, toutes les actions naturelles, c'est celle que je souffre
 ,, plus mal volontiers m'être interrompuës. J'ai vu beau-
 ,, coup de gens de guerre, incommodés du dérèglement
 ,, de leur ventre : tandis que le mien & mo', nous ne fail-
 ,, lons JAMAIS au point de notre assignation; qui est au
 ,, faut du lit, si quelque violente occupation ou maladie
 ,, ne nous trouble., Essais, Liv III. Ch. 13. M. *Locke*
 traite ce point d'une manière plus philosophique : l'ex-
 exemple de *Montagne* servira tout au moins à confirmer sa
 doctrine.

§. XXVI. Voici pourquoi j'ai cru devoir choisir ce tems-là pour faire cet essai.

1. Premièrement parce qu'alors l'Estomac étant vuide, s'il reçoit quelque viande qui lui soit agréable (car je ne conseillerois jamais, hormis en cas de nécessité, qu'on mangeât que ce qu'on aime, & lors qu'on a envie d'en manger) il se trouve alors en état de resserrer ce qu'il reçoit par une forte compression de ses fibres, laquelle compression je suppose pouvoir probablement être continuée jusques aux intestins, dont le mouvement péristaltique s'augmente par le même moyen, comme nous le voyons dans la maladie nommée *Miserere*, où le mouvement renversé ayant commencé quelque part par le bas, se produit ensuite lui-même durant toute la longueur des intestins, & engage même l'estomac à suivre cette détermination irrégulière.

2. Ce tems-là est encore très commode, parce que, lorsqu'on mange, on a ordinairement l'esprit libre, & que les esprits animaux étant alors comme dégagés de toute occupation, coulent avec plus de violence vers le bas ventre, ce qui est tout-à-fait propre à produire l'effet que nous recherchons.

3. Et enfin, parce que lorsqu'on a le loisir de manger, on a aussi tout le tems qu'il faut pour aller à la selle. Au lieu qu'autrement il seroit impossible de se fixer pour cela à une certaine heure, vû la diversité des affaires & des accidens où les hommes se trouvent engagez; & l'on en perdrait

infailliblement la coûtume. Mais comme une personne qui est en santé , manque rarement de manger une fois par jour ; en prenant ce tems-là pour aller à la selle , on en conserveroit la coûtume , quoiqu'on n'y allât pas toujourns à la même heure.

§. XXVII. Sur ces fondemens on en est venu à l'expérience ; & je puis assûrer que je n'ai vû personne qui ayant fait régulièrement ce que je viens de dire , qui est *d'avoir soin d'aller constamment à la selle tous les matins aussi-tôt après avoir mangé , soit qu'on en ait envie ou non , & de faire quelques efforts pour mettre la nature en train*, je n'ai, dis-je, vû personne qui par ce moyen-la ne se soit rendu le ventre libre en peu de mois , & n'ait acquis une habitude réglée de faire une selle chaque jour aussi-tôt après avoir mangé , à moins que la chose n'ait manqué par la négligence. Car cette coûtume une fois établie , soit qu'on se sente pressé d'aller à la selle ou non , il ne faut que se présenter & faire quelque effort , & l'on trouve infailliblement la nature toute prête à obéir.

§. XXVIII. Je serois donc d'avis qu'on fit prendre ce train à un Enfant tous les jours , immédiatement après qu'il auroit déjeûné. Pour cet effet , il faut le mettre sur la chaise percée , comme s'il étoit autant en son pouvoir de décharger son ventre que de le remplir ; & l'on doit tâcher de l'entretenir dans ce préjugé aussi-bien que la Fille qui prend soin de lui. Que si outre cela , on l'empêche de jouer ou de manger une seconde fois , jusqu'à ce qu'il ait fait effectivement une

felle , ou du moins qu'il ait fait son possible pour cela , je ne doute pas que dans peu de tems il ne s'en fasse une habitude. Car on a tout sujet de soupçonner que les Enfans étant ordinairement fort passionnez pour leurs petits jeux . & indifférens pour toute autre chose , laissent souvent passer ces sollicitations de la Nature , lors qu'elles ne sont pas fort violentes ; & qu'ainsi négligeant les occasions favorables , ils deviennent insensiblement constipez. Or que cet inconvenient puisse être prévenu par la méthode que je viens d'indiquer , je ne le conjecture pas seulement ; mais je l'affirme comme une chose avérée , ayant vû un Enfant , qui après avoir pendant un certain tems observé exactement ce que je viens de prescrire , s'est fait une habitude d'aller régulièrement à la selle tous les matins , après avoir dejeûné.

§. XXIX. Je ne sçai s'il y aura bien des gens un peu avancez en âge , qui veuillent en faire l'essai : mais je ne puis m'empêcher de dire , que considérant combien il naît d'inconvéniens de ce que la Nature ne se decharge pas autant qu'il seroit nécessaire , je ne vois presque rien qui contribue plus à la conservation de la santé , que de la satisfaire en ce point. Pourvû qu'on aille à la selle une fois dans vingt-quatre heure , cela suffit , si je ne me trompe ; & il n'y a personne , je pense , qui s'imagine que ce soit trop. Par le moyen que je viens de marquer , on peut en venir-là sans le secours de la Médecine , qui d'ordinaire n'a aucun bon remède pour guérir une constipation fixe & habituelle.

§. XXX. C'est-là tout ce que j'avois à recommander sur la manière dont on doit ménager les Enfans dans le cours ordinaire de leur santé. Mais peut-être attendra-t'on de moi, que je prescrive ici quelques règles de Médecine, pour prévenir les incommoditez & les maladies auxquelles ils peuvent être sujets. Tout ce que j'ai à vous dire sur cet article, se réduit à ceci que je vous prie d'observer inviolablement, *Qu'il ne faut jamais médeciner les Enfans par précaution, comme on parle. & pour prévenir les maux qui peuvent leur survenir.* La seule pratique des petits avis que je viens de vous donner, servira plus, si je ne me trompe, à prévenir les maladies des Enfans, que toutes les potions des Apothicaires. Souvenez-vous d'être fort retenu sur ce dernier article, de peur qu'en voulant éloigner le mal par une médecine, vous ne l'attiriez, au lieu de le prévenir. Je dis bien plus: lors même qu'un Enfant a quelque petite incommodité, il ne faut pas se hâter de lui donner des remèdes, ou d'appeler le Médecin, sur-tout si c'est un homme qui aime à se donner du mouvement, qui d'abord couvre toutes les fenêtrés de phioles, & remplit de médecines l'estomac de ses malades. En ce cas-là, il est plus sûr de laisser entièrement les Enfans à la conduite de la Nature, que de les confier à un Médecin, qui ne songe qu'à les charger de remèdes, ou qui s'imagine que ces maladies ordinaires des Enfans ne sauroient être guéries par la diète, ou par quelque chose d'aprochant. Pour moi, je croi (& mon

Avec
quel-
es-
précau-
tions il
faut
donner
des mé-
decines
aux En-
fans.

sentiment est confirmé par l'expérience) que les Enfans , dont la complexion est si délicate , ne doivent être medecinez que le moins qu'il est possible , & dans une absoluë nécessité. Un peu d'eau fraîche , mêlée avec de l'*Eau de fleur de Pavot rouge* , qui est un remède souverain contre les indigestions , & avec cela , prendre du repos , & s'abstenir de manger de la chair ; cela seul coupe cours fort souvent à plusieurs indispositions , que des remèdes précipitez auroient changé en de violentes maladies. Enfin s'il arrive que le mal ne puisse être deracine par de petits remèdes , mais qu'au contraire il augmente & dégénere en une véritable maladie , alors il sera assez tems de recourir à quelque sage & prudent Médecin , pour suivre ces avis. J'espère qu'en ce point on n'aura pas de peine à s'en rapporter à moi : car sous quel prétexte pourroit-on se méfier d'un homme qui a employé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine , lorsqu'il conseille de ne pas trop s'empreser d'avoir recours à la Médecine & aux Médecins ?

§. XXXI. Voilà tout ce que j'avois à dire pour ce qui regarde le soin qu'on doit prendre du corps & de la santé des Enfans ; ce qui se réduit à ce peu de Règles très-faciles à pratiquer , savoir *de laisser aller les Enfans en plein air , de leur faire prendre de l'exercice , & de les laisser bien dormir : De ne les nourrir que des viandes les plus communes , de leur défendre l'usage du vin & de toutes les liqueurs fortes ; de ne leur donner que peu ou point de medecines ; de ne leur*

pas faire des habits trop chauds ou trop étroits ; & sur-tout , de leur tenir la tête froide , aussi-bien que les pieds , qui doivent être souvent lavés dans l'eau froide, & accoutumez à l'humidité.

II. Du soin qu'on doit prendre de L'ÂME des Enfans.

§. XXXII. **A**PRE'S avoir pris ces précautions pour conserver le Corps dans sa vigueur , afin qu'il puisse être capable d'obéir à l'Âme , la principale chose qui reste à faire , c'est de donner à cette Âme de bonnes impressions , afin qu'en toutes rencontres elle soit disposée à ne rien faire qui ne réponde à la dignité & à l'excellence d'une Créature raisonnable.

§. XXXIII. Si ce que j'ai dit au commencement de ce Discours est véritable , savoir : *QUE la différence qu'il y a entre les mœurs & la capacité des hommes, vient plus de la différente éducation qu'ils ont reçüe que d'aucune autre chose ;* si cela , dis-je , est ainsi , comme j'en suis très-assûré , il en faut conclure de toute nécessité qu'on doit avoir un grand soin de bien former l'Âme des Enfans , & de lui donner de bonne heure ces dispositions de vertu , dont l'effet doit se répandre sur tout le reste de leur vie. Car si les Enfans font dans la suite du bien ou du mal , c'est à la manière dont ils auront été élevez qu'on en attribuëra la cause , c'est sur cela qu'on fondera la loüange ou le blâme de leurs actions. S'ils viennent à commettre quelque faute, (1) on dira com-

(1) Témoin la brusque incartade de Diogène le Cyni-

munément , que c'est une suite de leur Education.

§. XXXIV. Comme la vigueur du Corps consiste principalement en ce qu'il est capable d'endurer toute sorte de fatigues , il en est de même de l'Ame. Le grand principe & la base de toutes les vertus dont un homme peut être orné , consiste en ce qu'il soit capable de vaincre ses propres desirs , de réprimer ses passions , & de suivre purement & simplement ce que la raison lui propose comme le meilleur , quoique ses apétits inclinent de l'autre côté.

Il faut songer de bon ne heu- re à ré- gler les mœurs des En- fans.

§. XXXV. La grande faute où j'ai remarqué qu'on tombe d'ordinaire dans l'éducation des Enfants , (1) c'est qu'on n'en a pas pris assez de soin dans le tems qu'il falloit ; & qu'on n'a pas accoutumé leur Esprit à une bonne discipline , & à se soumettre à la Raison dès le commencement qu'il étoit le plus en état de recevoir sans

que , qui voyant un jeune garçon qui mangeoit goulument , donna un soufflet à son Pédagogue. Voyez le Traité de Plutarque , intitulé , *Que la Vertu se peut enseigner & apprendre* Chapitre 2.

(1) Je trouve , dit Montagne , que nos plus grands vices prennent leur plis dès notre plus tendre Enfance. C'est passe-tems aux Meres de voir un Enfant tordre le col à un poullet , & s'ébattre à blesser un Chien & un Chat. Et tel Pere est si sot , de prendre a bonne augure d'une ame martiale , quand il voit son Fils gourmer injurieusement un Payfan ou un Laquais qui ne se défend point : & à gentillesse , quand il le voit affiner son compagnon par quelque mal ceuse de lloyauté & tromperie. Ce sont pourtant les vraies semences & racines de la cruauté , de la tyrannie , de la trahison. Elles se germent-la , & s'évent après gaillardement , & profitent à force entre les mains de la Coutume. *Essais Liv. 1. Chapitre XXII,*

peine toute forte d'impressions. C'est avec beaucoup de sagesse que la Nature a inspiré aux Parens de l'amour pour leurs enfans: mais si la Raison ne modère cette affection naturelle avec une extrême circonspection, elle dégénere aisément en une indulgence excessive. Que les Peres & les Meres aiment leurs petits Enfans, rien de plus juste; leur devoir les y oblige. Mais souvent non contents d'aimer leurs personnes, ils vont jusqu'à cherir leurs défauts. Il ne faut pas, à ce qu'ils croient, gêner, contre-quarrer ces petites créatures: il faut leur laisser faire tout ce qu'ils veulent. Et comme dans leur Enfance ils ne sont pas encore capables de tomber dans de grands vices, les Parens s'imaginent qu'on peut alors sans grand danger avoir de l'indulgence pour leurs petites irrégularitez, & leur permettre de se divertir à ces jolis traits de malice, qui selon eux, siéent bien à cet âge innocent. Mais pour détruire le préjugé de ces Parens, qui trop passionnez pour leurs Enfans n'ont pas voulu prendre la peine de les corriger d'une petite sottise, prétendant l'excuser assez, en disant que c'étoit peu de chose, je me contenterai de leur faire savoir cette sage réponse de (1) Solon. *C'est peu de chose, il est vrai, mais ce n'est pas peu de chose que la coûtume.*

§. XXXVI. Le petit mignon doit être dressé à donner des coups, & à dire des injures. Cela le divertit: il faut lui en faire

(1) Diogene Laërce. (Liv. III. sect. 38) donne cette réponse à Platon; mais qu'elle soit de Platon ou de Solon, ou de tous les deux, peu importe.

leçon. Pleure-t'il pour avoir quelque chose ? Il faut qu'il l'ait tout aussi-tôt. Il faut lui laisser faire tout ce qui lui vient en fantaisie. C'est ainsi que les Parens par une indulgence outrée pour leurs Enfans encore tout petits , corrompent en eux tous les principes de la Nature : & après cela , ils s'étonnent de voir des Ruisseaux impurs , dont ils ont eux-mêmes empoisonné la Source. Car lorsque les Enfans sont devenus grands , & que leurs mauvaises habitudes ont crû à proportion , les Parens qui ne peuvent plus les dorloter ou en faire leur passe-temps , commencent à dire que ce sont de petits fripons , des Esprits revêches & pleins de malice : ils sont choquez de les voir opiniâtres , & sujets à ces mauvaises inclinations qu'ils leur ont inspirées eux mêmes , & qu'ils ont pris soin d'entretenir. Et alors qu'il est peut-être trop tard , ils seroient bien aises d'extirper ces mauvaises herbes qu'ils ont plantées de leurs propres mains , & qui ont pris de trop fortes racines pour pouvoir être facilement arrachées. Car si un Enfant a été accoûtumé à avoir une pleine liberté de faire tout ce qu'il a voulu , tandis qu'il a porté la robe , pourquoi trouverions-nous étrange qu'il prétende au même privilege , & qu'il mette tout en usage pour continuer d'en jouir lorsqu'il vient à porter le haut de chauffe ? Il est vrai qu'à mesure qu'il avance en âge , ses fautes deviennent plus sensibles , de sorte qu'il y a peu de Parens assez aveugles , pour ne pas les apercevoir ; & assez insensibles , pour ne pas reconnoitre les mau-

vaïs effets de leur propre indulgence. Un **Enfant**, avant que de pouvoir parler ou marcher, a gagné le dessus sur sa Gouvernante ; il a pris un entier ascendant sur ses Parens, depuis qu'il a sù caquetter : pourquoi, je vous prie, étant devenu grand, c'est-à dire plus fort & plus habile qu'il n'étoit alors, doit-il être tout-d'un-coup tenu de court, & forcé de plier sous la volonté d'autrui ? Pourquoi faut-il qu'après avoir été abandonné à lui-même à l'âge de sept, de quatorze, ou de vingt ans, il se dépouille d'un privilege que l'indulgence de ses Parens lui avoit accordé si libéralement jusqu'alors ? Vous n'avez qu'à en faire l'essai, en un Cheval, en un Chien, ou en quelqu'autre semblable animal ; & vous verrez si les mauvaises habitudes qu'ils auront contractées lorsqu'ils étoient jeunes, pourront être facilement corrigées quand ils seront une fois dans la vigueur de leur âge. Cependant aucun de ces animaux n'est à beaucoup près si fier, ni si enclin à être maître de soi-même & des autres, que l'Homme.

§. XXXVII. Nous sommes généralement assez avisez pour songer à discipliner ces Animaux dans le temps qu'ils sont fort jeunes, & à dresser de bonne heure toute autre Créature de cet ordre que nous voulons employer à notre usage. Nous ne manquons en ce point qu'à l'égard des Créatures que nous mettons au monde. Après en avoir fait de méchans Enfans, nous espérons follement qu'ils seront des hommes vertueux. Mais si toutes les fois

qu'un Enfant veut avoir des raisins ou des dragées, nous lui en donnons pour l'empêcher de pleurer ou de se dépiter, pourquoi devenu grand, ne doit-il pas être satisfait, si sa Passion l'entraîne au vin ou aux Femmes ? Ces derniers objets sont aussi propres à réveiller les desirs d'un homme fait, que les dragées & les autres bagatelles qu'il demandoit en pleurant lorsqu'il étoit petit, étoient propres à exciter les desirs d'un Enfant. Le mal n'est pas, d'avoir des desirs conformes aux idées & aux goûts attachez à ces differens âges, mais de ne pas soumettre ces desirs à la conduite de la Raison. La difference ne consiste pas à avoir ou à ne pas avoir des passions, mais à pouvoir les gouverner, & à résister actuellement à leurs impressions. Or qui n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la Raison des autres, pendant qu'il est jeune, aura beaucoup de peine à écouter les conseils de sa propre Raison, & à les suivre, lorsqu'il sera en âge de s'en servir : & il n'est pas difficile de prévoir ce que fera un tel homme.

§. XXXVIII. Ce sont-là ces méprises où tombent communément ceux qui semblent prendre le plus de soin de l'éducation de leurs Enfans. Mais si nous observons la maniere dont on conduit ordinairement les Enfans, nous aurons tout sujet d'être surpris, qu'au milieu de ce dérèglement de mœurs dont on se plaint par tout, il reste encore quelque trace de Vertu dans le Monde. Car peut-on nommer un Vice, dont

On en-
teigne
directe-
ment le
vice aux
Enfans,
ce qu'on
prouve
par plu-
sieurs
Exem-
ples.

le goût ne soit communiqué aux Enfans, ou par leurs Parens, ou par leurs nourrices; dont on ne jette les semences dans leur ame dès qu'ils sont capables de les recevoir? Je ne dis pas par les exemples qu'on leur met devant les yeux, qui cependant doivent contribuer à les encourager au mal. Ce que j'ai dessein de vous faire remarquer ici, c'est que ceux qui sont auprès des Enfans, leur enseignent directement le Vice, & les éloignent actuellement du chemin de la Vertu. Ne leur inspirent-ils pas, par exemple, la violence, l'Esprit de vengeance & de cruauté avant qu'ils puissent marcher? *Donne-moi un coup afin que je le lui rende*, c'est la leçon qu'on répète chaque jour à la plûpart des Enfans. On compte cela pour rien, parce que leurs mains n'ont pas la force de faire du mal. Mais, je vous prie, n'est-ce pas-la le vrai moyen de leur gâter l'Ame, & de leur inspirer la violence? Car si, lorsqu'ils sont petits, on leur apprend à faire du mal aux autres, à les frapper, à les battre, pour ainsi dire, par député, si on les exhorte à se réjouir du mal qu'ils leur ont procuré, & à se faire un plaisir de les voir souffrir, ne les dispose-t'on pas par même moyen à recourir eux-mêmes à ces voyes de fait, lorsqu'ils seront assez forts pour faire sentir la pesanteur de leur bras, & pour frapper tout de bon?

Premier
Exemple

Les habits qui ne doivent servir naturellement que pour la modestie, pour tenir le Corps chaud, & le couvrir, sont, par la sottise ou l'extravagance des Parens,

second
Exemple

recommandez aux Enfans pour d'autres usages bien différens. On leur en fait un sujet de vanité & d'émulation. On inspire à un Enfant de la passion pour un habit neuf, en lui faisant espérer que ce sera un bel habit : & dès qu'une jeune fille est parée d'une robe ou d'une coëffure neuve, sa Mere lui apprend à s'admirer elle-même, en l'apelant sa *petite Reine*, sa *Princesse*. Ainsi, les Enfans sont instruits à tirer vanité de leurs habits, avant que de pouvoir les mettre eux-mêmes. Et pourquoi ne continueroient-ils pas à s'enorgueillir d'une parure à la mode, qu'ils doivent au Tailleur ou à la Coëffeuse, puisque leurs Parens le leur ont appris de si bonne heure ?

Troisième
me
Exem-
ple.

On dresse les jeunes gens à mentir, à se servir d'équivoques & d'excuses, peu différentes du mensonge. Si les Apprentifs & les Enfans employent à propos ces tours d'adresse pour le profit de leurs Maîtres ou de leurs Parens, on les en louë. Quelle aparence qu'après qu'on les a dispensés de respecter la Vérité, & qu'on les a même encouragés à la corrompre, en faveur d'un Maître, tout confit en dévotion, quelle aparence que dans l'occasion ils n'usent pas du même privilège pour leur propre profit ?

Quatrième
me
Exem-
ple.

Ce n'est que la pauvreté qui met les gens du commun hors d'état de porter leurs Enfans à l'intempérance en leur donnant des mets délicats, ou en les sollicitant à boire & à manger au-delà du nécessaire : car lors qu'ils se trouvent en lieu où ils peuvent se satisfaire, ils montrent bien-tôt par leur exemple, que ce n'est point par aversion
pour

pour l'ivrognerie & la gourmandise qu'ils font sobres, mais par pure necessite. Si vous observez apres cela ce qui se passe dans les Maisons de ceux qui sont un peu plus à leur aise, vous trouverez qu'on y fait si fort consister le bonheur & la principale affaire de la vie à manger & à boire, qu'on croiroit les Enfans négligez s'ils n'y avoient leur bonne part. On leur donne des sausses, des ragoûts, des viandes déguisées avec tout l'art imaginable pour ranimer leur apétit après qu'ils ont déjà le ventre bien plein; & alors, de peur que leur estomac ne soit surchargé, le prétexte est tout prêt de leur donner encore un verre de vin pour aider à la digestion, quoiqu'en effet cela ne serve qu'à la reculer.

Un Enfant est-il indisposé, la première question qu'on lui fait, c'est, *que veux-tu donc manger, mon ami? que te donnerons-nous?* En même-tems, on le presse de manger & de boire; & chacun est après à imaginer ce qu'on pourra lui présenter qui soit assez frand & assez delicat pour vaincre le dégoût que la Nature donne sagement dans le commencement des maladies, comme un moyen pour empêcher qu'elles n'augmentent; afin que délivrée du soin ordinaire de digérer la nouvelle nourriture dont l'estomac se chargeroit sans cela, elle puisse avoir le loisir de corriger & de dompter les humeurs peccantes.

Mais lors même que les Enfans ont le bonheur d'avoir des Parens qui par prudence les éloignent de leur table, & les font nourrir sobrement de mets fort simples &

fort communs, il est encore très-difficile que leur Esprit se préserve de la contagion. Car quoi que durant tout le tems qu'ils sont sous la direction de quelque personne raisonnable: ils puissent être assez en sûreté par rapport à leur santé, le moyen que leur cœur ne soit pas corrompu par les discours qu'on leur fait sur cette espece d'Epicurisme? De tous côtez ils entendent louer la bonne chere: qui ne voit que tous ces éloges doivent bien-tôt leur faire aimer une table bien servie, & leur inspirer le desir d'en faire la dépense dès qu'ils en auront le moyen? Tenir bonne table, c'est ce que tout le monde appelle *bien vivre, se bien traiter, vivre noblement*; ceux-là même qui font profession de censurer le Vice parlent ce langage: comment voulez-vous après cela que la triste Raison entreprenne de s'opposer à la voix publique? Quelle apparence qu'on l'écoute si elle nomme *luxé* ce qui est si fort aplaudi dans le monde, & si généralement autorisé par la pratique des personnes du premier rang.

C'est à présent un vice si établi, & qui a de si puissans deffenseurs, que je ne sai si déjà il ne se pare point du nom de Vertu, & si la liberte de le censurer ne passera point pour folie ou ignorance du monde. Pour moi, je craindrois fort que ce que je viens d'en dire ici, ne fut censuré comme une petite Satire hors de propos, si je ne le proposois dans la vûë d'exciter les Parens à veiller soigneusement à l'éducation de leurs Enfans, puisqu'ils voyent ces foibles Créatures environnées de tous cô-

tez, non-seulement de tentations propres à les corrompre, mais même des Précepteurs de débauche, & cela peut-être dans les lieux où ils les croyoient le plus en sûreté.

Je ne veux pas insister davantage sur ce sujet, ni m'étendre à faire voir article par article le soin qu'on prend de gâter les Enfants & de leur inspirer de mauvais Principes. Mais je prie les Parens de considérer sérieusement s'il y a un défaut ou un vice qu'on n'enseigne visiblement aux Enfants, & s'il n'est pas de leur devoir & de leur Sagesse de leur procurer d'autres instructions.

§. XXXIX. C'est, à mon avis, une chose très-évidente, que le principe de toutes les Vertus & du véritable Mérite, consiste à pouvoir vaincre ses propres desirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisez par la Raison. Cette puissance s'acquiert & se perfectionne par la coûtume, à qui tout devient facile & familier lorsqu'on s'y applique de bonne heure. C'est pourquoi, si j'en étois crû, je conseillerois, que contre ce qu'on fait ordinairement, *on accoutumât les Enfants à dompter leurs desirs, & à n'avoir point de fantaisies, même dès le berceau.* La première chose qu'il faudroit leur apprendre, c'est qu'ils ne doivent pas avoir une chose quelle soit, parce qu'elle leur plaît, mais parce qu'on a jugé qu'elle leur est utile. Ainsi après leur avoir fourni tout ce qui leur seroit absolument nécessaire, si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer, ils

Il ne faut point conten-ter les vaines fantaisies des Enfants.

n'auroient garde de crier & de se dépiter pour se faire obeïr, & ne seroient pas par conséquent la moitié si incommodes à eux-mêmes & aux autres qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette manière des leur première enfance. Si jamais on n'eût fait leurs desirs, lorsqu'ils témoignent de l'impatience pour avoir une certaine chose, ils ne pleureroient pas plutôt pour en avoir d'autres, qu'ils pleurent pour avoir la Lune.

§. XL. Ce n'est pas que je prétende par-là qu'il ne faille avoir aucune indulgence pour les Enfans dans la moindre chose, ou que j'espère qu'ils puissent avoir, dans ce bas âge, une sagesse & une conduite de Sénateur. Je les regarde comme des Enfans, qu'il faut traiter avec douceur, qui doivent badiner, & avoir leurs Jouets, & leur passe-tems. Ce que je veux dire, c'est que quand ils pleurent pour avoir ce qu'il n'est pas nécessaire qu'ils aient, ou pour faire ce qu'il ne faut pas qu'ils fassent, on ne devoit pas leur accorder ce qu'ils demandent, sous prétexte qu'ils le desirent; mais qu'au contraire, s'ils redoubloient leurs importunités pour l'obtenir, il faudroit leur faire comprendre qu'on le leur refuse précisément à cause de cela. J'ai vû à une Table des Enfans qui ne demandoient jamais rien, quelques mets qu'il y eût devant eux, mais recevoient avec plaisir ce qu'on leur donnoit: & ailleurs j'en ai vû qui demandoient de tout ce qu'ils voyoient, & qu'il falloit servir de chaque plat, & même avant tout le monde.

D'où pouvoit venir cette grande différence, si ce n'est de ce que les uns étoient accoutumés à avoir tout ce qu'ils demandoient en criaillant ou en pleurant, & que les autres étoient accoutumés à s'en passer ? Plus les Enfans sont jeunes, moins on doit, à ce que je croi, satisfaire leurs desirs déréglés : Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolüe puissance & à la direction de ceux entre les mains desquels ils se trouvent. D'où je tirerai cette conséquence qui se presente d'elle-même, *qu'on doit tenir autour d'eux que des personnes sages & raisonnables.* Si l'on fait ordinairement tout le contraire, je ne saurois qu'y faire. Je dis ce que je croi qu'on devroit pratiquer : si l'usage ordinaire s'accordoit déjà avec mon sentiment, il ne seroit pas nécessaire que j'importunasse le Monde par un Discours sur cette matière. Cependant je suis assuré que si l'on examine ce que je viens de dire, il y aura plusieurs personnes qui reconnoîtront avec moi, que plus on commencera de bonne heure à faire prendre ce pli aux Enfans, plus la chose leur sera facile à pratiquer, & moins leurs Gouverneurs auront de peine auprès d'eux. Et ici l'on doit tenir pour une maxime inviolable, *QU'APRÈS qu'on leur a refusé une fois quelque chose, il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités,* à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins, en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

§. XLI. Ceux donc qui prétendent gou-

verner leurs Enfans, doivent commencer à les tenir soumis à leur volonté pendant qu'ils sont jeunes. Voulez-vous que votre Fils vous soit obéissant après être sorti de l'Enfance, faites valoir auprès de lui votre autorité de Pere aussi-tôt qu'il sera capable de soumission & qu'il pourra comprendre de qui il dépend. Si vous souhaitez qu'il ait du respect pour vous, inspirez-lui ce respect pendant son Enfance, & à mesure qu'il deviendra homme, traitez-le plus familièrement. Par ce moyen il vous sera entièrement soumis, comme il est juste, durant tout le tems de son Enfance; & il deviendra votre bon ami, lorsqu'il sera homme fait. Car un Pere se mécompte beaucoup, à mon avis, qui plein d'indulgence pour ses Enfans, & fort familier avec eux lorsqu'ils sont jeunes, les traite fort sévèrement, & n'a plus de communication avec eux (1) lorsqu'ils sont devenus grands. La liberté & l'indulgence ne sauroient faire du bien à de jeunes Enfans: leur peu de jugement est cause qu'ils ont besoin d'être sous la discipline, & com-

(1) Montagne a frondé vivement cette mauvaise coutume. *Une vraie affection & bien réglée*, dit-il, *dévroit naître & s'augmenter avec la connoissance que les Enfans nous donnent d'eux: & lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quant & quant la Raison, les charir d'une amitié vraiment paternelle: . . . Il en va fort souvent au contraire, & le plus communément nous nous sentons plus émus des trépignemens, jeux & niaiseries pueriles de nos Enfans, que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées; comme si nous les avions aimez pour notre passé-tems, ainsi que des gurnons, non ainsi qu: des hommes. Je tire ces paroles d'un Chapitre intitulé de l'Affection des Peres aux Enfans où vous trouverez plusieurs autres bonnes réflexions sur ce sujet. *Essais*, Liv. II. Ch. VIII.*

me tenus en bride. Au contraire, vous ne sauriés plus mal faire que de les traiter d'une manière sévère & impérieuse lorsque devenus hommes, ils ont leur propre raison pour leur servir de guide; à moins que vous ne vouliez obliger vos Enfans à se dégoûter de vous lorsqu'ils seront grands, & à dire secrettement en eux-mêmes, *Quand mourrez-vous donc, mon Pere.*

§. XLII. Je pense que tout le monde trouvera raisonnable, que les Enfans étans petits, considèrent leurs Parens, comme leurs Seigneurs, & leurs Maîtres absolus, & qu'en cette qualité ils ayent une crainte respectueuse pour eux; mais qu'étant parvenus à un âge plus mûr, ils les regardent comme leurs meilleurs amis, qu'ils les aiment & les respectent sous cette idée. Or pour faire naître ces sentimens dans le cœur des Enfans, il n'y a point d'autre voye, si je ne me trompe, que celle que je viens d'indiquer. Nous devons considérer que nos Enfans devenus grands sont entièrement semblables à nous, qu'ils ont les mêmes passions, & les mêmes desirs. Nous sommes bien aises de passer pour des Créatures raisonnables, & d'être les Maîtres de notre conduite: nous n'aimons pas à être obligés d'essayer à toute heure des censures & des mépris: nous ne pouvons souffrir d'être exposez continuellement à la mauvaise humeur de ceux que nous fréquentons, ni qu'ils prétendent nous tenir dans un grand respect. Un homme fait qui se voit traité de cette manière, cherche aussi-tôt une autre compagnie, fait de nouveaux amis, &

se lie à une autre société, où il puisse jouir quelque douceur.

Si donc on a soin de tenir d'abord de court les Enfans, ils seront aisez à gouverner durant leur bas âge, & se soumettront sans murmure à ce traitement, n'en connoissant point d'autre : & lorsque dans la suite ils commenceront à faire usage de leur Raison, si le Pere relâche un peu de sa sévérité, à mesure qu'ils s'en rendront dignes ; & qu'il se communique plus familièrement à eux, la contrainte où ils les aura tenus auparavant, ne servira qu'à augmenter leur amour pour lui ; parce qu'ils reconnoîtront alors, qu'on ne les traitoit ainsi que par amitié, & dans la vûe de les rendre dignes de l'affection de leurs Parens, & de l'estime du reste des hommes.

§. XLIII. En voilà assez pour ce qui regarde en général la manière dont vous devés établir votre autorité sur vos Enfans. C'est en leur inspirant de la crainte & du respect que vous devez commencer à prendre de l'empire sur leurs Esprits : & lorsqu'ils seront parvenus à un âge plus mûr, il faut que l'affection & l'amitié qu'ils auront pour vous-même, vous maintienne dans ce premier droit. Car enfin il doit venir un tems auquel il faut que les Enfans soient à l'abri des châtimens & des réprimandes : & alors, si l'affection qu'ils ont pour vous, ne les rend pas obéissans & fermes dans leur devoir ; si l'amour de la Vertu & de l'Honneur ne les engage pas à se bien conduire, par quel nouveau motif, je vous prie, pourriez-vous les

y obliger ? La crainte d'avoir une moindre portion de vos biens s'ils viennent à vous déplaire , (1) pourra bien les porter à se contraindre pour ne rien perdre de ce qu'ils espèrent de vous : mais en particulier ils n'en feront ni moins méchans , ni moins déréglés : & d'ailleurs , cette contrainte ne durera pas toujours. Il faut tôt ou tard que les hommes soient abandonnez à eux-mêmes & à leur propre conduite. Celui qui est honnête homme , & vertueux , il faut l'avoir rendu tel réellement & dans l'intérieur ; & par conséquent on doit avoir soin de lui inspirer de bonne heure , par le moyen de l'éducation , ces dispositions à la vertu qui doivent avoir une si grande influence sur tout le reste de sa vie , de sorte que ce soient autant d'habitudes , transformées , pour ainsi dire , en sa propre nature , & non pas de fausses apparences , & des dehors plâtrés que la crainte lui fait revêtir , dans la seule vûë de ne pas irriter un Pere qui pourroit le desheriter.

(1) Un Pere , dit à cette occasion Montagne , est bien misérable , qui ne tient l'affection de ses Enfans que par le besoin qu'ils ont de son secours . si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa Vertu & par sa suffisance , & aimable par sa bonté & douceur de ses mœurs. . . . Il faut avoir réglé l'ame des Enfans à leur devoir par raison , non par nécessité & par le besoin , non par rudesse & par force.

* & errat longè , meâ quidem sententiâ ,
 Qui imperium credat esse gravius aut stabilius
 Vi quod sit , quam illud quod amicitia adjungitur.
 Essais , Liv. III. Ch. VIII.

* Tex.
 Adelp h.
 Act. 1.
 Sc. 1. 46.

III. Des CHATIMENS qu'il faut infliger aux Enfans.

S'il faut
châtier
les En-
fans.

§. XLIV. **A**PRE'S avoir dit en général comment il faut se conduire pour bien élever les Enfans, il est à propos d'examiner presentement, un peu plus en détail, les moyens dont on doit se servir pour cela. J'ai parlé si fortement du soin qu'il faut prendre de tenir de court les Enfans, qu'on s'imaginera peut-être par avance, que je n'ai pas assez considéré les égards qu'on doit avoir pour la tendresse de leur âge, & pour la foiblesse de leur complexion. Mais ce soupçon se dissipera bien-tôt si l'on fait réflexion sur ce que je vais dire. Bien loin de conseiller qu'on traite durement les Enfans, je suis fort porté à croire qu'en fait d'éducation, les châtimens rudes ne sauroient produire que fort peu de bien, & qu'ils causent, au contraire, beaucoup de mal; & je suis persuadé qu'à tout prendre, on trouvera que les Enfans, qui ont été fort châtiez, deviennent rarement gens de bien. Tout ce que je dirai pour le present sur ce sujet, c'est que, quelque sévérité qu'on soit obligé d'employer, il y faut avoir recours avec d'autant moins de peine que les Enfans sont plus jeunes; & que si après l'avoir exercée avec toutes les précautions requises, elle produit son effet, il faut la modérer, & prendre insensiblement des manières plus douces.

§. XLV. Si les Enfans sont accoûtumez à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme de leurs Parens, avant qu'ils puissent se ressouvenir du tems auquel on leur a imposé cette nécessité, cet état leur paroitra naturel; &, comme s'il l'étoit effectivement, ils ne s'aviseront jamais de s'oposer le moins du monde à ce qu'on leur ordonnera. La seule chose à quoi il faut prendre garde, c'est de commencer de bonne heure à inspirer cette soumission aux Enfans, & de ne relâcher jamais en la moindre chose, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur soient comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte. Lorsqu'on leur a fait prendre cette habitude (à quoi, je le répète, il faut travailler de bonne heure; car autrement on ne sauroit en venir à bout qu'avec peine & a force de coups, & toujours plus difficilement à mesure qu'on différera plus long-tems à s'y appliquer) lors, dis-je, que les Enfans ont pris ces sentimens respectueux, c'est à la faveur de ce respect, temperé toujours par une indulgence proportionnée au bon usage qu'ils en feront, & non pas par des coups, des réprimandes ou d'autres châtimens serviles, qu'il faut les conduire dans la suite, à mesure qu'ils deviennent plus sensez, & plus raisonnables.

Il faut
les tenir
dans le
respect.

§. XLVI. Qu'il faille en user ainsi, c'est ce qu'on reconnoitra sans peine, si l'on considère seulement ce qu'on a en vûë lorsqu'on veut bien élever un Enfant, & à quoi tout cela se réduit. C 6

Moyen
de corri-
ger l'hu-
meur li-
bertine
des En-
fants.

1. Supposons un Enfant qui n'a pas la force de se rendre maître de ses passions, & qui ne sauroit résister à l'impression d'un plaisir présent, ou endurer de la peine, quoique la raison le lui conseille. N'est-il pas visible que dans cette situation, il n'a ni de véritables principes de vertu, ni les dispositions nécessaires pour se pousser dans le monde; & qu'il est en grand danger de n'être jamais bon à rien? Quel autre moyen de prévenir cet inconvénient, que d'exciter de bonne heure dans les Enfans ces sentimens de respect & de soumission dont je viens de parler, qui sont si opposés à un naturel abandonné à lui-même? Comme c'est proprement de cette soumission respectueuse que dépend toute l'habileté & tout le bonheur où les Enfans peuvent parvenir un jour, il faut la leur inspirer le plutôt qu'on pourra, dès qu'ils commencent d'avoir quelque rayon de connoissance; & ceux à qui le soin de leur éducation a été confié, doivent mettre tout en œuvre pour les confirmer dans cette disposition.

Danger
qu'il y a
de leur
abrutir
l'esprit.

§. XLVII. 2. D'un autre côté si on humilie trop les Enfans, si on leur abat l'esprit en les tenant dans une trop grande soumission, ils perdent toute leur vivacité & toute leur industrie, & tombent dans un état pire que le précédent. Car il arrive quelquefois que de jeunes étourdis pleins de feu & d'esprit, sont ensuite de fort honnêtes gens & deviennent de grands hommes: mais ces Ames foibles, lâches, & timides; ces Esprits bas & rampans ne s'élèvent qu'avec peine, & s'avancent ra-

rement. Pour éviter ces deux écueils opposés, il faut beaucoup d'art ; & celui qui a trouvé le moyen de maintenir l'esprit d'un Enfant dans une certaine activité aisée, & dégagée de toute contrainte, en le détournant pourtant de plusieurs choses pour lesquelles il a de l'inclination, & en le portant à d'autres qui lui sont désagréables, celui-là, dis-je, qui fait accorder ces oppositions apparentes, a trouvé, à mon avis, le véritable secret de l'Éducation.

§. XLVIII. La voye commune & abrégée pour corriger les Enfans, ce sont les châtimens, & la verge, unique ressource que connoissent ou imaginent d'ordinaire ceux qui sont chargez de leur éducation. Mais j'ose dire qu'il n'y a rien de moins propre à cela, car ce moyen va justement à produire les deux maux que je viens de marquer, lesquels d'une manière ou d'autre renversent toutes les mesures qu'on pourroit prendre pour bien élever un Enfant.

§. XLIX. I. Ces sortes de châtimens ne contribuent point du tout à nous faire vaincre l'inclination naturelle que nous avons à goûter les plaisirs du corps, qui nous frappent par leurs charmes presens, & à éviter la peine à quelque prix que ce soit, mais plutôt nous y encouragent, & confirment ainsi en nous les principes de toutes sortes d'actions méchantes & vicieuses. Par quels autres motifs, je vous prie, un Enfant agit-il que par amour du plaisir, & par aversion pour la peine, lorsque par la seule crainte d'être battu il étudie à leçon contre son inclination, ou s'abstient de man-

S'il faut
battre
les En-
fans.

Raisons
de ne
point les
battre,
premiè-
rement.

ger d'un méchant fruit qu'il aime beaucoup? En cela il n'a en vûë que de donner la préférence à un plus grand plaisir corporel, ou d'éviter une plus grande peine corporelle. Il étudie sa leçon contre son gré, parce qu'il est bien aisé de n'être pas battu; & il se prive d'un fruit qu'il aime beaucoup, pour éviter d'être battu. Or diriger ses actions & sa conduite par de tels motifs, qu'est-ce autre chose qu'entretenir en lui ce principe de corruption, que nous devons tâcher avec toute l'application imaginable de déraciner & de détruire entièrement? Pour moi je ne saurois croire qu'aucune correction soit utile à un Enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait, n'a pas plus de pouvoir sur son Esprit que la peine elle-même.

Seconde
Raison.

§. L. 2. Cette espèce de correction produit naturellement dans l'esprit des Enfans de l'aversion pour les choses qu'un Gouverneur doit tâcher avec soin de leur faire aimer. En effet il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des Enfans qui conçoivent de la haine pour certaines choses, aussi-tôt qu'on les a battus, grondez, ou chagrinez à leur occasion. Et il ne faut pas trouver cela fort étrange, puis que des hommes faits ne sauroient obtenir d'eux de prendre de l'inclination pour aucune chose par ces sortes de voyes; car où est l'homme, qui ne se dégoûtât de quelque innocent plaisir qui lui seroit indifférent en lui-même, si l'on prétendoit le lui faire aimer, en lui donnant des soufflets, ou en le chargeant d'injures toutes les fois qu'il n'auroit

aucune envie de goûter ce plaisir , ou bien en le maltraitant ainsi sans relâche , à cause de certaines circonstances qui se trouveroient dans la manière dont il le goûteroit ? Il n'y a rien-là que de très-naturel. On voit tous les jours que les choses les plus innocentes deviennent désagréables à cause de certaines circonstances choquantes qui les accompagnent. La seule vûë d'une Coupe où une personne a accoutumé de prendre des médecines dégoûtantes , lui fait soulever le cœur , de sorte qu'il n'y sauroit boire avec plaisir , quoiqu'elle soit parfaitement nette , d'une forme agréable , & de la plus riche matière qu'on puisse trouver.

§. LI. 3. En troisième lieu , cette espèce ^{Troisième} de traitement servile , (1) rend aussi le tem- ^{me rai-} pérament servile. L'Enfant qui y est ex- ^{son,} posé , se soumet & paroît obeïllant lors qu'il est frappé de la crainte de la verge : mais lors que cette crainte est éloignée de son Esprit , & que n'étant vû de personne , il peut se promettre l'impunité , alors il lâche la bride à ses passions , & s'abandonne entièrement à son inclination naturelle , qui ne change point malgré toute la rigueur dont on se sert pour la détruire , mais prend au contraire de nouvelles forces , & après

(1) Montagne est du même sentiment. Voici comme il s'en exprime : *F'accuse toute violence en l'éducation d'une ame tendre qu'on dresse pour l'honneur & la liberté. Il y a je ne sçai quoi de servile en la rigueur & en la contrainte : & sçens que ce qui ne se peut faire par la raison , & prudence & adresse , ne se fait jamais par la force. ——— Je n'ai vu autre effet aux verges , sinon de rendre les ames plus lâches ou plus malicieusement opiniâtres.* ESSAIS, L. V. II. Chap. VIII.

avoit été ainsi réprimée , éclate ordinairement avec plus de violence.

Quatrième
raison.

§. LII 4. Enfin si la sévérité portée au plus haut point , prévaut sur le naturel d'un Enfant , & le guérit de ses déréglemens présens , c'est souvent en causant un mal bien plus grand & plus dangereux , qui est de lui abrutir l'esprit ; de sorte que par-là d'un jeune étourdi vous en faites un sot & un lourdaut , qui avec sa modération acquise par art , plaira tout au plus à quelques sottés gens , qui loüent les Enfans pesans & stupides , parce qu'ils ne font point de bruit & qu'ils ne leur donnent aucune peine : Mais à la fin , il deviendra , selon toutes les aparences , incommode à ses Amis , comme il sera toute sa vie inutile à soi-même , & aux autres.

Les coups , & toutes les autres sortes de châtimens serviles & corporels , (1) ne doivent donc point être employez à l'éducation de ceux que nous voulons rendre sages , & vertueux par inclination. Il ne faut s'en servir que fort rarement , & seulement dans des occasions importantes , & à la dernière extrémité.

(1) *Montagne n'avoit qu'une fille qui , dit-il , avoit atteint six ans & plus , sans qu'on eût employé à sa conduite , & pour le châiment de ses fautes puériles autre chose que paroles & bien douces. F'eusse été , ajoute t'il , beaucoup plus religieux vers des mâles , moins nez à servir , & de condition plus libre : J'EUSSÉ AIMER A LEUR GROSSIR LE COEUR D'INGENUITE' ET DE FRANCHISE , Essais , Liv. 2 , Chapitre 8.*

IV. Des RECOMPENSES, l'usage qu'on en doit faire dans l'Education des Enfans

§. LIII. **D**'Un autre côté, il faut éviter avec autant de soin, de cajoler les Enfans, en leur donnant, sous l'idée de récompense, certaines choses qui leur plaisent, pour les engager à s'acquiescer de leur devoir. Car celui qui donne à son Enfant des pommes, des dragées, ou quelque autre chose de cette nature qu'il aime beaucoup, afin de l'obliger à apprendre sa leçon, ne fait qu'autoriser par-là l'amour qu'il a pour le plaisir, & entretenir en lui cette dangereuse inclination, qu'il dévroit tâcher par toute sorte de moyens de mortifier & d'étouffer entièrement. C'est en vain que vous espérez obliger votre Enfant à vaincre cette passion, si d'un côté vous vous engagez à le dédomager de la contrainte que vous imposez à son inclination, en lui proposant de l'autre, de nouveaux objets, capables de la satisfaire. Pour faire qu'un Enfant soit un jour sage, vertueux, & homme de bien, il faut lui apprendre à dompter ses passions, & à réprimer l'inclination qu'il a pour les richesses, pour la parure, ou pour la bonne chere, &c. toutes les fois que sa Raison, & son devoir l'exigent. Mais si vous le portez à faire une chose raisonnable en elle-même, en lui présentant de l'argent; si vous le récompensez de la peine qu'il a d'apprendre sa leçon, par le plaisir de manger quelque bon morceau; si vous lui promettez une

s'il faut porter les Enfans à leur devoir par des récompenses.

cravate à dentelle, ou un bel habit neuf, pourvû qu'il s'acquitte de quelques-uns de ses petits devoirs, n'est-il pas visible qu'en proposant ces choses en forme de récompense, vous les faites passer pour des choses bonnes en elles-mêmes, que votre Enfant doit tâcher d'obtenir; & par là vous l'excitez à les désirer avec d'autant plus d'ardeur, & l'accôûtez à mettre son bonheur dans leur jouissance? Ainsi pour engager les Enfans à aprendre leur Grammaire, à danser, ou à faire quelque'autre chose de cette nature, peu capable de contribuer au bonheur ou à la commodité de leur vie, l'on employe mal à propos les récompenses & les châtimens, on détruit en eux tout Principe de Vertu, on renverse l'ordre de leur Education, & on leur inspire le luxe, l'orgueil, ou l'avarice, &c. Méthode extravagante, par laquelle un Pere entretient ses Enfans dans de mauvaises inclinations qu'il devoit étouffer entièrement, & jette dans leur ame la semence de tous ces Vices, qu'on ne peut éviter qu'en réprimant ses propres desirs, & en s'accôûtant de bonne heure à se soumettre à la Raïson.

§. LIV. Je ne dis pas ceci pour insinuer, qu'on devoit priver les Enfans des commoditez & des plaisirs de la vie, qui ne sont pas contraires à leur santé, ou à la vertu. Bien loin de-là: je suis d'avis qu'on leur rende la vie aussi agréable qu'il est possible, qu'on leur permette de goûter pleinement tous les innocens plaisirs pour lesquels ils sentent de l'inclination, pourvû

qu'on le fasse avec cette précaution, de ne leur accorder ces plaisirs que comme des suites de l'aprobation qu'ils ont acquise par leur bonne conduite dans l'esprit de leurs Gouverneurs, & jamais comme des récompenses de ce qu'ils se sont appliquez à certaine chose pour laquelle ils témoignent de l'aversion, ou qu'ils n'auroient pas voulu faire sans cela.

§. LV. Mais, direz-vous, „ si l'on n'a „ recours ni à la verge, ni à de petites ré- „ compenses, pour porter les Enfans à leur „ devoir, comment pourra-t'on les gouver- „ ner? Oté l'espérance & la crainte, il n'y „ a plus de discipline. J'avouë que la crainte du mal, & l'espérance du bien, les récompenses & les punitions sont les seuls motifs d'une Créature raisonnable, que ce sont-là les deux grands ressorts de toutes les actions des hommes, & qu'ainsi l'on doit s'en servir à l'égard des Enfans. Mais j'avertirai ici leurs Parens & leurs Gouverneurs de se ressouvenir toujours, que les Enfans doivent être traitez comme des Créatures raisonnables.

§. LVI. Il faut, je l'avouë, proposer aux Enfans des récompenses, & leur infliger des peines, si l'on veut gagner quelque chose sur leur Esprit. Mais en quoi on se trompe, à mon avis, c'est dans le choix qu'on fait généralement des peines & des récompenses. On a recours pour cela à des châtimens & à des plaisirs corporels : mais lorsque les hommes les employent comme des peines & des récompenses pour soumettre leurs Enfans à leur volonté, ce

De quel-
le ré-
compens-
es & de
quelles
peines il
faut se
servir à
l'égard
des En-
fans.

font , à mon avis , des moyens capables de produire de fort méchans effets. Car alors ils ne servent qu'à augmenter & à fortifier en eux l'inclination naturelle qu'ils ont pour les plaisirs du corps , comme nous l'avons déjà insinué , inclination que nous sommes précisément obligez de vaincre & d'éteindre entièrement. Quel principe de vertu inspirez-vous à un Enfant , si vous détachez son Esprit de l'amour d'un Plaisir , en lui en proposant un autre dans le même-temps ? Faire cela , qu'est-ce autre chose que donner une plus grande étendue à la passion , & la répandre , pour ainsi dire , sur differens objets ? Un Enfant vient à pleurer pour avoir un fruit mal-sain , vous l'apaisez en lui donnant quelque confiture un peu moins mal-faisante : peut-être conservez vous par-là sa santé , mais certainement vous lui gâtez l'Esprit , & le jetez dans un plus grand désordre ; car content de changer l'objet de ses desirs , vous flattez sa passion , vous approuvez qu'elle soit satisfaite ; & c'est-là , comme je l'ai montré , la racine du mal. Jusqu'à ce que vous ayez mis votre Enfant en état de pouvoir vaincre ses desirs , il pourra bien arriver qu'il sera tranquille & retenu durant un certain tems , mais le mal ne sera pourtant pas guéri. Par cette manière d'agir vous fomentez & entretenés en lui une passion , qui est la source de tous les désordres où s'abandonnent les hommes ; & vous devez compter qu'à la première occasion elle éclatera avec plus de violence , qu'elle lui inspirera des desirs plus ardens , & vous causera plus de chagrin que jamais.

§. LVII. Les récompenses & les peines par lesquelles on doit tenir les Enfans dans le devoir, sont d'une espèce bien différente, & ont un tel pouvoir, que si une fois nous pouvons les mettre en œuvre, il n'y aura, je pense, plus rien à faire, il ne restera plus aucune difficulté à sur monter. De tous les motifs propres à toucher une Ame raisonnable, il n'y en a point de plus puissans, l'*Honneur* & l'*Infamie*, lors qu'une fois elle se trouve disposée à en ressentir les impressions. Si donc vous pouvez inspirer aux Enfans l'amour de la réputation, & les rendre sensibles à la honte & à l'infamie, des-lors vous avez mis dans leur Ame un Principe qui les portera continuellement au bien. Mais, dira-t'on, comment faire pour en venir-là ? D'abord, la chose paroît avoir quelque difficulté, je l'avouë. Mais rien n'est, à mon avis, plus digne de nos soins que de chercher le moyen d'exciter ces passions dans le cœur des Enfans, (en quoi consiste, selon moi, le grand secret de l'Education) pour le mettre en œuvre dès qu'on l'aura trouvé.

§. LVIII. Premièrement, les Enfans sont fort sensibles à la louïange ; & peut-être plutôt que nous ne croyons. Ils trouvent du plaisir à être louiez & estimez, sur-tout par leurs Parens & par ceux dont ils dépendent. Si donc un Pere *caresse ses Enfans*, & leur donne des louïanges lors qu'ils font bien ; & qu'il les regarde froidement & avec mépris lors qu'ils font mal ; & si leur Mere & toutes les autres personnes, qui sont autour d'eux, les traitent de la même manière,

Il faut
les rendre
sensibles à
l'honneur &
à la honte.

Premier
moyen
de les
rendre
sensibles à
l'honneur.

ils deviendront, en peu de tems, sensibles à ce différent traitement ; & si l'on se fait une loi d'en user toujours de même avec eux, je suis assuré que cela seul fera plus d'impression sur leur Esprit, que des menaces, ou des châtimens ; car les châtimens devenus communs, n'ont plus de force ; & ils deviennent entièrement inutiles lors qu'ils ne sont pas suivis de quelque mouvement de honte : c'est pourquoi l'on doit s'en abstenir, pour n'y recourir que dans le cas que nous indiquerons dans la suite, lorsque la chose sera portée à la dernière extrémité.

Second
moyen.

§. LIX. En second lieu, pour faire, que ces idées d'honneur & de honte s'impriment plus profondément dans l'esprit des Enfans, & qu'elles soient d'un plus grand poids, il faudroit joindre constamment aux loüanges qu'on leur donne, ou au blâme dont on les charge, certaines choses agréables ou désagréables, non comme des récompenses ou des peines de telle ou telle action en particulier, mais comme des choses destinées par un ordre nécessaire & constant à tous ceux qui par leur conduite se sont rendus dignes de blâme ou de loüange. En traitant ainsi les Enfans, on leur fait sentir aussi fortement qu'il est possible, que ceux qui se rendent recommandables par leur application à bien faire, sont nécessairement aimez & chéris de tout le monde, & obtiennent tous les autres avantages en conséquence de cette même application ; mais que, d'un autre côté, si un Enfant se rend méprisable

par sa mauvaise conduite, & n'a pas besoin de se maintenir en reputation, il sera infailliblement regardé de tout le monde avec indifférence & avec mépris : & que dans cet état il manquera, par une suite nécessaire, de tout ce qui pourroit le satisfaire, ou lui donner du plaisir. Par ce moyen les objets de leurs desirs leur serviront comme de motif pour les porter à la Vertu, une expérience continuelle leur faisant sentir dès le commencement, que les choses qu'ils aiment, n'appartiennent, & ne sont données effectivement qu'à ceux qui se rendent estimables par leur bonne conduite. Si par-là vous pouvez une fois leur inspirer de la honte pour leurs fautes, (car je serois fort d'avis qu'on n'eût pas recours à d'autres punitions) & les rendre sensibles au plaisir d'être estimez, vous tournerez leur Esprit comme vous voudrez, & dès-lors, ils se plairont à tout ce qui pourra contribuer à les rendre vertueux.

§. LX. Mais ici se presente un grand obstacle de la part des Domestiques. Ces sortes de gens sont si fous & si opiniâtres, qu'il est bien difficile de les empêcher de s'oposer en cette occasion au dessein d'un Pere & d'une Mere. Les Enfans sont-ils mortifiez par leurs Parens pour avoir commis quelque faute, ils trouvent ordinairement de quoi se consoler dans les caresses de ces flateurs insensez, qui renversent ainsi tout ce que les Parens tâchent de bâtir. Lors qu'un Pere ou une Mere regardent un Enfant de mauvais œil, il faut

Obstacle
de la
part des
Domestiques.

droit que tous ceux qui sont auprès d'eux le traitaient de la même manière ; & personne ne devoit le caresser, qu'il n'eût demandé pardon de sa faute, & que par une conduite opposée, il ne se fut rétabli dans l'estime dont il jouissoit auparavant. Si cela étoit exactement observé, je ne pense pas qu'il fut fort nécessaire de battre, ou de gronder les Enfans. Leur propre intérêt les porteroit bien-tôt à rechercher d'être estimez, & à éviter de faire des choses qu'ils verroient que tout le monde désapprouve, & dont ils seroient assurés de porter la peine, sans être ni grondés ni battus. Ces considérations leur inspireroient de la modestie & de la pudeur ; & bientôt ils auroient une aversion naturelle pour tout ce qui pourroit les exposer aux mépris des autres hommes. Mais comment remédier aux desordres que les Domestiques peuvent causer dans cette occasion. C'est une chose que je suis obligé de remettre entièrement au soin & à la prudence des Parens. Je dirai seulement que cette affaire me paroît d'une fort grande importance ; & qu'ainsi ceux-la sont heureux, qui peuvent avoir auprès de leurs Enfans des personnes raisonnables.

Com- §. LXI. Il faut donc éviter avec soin
ment on de battre ou de quereller souvent les En-
doit fans, parce que cela ne produit aucun bien
leur qu'entant qu'il sert à leur inspirer de la hon-
inspirer te & de l'horreur pour la faute qui leur
de la a attiré cette espèce de châtiment. Si la
honte plus grande partie de leur chagrin ne con-
pour siste pas dans le déplaisir d'avoir mal fait,
leurs fau- &
tes.

& dans la crainte d'avoir encouru justement la disgrâce de leurs meilleurs Amis , les coups de fouët ne serviront pas beaucoup à les corriger de leurs défauts. Ce sera un bon remède sur l'heure ; il fermera d'abord la playe , mais il ne touchera nullement à la racine du mal. Une honnête pudeur , & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un Enfant dans le devoir. Les punitions corporelles au contraire ne sauroient produire cet effet , si elles reviennent souvent : il faut nécessairement qu'en ce cas-la elles fassent perdre tout sentiment de honte ; car la honte est aux Enfans ce qu'est aux Femmes la modestie , qu'elles ne sauroient conserver , si elles en violent souvent les Loix. Quant à la crainte que les Enfans ont de plaire à leurs Parens , elle deviendra fort inutile , si les Parens sont trop prompts à s'apaiser. C'est pourquoy il faudroit qu'avant toutes choses les Parens examinassent avec soin si les fautes de leurs Enfans sont assez considérables pour mériter qu'ils leur en témoignent leur mécontentement. Mais lorsque leur déplaisir a une fois éclaté jusqu'à être suivi de quelque punition , il ne faut pas qu'ils quittent d'abord la sévérité de leur air , ils doivent au contraire ne les remettre dans leurs bonnes grâces qu'avec quelque peine , & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à bien faire , plus forte même qu'à l'ordinaire , ait prouvé la sincérité de leur repentir. Si cela n'est pas réglé de cette manière , la punition étant trop familière de-

viendra commune & ordinaire. Les Enfans se feront à ce manége. Après une faute commise, viendra le châtiment, & aussi-tôt après, le pardon : cela fera aussi naturel & ordinaire, qu'il est naturel de voir la Nuit & le Jour se succéder l'un à l'autre.

La réputation doit être proposée aux Enfans, qu'on ne porte pas dire-ctement à la Vertu.

§. LXII. Pour ce qui regarde la *Réputation*, j'ajouterais encore cette seule remarque, que bien que ce ne soit pas un vrai principe de vertu (car la Vertu n'est autre chose que la connoissance que l'homme a de ses devoirs, & le plaisir qu'il sent d'obéir à son Créateur, en suivant les impressions de cette lumière que Dieu lui a accordée, avec l'espérance que ses efforts seront agréés, & son obéissance récompensée) cependant la Réputation, qui, selon cette idée, n'est pas de l'essence de la Vertu, est pourtant ce qui en approche le plus. Comme c'est proprement le témoignage & l'approbation que la Raison des autres hommes donne, comme d'un commun consentement, aux actions vertueuses & bien réglées, c'est un des meilleurs guides & des plus puissans éguillons dont on puisse se servir pour porter les Enfans à la Vertu, jusques à ce qu'ils soient capables de consulter leur propre Raison, & de voir par eux-mêmes ce qui est juste & raisonnable.

Comment il faut censurer & louer les Enfans.

§. LXIII. Cette considération peut diriger les Parens dans la manière dont ils doivent censurer, & louer leurs Enfans. Lorsqu'ils les censurent, (car ils ne pourront guère éviter d'en venir-là pour certai-

nes fautes) ils dévoient le faire non-seulement avec retenue , en termes graves , & qui ne marquent aucune passion , mais encore en particulier & seul à seul. Au contraire , lorsque les Enfans méritent des louanges , leurs Parens dévoient les louer devant d'autres personnes. C'est redoubler la récompense que de rendre ainsi les louanges publiques. D'un autre côté , la répugnance qu'un Pere témoignera à publier les fautes de ses Enfans , les engagera à mettre à plus haut prix leur propre Réputation , & leur apprendra à être d'autant plus soigneux de se maintenir dans l'estime d'autrui , qu'ils croiront en jouir actuellement. Mais s'ils comptent ce Bien pour perdu après s'être vus deshonorés par la publication de leurs fautes , ce ne sera plus un frein capable de les retenir : & plus ils soupçonneront que leur réputation est déjà flétrie , moins ils se mettront en peine de se conserver , à d'autres égards , dans la bonne opinion des hommes.

§. LXIV. Au reste , si l'on conduit les Enfans comme il faut , il ne sera pas si nécessaire de recourir aux récompenses & aux punitions ordinaires , qu'on se l'imagine ; & qu'on a accoutumé de faire. Car pour toutes leurs badineries innocentes , leurs jeux & leurs petits amusemens , **IL FAUT les leur permettre absolument & sans aucune restriction** , autant qu'ils peuvent s'y abandonner sans perdre le respect qu'ils doivent à ceux qui sont présens. Comme ces fautes sont plutôt attachées à leur âge qu'à leur personne , si on laissoit au tems , à l'exemple ,

Il faut
permettre
aux
petits
Enfans
de s'a-
muser à
des Jeux
inno-
cens.

& aux années le soin de les en corriger , l'on épargneroit aux Enfans beaucoup de réprimandes mal appliquées & tout-à-fait inutiles. Car ou ces réprimandes ne peuvent vaincre l'inclination que l'âge inspire aux Enfans pour ces petits amusemens ; & alors le soin qu'on prend de les en corriger à toute heure , rend la correction trop familière , & par conséquent inutile dans des cas d'une toute autre importance : ou bien si elles ont la force de réprimer la gayeté qui leur est naturelle à cet âge, elles ne servent qu'à leur gâter le Corps & l'Esprit. Que si le bruit qu'ils font en jouant, est quelquefois incommode, ou peu convenable au lieu ou à la compagnie où ils se rencontrent (ce qui ne peut arriver qu'en présence de leurs Parens) un coup d'œil , ou un mot du Pere ou de la Mere, s'ils ont eû soin de faire valoir leur autorité comme il faut, suffira pour les écarter, ou les obliger à se tenir en repos durant tout ce tems-là. Et pour ce qui est de l'humeur enjouée que la Nature leur a sagement départie , conformément à leur âge & à leur tempéramment , bien loin de la gêner ou de la réprimer, il faudroit l'exciter en eux, afin de leur tenir par-la l'Esprit en mouvement , & de leur rendre le Corps plus sain & plus vigoureux. Je crois même que le grand art de l'Education consiste à faire aux Enfans un sujet de divertissement & de plaisir , de tous leurs devoirs.

V. *On doit donner peu de règles aux Enfans. Manière de les leur faire observer*

§. LXV. PERMETTEZ-MOI maintenant de remarquer ici une chose où l'on manque, si je ne me trompe, dans la manière ordinaire d'élever les Enfans; c'est qu'en toute rencontre on leur charge la mémoire des règles que souvent ils n'entendent point, & qu'ils oublient certainement peu de tems apres qu'on les leur a données. S'il y a quelque chose que vous voudriez que vos Enfans eussent fait, ou bien qu'ils eussent fait autrement qu'ils n'ont fait, obligez-les à la faire toutes les fois qu'ils l'oublient, ou à la refaire, s'ils la font de mauvaise grace, & cela, jusqu'à ce qu'ils s'y soient perfectionnez. Vous tirerez de-là ces deux avantages: le premier, que vous verrez par ce moyen si c'est une chose qu'ils puissent faire, ou s'il y a aparence qu'ils en viendront jamais à bout: car il y a quelquefois des Enfans auxquels on ordonne certaines choses dont ils se trouvent incapables lorsqu'on les met à l'épreuve, de sorte qu'on doit les leur enseigner, & les y exercer, avant que de les obliger à les faire d'eux-mêmes. Mais il est bien plus aisé à un Gouverneur de donner des ordres que d'enseigner le moyen de les exécuter.

Le second avantage qui reviendra de cette méthode, c'est que, si les Enfans répètent la même action jusqu'à ce qu'ils s'en soient fait une habitude, ils ne la feront

Il ne faut pas charger de préceptes la mémoire des Enfans.

point par un effort de Mémoire , ou par des Réflexions , fruits de la Prudence & de l'Age , & par cela même inconnus à l'Enfance , mais ils y seront portez naturellement. C'est ainli qu'un homme de bonne maison qui a été bien élevé , s'est fait par une constante pratique une telle habitude de saluer quand on le saluë , & de regarder une personne qui lui parle , que cela lui est aussi naturel que de respirer. Il le fait sans y penser , & sans aucune réflexion. Si vous corrigez vôtre Enfant d'un défaut par cette methode , il en sera guéri pour toujours : & si vous attaquez ainsi ses défauts l'un après l'autre , vous pourrez les extirper tous , & mettre à la place telles habitudes que vous voudrez.

Incon-
veniens
qui naif-
sent de
cette
prati-
que.

§. LXVI. J'ai vû des Peres qui chargeoient si fort leurs Enfans de preceptes , qu'il étoit impossible à ces pauvres petites Créatures d'en retenir la dixième partie , & moins encore de les observer. Cependant on les châtioit ou par des paroles aigres , ou par des coups , dès qu'ils violoient quelques-uns de ces préceptes , qui le plus souvent n'étoient pas fort raisonnables. Savez-vous ce qui s'en suit de-là naturellement ? C'est que les Enfans ne font aucune réflexion à ce qu'on leur dit , convaincus en eux-mêmes que toute l'attention dont ils pourroient être capables , ne fauroit les empêcher de commettre quelque faute , & d'être maltraitez en conséquence de leurs méprises.

Souvenez-vous donc de ne donner à vôtre Enfant qu'aussi peu de règles que vous

pourrez, & plutôt moins qu'il ne faut, que d'en donner qui ne paroissent pas absolument nécessaires. Car si vous le chargez de quantité de règles, il arrivera nécessairement l'une de ces deux choses, ou que votre Enfant sera châtié fort souvent, ce qui est d'une dangereuse conséquence, parce que le châtimement devient par-là trop fréquent, & trop commun; ou que vous serez obligé de lui voir violer quelques-unes de vos règles sans l'en punir, ce qui fera que dans la suite il les regardera avec mépris, & ne tiendra aucun compte de votre autorité. N'imposez donc à vos Enfans que peu de loix, mais ayez soin qu'elles soient bien observées des qu'elles sont une fois établies. A un Enfant qui n'a que peu d'années, il ne lui faut donner que peu de règles, & à mesure qu'il avance en âge lorsqu'il est confirmé dans la pratique d'une Règle que vous lui avez prescrite, vous pouvez lui en donner une autre.

§. LXVII. Enfin n'oubliez pas, je vous prie, qu'il ne faut point instruire les Enfans par de simples règles, qui leur échapperont incessamment de la mémoire. Mais ce que vous jugez qu'il est nécessaire qu'ils fassent, attachez-vous à le leur faire pratiquer exactement, aussi souvent que l'occasion s'en présentera; & s'il est possible, faites-en naître les occasions. Cela produira en eux des habitudes, qui étant une fois établies agiront d'elles-mêmes, facilement & naturellement, sans le secours de la mémoire. Mais ici permettez-moi de vous donner deux avis: l'un est de ne porter vos Enfans à la pratique des choses auquel-

les vous voulez les accoutumer, que par des paroles douces, & des exhortations modérées, comme ayant plutôt dessein de leur remettre dans l'Esprit ce qu'ils oublient sans y penser, que de les quereller, ou de les censurer rudement comme s'ils négligeoient malicieusement de le faire. La seconde chose à quoi je vous conseille de prendre garde, c'est de ne pas entreprendre de les dresser à trop de choses à la fois, de peur que la diversité des idées ne mette du désordre dans vos instructions, & ne vous empêche de rien apprendre parfaitement à vos Enfants. Mais quand par une constante habitude, une chose leur sera devenuë facile & naturelle; & qu'ils la pratiqueront sans le secours d'une réflexion particulière, vous pourrez alors les exercer sur quelque autre chose.

Il faut
faire
prati-
quer aux
Enfans
ce qu'on
veut
leur ren-
dre na-
turel.

§. L X V I I I. Cette méthode d'instruire les Enfants, non par quelques règles, confiées à leur mémoire, mais en leur faisant répéter plusieurs fois une même action, sous les yeux & la direction de leur Gouverneur, jusqu'à ce qu'ils ayent acquis l'habitude de la faire comme il faut, a de si grands avantages, de quelque côté qu'on la considère, je ne saurois assez m'étonner qu'elle ait été si fort négligée, si l'on pouvoit s'étonner d'une chose, quelque mauvaise qu'elle soit, lorsqu'elle a été une fois consacrée par l'Coûtume.

A tout ce que j'ai dit pour faire valoir une méthode si raisonnable, j'ajouterais encore une réflexion qui me vient presentement dans l'Esprit; c'est qu'on verra par-

là si ce qu'on exige d'un Enfant est à sa portée, & proportionné en quelque manière à son génie & à sa complexion : car c'est-là encore un point à considérer dans une éducation bien réglée. Il ne faut pas prétendre que sans ruïner le naturel des Enfans on puisse changer tout-à-fait leur tempéramment ; rendre gai, par exemple celui qui est naturellement grave & posé ; ou mélancolique, celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Dieu a imprimé dans l'Esprit des hommes certains caractères qui peut-être comme les défauts de leur taille, peuvent être un peu redressez, mais qu'on ne sauroit guères changer en d'autres tout contraires.

Quiconque donc prend soin de l'éducation des Enfans, devroit étudier leur naturel & leur capacité ; voir par de fréquentes expériences, quelle est leur inclination dominante, quelles impressions ils reçoivent le plus aisément, ce qui leur sied le mieux ; observer qu'elle est l'étendue naturelle de leur Esprit, comment on peut l'augmenter, & à quoi elle peut être employée ; considérer ce qui leur manque, s'ils sont capables de l'acquérir à force d'application, de se le rendre naturel par la pratique ; & si la chose vaut la peine d'être tentée. Car en bien des rencontres tout ce que nous pouvons faire, ou que nous devrions nous proposer, c'est de tirer le meilleur parti qu'il est possible de ce que la Nature a mis dans les Enfans ; de prévenir les vices & les défauts auxquels tel ou tel tempéramment est le plus enclin, & de lui procu-

rer tous les avantages qu'il est capable de recevoir. On devroit, dis-je, porter le génie naturel de chaque Enfant aussi loin qu'il peut aller. Mais d'entreprendre d'en joindre à celui qu'il a déjà, un autre tout différent, c'est perdre sa peine. Tout ce qui fera ainsi plâtré, ne sauroit faire tout au plus qu'une fort méchante figure : on y verra toujours cet air choquant que la contrainte & l'affectation ne manque jamais de produire.

Il est bien vrai que l'affectation n'est ni un défaut à quoi les Enfans soient d'abord sujets, ni une production de la simple Nature, abandonnée à elle-même. C'est une sorte de Plante qui ne croît point dans les lieux sauvages, mais dans des terres cultivées, par un Laboureur négligent, ou mal adroit. Il faut des soins, de l'instruction, & une certaine conviction intérieure que nous avons besoin d'être façonnés, pour être rendus capables d'affectation. C'est un Vice dont le propre est de s'étudier à redresser des défauts naturels ; & de se proposer toujours le but louable de plaire, quoi qu'il ne l'atrape jamais, s'éloignant d'autant plus de l'air agréable, qu'il tâche le plus de l'acquérir. On doit donc le prévenir avec d'autant plus de soin que c'est un défaut produit dans les jeunes gens par une éducation mal-entendue, & dans lequel ils tombent assez souvent, ou par leur faute, ou par la mauvaise conduite de ceux qui sont auprès d'eux.

Quiconque prendra la peine d'examiner en quoi consiste cet agrément qui ne man-

que jamais de plaire, trouvera qu'il vient de la liaison naturelle qui paroît entre les choses qu'on fait, & une certaine disposition d'Esprit, conforme aux circonstances du tems, des lieux, des personnes, qui ne peut manquer jamais de plaire. Nous aimons nécessairement une humeur douce, civile, & obligeante. Tout le monde est charmé d'un Esprit aisé, maître de lui même & de toutes ses actions, qui sans être ni bas ni rampant, est exempt de fierté & d'insolence, & n'est entaché d'aucun défaut considerable. On se plaît aussi aux actions qui partent naturellement d'un Esprit si bien fait, on les regarde comme de vraies marques de cette aimable disposition intérieure: & comme ces actions en découlent, pour ainsi dire, de source, elles sont naturelles, & sans aucun mélange de contrainte. C'est en cela que consiste, à mon avis, l'agrément qui éclatte dans les actions de certaines personnes, lequel donne du lustre à tout ce qu'ils font, & leur gagne le cœur de tous ceux qui les aprochent, lorsque par une constante pratique, ils ont si bien réglé leur extérieur, & se sont rendu si aisés toutes ces démonstrations de respect & de civilité que la Nature ou la Coûtume ont introduit dans la conversation, qu'elle ne paroissent point artificielles ou étudiées, mais partir naturellement d'un cœur bien fait, qui ne respire que douceur.

D'un autre côté, l'*Affectation* est une imitation grossière & forcée de ce qui doit être naturel & aisé: imitation déshabillée du charme qui accompagne la vraie nature, à cause

de l'oposition qu'elle met toujours entre l'action extérieure, & les mouvemens intérieurs de l'Esprit, de l'une de ces deux manières : premièrement lorsque par des airs forcez on tâche de faire paroître au-dehors une disposition d'Esprit qu'on n'a pas véritablement alors ; mais de telle sorte que la contrainte qu'on se donne éclate d'elle-même. C'est ainsi que les hommes affectent quelquefois de paroître tristes, gais, ou affables, lorsqu'en effet ils ne le sont point.

2. L'harmonie qui dévroit être entre les actions extérieures & la disposition intérieure de l'Esprit, est encore troublée par l'affectation, lorsque sans tâcher de faire paroître une disposition d'Esprit, qu'on n'a pas véritablement, on exprime celle où l'on se trouve, par des manières qui n'y ont aucun rapport. Les gens qui péchent de ce côté-là, sont toujours gênés dans la conversation. Leurs mouvemens, leurs actions, leurs paroles, & leurs regards, quoique destinez à témoigner du respect & de la civilité, ou bien le plaisir & la satisfaction qu'ils en reçoivent, ne sont point des signes naturels de l'une ou de l'autre de ces choses, mais plutôt de quelque défaut qui est en eux. Cette espèce d'affectation vient souvent en grande partie de ce qu'on songe à imiter d'autres personnes sans distinguer ce qu'elles ont d'agréable, ou ce qui est particulier à leur caractère. Du reste, toute sorte d'affectation est choquante, d'où qu'elle vienne, parce que nous avons une aversion naturelle pour tout ce qui est

contrefait ; & que nous méprifons ceux qui ne peuvent fe rendre recommandables que par une fauffe imitation.

La fimple & groffière Nature , abandonnée a elle-même, vaut mieux, qu'une mauvaife grace artificielle , & que toutes ces manières étudiées de déguifer & de corrompre le naturel, au lieu de le corriger. S'il y a quelque défaut dans nos manières , ou qu'il nous manque quelque perfection pour avoir toute la politeffe poffible , tout cela échape bien fouvent aux yeux & à la censure des hommes : mais par tout où l'affectation paroît , elle éclaire nos défauts , les expose infailliblement au jour , & ne manque jamais de nous faire regarder comme des gens privez de fens ou de fincérité. Un Gouverneur doit donc prendre d'autant plus de foin de prévenir ce défaut qu'il n'eft jamais naturel , mais produit , comme j'ai déjà remarqué , par une éducation mal entenduë ; car il ne fe trouve guère que dans des gens qui fe piquent d'être bien élevez , & qui feroient fort fâchez qu'on crût qu'ils ignorent les règles & les bien-téances que les perfonnes bien nées observent en converfation. C'eft d'ailleurs un mal qui vient fort fouvent , fi je ne me trompe , de ce qu'un Gouverneur en avertit mollement fon Eleve , fe contentant de lui donner des règles & de lui propofer des exemples , fans joindre la pratique à fes inftructions , c'eft-à-dire fans exiger qu'il refaffe en fa préfence l'action où il a paru s'éloigner de la nature , en corrigeant effectivement ce qu'elle a de malféant ou de forcé , & cela , juf-

qu'à ce qu'il ait acquis l'habitude de la faire sans contrainte, & de bonne grace.

VI. De L'EXTÉRIEUR des Enfans :
quel soin l'on doit en prendre.

Ce qu'on
doit faire
pour
inspirer
la poli-
tesse aux
Enfans.

§. LXIX. **P**OUR parler plus particulièrement ici de ce qu'on nomme les *Manières*, qui causent si souvent de l'embarras aux Enfans, & sur quoi de bonnes Gouvernantes qui sont auprès d'eux, leur donnent tant de jolis avertissemens, je croi qu'on doit les y former plutôt par des exemples que par des préceptes; & alors, si l'on a soin de les éloigner des mauvaises compagnies, ils feront gloire de prendre les manières agréables & polies qu'ils remarqueront dans d'autres personnes, voyant qu'ils s'attireront par-là l'estime & l'approbation de tout le monde. Mais si, par une petite négligence dans ce point, un jeune Enfant ne leve pas le chapeau, ou ne fait pas la révérence de fort bonne grace, un Maître à danser le corrigera de ce défaut, & lui fera perdre toutes ces manières simples que le beau monde appelle *Rusticité*. Et comme rien ne paroît inspirer si fort aux Enfans une honnête assurance, & par ce même moyen les animer d'avantage à fréquenter des personnes au-dessus de leur âge que de savoir danser, je croi qu'il faudroit leur enseigner à danser dès qu'ils sont en état de l'apprendre. Car quoi que la Danse ne consiste que dans l'agrément extérieur

des mouvemens du Corps , néanmoins je ne fai comment , elle contribuë plus qu'aucune autre chose à élever l'Esprit des Enfans , & à leur faire prendre une démarche noble & assurée. Du reste , je ne voudrois pas qu'on exerçât beaucoup les Enfans sur toutes les vetilles & sur tous les raffinemens de la civilité.

Ne vous mettez jamais en peine des fautes des Enfans desquelles vous savez que l'Age les corrigera infailliblement. Et par cette raison si un Enfant vient à manquer , tandis qu'il est jeune , à la pratique de ces dehors de civilité qui sont comme consacrez par la Mode , quoiqu'il ait la civilité dans le cœur , (car c'est-là qu'il faut tâcher de l'imprimer) c'est la chose qui devoit le moins inquiéter ses Parens & son Gouverneur. Si un jeune Enfant , susceptible encore de toutes sortes d'impressions , est pénétré pour ses Parens , & pour ses Maîtres d'une vénération , accompagnée d'amour & d'estime pour leurs personnes , & de la crainte de les offenser ; & qu'en même-tems il ait des sentimens de respect & de bonté pour tous les hommes , ce respect lui-même lui montrera les moyens d'exprimer ce qu'il jugera le plus propre à gagner les cœurs. Ne manquez donc pas d'entretenir en lui des principes de bonté & d'humanité ; & tâchés de les lui rendre habituels autant qu'il vous sera possible , par la considération de la réputation , des louanges , & des avantages , destinés à ceux qui sont dans cette disposition d'Esprit. Quand ces principes auront une fois pris ra-

cine dans son cœur , & qu'ils y feront établis par une pratique fixe & constante , foyez assuré qu'il attrapera bien-tôt toutes ces manières fines & polies qui font l'ornement des conversations, si lorsque vous le retirerez des mains des femmes, vous le mettez entre celles d'un Gouverneur qui ait de la politesse. Pendant que les Enfans sont jeunes , il leur faut souffrir ces petites négligences , qui ne sont suivies d'aucune marque d'orgueil , ou de mauvais naturel : mais lorsque ces vices paroissent dans quelque-une de leurs actions , il faut les en corriger d'abord , par les moyens que nous avons indiqués.

Du reste , on prendroit fort mal ma pensée si de ce que je viens de dire des *Manières*, on en concluoit que je désapprouve que des personnes capables de régler l'extérieur des Enfans, leur fassent prendre insensiblement des manières agréables , lorsqu'ils sont encore tout jeunes. Il seroit sans doute fort utile aux Enfans d'avoir de telles personnes auprès d'eux dès qu'ils commencent à pouvoir marcher. Ce que je blâme, c'est la mauvaise méthode qu'on suit ordinairement dans cette affaire. Qu'un Enfant dont on a entièrement négligé de polir les manières , vienne à violer quelque-une de ces bienféances autorisées par l'usage , on ne manque guère de l'en reprendre , & surtout en présence des Etrangers ; on l'accable de censures & de régies sur la manière de lever le chapeau , de faire la révérence , &c. Par-là les personnes iuteressees prétendent n'avoir d'autre dessein que de

corriger l'Enfant ; mais en effet la plupart ne font tant de bruit que pour cacher leur propre honte. Ils jettent tout le blâme sur ces pauvres petites créatures , quelquefois avec assez d'emportement , de peur que ceux qui sont présens , n'imputent à leur négligence, ou à leur peu d'adresse les mauvaises habitudes de l'Enfant. Quoi qu'il en soit , les Enfans ne retirent aucun profit de toutes ces remontrances particulières. Il faudroit leur montrer en d'autres tems ce qu'ils doivent faire, & les former d'avance à pratiquer toute sorte de bienseances par des actions réitérées ; & non pas leur rebattre les oreilles de leçons & de réprimandes pour leur faire faire dans l'occasion des choses à quoi ils ne sont point accoûtumés & qu'ils ne savent comment faire. Les réprimandes dont on les régale ainsi à chaque occasion particulier , ne les instruisent de rien elles ne servent qu'à les chagriner inutilement. Il vaudroit beaucoup mieux les laisser en repos , que de les quereller pour des fautes qu'on ne sauroit leur imputer raisonnablement , & dont il n'est pas possible que tous vos discours puissent les corriger. Si vous n'avez point d'autre moyen de les redresser , vous feriez beaucoup mieux d'abandonner à un âge plus mûr le soin de corriger toutes ces manières grossières & puériles , que de leur faire essuyer à contre-tems de fréquentes censures qui ne servent & ne peuvent jamais servir à leur donner des manières agréables. Si les Enfans ont le cœur bien disposé & réellement pénétré de civilité , le tems & l'usage du

monde leur ôtera , à mesure qu'ils deviendront grands , une bonne partie de cette grossiereté qui paroît dans leur extérieur , faute d'instruction ; pourvû qu'ils soient élevez en bonne compagnie : car s'ils fréquentent de mauvaises compagnies , toutes les règles du Monde , & toutes les corrections imaginables seront incapables de les polir. Sur quoi vous devez tenir pour une vérité constante , *QUE quelques instructions que vous donniez à vos Enfans, quelques Maîtres que vous mettiez auprès d'eux, rien n'aura tant d'influence sur leurs actions que la compagnie qu'ils fréquenteront.* Les Enfans (& même les hommes) agissent beaucoup par imitation. Vrais cameleons , tous tant que nous sommes , les choses qui nous environnent , font toujourns quelque impression sur nous. Il ne faut donc pas trouver cela étrange dans les Enfans , qui sont bien plus frapez de ce qu'ils voyent que de ce qu'ils entendent.

Il est à craindre que la compagnie des Domestiques ne gâte les Enfans.

§. LXX. J'ai déjà parlé d'un grand mal que les Domestiques font aux Enfans , lors que par leurs flatteries ils rendent inutiles les reprimandes des Parens , desquels ils diminuent l'autorité par ce moyen. En voici une autre fort dangereux qui vient du même lieu , je veux parler des impressions que peuvent faire sur l'Esprit des Enfans les mauvais exemples qu'ils rencontrent dans la compagnie des Domestiques. Il faut les empêcher , s'il est possible , d'avoir absolument aucun commerce avec eux : car la contagion de ces exemples , également contraires à la politesse & à la vertu , gâte

étrangement l'Esprit des Enfans toutes les fois qu'ils y sont exposez. Ils aprennent souvent d'un Valet mal élevé ou débauché, des (1) discours, des manières indécentes, & des vices, qu'autrement ils auroient peut-être ignorez toute leur vie.

§. LXXI. Il est fort difficile de prévenir tout-à-fait cet inconvénient. Vous serez bien-heureux sans doute, si vous n'avez jamais des Domestiques grossiers, ou vicieux; & que vos Enfans ne prennent jamais d'eux aucune mauvaise habitude. Mais on ne doit rien négliger pour parer ce coup. Il faut que les enfans soient, autant qu'il est possible, (2) dans la compa-

Moyen
de remé-
dier à
cet in-
convé-
nient.

(1) Il me souvient à ce propos d'un Fait très-curieux que j'ai appris d'un Seigneur Anglois plus distingué par son mérite, son savoir & ses grands talens, que par sa naissance, l'une des plus illustres & des plus anciennes du Royaume. Une jeune Princesse d'Orange étant en colère contre une Femme de Chambre, & ne sachant où trouver des mots pour exhaler son ressentiment, fut réduite à l'appeler * *sale, vilaine, effiète d'éta m.* Si cette Princesse eût été abandonnée à la compagnie des Domestiques, elle n'auroit pas manqué de termes grossiers & offensans que les Domestiques ne laissent jamais ignorer aux Enfans de bonne Maison qui les fréquentent. Car c'est la première chose qu'ils leur aprennent: & pour l'ordinaire les Enfans retiennent si bien ce langage, que devenus hommes, il n'est plus en leur pouvoir de s'en défaire.

* *Nasty*
graj
peviter-
plate.

(2) Vous pouvez voir dans Suetonne (Vie d'Auguste, ch. 64) & dans la Vie de Caton le Censeur composée par Plutarque, combien chez les Romains les Parens se croient obligez de prendre soin eux-mêmes de l'Education de leurs Enfans. Cette Note est de M. Locke, & c'est la seule qu'il ait insérée dans cet Ouvrage. Comme je erois que peu de Lecteurs seront d'humeur d'interrompre leur lecture pour aller consulter les Auteurs que M. Locke vient de citer, je vais transcrire ici tout d'un coup ce que ces citations renferment de plus considérable. Dans celle de

gnie de leurs Parens, & de ceux qui sont chargez du soin de leur éducation. Pour cet effet, il faudroit faire en sorte que les Enfans trouvaissent du plaisir dans la compagnie de leurs Gouverneurs; qu'ils y jouïf-

Suetone, cet Auteur nous dit, que pour l'ordinaire, *Auguste* enseignoit lui-même à écrire à ses Petits-fils: qu'il leur apprenoit à écrire en chiffre, & autres semblables choses; qu'il les faisoit souper avec lui, & que, lors qu'il voyageoit, il les faisoit aller devant lui, en litière, ou à cheval à ses cotés. *Nepotes, & litteras, & natam, aliaque rudimenta per se plerumque docuit — Neque canarunt, nisi ut in imolecto adsiderent: neque iter fecit, nisi ut vehiculo antirent, aut circa adquirent.* Dans la Vie de *Caton le Censeur*, *Plutarque* nous apprend, que cet illustre Romain ayant eü un Fils en prit un soin tout particulier dès le berceau; de sorte qu'il quittoit toute sorte d'affaires, excepte celles qui intéressoient le public, pour se rendre chez lui lorsque sa Femme, qui alloit elle-même cet Enfant, devoit le laver, ou le remuer. Et quand il fut parvenu à l'âge de raison, & qu'il commença à être capable d'apprendre, *Caton* lui enseigna les Lettres lui-même, quoiqu'il eût un Esclave, honnête homme, & bon Grammairien, qui les enseignoit à beaucoup d'autres. Il ne voulut pas, comme il le dit lui-même, que son Fils fût obligé à un Esclave d'une chose si précieuse, ni qu'il fut repris ou châtié par un Esclave lorsqu'il manqueroit à son devoir. C'est pourquoi il lui enseigna lui-même la Grammaire, le Droit, & toute sorte d'exercices nécessaires à un homme de guerre, comme à lancer le javelot, à voltiger, à piquer un cheval, à manier l'épée, &c. à combattre à coups de poing, à souffrir le froid & le chaud, & à traverser à la nage des rivières rapides. On dit outre cela qu'il composa des Histoires, & les écrivit de sa propre main en gros caractères, afin que son fils connût avant que d'entrer dans le monde, les grands hommes des siècles passés, & leurs belles actions, pour se former sur ces grands modèles. Et il se donnoit autant de garde, ajoute *Plutarque*, de prononcer des paroles sales en la présence de son Fils, que s'il eût été dans la compagnie des Vierges Vestales.

sent, en leur présence, de toute la liberté qui convient à leur âge ; & qu'ils n'y fussent gênez par aucune défense inutile. Si cette compagnie leur tient lieu de prison, il n'est pas surprenant qu'ils ne s'y plaisent point. Il ne faut pas les empêcher d'être Enfans, de badiner, & d'agir en Enfans, mais seulement de faire du mal. Hors de-là tout leur doit être permis. Enfin, pour les mieux engager à se plaire à la compagnie de leurs Parens, il faudroit qu'ils y reçussent de leurs mains tout ce qu'on veut leur donner qui peut leur faire du plaisir ; & en même-tems il faudroit empêcher que les Domestiques leur fissent la cour, en leur donnant des liqueurs fortes, du vin, des fruits, de petites bagatelles pour s'amuser, & toute autre chose qui pour oit les engager à aimer leur conversation.

VII. *Il est bon que les Enfans soient élevez dans la Maison de leurs Peres.*

§. LXXII. **A**PRE'S avoir parlé de la compagnie qu'on doit donner aux Enfans, je suis presque tenté de quitter ici la plume. Car puisque la compagnie qu'ils fréquentent, fait plus d'impression sur leur Esprit, que tous les préceptes, toutes les règles & toutes les instructions imaginables, il me semble qu'il n'est presque plus nécessaire de faire un long discours sur les autres précautions qu'il faut prendre pour les bien élever, & de traiter un sujet sur lequel il n'y a presque plus rien à dire qui ne soit inutile. „ Mais,

Siles Enfans doivent être élevez dans la Maison de leurs Peres.

„ me direz - vous aussi-tôt , que ferai-je
 „ donc de mon Enfant ? Si je le tiens tou-
 „ jours à la Maison , il est à craindre qu'il
 „ ne se mêle de tout , sans que je puisse l'en
 „ empêcher : & si je l'envoie hors de chez-
 „ moi , le moyen de le préserver de la con-
 „ tagion du Vice , dont on voit à chaque
 „ pas des exemples consacrez en quelque
 „ sorte par l'usage ? Chez moi il se conser-
 „ vera peut-être dans l'innocence , mais il
 „ sera aussi plus ignorant des affaires de la
 „ vie. Comme il sera accoûtumé à voir tou-
 „ jours les mêmes personnes , & à ne se
 „ trouver que dans de petites assemblées ,
 „ il sera ou timide , ou affecté dans ses ma-
 „ nières , lorsqu'il viendra à paroître dans
 „ le monde.

J'avouë qu'il y a des inconvéniens de part
 & d'autre. Il est certain que si un Enfant est
 élevé hors de la Maison de son Pere , il en
 fera plus hardi , & plus propre à tracaïser
 & à vivre avec les Enfans de son âge : d'ail-
 leurs , l'émulation qui se met entre des ca-
 marades d'école , inspire bien souvent à de
 jeunes gens une ardeur & une application
 qui sans cela leur seroient tout-à-fait incon-
 nuës. Mais jusqu'à ce que vous ayez trou-
 vé une école où le Maître puisse prendre
 soin des mœurs de ses Ecoliers , & faire
 voir par des effets , qu'il ne réussit pas
 moins bien à les former à la Vertu , & à
 leur donner des manières polies , qu'à leur
 apprendre les Langues Savantes , il faut que
 vous fassiez grand cas des mots , si préfé-
 rant le langage des anciens *Grecs & Romains*
 à ce qui a produit de si grands hommes par-

mieux, vous croyez qu'il soit raisonnable de hazarder l'innocence & la vertu de votre Fils pour un peu de Grec & de Latin. Car pour cette assurance & cette hardiesse que les Enfans contractent parmi leurs camarades d'Ecole, elle est ordinairement mêlée de tant de ruficité & d'effronterie, qu'en entrant dans le Monde ils sont obligés d'oublier tous ces petits tours d'adresse qui n'ont rien que de bas, de choquant & d'indigne d'un cœur bien fait, & de substituer à cela des manières toutes différentes, propres à faire un véritable honnête homme. Si l'on prend la peine de considérer combien l'art de vivre & de conduire ses affaires dans ce monde comme doit faire un homme de bon sens, est diamétralement opposé à l'impudence, à la friponnerie, & aux manières insolentes & hardies qu'on apprend dans les Ecoles, on conviendra sans doute que les défauts d'une éducation domestique valent infiniment mieux que toutes ces belles acquisitions; & l'on se fera une affaire de préserver chez soi l'innocence & la modestie de son Fils, comme des qualitez beaucoup aprochantes de celles qui contribuent à rendre un homme habile & utile à sa Patrie, & je ne vois pas, qu'on trouve, ni qu'on soupçonne en aucune manière, que la retraite & la timidité où l'on élève les Filles, les rende moins habiles Femmes. La conservation, le commerce du monde leur donne bientôt une modeste assurance; & si les hommes ont, outre cela, quelque chose de rude & d'impétueux dans leurs manières, ils n'en

seroient que mieux s'ils ne l'avoient point ; car , si je ne me trompe , ce n'est pas dans la rusticité & l'insolence , que consiste le courage & la fermeté

La Vertu est plus difficile à acquérir que la connoissance du monde ; & si un jeune homme en perd une fois le goût , il répare rarement cette perte. Pour les fautes qu'on impute à une Éducation domestique, je veux dire , la timidité & l'ignorance du monde , elles n'en sont pas des conséquences nécessaires : & supposé que cette Éducation les produisit nécessairement , ce ne sont point des maux incurables. Le Vice est un mal tout autrement opiniâtre & dangereux : c'est pourquoi il faut le combattre avant toute autre chose. S'il faut avoir soin de préserver les Enfans d'une lâche timidité qui souvent amollit le cœur de ceux qu'on a trop mignardez dans la maison de leur Pere , c'est sur-tout en considération de la Vertu ; de crainte qu'un tempérament si souple ne soit trop susceptible d'impressions vicieuses , & n'exposé trop aisément les mœurs du jeune Novice. Avant qu'un jeune homme sorte de la Maison de son Pere , & d'entre les mains d'un Gouverneur , on doit avoir soin de l'armer de résolution , & de lui faire connoître les hommes , pour mettre sa Vertu en sureté : de peur qu'il ne s'engage dans un train de vie ruïneux , ou ne tombe dans quelque funeste précipice avant que d'être suffisamment instruit des dangers qui se rencontrent dans le commerce des hommes , & d'avoir assez de fermeté pour ne pas céder aux tentations qu'il

qu'il trouvera sur son chemin. Sans cela, la timidité & l'ignorance du monde ne seroient pas si funestes à un jeune homme, qu'il fût nécessaire de l'en guérir promptement. La conversation le feroit en grande partie, ou si elle ne pouvoit en venir à bout assez tôt, cela même prouve encore plus fortement qu'il devoit être élevé dans la Maison de son Pere sous les yeux d'un bon Gouverneur. Car s'il faut prendre de la peine pour lui donner, de bonne heure, un air libre & une contenance assurée, c'est sur-tout, comme je viens de le dire, afin que cela serve de rempart à sa Vertu, lorsqu'il sera abandonné à sa propre conduite au milieu du grand monde.

Il est donc absurde de sacrifier son innocence parmi une troupe d'Enfans vicieux & mal-élevez, pour je ne sai quelle assurance & quelle adresse de se faire valoir entr'eux; puisque le principal usage de cette fermeté qu'on veut lui procurer, ne doit servir qu'à conserver sa Vertu. Car si une fois il vient à joindre au Vice la confiance ou la finesse, & qu'il s'en serve à défendre ses déportemens, sa perte n'en sera que plus certaine; de sorte qu'il faudra que vous lui fassiez oublier au plutôt tout ce qu'il a appris avec ses compagnons d'Ecole, ou que vous le comptiez pour perdu. Les Enfans prendront infailliblement de l'assurance dans la conversation des hommes faits, lorsqu'ils y seront admis; & ce sera alors assez tôt. Jusqu'à ce tems-là, la modestie & la soumission leur seyent beaucoup mieux, & les rendent beaucoup plus propres à re-

cevoir de l'instruction. Ainsi vous n'avez que faire de vous tant mettre en peine pour leur donner de la hardiesse par avance. Ce qui exige le plus de tems , de soin , & d'assiduité , c'est de planter en eux des principes de vertu , de les leur rendre familiers par la pratique , & de leur inspirer tous les sentimens qu'une bonne Education produit naturellement. Voilà à quoi il faudroit travailler au plûtôt , & de telle manière , que ces impressions ne pussent pas être aisément effacées. C'est un préservatif dont ils ont absolument besoin : car si la conversation augmente leurs lumières & leur confiance , lorsqu'ils entreront dans le Monde , il est à craindre qu'elle ne diminuë en même-tems leur Vertu ; c'est pourquoi il est absolument nécessaire qu'ils soient bien munis de vertu avant toute chose , & que leur cœur en soit fortement pénétré.

Nous examinerons ailleurs les moyens de les rendre propres pour la conversation , & de les introduire dans le commerce du grand monde , lorsqu'ils sont d'âge pour cela : Mais je ne saurois comprendre qu'un Enfant qu'on met parmi une troupe d'Enfans déréglés de toute espèce ou il apprend à se quereller au jeu de la toupie , ou à tricher à la pierrette , soit fort disposé par là , ou à converser d'une manière civile , ou à bien conduire ses affaires dans le monde. Et il n'est pas aisé de deviner ce qu'il y a de si bon à gagner communément parmi une foule d'Enfans de toute sorte de conditions , dont les Ecoles sont ordinairement remplies, que les Peres doivent s'em-

presser si fort d'en procurer l'acquisition à leurs Enfans. Je suis du moins tres-assûré, que qui pourra faire la dépense d'entretenir un Précepteur chez soi auprès de son Fils, lui donnera par-la des manières plus polies, lui inspirera des sentimens plus nobles, & plus de discernement de ce qui est honnête & bienféant ; & qu'au bout du compte il lui remplira l'Esprit de plus de science, & le rendra plutôt homme, qu'on ne sauroit faire dans quelque Ecole que ce soit. Je ne prétens point blâmer par-la les Maitres d'Ecole. Il seroit fort injuste de s'en prendre à eux. Car il y a une grande différence entre avoir la conduite de deux ou trois Enfans dans une seule Maison, & être chargé de celle de soixante ou quatre-vingts Enfans, logez en différens endroits. Un Maitre a beau être soigneux & habile, il est impossible qu'il ait cinquante ou cent Ecoliers sous ses yeux qu'autant de tems qu'ils sont ensemble dans l'Ecole ; & l'on ne peut attendre de lui qu'il les instruisse successivement à autre chose qu'à comprendre ce qu'ils lisent. Car pour ce qui est de former leur Esprit & leurs manières, cela demanderoit une constante attention, & qu'il prît un soin particulier de chaque Enfant, ce qu'il ne sauroit faire dans une si grande multitude. Et supposé qu'il eût le tems d'étudier & de corriger les défauts & les mauvaises inclinations de chacun d'eux en particulier, toute sa peine ne produiroit dans le fond aucun fruit, par la raison que durant la meilleure partie des vingt-quatre heures du jour, il seroit obli-

gé d'abandonner l'Enfant à lui-même, ou à la contagion des exemples de ses Camarades, qui l'emporteroit infailliblement sur tous les bons avis qu'il pourroit lui donner.

Parce que les Peres observent que bien souvent la Fortune favorise les gens hardis & intriguans, ils voyent avec plaisir que leurs Enfans commencent de bonne heure à être éveillez & résolus: ils augurent de-là qu'ils réüssiront dans le monde, s'imaginant que les tours qu'ils joüent à leurs camarades d'Ecole, ou qu'ils apprennent d'eux, sont autant de pas vers la Fortune; que c'est un progrès sensible dans l'Art de vivre & de parvenir. Mais je prendrai la liberté de dire, qu'il n'y a que la Vertu & une bonne Education sur quoi un Pere puisse établir le fondement de la fortune de son Fils d'une manière assurée. Ce ne sont pas les tours de malice & les friponneries qu'on apprend dans les Ecoles, ni la manière incivile & grossière dont les Ecoliers vivent entr'eux, ni leur adresse à piller les fruits d'un Verger, qui font un habile homme, mais des Principes de justice, de générosité & de tempérance, joints à un Esprit perfectionné par la réflexion, & par l'amour du travail, qualitez que les Ecoliers n'apprennent guere, à mon avis, les uns des autres. Et si un jeune homme élevé dans la Maison de ses Parens, n'est pas plus instruit dans ces Vertus-là, qu'il pourroit l'être dans une Ecole, son Pere n'a pas été fort heureux à lui choisir un Gouverneur. Prenez un des Enfans qui font la meilleure figure dans les Ecoles or-

dinaires, & un autre de même âge, élevé comme il faut, dans la Maison de son Père : produisez-les ensemble en bonne compagnie ; & voyez lequel des deux aura plus l'air d'un homme fait, & abordera les étrangers avec plus d'assurance & de meilleure grace. Vous trouverez, si je ne me trompe, que l'Ecolier se déconcertera d'abord, ou que la confiance qu'il fera paroître, ne lui sera pas fort honorable : or s'il n'en peut faire usage que dans une conversation d'Enfans, il vaudroit encore mieux, qu'il en fut entièrement privé.

Le Vice, si nous en croyons les plaintes générales, arrive aujourd'hui si promptement à son comble dans les jeunes gens, qu'il est impossible de sauver un Enfant de la corruption, si on l'expose dans la foule, & qu'on abandonne au hazard ou à son inclination le soin de lui choisir des camarades dans une Ecole. Je laisserai rechercher à d'autres par quelle fatalité le Vice a fait depuis peu de si grands progrès parmi nous, & qui sont ceux qui l'ont élevé à ce degré d'autorité où nous le voyons maintenant : mais je souhaiterois que ceux qui se plaignent si fort du relâchement de la piété Chrétienne & de la Vertu ; & de l'ignorance si commune dans cette génération parmi les personnes de bonne famille, prissent la peine de songer aux moyens de mettre la Génération suivante sur un meilleur pié à tous ces égards. Pour moi, je suis très-assûré que si l'on ne commence cette réformation par bien élever les jeunes gens, & leur donner de bons prin-

cipes, tout ce qu'on pourra faire d'ailleurs, sera inutile. Car si l'on ne prend soin d'inspirer de bonne heure aux Enfans l'innocence, la sobriété & l'amour du travail, & de les conserver dans ces heureuses dispositions, il seroit ridicule d'espérer que ceux qui paroîtront immédiatement après nous sur le théâtre du Monde, excelleront en Vertu, en Habileté, & en Connoissance, par où l'Angleterre s'est jusqu'ici renduë considérable dans le Monde. J'allois ajoûter, en Courage, quoi que cette dernière qualité ait été regardée comme l'apanage naturel de notre Nation. Mais quelques actions (1) qui se sont passées depuis peu sur mer, d'un genre inconnu à nos Ancêtres, me donnent occasion de dire, que la débauche abbat le courage des hommes, & que lorsque le dérèglement des mœurs a une fois détruit le sentiment du véritable Honneur, il est rare que la bravoure subsiste long-tems après. Et je croi qu'il est impossible de trouver aucun exemple d'une Nation, quelque fameuse qu'elle ait été par sa valeur, qui ait conservé son crédit dans les armes, ou qui se soit renduë redoutable à ses voisins, après que la corruption s'y est introduite; qu'elle a foulé aux piés toute Discipline; & que le Vice y a tellement gagné le dessus, qu'il ose paroître hardiment à visage découvert.

C'est donc la Vertu, la pure, la simple Vertu, qui est le Point difficile, & essentiel qu'il faut se proposer dans l'éducation.

(1) Ceci a été écrit par Mr Locke durant la Guerre terminée par la Paix de Ryésvik en 1697.

C'est-là ce qu'il faut tâcher de procurer avant toute autre chose aux Enfans, & non pas des manières hardies, & je ne fais quelle habileté de se faire valoir parmi leurs Camarades. C'est-là, dis-je, le vrai, solide Bien qu'un Gouverneur dévrait faire connoître à son Eleve par ses entretiens, par ses discours, mais dont il dévrait tâcher avec tout l'art & tout le soin imaginable d'enrichir son ame, sans jamais cesser de lui en faire voir la beauté & de le lui rendre aimable, que le jeune homme n'en eût pris le véritable goût, & ne fit consister toute sa force, son plaisir & sa gloire dans sa possession.

Plus un Enfant fera de progrès dans la Vertu, plus il sera aisé de l'instruire en toute autre chose. Car celui qui est une fois disposé à se soumettre à la Vertu, ne sauroit refuser opiniâtement de se perfectionner dans tout le reste qui lui convient. Cela posé, je ne puis m'empêcher de conclure que, puisque la Vertu est la grande & la principale fin qu'on doit se proposer dans l'Education, & qu'une Education domestique y conduit plus directement & plus sûrement, le meilleur est qu'un jeune homme soit élevé dans la Maison de son Pere, sous ses yeux, & sous la conduite d'un bon Gouverneur, lorsque cela se peut faire, & qu'on le fait comme il faut. Comme il y a pour l'ordinaire une assez grande variété de compagnie dans les Maisons des Gentils-hommes, ils dévroient accoutumer leurs Enfans à voir toute sorte d'étrangers qui leur rendent visite & les engager,

dès qu'ils en font capables , dans la conversation des gens polis & raisonnables. Et je ne vois pas pourquoi ceux qui vivent à la campagne, ne mèneraient pas leurs Enfants avec eux lorsqu'ils font des visites de civilité à leurs voisins. Enfin , il est visible , qu'un Pere qui élève son fils chez soi , a plus d'occasion de l'avoir dans sa compagnie , & de le dresser à ce qu'il trouve le plus à propos ; & qu'il peut aussi l'éloigner plus aisément du commerce des Domestiques , & du petit Peuple , que s'il le tient hors de sa Maison. Avec tout cela , c'est principalement aux Parens qu'il appartient de déterminer cette affaire selon les circonstances où ils se rencontrent. Je dirai seulement , qu'à mon avis un Pere est très-mauvais ménager qui refuse de faire quelque effort pour donner une bonne éducation à son Fils , puisque c'est sans contredit le meilleur héritage qu'il puisse lui laisser , de quelque condition qu'il soit. Que si après tout certaines gens croient qu'un jeune Enfant qui sera élevé dans la Maison de son Pere , n'y aura pas assez de compagnie ; & que dans les Ecoles ordinaires il ne l'aura pas telle qu'il la lui faudroit , je pense qu'on pourroit encore trouver moyen d'éviter les inconvéniens qui se rencontrent de part & d'autres à cet égard.

Les Parens
doivent
prendre
garde
de ne
pas donner
des de

§. LXXIII. Après avoir remarqué combien le commerce des autres hommes est propre à faire de profondes impressions sur notre Esprit , & combien les hommes , mais sur-tout les Enfants , sont enclins à

imiter, je prendrai la liberté d'avertir les Parens d'une chose, c'est que celui qui veut que son Enfant ait du respect pour lui, & de la déférence pour ses ordres, doit avoir lui-même beaucoup de respect pour son Enfant. *Maxima debetur puero reverentia*, dit* un Auteur judicieux. Vous ne devez point faire devant lui ce que vous ne voudriez pas qu'il fit à votre imitation. S'il vous échape de faire vous-même quelque chose que vous prétendiez faire passer en lui pour une faute, il ne manquera pas de se couvrir de votre exemple; & je ne vois pas trop bien comment vous pourrez alors vous adresser à lui pour l'en corriger par quelque voye légitime. Si vous le punissez pour avoir fait ce qu'il vous voit faire à vous-même, cette sévérité ne passera pas dans son E'sprit pour une marque d'affection, & du soin que vous prenez de le corriger de ses défauts, mais pour un effet de l'humeur chagrine & impérieuse d'un Pere, qui par une autorité purement arbitraire, & destituée de tout fondement, veut priver son Fils de la liberté & des plaisirs dont il jouit lui-même. Que si vous voulez faire passer la liberté que vous avez prise, pour un privilège qui appartient à des hommes faits, mais à quoi les Enfans n'ont aucun droit de prétendre, vous ne faites par-là que donner une nouvelle force à votre exemple, & rendre l'action d'autant plus recommandable à votre Enfant. Car vous devez toujours vous ressouvenir que les Enfans se piquent d'être hommes bien plutôt qu'on

de man-
vais
exem-
ples à
leurs En-
fans.

* *Jur-
nal, Sa-
xiv.*

ne croit ordinairement ; & que s'ils prennent plaisir à porter des chausses, ce n'est pas à cause de la manière dont elles sont taillées, ou pour leur commodité, mais parce qu'avoir des chausses, c'est en quelque sorte faire voir qu'on commence à être homme. Au reste, ce que je dis ici de la conduite qu'un Pere doit tenir envers ses Enfans, regarde aussi tous ceux qui ont quelque autorité sur eux, & pour lesquels leurs Parens leur ordonnent d'avoir du respect.

VIII. *Des fautes pour lesquelles on ne doit pas châtier les Enfans, & de celles qui méritent châtement.*

Manque
mens
pour les
quels on
ne doit
pas châ-
tier les
Enfans.

§. LXXIV. **M**AIS pour revenir à l'usage qu'il faut faire des peines & des récompenses ; puisque selon ce que nous avons dit ci-dessus, les Enfans ne doivent point être châtiés à l'occasion de leurs petits amusemens, de leurs manières peu régulières, & de tout ce dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement il ne sera pas si nécessaire de battre les Enfans qu'on fait ordinairement. Et si nous ajoutons à cela qu'ils ne doivent pas non plus être châtiés pour les manquemens ou ils peuvent tomber en aprenant à lire, à écrire, à danser, en aprenant les Langues, le Latin, le Grec, &c. il ne restera que peu de raisons d'en venir aux coups. Le vrai moyen d'enseigner aux Enfans ces sortes de choses, c'est de leur inspirer de l'incli-

nation pour ce que vous voulez leur faire apprendre ; car par-là vous exciterez leur industrie , & les engagerez à faire tous leurs efforts pour réüssir dans ce que vous leur proposez. Je ne crois pas que cela soit fort difficile à faire , pourvû qu'on ait soin de manier les Enfans comme il faut ; & de mettre en œuvre les récompenses & les punitions dont nous avons parlé ci-dessus ; & qu'outre cela en les instruisant on observe les règles suivantes.

§. LXXV. 1. Il faut premièrement faire en sorte , que rien de ce qu'on veut apprendre aux Enfans , ne leur devienne onéreux , ou ne leur soit imposé comme une tâche à fournir nécessairement. Toutes les choses qui sont proposées sous cette idée , deviennent aussi-tôt ennuyeuses & désagréables. Dès-là l'Esprit les regarde avec aversion , quoiqu'auparavant elles lui plussent , ou lui fussent indifférentes. Ordonnez à un Enfant de souïeter chaque jour son sabot durant un certain tems , soit qu'il en ait envie , ou non : exigez cela de lui comme un devoir à quoi il soit obligé d'employer certaines heures , le matin & l'après-midi , & vous verrez qu'il fera bien-tôt dégoûté de ce jeu , & de tout autre , à de pareilles conditions. Et n'en est-il pas de même des hommes faits ? Ce qu'ils font de leur bon gré avec plaisir , ne leur est-il pas à charge , dès qu'ils voyent qu'on les y oblige par devoir ? Ayez des Enfans telle idée qu'il vous plaira , il est certain qu'ils n'ont pas moins d'envie que le plus orgueilleux d'entre nous autres hommes , de faire

Il ne faut pas proposer les choses aux Enfans sous l'idée de devoir.

re voir qu'ils sont libres , qu'ils font de bonnes actions de leur propre mouvement, & qu'ils sont absolus & indépendans.

Il faut
avoir
égard à
l'humeur
des Enfans en
les instruisant.

§. LXXVI. 2. Une autre chose qu'il faut observer dans l'instruction des Enfans , & qui est une suite de ce que nous venons de dire , c'est qu'on ne doit les obliger à faire les choses pour lesquelles on leur a inspiré de l'inclination , que dans le tems qu'ils y sont portez. Une personne qui se plaît à lire , à écrire , à chanter , &c. se trouve quelquefois d'une telle humeur que ces choses ne lui plaisent point du tout ; & si dans ce tems-là il veut se forcer à y appliquer son Esprit , il ne fait que se tourmenter & se chagriner inutilement. Il en est de même des Enfans. Il faut donc observer avec soin le changement qui arrive à leur humeur , & être toujourns prêt à profiter du tems auquel ils sont bien disposez pour certaines choses , afin de les engager alors à s'y appliquer. Que s'ils ne sont pas assez souvent portez d'eux-mêmes à apprendre ce qu'on veut leur enseigner , il faudroit les y disposer adroitement par quelque discours préliminaire. C'est-là , je pense , ce qui ne seroit pas fort difficile à un habile Gouverneur qui étudieroit le tempérament de son Eleve , & qui voudroit se donner la peine de lui remplir l'Esprit d'idées propres à le passionner pour le sujet dont il a dessein de l'entretenir. On épargneroit par-là beaucoup de tems , sans causer aux Enfans aucun ennui : car un Enfant qui est d'humeur de s'attacher à une certaine chose , y fera alors trois fois plus de

progrès, que s'il y employoit le double de tems & de peine lorsqu'il s'y applique à contre-cœur & malgré lui. Si l'on avoit égard à cela comme on devroit, l'on pourroit permettre aux Enfans de badiner & de jouer jusques à être las; & il leur resteroit cependant assez de tems pour apprendre tout ce qui est à la portée de chaque âge. Mais c'est une chose qui n'est ni ne peut guère être considérée dans la méthode ordinaire d'élever les Enfans. Cette méthode qui consiste à faire tout par le moyen de la Verge, est fondée sur d'autres Principes: comme elle n'a rien d'engageant, elle ne se met pas en peine de considérer l'humeur présente des Enfans, elle n'y a aucun égard, & ne songe point à chercher les momens favorables où leur inclination pourroit se réveiller. Et en effet, il seroit ridicule d'attendre qu'un Enfant se portât de lui-même à quitter ses divertissemens, & qu'il recherchât librement & avec plaisir les occasions d'apprendre, après que la contrainte & les coups lui ont inspiré de l'aversion pour sa tâche. Cependant si l'on s'y prenoit comme il faut, le tems que les Enfans employeroient à apprendre les choses qu'on voudroit leur enseigner, serviroit autant à les délasser de leurs Jeux, que leurs Jeux servent à les délasser de la peine qu'ils prennent à apprendre ces choses. Le travail est égal des deux côtés; & ce n'est pas-là ce qui chagrine les Enfans, car ils aiment à être occupez, & naturellement ils se plaisent au changement & à la diversité des occupations. Le seul avan-

tage qu'ils trouvent en ce qu'on nomme *Jeux & divertissement*, c'est qu'ils s'y appliquent par un pur mouvement de leur liberté; & qu'ils y employent de gayeté de cœur leur peine, dont vous pouvez remarquer qu'ils ne sont pas grands ménagers: au lieu qu'ils ne sont poussez & entraînez par force à ce qu'ils doivent apprendre, ce qui d'abord les rebutte, & refroidit l'ardeur qu'ils pourroient avoir pour ces choses. Leur liberté ne s'accommode point de ce joug qu'on veut leur imposer. Mais faites seulement en sorte qu'ils demandent à leur Gouverneur de leur donner leçon, comme ils prient souvent leurs Camarades de leur enseigner certains Jeux, & vous verrez qu'alors contents de se voir libres en cela comme en toute autre chose, ils s'en feront un divertissement tout ainsi que de leurs Jeux; & qu'ils s'y porteront avec autant de plaisir qu'à tous leurs autres amusemens. Par cette méthode, ménagée avec tout le soin possible, il y a grande apparence qu'on peut inspirer à un Enfant le desir d'apprendre tout ce qu'on voudra lui enseigner. Dans une Famille, le plus difficile est, je l'avouë, de conduire ainsi le plus âgé des Enfans: mais lorsqu'il aura une fois pris ce pli, on pourra par son moyen mener aisément tous les autres où l'on voudra.

Il ne faut pas laisser troubler les Enfans dans la paresse,

§. LXXVII. Quoiqu'il soit très-certain que le tems le plus propre pour enseigner quelque chose aux Enfans, c'est lorsque leur humeur les y porte, qu'ils sont bien disposez à s'y appliquer, & qu'ils ne

font point détournez d'y attacher leur Esprit, ni par nonchalance, ni par une forte application à quelqu'autre Objet; voici pourtant deux choses à quoi il faut prendre garde. 1. La première est, que soit qu'on n'observe pas exactement ces occasions favorables, & qu'on n'en profite pas aussi souvent qu'elles se présentent, ou qu'effectivement elles ne reviennent pas aussi souvent qu'il faudroit, il ne faut pourtant pas négliger l'avancement d'un Enfant, & le laisser croupir dans une oisiveté qui lui devienne habituelle. 2. La seconde chose qu'il faut observer dans cette occasion, c'est que, quoi-que l'Âme ne soit pas fort en état de recevoir de nouvelles idées, lorsqu'elle n'est pas bien disposée, ou qu'elle est attachée à quelqu'autre Objet, cependant c'est une chose importante & bien digne de nos soins de lui apprendre à acquérir de l'empire sur elle-même, à pouvoir, lorsqu'elle le souhaite, renoncer à la recherche d'une chose qu'elle poursuivoit avec chaleur, & s'appliquer à un autre sans peine & avec plaisir; ou à vaincre sa paresse, toutes les fois qu'elle voudra, pour s'attacher vigoureusement à ce que sa Raison ou quelques personnes sages lui proposeront. C'est à quoi il faut accoutumer les Enfans en les mettant quelquefois à l'épreuve, c'est-à-dire, en leur proposant quelque Objet à considérer, & en tâchant de fixer entièrement leur attention de ce côté-là, lorsqu'ils ont l'Esprit détendu par paresse, ou fortement appliqué ailleurs. Si par ce moyen un Enfant vient à acquérir l'habitude de

se rendent maître des opérations de son Esprit, en sorte qu'il puisse, selon que l'occasion le requiert, laisser à quartier les *idées* ou les *affaires* dont il est actuellement occupé, pour s'attacher sans peine à de nouveaux Objets, cela lui fera plus avantageux que de savoir le Latin, & toutes les rubriques de la Logique, & la plûpart des choses qu'on fait apprendre ordinairement aux Enfans.

Adresse
dont il
faut se
servir
pour
donner
aux En-
fans de
l'incli-
nation
pour ce
qu'on
veut leur
ensei-
gner.

§. LXXVIII. Comme les Enfans sont plus actifs dans leur première jeunesse qu'en aucun autre tems de leur vie; & qu'ils ont assez d'indifférence pour tout ce qu'ils sont capables de faire, *danser* ou *sauter à cloche-pié* seroit pour eux la même chose, si on les y encourageoit, ou qu'on les en detournât par des motifs également propres de part & d'autre à produire l'un ou l'autre de ces effets. Quant aux choses que nous voulons leur apprendre, la grande & l'unique raison que j'aye pû découvrir qui les en dégoûte, c'est qu'on les y engage par autorité; qu'on leur en fait une affaire, & un sujet perpétuel de chagrin & d'inquiétude, de sorte qu'ils ne s'y appliquent qu'en tremblant: ou que, s'ils s'y portent volontairement, on les y attache trop long-tems, jusqu'à ce qu'ils en soient fatiguez: toutes circonstances qui vont à dépouiller les Enfans de cette liberté naturelle pour laquelle ils ont une souveraine passion; & qui seule leur fait trouver un si grand plaisir dans leurs Jeux ordinaires. Changez seulement de conduite avec vos Enfans, & vous verrez qu'ils tourneront aussi-tôt leur

aplication du côté qu'il vous plaira : sur tout, s'ils sont soutenus par l'exemple d'autres personnes qu'ils estiment, & qu'ils croient au-dessus d'eux. Si d'ailleurs les choses qu'ils voyent faire aux autres, leur sont adroitement mises devant les yeux comme les suites de certains privilèges destinés à un âge plus avancé, ou à une condition plus relevée que la leur, alors l'ambition & le desir de s'élever toujours plus haut, & d'égaliser ceux qui les surpassent, leur inspirera une certaine ardeur qui les fera entrer dans le chemin que vous leur montrerez, & les animera à y marcher avec vigueur, & avec une satisfaction d'autant plus sensible que leur propre desir les aura engagés dans cette carrière. De cette manière, faisant usage de leur liberté, la chose du monde qui leur est la plus précieuse, cette jouissance servira beaucoup à échauffer leur courage : & tout cela joint au plaisir d'être estimé & d'acquérir de la réputation, suffira, je m'assure, pour porter les Enfans à leur devoir, sans qu'il soit besoin de les exciter par d'autres motifs, à s'appliquer, avec toute l'assiduité nécessaire, aux choses qu'on voudra leur apprendre. J'avouë que d'abord il faut, pour en venir-là, de la patience, de l'adresse, de la douceur, de l'aplication, & beaucoup de prudence. Mais à quoi bon tenir un Gouverneur auprès de vos Enfans, s'il ne falloit prendre aucune peine pour les bien élever ? Du reste, lorsqu'on aura une fois gagné cela sur l'Esprit d'un Enfant, on le portera bien plus aisément dans la suite à

tout ce qu'on voudra , qu'en le traitant
 d'une manière plus sévère & plus impérieu-
 se. Et dans le fond , ce premier point n'est
 pas , je croi , fort difficile à gagner. Je suis
 même persuadé qu'on en viendroit à bout
 sans aucune peine , si les Enfans n'avoient
 point de mauvais exemples devant les yeux.
 C'est pourquoi le grand danger que je re-
 doute dans cette occasion , c'est seulement
 de la part des Domestiques , & d'autres
 Enfans mal élevez , ou de telles autres per-
 sonnes vicieuses ou peu sensées , qui cor-
 rompent les Enfans , ou par l'exemple
 qu'ils leur donnent d'une conduite dérè-
 glée , ou en leur faisant prendre des plaisirs
 illicites , & les louant en même-tems de
 ce qu'ils s'y abandonnent : deux choses qui
 ne dévoient jamais aller ensemble.

On ne
 doit pas
 quereller
 les En-
 fans sou-
 vent , &
 avec pas-
 sion.

§. LXXIX. Comme il faudroit recou-
 rir très-rarement aux coups pour châtier
 les Enfans , je croi qu'il est peut-être d'une
 aussi dangereuse conséquence de leur faire
 de fréquentes réprimandes , & sur-tout , si
 elles sont accompagnées de passion. Rien
 n'est plus propre à diminuer l'autorité des
 Parens ; & le respect que les Enfans ont
 pour eux ; car vous devez savoir (& je
 vous prie de vous en bien ressouvenir) que
 les Enfans démêlent bien-tôt la différence
 qu'il y a entre la Passion & la Raison.
 Comme ils ne peuvent que respecter tout
 ce qui vient de la part de la Raison , aussi
 conçoivent-ils d'abord du mépris pour
 tout ce qui n'est qu'un effet de la Passion ,
 ou s'ils en sont émus & épouventez sur le
 champ , cette impression s'évanouit bien-

tôt ; & une espèce d'instinct naturel leur apprendra facilement à mépriser tous ces vains éclats qui ne sont fondés sur rien de solide. Puisque les Enfans ne doivent être réprimés par leurs Parens qu'à l'occasion de leurs actions vicieuses qui se réduisent à un fort petit nombre durant leur tendre jeunesse , un regard ou un signe doit suffire pour les corriger lorsqu'ils font mal , ou , si quelquefois on est obligé de se servir de paroles pour les reprendre , il faut le faire d'une manière grave , douce & modérée , en faisant voir ce qu'il y a de déréglé ou de mal-séant dans la faute , plutôt que de censurer rudement l'Enfant de ce qu'il l'a commise ; ce qui l'empêche de s'assurer si vous n'en voulez pas plutôt à sa personne , qu'à l'action qu'il vient de faire. Dans les réprimandes passionnées on se laisse emporter ordinairement à des paroles piquantes & outrageuses ; ce qui produit encore ce méchant effet , qu'il apprend aux Enfans à user dans l'occasion du même langage : car il ne faut pas attendre qu'étant autorisés par de si bons garands à se servir des titres injurieux , ils aient honte , ou fassent difficulté de les donner à d'autres personnes.

§. LXXX. Mais ici l'on me dira. „ Quoi „ donc , ne voulez-vous pas qu'on batte „ jamais les Enfans , pour quelque faute „ qu'ils commettent ? C'est autant que si „ vous les laissiez courir à bride abatuë „ dans toute sorte de desordre „. Il s'en „ faut bien que cela soit si propre à produire „ cet effet qu'on se l'imagine , pourvû qu'on

Pour
quel su-
jet il faut
battre
les En-
fans.

ait d'abord formé l'Esprit des Enfans comme il faut, en leur inspirant ce respect pour leurs Parens * duquel nous avons déjà parlé. Pour les châtimens corporels, on a observé constamment, qu'ils ne sont pas d'un fort grand usage, lorsque la douceur qu'ils causent est tout ce qu'on y craint, ou qu'on y voit, car l'effet qu'ils produisent en ce cas-là, ne dure pas davantage que le souvenir de cette douleur qui s'évanouit en fort peu de tems. Il y a pourtant un défaut & qui est l'unique, à mon avis, pour lequel je croi qu'on doit battre les Enfans, c'est l'obstination, ou la désobéissance volontaire: & en cela même je voudrois qu'on fit en sorte, si l'on pouvoit, que la honte que les Enfans auroient d'être battus, plutôt que la douleur des coups, fit la plus grande partie de la punition. La honte de mal faire, & de mériter châtiment, est le seul véritable frein propre à retenir les hommes dans le chemin de la Vertu. La douleur de la Verge, si cette honte ne l'accompagne point, passe tout aussi-tôt, & par l'usage vient bientôt à n'avoir rien d'effrayant. J'ai vû des Enfans d'une personne de qualité qu'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet. Quelques petites punitions de cette espèce seroient à mon avis, beaucoup plus efficaces que des coups. Car si l'on veut inspirer aux Enfans des sentimens généreux & dignes d'un honnête-homme, c'est à la honte d'avoir mal fait, & au deshonneur dont leur faute est accompagnée qu'on dé-

vroit les rendre sensibles, plutôt qu'à la douleur qui est attachée au châtement. Mais à l'égard de l'opiniâtreté, de la désobéissance volontaire & déterminée, il la faut vaincre par la force & par les coups, car il n'y a point d'autre remède à ce mal. Pour cet effet, quoi-que vous commandiez ou que vous défendiez à votre Enfant, faites-vous obéir promptement, sans quartier, & sans résistance. Car si une fois vous venez à disputer avec lui à qui sera le maître de vous deux, ce qui arrive lorsque vous lui commandez une chose, & qu'il refuse de la faire, vous devez prendre une forte résolution de l'emporter sur lui, à quelque violence que vous soyez obligé d'en venir pour cela, si un signe ou des paroles ne sont pas capables de le soumettre à votre volonté; à moins que vous n'ayez envie d'être à l'avenir pendant tout le reste de votre vie, entièrement dans la dépendance de votre Fils. Il me souvient à ce propos d'une Dame de ma connoissance, fort prudente & d'un naturel fort doux, qui se vit réduite à battre une petite Fille, qu'on lui amenoit de chez la Nourrice, de la battre, dis-je, le même jour qu'elle vint chez elle, à huit diverses reprises dans un matin, avant que d'avoir pû vaincre son opiniâtreté, & l'obliger à faire certaine chose très-facile en elle-même, & entièrement indifférente. Si cette prudente Mere eût cessé plutôt de battre sa Fille, & qu'elle se fût arrêtée après l'avoir battuë sept fois, elle auroit gâté cette Enfant pour toujours; & en la battant ainsi sans

aucun fruit, elle n'auroit fait que confirmer son humeur revêche, dont on n'auroit pû la corriger dans la suite qu'avec une peine extraordinaire. Mais en continuant prudemment de la battre jusqu'à ce qu'elle eût dompté son humeur, & fait plier sa volonté, ce qui est l'unique but de la correction & des châtimens, elle établit entièrement son autorité dès ce moment-là; & dans la suite elle a toujors obtenu de sa Fille une prompte obéissance en toutes choses. Comme ce fut-là la première fois qu'elle la battit, ce fut aussi, je croi, la dernière.

La première fois qu'on est obligé de recourir à la Verge, il faudroit que la douleur de ce châtiment, continuee & augmentée sans cesse jusqu'à ce qu'elle eût entièrement vaincu l'opiniâtreté de l'Enfant, domptât premièrement l'Esprit & mit sur pié l'autorité des Parens; & les Parens après cela dévoient conserver leur autorité pour toujors, en mêlant prudemment la douceur avec la gravité.

Châtimens
employés
à mal - à
propos
ne pro
duisent
que du
mal.

§. LXXXI. Si l'on pensoit sérieusement à cela, on seroit sans doute bien plus retenu qu'on ne l'est ordinairement, à se servir de la Verge & du Baton pour corriger les Enfans; & l'on ne seroit pas si porté à regarder les châtimens comme un remède souverain & universel qu'on peut employer au hazard dans toute sorte d'occasions. Du moins est-il certain que, si les coups ne produisent aucun bien, ils produisent beaucoup de mal. S'ils ne font aucune impression sur l'Esprit, & ne domptent pas la vo-

lonté, ils ne servent qu'à endurcir le coupable ; & à quelque peine que sa faute l'ait exposé, cela ne fait que le confirmer dans son opiniâtreté, passion qu'il chérit tendrement, & qui venant de le rendre victorieux, le dispose à contester, & à espérer un nouveau triomphe pour l'avenir. Aussi suis-je persuadé, que ce n'est que par des corrections mal-entenduës qu'on a rendu obstinez plusieurs Enfans, qui sans cela auroient été fort souples & fort traitables. Car si vous châtiez votre Enfant, comme si vous n'aviez en vuë que de vous satisfaire vous même en le punissant d'une faute passée qui vous a mis en colère, quel effet cette conduite peut-elle produire sur son Esprit, qu'il s'agit de redresser ? Si cette faute n'étoit accompagnée d'aucune marque d'opiniâtreté, il n'étoit pas nécessaire d'en venir aux coups. Une douce & grave remontrance suffit pour corriger les fautes de fragilité, d'oubli, ou d'inadvertance, c'est-là tout au plus ce que ces sortes de fautes peuvent mériter. Mais s'il y avoit de la malice dans la volonté de l'Enfant, si son action étoit l'effet d'une desobéissance formelle & déterminée, il ne faut pas alors régler le châtiment par le plus ou le moins d'importance de ce qui en a été le sujet, à le considérer en lui-même, mais par son opposition au respect & à la soumission qu'un Enfant doit avoir pour les ordres de son Pere, & qu'il faut toujours exiger à toute rigueur. Dans ce cas-là les coups qu'on lui donnera par intervalle, ne doivent point cesser qu'ils n'ayent

fait impression sur son Esprit , & que vous ne voyez en lui des marques de honte , de repentir , & d'une sincère résolution de vous obéir.

J'avouë qu'il ne suffit pas pour cela d'imposer certains devoirs aux Enfans , & de les battre sans autre façon dès qu'ils ne les remplissent point , ou qu'ils ne s'en acquittent pas à notre fantaisie. C'est une affaire qui demande des soins, de l'attention, & des observations exactes. Il faut étudier exactement le tempérament des Enfans , & bien peser leurs fautes avant que d'en venir à cette épreuve. Mais aussi , cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir touûjours la Verge à la main, comme l'unique moyen dont on puisse servir pour bien élever des Enfans , & que de rendre inutile ce remède , qui dans des extrémités peut être d'un grand usage , en y recourant à tout moment & en toute sorte d'occasions , de le rendre , dis-je , entièrement inutile , lorsqu'il est effectivement nécessaire de l'employer ? Car peut-on s'attendre à autre chose, si l'on employe indifféremment ce remède pour la moindre petite méprise ; si par une faute contre la Syntaxe , ou pour une syllabe mal placée dans un Vers on est aussi exact à punir un Enfant , d'ailleurs bien réglé & plein d'esprit , qu'un Enfant malin & revêche pour un crime qu'il a commis volontairement ? Et comment peut-on espérer qu'une telle manière d'agir touche l'Âme & la dispose à la Vertu ? C'est pourtant-là l'unique chose à quoi il faut travailler , car ce point une fois gagné , tout ce que vous pouvez désirer de plus , suivra naturellement.

§. LXXXII. Lors donc qu'il n'y a dans la volonté des Enfans aucuns travers à redresser , il n'est pas nécessaire d'en venir aux coups. Toutes les autres fautes , où il ne paroît ni mauvaise disposition d'esprit , ni une envie de secouer l'autorité d'un Pere ou d'un Gouverneur , ne sont que de simples méprises. Et souvent on peut faire semblant de ne pas les voir : ou si l'on en prend connoissance , il faut se contenter de les relever par de petits avis & de douces réprimandes , jusqu'à ce que le fréquent mépris qu'ils font ouvertement de ces sortes de remontrances , prouve que la faute a sa source dans l'Ame ; & que la désobéissance vient d'une manifeste opiniâtreté. Mais toutes les fois que l'opiniâtreté paroît à visage découvert , ce n'est plus un mal à dissimuler ou négliger , mais qu'il faut réprimer tout aussitôt , après avoir pourtant pris soin de se bien assurer que c'est une vraie obtination , & rien de plus.

§. LXXXIII. Comme il faut éviter autant qu'on peut les occasions de punir les Enfans , & sur tout de les battre , je croi qu'il n'en faudroit venir à cette extrémité que fort rarement. Car si on leur a une fois inspiré la crainte & le respect dont * j'ai déjà parlé , un coup d'œil suffira en plusieurs occasions pour les faire rentrer dans leur devoir. Du reste il ne faut pas attendre des Enfans la même prudence , la même gravité , & la même application , que d'un homme fait. Il faut leur permettre , com-

Il ne faut pas battre les Enfans pour de simples manquemens.

Il faut souffrir dans les Enfans plusieurs irrégularitez attachées à leur âge.
Ci dessus.
p. 45.

tins, toutes les badineries qui conviennent à leur âge, sans en prendre aucune connoissance. L'imprudence, la négligence, & la gayeté font le vrai caractère de cet âge-là. Je ne croi donc pas, que la sévérité, dont je viens de parler, doive être employée à leur défendre à contre-tems ces sortes d'amusemens. Et ici il faut se donner garde de ne pas prendre promptement pour opiniâtrerie, ce qui n'est qu'un effet naturel de leur âge, ou de leur tempérament. Lorsqu'ils tombent dans ces sortes d'égaremens, il faut leur tendre la main, & les ramener doucement comme des personnes naturellement infirmes : & quoi qu'ils ayent été avertis de se corriger de ces fautes, chaque rechute ne doit pourtant pas passer pour un mépris formel des avis qu'on leur a donnés & être d'abord punie, comme un effet d'obstination. Il est bien vrai qu'on ne doit pas négliger les fautes de fragilité, ni les laisser passer sans en prendre connoissance : mais à moins que la Volonté n'y ait quelque part, il ne faudroit jamais les exagérer, ou les censurer fort rudement : on devroit plutôt les redresser avec une douceur proportionnée à la foiblesse de l'âge. Par ce moyen les Enfans s'aperceveront de ce qu'il y a de plus choquant dans chaque faute, & apprendront à l'éviter. Et ce qui est le grand point, ils seront encouragez par-là à se conserver l'intention droite & sincère, voyant que cette sincérité les met à couvert de toute réprimande considérable ; & qu'à l'égard de tous leurs autres manquemens, bien loin que leurs Parens &

leur Gouverneur en prennent occasion de s'emporter contr'eux, & de les accabler de reproches, ils tâchent de les en corriger avec toute sorte de douceur & de condescendance. Détournez vos Enfans du Vice, & de toutes mauvaises habitudes. Pour ce qui est de la conduite qu'ils doivent tenir dans le monde en général, ils s'y perfectionneront tous les jours de plus en plus autant qu'il sera nécessaire, par rapport à leur âge & à la compagnie qu'ils fréquenteront ordinairement : & à mesure qu'ils avanceront en âge, ils s'observeront avec plus d'attention. Mais afin que vos paroles aient toujours de l'autorité sur leur Esprit, si dans quelque rencontre particulière vous venés à leur ordonner de s'abstenir de quelque petite bagatelle, faites-vous obéir quelque peu importante que soit la chose, & ne permettez jamais qu'ils vous fassent la loi. Cependant, comme j'ai déjà dit, je voudrois qu'un Pere interposât rarement son autorité dans ces cas-là, ou dans tout autre, hormis où il s'agit de choses qui pourroient leur donner de mauvaises habitudes. Il y a, à mon avis, de meilleurs moyens de se rendre maître de leur Esprit : & pour l'ordinaire (lorsqu'une fois vous les avez mis sur le pié de se soumettre à votre volonté) vous les amènerez beaucoup mieux où vous voudrez, par des *raisonnemens* proposez d'une manière douce & insinuante.

§. LXXXIV. On s'étonnera peut-être ^{Il faut convaincre les} de m'entendre dire qu'*il faut raisonner avec les Enfans*. C'est pourtant là si fort mon ^{Enfans}

par voie
de rai-
sonne-
ment.

sentiment, que je croi qu'on devroit s'en faire une obligation. Les Enfans sont capables d'entendre raison, dès qu'ils entendent leur Langue maternelle; & , si je ne me trompe, ils aiment à être traitez en gens raisonnables plutôt qu'on ne s'imagine. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, & s'en servir autant qu'il est possible, comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Mais par les *Raisons* que je conseille de proposer aux Enfans, je ne veux parler que de celles qui sont proportionnées à leur capacité. Personne n'ignore qu'il ne faut pas discourir avec un Enfant de trois ans ou de sept ans, de la même maniere qu'avec un homme fait. De longs discours, & des raisonnemens Philosophiques accableroient & confondroient l'esprit d'un enfant, au lieu de l'instruire. Lors donc que je dis qu'il faut agir avec les Enfans comme avec des Créatures raisonnables, j'entens qu'en les traitant d'une maniere douce & modérée, lors même que vous les reprenez de quelque chose, vous leur fassiez sentir, que vous ne faites rien qui ne soit raisonnable en soi, & qui ne se termine à leur propre avantage; & que ce n'est point par caprice, par passion ou par fantaisie que vous leur commandez, ou que vous leur défendez telle ou telle chose. C'est ce qu'ils peuvent très-bien connoître: & je ne doute point que par ce moien on ne puisse leur faire comprendre la nécessité de s'attacher (1) à toutes les Vertus auxquelles il

(1) „ Puisque la Philosophie, dit Montagne, est.

est nécessaire de les porter, & de fuir tous les Vices dont il faut les préserver. Mais pour en venir là, il faut choisir des raisons proportionnées à leur âge, & à leur discernement, & les proposer toujours brièvement, & en termes simples. Combien d'hommes faits qui ne sont pas accoutumés à pousser leur méditation au-delà des opinions vulgaires, auxquels il ne seroit peut-être pas fort aisé de faire comprendre sur quels fondemens sont appuyés plusieurs Devoirs de la vie, & quelles sont les sources du Juste & de l'Injuste, d'où découlent ces Devoirs? A plus forte raison les Enfans sont incapables de concevoir des raisonnemens tirez d'un Principe éloigné, & de pénétrer la force d'un argument qui dépend d'une longue discussion. Les raisons qui les peuvent frapper, doivent être communes, à la portée de leur Esprit, & si sensibles, qu'on puisse, pour ainsi dire, les leur faire toucher au doigt. Et si l'on a égard à leur âge, à leur tempérament, & à leurs inclinations, on ne manquera jamais

„ celle qui nous instruit à vivre, & que l'Enfance
 „ a sa leçon comme les autres âges, pourquoi ne
 „ la lui communique-t'on ?

*Udum & molle lutum es, nunc nunc properandus, &
 acri Fringendus sine fine rotâ.*

„ On nous apprend à vivre, quand la vie est passée. *Perf. Sat. 3. 23.*
 „ — Prenez les simples discours de la Philosophie,
 „ sçachez les choisir & traiter à point; ils sont plus
 „ aisez à concevoir qu'un Conte de Boccace. Un En-
 „ fant en est capable au partir de la nourrice, beau-
 „ coup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La Phi-
 „ losophie a des discours pour la naissance des hom-
 „ mes, comme pour la décrépitude. *Essais de Montaigne, Livre I. Chapitre XXV.*

de motifs propres à faire impression sur leur Esprit. Mais si l'on n'en trouvoit aucun en particulier, en voici qui seront toujours intelligibles & capables de les détourner de toutes les fautes dont il est nécessaire de prendre connoissance pour les en corriger, c'est de leur représenter: *Qu'en commettant ces fautes, ils se couvriront de confusion; qu'ils se rendront méprisables, & qu'ils encourront votre disgrâce.*

Il faut
instruire
les En-
fans par
des
exem-
ples.

§. LXXXV. Mais de tous les moyens qu'on doit employer pour instruire les Enfans, & pour former leurs mœurs, il n'y en a point de plus simple, de plus aisé, ni de plus efficace que (1) de leur mettre devant les yeux des exemples des choses, que vous voulez leur faire pratiquer, ou éviter. Lorsque par le commerce qu'ils ont avec les personnes de leur connoissance, ils sont à portée d'envisager ces exemples, & de faire quelques réflexions sur ce qu'ils renferment de beau ou d'irrégulier, cela est plus capable de les leur faire suivre ou éviter, que tous les discours qu'on pourroit leur étaler dans la même vûë. Les paroles, quelques touchantes qu'elles soient, ne peuvent jamais donner aux Enfans de si fortes idées des Vertus & des Vices, que les actions des autres hommes, pourvû que vous dirigiez leur Esprit de ce côté

(1) Le Pere d'*Horace* se servit avec succès de cette méthode dans l'Éducation de son Fils. *Horace* qui nous l'apprend lui-même dans la Satire IV. du I. Livre, entre sur cela dans un détail fort agréable & fort instructif. C'est un endroit qui ne peut être trop lû de ceux qui sont chargez d'élever des Enfans. Ils devroient le savoir par cœur, & l'avoir souvent présent à l'esprit.

là, & que vous leur recommandiez d'examiner telle & telle bonne ou mauvaise qualité, dans les circonstances où elles se présentent dans la pratique. Ainsi par rapport aux manières, l'exemple d'autrui fera mieux sentir à un Enfant, la beauté ou l'indécence de plusieurs actions, que toutes les règles & tous les avis qu'on pourroit leur donner pour les en convaincre.

Cette Méthode ne doit pas seulement être pratiquée pendant que les Enfans sont jeunes, mais aussi durant tout le tems qu'ils sont sous la conduite d'autrui. Et je croi dans le fond que c'est le meilleur moyen, qu'un Pere puisse employer, pour corriger son Enfant de quelque défaut que ce soit, sauf à lui de juger combien de tems il doit se servir en particulier de ce moyen; car rien n'est plus propre que l'exemple à faire de douces & de profondes impressions sur l'esprit des hommes. Les mêmes défauts qu'ils négligent de voir ou qu'ils excusent en eux-mêmes, ils ne peuvent s'empêcher de les desapprouver, & d'en être choquez, lorsqu'ils les découvrent dans d'autres personnes.

§. LXXXVI. A l'occasion de ce que j'ai dit qu'il faut battre les Enfans, on peut demander: *En quel tems & par qui les Enfans doivent être battus, lorsqu'on est obligé d'en venir à cette extrémité; Si on les doit battre sur le champ dès qu'ils commettent une faute, & que la mémoire en est toute recente; & Si les Parens doivent le faire eux-mêmes.* Pour le premier article, je ne croi pas qu'on doive châtier les Enfans au moment qu'on les

Par qui
& en
quel
tems les
Enfans
doivent
être bat-
tus

surprend en faute, de peur que la passion ne se mette de la partie, & que le châti-ment poussé au-delà des justes bornes, ne perde toute son autorité; car les Enfans même sont assez éclairés pour voir quand nous agissons par passion. Or, comme je viens de le dire, ce qui fait le plus d'impression sur eux, c'est ce qui paroît venir purement & simplement de la Raison de leurs Parens, ce qu'ils savent très-bien distinguer. Quant au second point, si vous avez quelque sage Domestique, qui soit capable de gouverner votre Enfant, & qui ait effectivement quelque direction sur sa conduite (car si vous teniez un Gouverneur auprès de lui, il n'y auroit plus de difficulté) je suis d'avis que vous chargiez ce Domestique du soin de lui infliger le châti-ment que vous jugerez à propos; car il vaut mieux, ce me semble, que la douleur qu'un Enfant doit souffrir, vienne plus directement de la main d'une autre personne que de celle de ses Parens, pourvu que cela se fasse par leur ordre, & qu'ils soient presens à l'action. Par ce moyen-là l'autorité des Parens sera respectée; & l'aversion que les Enfans ont pour la peine qu'ils endurent, se tournera plûrôt contre ceux qui la leur infligent immédiatement. Je conseillerois donc à un Pere *de battre rarement son Enfant*, & de n'en venir-là que comme à un dernier remède, & dans une extrême nécessité; c'est pourquoi il seroit peut-être à propos qu'en ce cas-là il le fit de telle sorte qu'un Enfant ne pût l'oublier aisément.

§. LXXXVII. Mais, comme j'ai dit ci-dessus, battre les Enfans est un des plus méchans moyens qu'on puisse imaginer pour les corriger, & par conséquent le dernier qu'il faille employer, & seulement dans des cas désespérez, après avoir mis inutilement en usage toutes les autres voies plus modérées dont on aura pû s'aviser : ce qui étant exactement observé, l'on fera très-rarement obligé d'en venir aux coups. Car premierement il n'est pas concevable qu'un Enfant s'opose plusieurs fois, pour ne pas dire jamais, à un ordre précis que son Pere lui donne dans quelque occasion particuliere. Si, d'autre part, un Pere ne fait pas valoir son autorité avec rigueur, en gênant ses Enfans par des règles expressees concernant leurs petits amusemens ou d'autres actions indifférentes où ils doivent avoir une entière liberté; ou bien à l'égard de ce qu'ils aprennent, ou du progrès qu'ils doivent faire dans leurs différentes études, en quoi il ne faut leur faire aucune violence; si, dis-je, on observe cela régulièrement, il ne reste plus que la défense de quelques actions vicieuses en elles, à l'occasion de quoi un Enfant peut devenir coupable d'obstination, & par conséquent mériter d'être battu. Cela étant, une personne qui prendra soin d'élever son Enfant comme il faut, n'aura que très-peu d'occasions de recourir aux coups. Un Enfant, durant les sept premières années de sa vie, ne peut-être coupable que de mensonge, ou de quelques petits traits de malice; & ce n'est qu'en com-

Com-
bien peu
d'occa-
sions il
y a de
battre les
Enfans

mettant plusieurs fois ces sortes de fautes malgré la défense expresse de ses Parens, que tombant dans une opiniâtreté condamnable, il mérite d'être châtié. Si donc il a quelque inclination vicieuse; & que dès qu'on commencera à s'en apercevoir, on lui en témoigne comme il faut sa surprise; & qu'ensuite, s'il vient à y retomber une seconde fois, il en soit repris sévèrement par son pere, par son Gouverneur, & par tous ceux qui sont autour de lui: & qu'en conséquence de cela il soit traité d'une maniere qui convienne à l'état méprisable, où il s'est réduit par sa mauvaise conduite, comme nous l'avons* déjà recommandé:

** Voyez c. 11. §. 22.* Si, dis je, on continuë d'en user ainsi avec lui, jusqu'à ce qu'il soit devenu sensible à ce traitement, & qu'il ait conçu de la honte pour sa faute, je croi qu'il ne sera pas nécessaire de se servir d'aucune autre correction, & qu'il n'y aura plus par conséquent d'occasion d'en venir aux coups. Ce qui oblige d'ordinaire à recourir à cette extrémité, ce ne sont que les suites funestes de l'indulgence qu'on a eüe d'abord pour les Enfans, & le peu de soin qu'on a pris de les corriger de leurs défauts. Si dès le commencement on observoit leurs mauvaises inclinations, & qu'on prit soin de corriger par ces voies douces les premieres irrégularitez qui s'en ensuivent, on auroit rarement plus d'un défaut à la fois à combattre; & il seroit aisë de les en corriger sans aucun fracas, & sans qu'il fût besoin d'en venir jusqu'à des châtimens corporels. Ainsi en attaquant leurs vices un

à un, à mesure qu'ils paroïtroient, on pourroit les déraciner tous, fans qu'il en restât aucune trace ni aucun souvenir. Mais lorsque par une lâche complaisance pour nos petits Enfans, nous laissons croître leurs défauts, jusqu'à ce qu'ils soient excessifs & en grand nombre; & que leur difformité nous accable de confusion & de chagrin, nous sommes enfin obligez d'employer les moyens les plus violens pour déraciner ces mauvaises plantes, & il arrive que toute la force, toute l'adresse & toute la diligence dont nous sommes capables, fussent à peine pour nettoyer cette pepiniere, des mauvaises herbes, qui y pullulent de toutes parts, & pour nous faire espérer d'en recueillir des fruits dans la saison, en récompense de nos soins.

§. LXXXVIII. La méthode que je viens de recommander étant observée, épargneroit à un Pere le chagrin de charger à toute heure son Enfant d'ordres & de préceptes pour le porter à faire telle ou telle chose, & à l'Enfant celui d'en être accablé. Car pour moi, je serois d'avis, que toutes les actions qui tendent à produire de mauvaises habitudes, & qui sont les seules où un Pere doit interposer son autorité, on n'en défendit aucune aux Enfans, qu'après avoir actuellement découvert qu'ils les ont commises. Car toutes ces défenses de tels ou tels vices, faites à contre-tems, si elles ne font rien de pis, elles servent tout au moins à enseigner ces vices aux Enfans, & à les autoriser à s'y abandonner, entant qu'elles suposent que

des Enfans peuvent être capables de les commettre, quoiqu'il fût peut-être plus sûr pour eux de les ignorer absolument. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est, comme j'ai déjà dit, de faire paroître de la surprise & de l'étonnement à la vûe de toute faute qui tend à produire quelque habitude déréglée, dès qu'on a convaincu pour la première fois un Enfant d'y être tombé. Par exemple, s'il vient à mentir, ou à faire quelque action malséante, & qu'on s'en aperçoive, il faut lui en parler d'abord comme d'une action étrange & monstrueuse, qu'on n'auroit jamais pû croire qu'il fût capable de commettre, afin de l'obliger par-là à en avoir honte.

On ob- §. LXXXIX. Mais ici l'on m'objectera
 je sçait que aparemment, que quoique je dise de l'hu-
 certains meur traitable des Enfans, & du pouvoir
 Enfans que la honte & les louanges ont sur leur
 d'un na- esprit, il y a pourtant plusieurs Enfans,
 turel in- qui ne s'attacheroient jamais à leurs Livres
 traita- & à ce qu'ils doivent apprendre, si on ne
 ble ne les châtioit pour les y obliger. J'apréhen-
 vou- droient de bien que cette Objection ne vienne que
 rien à des Collèges, & d'une coûtume invétérée,
 prendre, qui a empêché d'éprouver les voyes de
 si on les traitoit douceur avec les précautions nécessaires,
 avec dans les occasions où l'on pourroit les met-
 douceur tre en usage. Car autrement, *pourquoi faut-il
 il recourir à la verge pour enseigner le Latin &
 le Grec, puisqu'on enseigne le François & l'I-
 talien sans ce secours ? Les Enfans n'appren-
 nent-ils pas à danser, & à faire des armes
 sans être battus ? Ne s'apliquent-ils pas de
 même avec assez de soin à l'Arithmétique,*

à la Peinture, &c. fans qu'il foit néceffaire de recourir à la verge pour les y porter ? Cela pourroit faire croire qu'il y a quelque chose d'étrange, de contraire à la nature, & de peu convenable à l'âge des Enfans, dans la Grammaire des Ecoles, ou dans les méthodes qu'on y employe pour l'enseigner, puisque les Enfans ne fauroient être portez à l'apprendre fans le fecours de la verge, & à grande peine même par ce moyen-là; ou bien qu'on a tort de se figurer qu'on ne fauroit enseigner aux Enfans les Langues qu'ils aprennent au Collège, fans en venir aux coups.

§. X C. Mais supofons qu'il y ait des Enfans si négligens & si paresseux, qu'on ne puisse les engager à rien apprendre par des voyes de douceur, (car il faut convenir qu'on trouve des Enfans de toute forte de tempéramens,) il ne s'enfuit pourtant pas de là qu'on doive employer contre tous les plus rudes châtimens. Au contraire, il ne faut supofer aucun Enfant incapable d'être gouverné par des voyes douces & modérées, jusqu'à ce qu'on ait pratiqué cette méthode à son égard avec la dernière exactitude; & si dans la suite ce traitement n'est pas capable de l'obliger à se mettre en état de faire tout ce qu'il peut faire, il n'y a plus d'excuse à alléguer en faveur de ces esprits revêches, il faut recourir aux coups pour les corriger de leur opiniâreté; il n'y a point d'autre remede: mais il faut l'appliquer ce remede tout autrement qu'on n'a accoutume de faire. Si par exemple un Enfant néglige volontairement d'étudier sa leçon, & refuse avec

Réponse
à cette
Objec-
tion.

opiniâtreté de faire une chose qu'il est en son pouvoir de faire, & qui lui est commandée fort sérieusement, & fort expressément par son Pere, il ne faut pas se contenter de lui donner deux ou trois bons coups de foüets pour n'avoir pas fourni sa tâche, & dans la suite lui infliger précisément la même peine toutes les fois qu'il commet une semblable faute. Mais lorsque l'obstination d'un Enfant est venue à un tel point qu'elle paroît évidemment, & qu'elle ne peut être réprimée que par la violence des coups, je croi qu'on doit le châtier avec un peu plus de tranquillité, mais aussi d'une maniere un peu plus sévère; & qu'il faut continuer de le foüeter (en mêlant toujours quelques exhortations aux coups) jusqu'à ce qu'on reconnoisse au visage de l'Enfant, à sa voix, & à sa posture soumise, que l'impression que le châtiment fait sur son esprit, ne vient pas tant de la douleur qu'il ressent, que de sa propre faute qu'il a un véritable déplaisir d'avoir commise. Si un tel châtiment appliqué par intervalles, & dans quelques rencontres particulieres qui sont en petit nombre, porté, outre cela, au plus haut point de sévérité dont on puisse user raisonnablement, & accompagné des marques visibles du déplaisir dont un Pere est touché pendant tout le tems qu'il se voit obligé d'en venir à cette extrémité; si, dis-je, tout cela ne produit aucun effet sur l'esprit d'un Enfant, s'il ne change point ses inclinations, & ne peut le réduire à faire à l'avenir ce qu'on lui ordonnera, que peut-on espérer après cela des punitions corporelles, &

dans quel dessein pourroit-on y recourir plus long-tems ? Battre, lorsqu'on ne peut point espérer que les coups produisent aucun bien, c'est plutôt agir en ennemi transporté de rage & de fureur, qu'en ami tendre & plein de bonne volonté ; auquel cas le châtiment ne sert qu'à irriter le coupable, sans lui inspirer aucun desir de se corriger de ses défauts. Si donc un Pere a le malheur d'avoir un Enfant d'un naturel si malin & si intraitable ; je ne vois pas qu'il puisse faire autre chose que de prier pour lui. Je croi pourtant que si d'abord on ménageoit l'esprit des Enfans comme il faut, on en trouveroit peu de cette trempe. Mais après tout s'il y en a de tels, ce n'est pas sur eux qu'il faut régler la maniere dont on doit élever ceux qui ont un meilleur naturel, & dont on peut être Maître en les traitant avec plus de douceur.

§. XCI. Si l'on peut trouver un Précepteur qui tenant la place d'un Pere, se charge des mêmes soins que lui, & qui comprenant l'importance des choses que nous venons de proposer, s'attache d'abord à les mettre en pratique, il aura dans la suite très-peu de peine auprès de son élève ; & dans peu de tems vous aurez le plaisir, si je ne me trompe, de voir que votre Enfant fera plus de progrès dans les mœurs, que vous ne pourriez peut-être vous l'imaginer. Mais ne permettez pas que ce Précepteur batte jamais votre Enfant, sans votre consentement & sans votre direction, du moins avant que sa prudence & sa retenue vous soient connus par ex-

Ce que
doit fai-
re un
Précep-
teur au-
près de
son Ele-
ve.

périence. Cependant afin que l'autorité qu'il doit avoir sur votre Enfant, se conserve en son entier, vous devez non-seulement ne pas donner à connoître qu'il n'a pas le droit d'user de la verge, mais encore le traiter vous-même avec beaucoup de respect, & engager toute votre famille à faire la même chose. Car vous ne devez pas attendre que votre Fils ait aucun égard pour un homme qu'il voit méprisé dans la Famille, ou de vous, ou de sa mere, ou de quelque autre personne. Si vous le croyez digne de mépris, vous avez fait un mauvais choix : & pour peu que vous paroissiez le mépriser, il n'y a pas grande apparence qu'il évite d'être traité de la même manière par votre Fils; auquel cas, il a beau avoir du mérite, & des qualitez qui le rendent propre à l'emploi dont il est chargé, tout cela est perdu pour votre Enfant, & ne sauroit lui être d'aucun usage dans la suite.

Le Gouverneur d'un Enfant doit l'instruire par son propre exemple

§. XCII. Comme l'exemple du Pere doit engager l'Enfant à respecter son Gouverneur, le Gouverneur le doit aussi porter par son exemple à toutes les choses qu'il veut lui faire mettre en pratique. Il faut qu'il prenne bien garde de ne pas contredire ses préceptes par sa conduite, à moins qu'il ne veuille perdre son élève. C'est en vain qu'il l'entretiendra de la nécessité de vaincre ses passions, s'il se laisse emporter lui-même aux passions auxquelles il est sujet; & en vain tâchera-t'il de le corriger de quelque vice ou de quelque indécence qu'il se permettra à lui-même. On doit compter que les mauvais exemples seront

toù ou rs plutôt suivis que les bonnes règles. C'est pourquoi celui qui se charge de l'éducation d'un Enfant, doit prendre un soin tout particulier de le garantir de la contagion de toute sorte de méchans exemples, & sur tout des plus dangereux, je veux dire de ceux des Domestiques, de la compagnie desquels il faut les éloigner, non en la leur défendant, car cela ne serviroit qu'à la leur faire rechercher avec plus d'ardeur, mais par d'autres voyes, * dont j'ai déjà parlé.

* Voyez
cy-dessus

IX. *De la nécessité qu'il y a de tenir un* §. 71^a

GOUVERNEUR auprès des Enfans,
& des qualitez qu'il doit avoir.

§. XCIII. **D**E tout ce qui regarde l'é- Com-
bien il
importe
de voir
un Gou-
verneur
auprès
des En-
fans.
ducation des Enfans, il n'y
a rien à quoi l'on prenne ordinairement
moins de garde, ou qui soit d'un plus diffi-
cile examen que ce que je m'en vais dire ;
c'est que dès qu'un Enfant commence à
parler, on devroit tenir auprès de lui une
personne sage, retenuë & habile qui prit
soin de lui donner de bonnes impressions,
& de le préserver de toute sorte de vices,
& sur tout de la contagion des mauvai-
ses compagnies. Je croi que cet emploi de-
mande beaucoup de prudence, de sobrié-
té, de tendresse, & de discernement: qua-
litez qui se trouvent difficilement ensem-
ble, & sur tout dans les personnes qu'on
peut avoir pour les petits apointemens
qu'on a accoûtumé de donner à un Gou-

verner. Quant à la dépense que vous ferez pour cela, vous ne sauriez, ce me semble, employer de l'argent pour vos Enfans d'une manière qui puisse leur être plus avantageuse : & si vous dépensez à cela plus qu'on n'a accoutumé de faire, cette dépense ne doit pas vous paroître trop forte. Un Pere qui, à quelque prix que ce soit, procure à son Enfant un cœur droit, pénétré de bons principes, enclin à toutes les choses vertueuses & utiles; un esprit plein de politesse & d'une véritable civilité, lui fait une meilleure acquisition que s'il ajoûtoit de nouvelles Terres au fonds qu'il doit laisser en héritage. Épargnez, tant qu'il vous plaira, en bijoux, en jouets, en belles étoffes de soye, en rubans, en dentelles, & autres dépenses inutiles, mais n'épargnez rien lorsqu'il s'agit d'une chose aussi importante que celle-ci. Vous ne sauriez vous aviser d'un plus mauvais ménage que de travailler à faire un grand établissement à votre Enfant; & de négliger d'enrichir son Âme d'aucune bonne qualité. J'ai souvent été surpris de voir des gens, qui font pour leurs Enfans des dépenses excessives en habits somptueux, qui se piquent de leur donner des appartemens magnifiques, de leur tenir une table splendide, de les faire suivre d'un cortège inutile de valets; & qui dans le même tems ne songent point du tout à leur cultiver l'esprit, & ne prennent aucun soin de couvrir la plus honteuse de leurs nuditez, je veux dire leurs défauts naturels, leurs inclinations

déreglées, & leur ignorance. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'en cela ces personnes sacrifient à leur propre vanité : car une telle conduite est plutôt une preuve de leur orgueil, que d'un sincère desir de faire du bien à leurs Enfans. Voulez-vous faire voir que vous avez une véritable tendresse pour vos Enfans? Mettez tout en usage pour leur perfectionner le cœur & l'esprit. Quoique vous diminuiez par-là l'héritage que vous leur destinez, vous ne sauriez donner une plus belle preuve de l'affection que vous avez pour eux. Un homme qui a de l'habileté & de la vertu, ne manque guère d'être regardé comme un homme considérable & heureux, ou du moins d'être tel effectivement. Mais un homme fou ou déréglé ne peut être estimé des autres hommes, ou être heureux en lui-même, quelques biens qu'il hérite de ses Parens. Et en effet, n'aimeriez-vous pas mieux que votre Enfant ressemblât à certaines personnes qu'il y a dans le monde, & n'eût que cinq cens livres de rente, que s'il en avoit cinq mille, & qu'il ressemblât à d'autres que vous connoissèz?

§. XCIV. La considération de la dépense qu'il faut faire pour tenir un Gouverneur auprès des Enfans, ne doit donc pas décourager ceux qui peuvent soutenir cette dépense. La grande difficulté consiste à trouver une personne capable de se bien acquiter de cet emploi; car des jeunes gens, des gens d'un mérite & d'une vertu médiocres, n'y sont point propres; &

pour des personnes qui ont de plus excellentes qualitez , on a de la peine à en trouver qui veuillent se charger d'un tel emploi. C'est pourquoy , il faut les chercher de bonne heure, & de tous côtez, car il y a de toute sorte de gens dans le monde. Sur quoy il me souvient que *Montagne* rapporte dans ses *Essais* , (1) que le savant *Castalion* fut contraint de faire des tranchoirs à *Basle* pour s'empêcher de mourir de faim , que son Pere auroit donné une somme considérable pour avoir un semblable Gouverneur auprès de son Enfant ; & que *Castalion* auroit pris volontiers cet emploi à des conditions raisonnables.

§. XCV. Si vous avez de la peine à rencontrer un Gouverneur tel que celui que je viens de décrire , vous ne devez pas en être surpris. Tout ce que je vous puis dire , c'est de n'épargner ni soin ni argent pour le trouver. Toutes les choses du monde s'acquierent à ce prix-là ; & j'ose bien vous assurer par avance , que si vous rencontrez un bon Gouverneur , bien loin d'avoir jamais regret à votre argent , vous aurez toujours le plaisir de penser que ç'a été l'ar-

(1) On ne trouve point dans les *Essais de Montagne* , que *Castalion* eût été réduit à faire des tranchoirs à *Basle*. *M. Locque* l'a voit lû dans quelqu'autre Livre. Pour *Montagne* , il dit seulement , que de son tems deux excellens personnages en sçavoir , sont morts en état de n'avoir pas leur saoul à manger : *Lilius Giraldu* en Italie , & *Sebastianus Castalio* en Allemagne : Et croi , ajoute-t'il , qu'il y a mille hommes qui les eussent appellez avec très-avantageuses conditions , ou secourus où ils étoient s'ils l'eussent sceu. Après quoy , il fait entendre assez clairement qu'il est lui-même très-capable de cette espee de générosité. *Essais de Montagne* , L. I. ch. 34.

gent le mieux employé. Mais tenez pour maxime de ne prendre personne pour Gouverneur de votre Enfant, sur le rapport de vos amis, ou par charité, ou en vûë des grandes recommandations dont il est chargé. Vous ne devez pas non plus vous déterminer en faveur d'un homme, sur la réputation qu'il a d'être (1) sobre, & savant, qui est tout ce qu'on demande ordinairement dans un Gouverneur. En un mot, vous devez être aussi circonspect à choisir un Gouverneur pour votre Enfant, que s'il s'agissoit de lui choisir une Femme : car vous ne devez pas compter de faire essai d'une personne pour en prendre une autre dans la suite, si vous n'en êtes pas satisfait, ce qui seroit une grande incommodité pour vous, & plus grande encore pour votre Enfant. Quand je pense aux scrupules que je fais naître dans votre esprit, & aux précautions où je vous engage à l'occasion du choix que vous devez tâcher de faire d'une personne propre à bien élever vos Enfans, il me semble que tout ce que je viens de vous dire, ne tend qu'à vous conseiller une chose pour vous la proposer simplement, sans avoir dans le fond aucun dessein de vous la faire mettre en pratique. Mais si l'on considère combien l'emploi d'un habile Gouverneur est différent de l'idée qu'on s'en fait ordinairement ; & combien il y en a peu qui en

(1) On compte pour beaucoup cette qualité en Angleterre ; & l'on ne manque guères de la faire entrer dans le caractère d'un homme de bonne naissance dont on veut donner une idée considérable.

soient capables parmi ceux-là même qui s'y destinent, on conviendra peut-être avec moi qu'on ne trouve pas par-tout des gens propres à bien former l'esprit d'un Enfant de bonne Maison ; & qu'on doit par conséquent apporter plus de soin qu'on ne fait d'ordinaire, au choix d'un habile Gouverneur, si l'on ne veut s'exposer à perdre tout l'avantage qu'on prétend recueillir d'un tel choix.

Le Gouverneur d'un jeune homme de bonne Maison doit avoir de la politesse,

§. XCVI. Ce que tout le monde attend d'un Gouverneur, c'est, comme je viens de dire, qu'il soit sobre & savant. Généralement parlant, on croit que cela suffit ; & pour l'ordinaire, les Parens ne se mettent point en peine d'autre chose. Mais, je vous prie, après qu'un tel homme aura rempli la tête de son Disciple de tout le Latin & de toute la Logique qu'il a apporté de l'Université, ce Disciple en fera-t'il plus accompli : ou pour mieux dire, peut-on espérer, qu'il ait plus de politesse, plus de connoissance du monde, qu'il soit mieux instruit des véritables fondemens de la vertu & de la générosité, que son jeune Gouverneur ?

Pour qu'un jeune homme de bonne Maison puisse être bien poli, il faut que son Gouverneur le soit aussi lui-même, qu'il sache son monde, qu'il entende les règles de la civilité dans toute leur étendue par rapport aux tems, aux lieux & aux Personnes, & qu'il engage son Disciple à les observer constamment autant que son âge le requiert. C'est un Art qu'on ne peut ni apprendre ni enseigner par le moyen des

Livres. Il n'y a que les bonnes compagnies & de sérieuses réflexions sur ce qui s'y passe, qui puissent en procurer la connoissance. Un Tailleur peut habiller à la mode un jeune homme; & un Maître de danse donner de la grace aux mouvemens de son corps : mais ces deux choses qui contribueront sans doute à relever son extérieur, ne le rendront jamais poli. Vous ne devez pas même attendre cet effet de la Science, qui, si elle est mal ménagée, ne servira qu'à le rendre plus impertinent & plus insupportable en conversation. C'est la politesse dans les manières qui donnera du lustre à toutes ses autres bonnes qualités, & qui les lui rendra utiles à lui-même, en lui procurant l'estime & l'affection de tous ceux qu'il fréquentera. Mais s'il manque de politesse, toutes ses autres perfections ne serviront qu'à le faire regarder comme un homme vain, fier, orgueilleux, & impertinent.

Le courage dans un homme mal élevé passe pour brutalité, comme en effet il en a tout l'air : le Savoir devient pédanterie : l'Esprit, pure bouffonnerie : l'ingénuité & la candeur, rusticité, & le bon naturel, basse flatterie. En un mot, il n'y a en lui aucune bonne qualité que le manque de politesse ne défigure à son désavantage. La vertu même & les talens considérables, à qui l'on ne peut refuser les éloges qui leur sont dûs, ne suffisent pas pour procurer à un homme une réception favorable dans toutes les compagnies où il se trouve. Un Diamant brut ne sauroit servir d'orne-

ment. Il faut le polir & le mettre en œuvre pour le faire paroître avec avantage. Il en est de même des bonnes qualitez de l'ame. Ce sont sans contredit ses véritables richesses : mais c'est la politesse qui leur donne du lustre ; & quiconque veut être goûté, doit joindre à un mérite solide des manieres agréables. Ce n'est pas assez de faire des actions estimables, ou même utiles : il y a outre cela un air engageant & gracieux qui les embellit, sans quoi elles ne peuvent plaire. Et presque toujours la maniere d'agir est d'une plus grande conséquence que la chose même qu'on fait, qui plaît ou déplaît selon que la maniere en est agréable ou désagréable. Or comme ces manieres engageantes ne consistent point à ôter le chapeau de bonne grace, ou à faire un compliment bien tourné, mais dans une certaine liberté honnête de régler ses discours, ses regards, ses actions, ses mouvemens, sa contenance, &c. selon les personnes avec qui l'on a à faire, & les occasions où l'on se rencontre, il est visible que cette sorte de politesse ne peut s'acquérir que par habitude, & par l'usage du monde ; & qu'elle est par conséquent au-dessus de la capacité des Enfans, à qui il ne seroit pas à propos d'en faire des leçons embarrassantes lorsqu'ils sont fort jeunes. Avec tout cela il faudroit qu'un jeune homme commencât à s'y former en grande partie, tandis qu'il est sous la direction d'un Gouverneur, avant qu'il paroisse sous sa propre conduite dans le grand monde : car alors pour l'ordinaire, il est inutile de travailler à réformer des indé-

décences

décences habituelles sur quantité de petites choses, par la raison que nos manières ne sont jamais agréables, si elles ne deviennent tout-à-fait naturelles, & que comme les doigts d'un habile Musicien, elles ne gardent un ordre harmonique, sans peine & sans la moindre application d'esprit. En effet, un homme qui en conversation s'observe soi-même avec inquiétude de peur de faillir en quelque chose, bien loin de redresser par-là ce qu'il peut y avoir de choquant dans ses manières, leur donne par cela même un air forcé qui les rend encore plus désagréables.

Une seconde raison pourquoi il est nécessaire qu'un Gouverneur ait soin de former les manières de son Elève, c'est qu'encore que les mépris où nous tombons faute de politesse, soient les premières que les autres observent en nous, ce sont pourtant les derniers dont on nous avertit nous-mêmes. Ce n'est pas que le monde ne soit assez prompt à en discourir; mais c'est toujours en l'absence de celui qui devoit profiter de la critique qu'on en fait. A la vérité, c'est un point si délicat, que même nos meilleurs amis qui souhaitent sincèrement que nous nous corrigions de ces sortes de défauts, osent à peine nous en parler à nous-mêmes, & nous faire connoître qu'en telles & telles rencontres, nous péchons contre la politesse. On peut souvent avertir un homme de ses fautes sur d'autres matières, & le ramener de quelques-unes de ses erreurs sans violer les règles de la civilité, ou les loix de l'amitié; mais la politesse elle-

même nous défend de faire sentir à un autre, qu'il manque de politesse. Il ne peut l'apprendre que de ceux qui ont de l'autorité sur lui : encore la remontrance est-elle reçûë avec beaucoup de peine de leur part, si elle s'adressë à un homme fait. Pour peu qu'on ait vécu dans le monde, telle est difficile à digérer avec quelque adoucissement qu'on la propose. Un Gouverneur doit donc s'appliquer principalement à cet article, afin qu'autant qu'il est possible, la bonne grace & la politesse deviennent comme naturelles à son Disciple, avant qu'il sorte de ses mains, & afin qu'il n'ait pas besoin d'avis sur ce point, lorsqu'il ne sera plus ni en état d'en profiter, ni d'humeur à en recevoir, & qu'il ne restera personne auprès de lui, pour lui en donner. Je conclus encore une fois de-là, qu'une vraie politesse est la première & la plus importante qualité que doit avoir celui qui se charge de l'éducation d'un Enfant de bonne Maison. Et un jeune homme qui apprend de son Gouverneur, à avoir des manières douces & polies, entre dans le monde avec un grand avantage ; & il trouvera au bout du compte, que cette seule perfection contribuëra plus à son avancement, qu'elle lui procurera plus d'amis, & lui fera d'un plus grand usage dans le monde, que tous les mots *scientifiques*, ou que toute la connoissance réelle qu'il a acquis en étudiant les Arts Libéraux, ou en écoutant les savantes leçons de son Précepteur. Du reste ce que je dis-là, n'est pas pour insinuer, que la Science doive être négligée,

mais seulement pour faire voir qu'elle ne devroit pas être préférée à la politesse, ni lui donner la chasse comme à un vain phantôme.

§. XCVII. Le Gouverneur de vos Enfans Il doit aussi con- doit non-seulement être poli, il faut encore noître le qu'il connoisse bien le monde, c'est-à-dire monde. le génie, les caprices, les folies, les fourberies & les défauts de son siècle, & sur-tout du País où il vit. Il faut qu'il puisse faire voir toutes ces choses à son Elève, à mesure qu'il l'en trouve capable. Il doit lui apprendre à connoître les hommes & leurs différens caractères, les lui montrer tels qu'ils sont, en leur ôtant le masque dont leurs différentes professions, ou divers prétextes les obligent à se couvrir; & lui faire discerner ce qui est caché véritablement sous ces fausses apparences, afin qu'il ne lui arrive point, comme à la plûpart des jeunes gens sans expérience, de prendre une chose pour une autre, de juger par l'extérieur & de se laisser tromper par de beaux semblans, & par des manières flâteuses & insinuanes. Il devroit l'instruire à observer les desseins de ceux avec qui il a affaire, sans être ni trop soupçonneux, ni trop crédule: & selon que son naturel le fait plus pansher d'un côté que de l'autre, le redresser, & lui faire prendre la route opposée. Il devroit l'accoutûmer autant qu'il est possible, à juger sainement des hommes, par les marques qui servent le mieux à faire connoître ce qu'ils sont, & à découvrir leur intérieur, qui bien souvent se montre dans de petites choses, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas sur leurs gardes, &

pour ainsi dire sur le théâtre. Il faut qu'il ait soin de lui faire une peinture fidèle du monde; & de le disposer à ne pas se figurer les hommes meilleurs ou pires, plus sages ou plus fous qu'ils ne sont effectivement. Par ce moyen son Elève passera insensiblement, & sans danger de l'état d'Enfant à celui d'homme, qui est le pas le plus dangereux qu'il ait à faire dans tous le cours de sa vie. C'est donc un point qu'il faudroit ménager avec tout le soin possible. Et c'est sur-tout dans cette conjoncture qu'un jeune homme devoit être assisté, au lieu d'être retiré justement alors d'entre les mains de son Gouverneur, comme on fait ordinairement pour aller paroître dans le grand monde sous sa propre conduite, non sans un danger manifeste de se perdre tout aussitôt, comme tant d'autres jeunes gens qu'on voit tout les jours s'abandonner aux débauches les plus extravagantes, dès que délivrez du joug d'une sévère discipline, ils deviennent maîtres de leurs actions: désordre qui, à mon avis, doit être particulièrement imputé à ce qu'on a négligé ce grand point. Car des jeunes gens qui ont été élevez dans une parfaite ignorance de ce que le monde est véritablement, trouvant enfin qu'il est fort différent de l'idée qu'on leur en avoit donné, & par conséquent tout autre qu'ils ne se l'étoient figuré, se laissent aisément persuader par des Gouverneurs d'une autre espèce, qui ne manquent jamais de se trouver sur leur chemin, que la Discipline sous laquelle ils ont été retenus, & les graves remontrances qu'on leur a fait,

n'étoient que de pures formalitez, dont on a chargé l'Education des Enfans pour les tenir en bride; mais que la liberté des hommes faits, consiste à s'abandonner sans réserve à la jouissance de toutes les choses qui leur ont été défenduës auparavant. Sur cela l'on présente au jeune Novice des exemples de cette belle conduite: on lui en étale de brillans en grand nombre, qui lui donnent aussi-tôt dans la vûë. Dès-lors brûlant d'envie de faire voir qu'il est homme tout aussi-bien que les plus fameux débauchez de son âge, il donne tête baissée dans tous les plus grands désordres où il voit que ces jeunes fous se précipitent. Ainsi dans le dessein de se mettre en réputation, & pour ainsi-dire, hors de page, il renonce à la modestie & à la sobriété, dans laquelle il avoit été élevé jusqu'alors, s'imaginant qu'il lui est glorieux de se signaler à son entrée dans le monde, par une oposition directe à toutes les règles de vertu que son Gouverneur lui a tant recommandées.

L'un des meilleurs moyens de prévenir ce malheur, c'est, à mon avis, de lui faire voir le monde tel qu'il est effectivement, avant qu'il y entre. Il faudroit lui découvrir par degrés les vices qui sont en vogue, & l'avertir des desseins de certaines gens qui ne s'apliqueront à gagner sa confiance que pour le perdre. Il devroit être instruit des artifices que ces sortes de personnes mettent en usage, & des pièges qu'ils ont accoutumé de tendre. Il faudroit aussi prendre soin de lui mettre de tems en tems devant les yeux des exemples tragiques ou facétieux

de ceux qui font métier de perdre , ainsi , quiconque tombe entre leurs mains , ou de ceux qu'ils ont ruinez par ces lâches pratiques. Notre siècle fournira toujours assez de tels exemples , qu'on doit lui faire remarquer comme autant d'écueils , afin que les infortunes , les maladies , la mendicité & l'infamie , où tant de jeunes gens tombent par ce moyen , après avoir donné de belles espérances , lui inspirent de la précaution , & lui fassent voir comment ces mêmes personnes , qui sous de beaux semblans d'amitié , ont causé leur ruine , sont les premiers à les abandonner & à les mépriser dans leur misère. Il pourra voir par-là , avant qu'une triste expérience l'en ait instruit , que tous ceux qui lui veulent persuader de ne pas suivre les sages avis qu'il a reçus de son Gouverneur , ou les conseils de sa propre raison , (ce qu'ils appellent se laisser gouverner comme un Enfant) n'en usent ainsi que pour pouvoir le gouverner eux-mêmes ; & lui faire accroire qu'en homme fait , il commence à marcher de lui-même sous sa propre conduite & à sa fantaisie , dans le tems qu'ils ne songent qu'à l'engager comme un Enfant , dans tous les vices qui peuvent le plus servir à leurs desseins. Il faudroit que son Gouverneur ne laissât échaper aucune occasion de lui mettre cela dans l'esprit , & qu'il employât toute sorte de moyens pour lui faire comprendre , & pour l'en convaincre parfaitement.

Je sai ce qu'on a accoutumé de dire là-dessus , que découvrir les vices du siècle

à un jeune homme , c'est les lui apprendre. Cela est vrai en grande partie , je l'avoué , selon qu'on se prend à leur faire cette découverte. Aussi est-ce une affaire qui demande un Gouverneur prudent & habile , qui connoisse le monde , qui puisse juger du tempérament & de l'inclination de son Elève , & apercevoir son foible & sa passion dominante. Il faut considérer aussi , qu'il n'est plus possible maintenant (comme il l'étoit peut-être autrefois) de préserver un jeune homme du vice , en lui en dérobant la connoissance , à moins que vous ne veuilliez le tenir toute sa vie en mué dans un cabinet , sans jamais le laisser aller en compagnie. Plus long-tems vous lui tiendrez ainsi les yeux bandez , moins il sera capable de voir lorsqu'il entrera dans le monde , où il sera par conséquent d'autant plus exposé à être la dupe d'autrui & de soi-même. Car lorsqu'un jeune homme , encore Enfant avec de la barbe au menton , vient à paroître dans le grand monde , il ne manque jamais d'être en butte , malgré toute sa gravité , aux plaisanteries & aux malignes observations des jeunes gens de la Ville , parmi lesquels il se trouve toujours des oiseaux de proye qui se mettent d'abord en campagne pour le plumer.

Le seul moyen de se défendre du monde , c'est de le connoître parfaitement. Mais un jeune homme devrait être initié dans ces mystères par degrés , à mesure qu'il en est capable : & le plutôt est le mieux , pourvû qu'il soit entre les mains d'un bon

Guide. Il faudroit lui ouvrir la scène peu à peu, l'introduire dans le monde insensiblement, & lui montrer en même-tems les dangers qu'il a à craindre des différens ordres, tempéramens, desseins & cotteries des hommes. Il faudroit le préparer d'avance à se voir insulté par quelques-uns, & caressé par d'autres ; & lui apprendre quelles sortes de gens seront portez, à lui faire tête, ou à le ruiner par des voyes secrètes ; & de quelles personnes il doit attendre de bons offices. Il faudroit l'instruire à connoître tous ces différens caractères, & à les bien distinguer les uns des autres ; & lui faire comprendre en quelles rencontres il doit donner à entendre aux personnes qui lui tendent des pièges, qu'il les connoît, qu'il pénètre leurs desseins & leurs artifices ; & quand c'est qu'il doit faire semblant d'ignorer ce qu'ils machinent contre lui. Que si par trop de confiance en ses forces & en son adresse, il se hazarde outre mesure, il seroit bon que de tems en tems on le laissât tomber dans quelque infortune qui n'intéressât point son innocence, sa santé, ou sa réputation ; car ce seroit le vrai moyen de le rendre plus sage & plus circonspect.

J'avoué, que comme c'est à connoître les hommes que consiste la plus grande partie de notre sagesse, cette connoissance ne sauroit être l'effèt de quelques pensées superficielles, ou d'une grande lecture, mais plutôt le fruit de l'expérience, & des observations réitérées d'un homme qui a vécu dans le monde les yeux ou-

verts , & qui est rompu au commerce de toutes sortes de personnes. C'est pourquoi je croi qu'il est de la dernière impottance de donner ces vûës à un jeune homme dans l'occasion , afin que lorsqu'il commencera d'entrer dans le monde , qu'il s'embarquera sur ce vaste Ocean , il ne se trouve pas dans l'état d'un Pilote qui seroit en pleine mer sans boussole ni carte marine , mais qu'il ait déjà quelque connoissance des écueils qui pourroient se rencontrer sur sa route , & qu'il sache par avance, manier le Gouvernail , de peur que sans cela il ne fasse malheureusement naufrage , avant que d'avoir été instruit par l'expérience. Un Pere qui ne croit pas que ce soit-là ce qui importe le plus à son Fils ; ni qu'il soit plus nécessaire de lui donner un habile Gouverneur pour ce sujet , que pour lui aprendre les Langues & les Sciences , ne prend pas garde qu'il est beaucoup plus utile de bien juger des hommes , & de ménager prudemment les affaires qu'on a à démêler avec eux , que de parler Grec & Latin , ou d'argumenter en forme , ou d'avoir la tête pleine de spéculations abstruses de Physique , ou de Méraphysique , ou même que de s'être familiarisé les meilleurs Ecrivains Grecs & Latins , quoiqu'il soit plus utile à un Gentilhomme de bien entendre ces Auteurs , que d'être bon Péripatéticien ou bon Cartésien , parce que ces anciens Auteurs se sont attachez à connoître l'homme , & qu'ils en ont fait des peintures très-fidèles. Si vous voyagez dans les Parties Orient-

tales de l'*Asie*, vous y trouverez des gens habiles & de bon commerce sans aucune de ces connoissances. (1) Mais qui n'a ni vertu, ni connoissance du monde, ni politesse, ne sera jamais où qu'il vive, un homme accompli, ni digne d'estime.

Telle est la nature d'une grande partie du savoir qui est au jourd'hui à la mode dans nos Ecoles d'*Europe*, & qui y fait pour l'ordinaire un point essentiel de l'Éducation, qu'un Gentilhomme peut fort bien s'en passer, sans que sa personne ou ses affaires en souffrent beaucoup. Il n'en est pas de même de la Civilité & de la Prudence: ce sont des qualitez nécessaires dans tous les Etats & dans toutes les occurrences de la vie: & la plûpart des jeunes gens souffrent pour en être privez. Cependant si en entrant dans le monde, ils sont en effet plus novices & plus grossiers qu'il ne faudroit, c'est parce que ces qualitez dont un jeune homme a le plus de besoin, & qu'un Gouverneur devoit sur tout tâcher de lui procurer par ses soins (2) ne sont générale-

(1) „ Si notre ame n'en va pas un meilleur branle ,
 „ dit MONTAGNE, parlant de cette Education qui ne
 „ nous rend ni meilleurs, ni plus prudens, si nous n'en
 „ avons le jugement plus sain, j'aimerois aussi cher
 „ que mon Ecolier eût passé le tems à jouer à la pau-
 „ me, du moins le corps en seroit plus allégre. *Essais*.
 „ Liv. I. Chap. XV III.

(2) C'est de quoi se plaignoit MONTAGNE: A la mode de quoi nous sommes instruits, dit-il, il n'est pas merveille, si ni les Ecoliers ni les Maîtres n'en deviennent pas plus habiles, quoiqu'ils s'y fassent plus doctes. De vray le soin & la dépense de nos Peres, ne vise qu'à nous meubler la tête de Science; du jugement & de la vertu peu de nouvelles.

ment regardées que comme un article si peu considérable dans l'Éducation des Enfants, qu'on s'imagine qu'un Précepteur, peut fort bien ne pas s'en mettre beaucoup en peine, ou même le négliger absolument. C'est le Latin & la Science, qu'on considère sur-tout dans cette affaire: d'où il arrive, que l'on fait dépendre le point essentiel de l'Éducation d'un Gentilhomme, du progrès qu'il fait dans des choses, dont une grande partie n'intéresse en rien sa profession; qui consiste à s'entendre aux affaires du Monde, à avoir des manières conformes à son rang, & à se distinguer dans son poste, en servant dignement sa Patrie. Voilà à quoi il faudroit le former dès sa jeunesse. Que si devenu maître de sa conduite, il a envie de s'appliquer à quelque étude particulière, ou pour mettre à profit ses heures de loisir, ou pour se perfectionner dans quelques-unes des Sciences, dont son Précepteur ne lui avoit donné qu'une légère teinture; les premiers principes qu'il en a appris auparavant, suffiront pour le porter aussi loin qu'il voudra, ou que ses talens naturels lui permettront d'aller. Et si pour épargner son tems & sa peine, il trouve à propos d'avoir un Maître qui lui aplanisse les difficultez, il n'a qu'à faire choix d'un homme qui entende la matière à fond, ou prendre celui qu'il jugera le plus propre à son dessein. Mais à l'égard

Nous nous enquerons volontiers sçait-il du Grec ou du Latin & Ecrie-il en vers ou en prof. Mais s'il est devenu meilleur ou plus avisé, c'étoit le principal, & c'est ce qui demeure dernière, ESSAIS, Liv. I, Chap. XVIII.

de cette première teinture des Sciences qu'un jeune homme doit prendre dans le cours ordinaire de ses études, il n'a besoin pour cela que d'un Gouverneur médiocrement habile. Et dans le fond il n'est pas nécessaire qu'un jeune Gentilhomme ait une érudition consommée, ni qu'il possède toutes les Sciences en perfection, quoiqu'il doive en avoir une idée générale prise dans quelque Système abrégé. S'il veut pénétrer plus avant, il doit le faire dans la suite, de lui-même & avec une application toute particulière; car personne n'a jamais fait de grands progrès, ni nes'est rendu éminent dans aucune Science, tandis qu'il a été sous la discipline d'un Maître.

La grande affaire d'un Gouverneur, c'est de donner à son Elève des manières polies, de lui former l'esprit, de lui inspirer des principes solides de vertu & de sagesse; de lui apprendre insensiblement à connoître les hommes; & de l'engager à aimer & à imiter ce qui est excellent & digne d'estime, mais avec ce degré de vigueur, d'activité & d'application dont il a besoin pour en venir heureusement à bout. Que s'il l'attache à quelques Etudes particulières, ce n'est que pour mettre en œuvre les Facultez de son esprit, & lui faire employer son tems, pour le détourner de l'oïveté, pour le rendre capable d'application, pour l'accoutumer au travail, & lui donner quelque goût pour les choses qu'il doit ensuite apprendre plus exactement de lui-même. Car il ne faut pas attendre, que sous la direction d'un Précepteur, un jeune homme devienne jamais sa-

vant Critique, habile Orateur, ou parfait Logicien; qu'il aprenne à fond la Méta-physique, la Physique, les Mathématiques, la Chronologie, ou l'Histoire. On doit pourtant lui enseigner quelque chose de chacune de ces Sciences; mais seulement, afin qu'il commence, si j'ose ainsi dire, à faire connoissance avec elles sans en venir à une familiarité fort étroite, jusque-là qu'un Gouverneur seroit blâmable d'attacher trop long-tems l'esprit de son Disciple à la plûpart de ces Sciences, & de l'y engager trop avant. Il n'en est pas de même de la politesse, de la connoissance du monde, de la vertu, de l'aplication au travail, & de l'amour de la réputation: ce sont des choses dont un jeune homme ne sauroit être surchargé. Et s'il possède une fois ce précieux trésor, il ne sera pas long-tems privé de toutes les connoissances qui lui sont nécessaires, ou qu'il souhaitera d'avoir.

Puisqu'on ne peut espérer qu'il ait le tems & la force d'apprendre toutes choses, il est visible qu'il faudroit s'apliquer sur tout à lui enseigner celles dont il a le plus de besoin, & qui lui doivent être d'un plus grand, & d'un plus fréquent usage dans le monde. *Senèque* se plaint que de son tems on pratiquoit tout le contraire. Cependant, on ne connoissoit point (1)

(1) Il y a dans l'Anglois, les *Burgersdicius* & les *Scheiblers* ne fourmilloient point alors comme à present. Si je me trompe, ces deux Auteurs qui ont composé des Traitez de Logique & de Metaphisique à la maniere des *Scholastiques*, ne sont pas fort connus présentement; & l'on ne lit guere plus leurs Ouvrages.

alors tout ce fatras de Livres *Scholastiques*, dont nos Ecoles fourmillent à présent. Et qu'auroit-il pensé, s'il eût vécu dans ce siècle où ceux qui sont chargez de l'Éducation des jeunes gens, croyent ne pouvoir rien faire de mieux, que de leur mettre ces sortes d'Ouvrages entre les mains, & de leur remplir la tête de toutes les vaines *Distinctions* dont ils sont farcis ? Il auroit eût bien plus de sujet de s'écrier, comme il fait, *Non vitæ sed scholæ discimus*, * nous n'apprenons pas à vivre, mais à disputer ; & l'Éducation qu'on nous donne, nous rend bien plus propres pour l'Université que pour le Monde. Mais il ne faut pas s'étonner, qu'à cet égard ceux qui disposent de l'Éducation des Enfants, se réglent plutôt sur ce qu'ils peuvent enseigner, que sur ce que les Enfants ont besoin d'apprendre. Et la mode une fois établie, ce n'est pas merveille non plus qu'en ce point, aussi bien qu'en tout autre, elle l'emporte sur la raison ; & que la plus grande partie de ceux qui trouvent leur compte à la suivre, sans prendre la peine de l'examiner, soient prêts à traiter d'hérétique quiconque ose la rejeter. Mais l'on ne peut voir sans surprise, que dans cette affaire, des gens de qualité & d'esprit, se laissent aussi abuser par la Coûtume & par une espèce de Foi implicite. Car s'ils vouloient consulter la raison, elle leur montreroit sans doute, que leurs Enfants

*Ce sont les derniers mots de l'Épître CVI.

hormis peut-être dans les deux Universitez d'Angleterre. Apparemment, M. Locke, les a nommez parce qu'ils étoient fort en vogue dans sa jeunesse.

dévroient employer leur tems à apprendre ce qui pourra leur être utile lorsqu'ils seront hommes, plutôt que de se remplir la tête de choses frivoles, à quoi pour l'ordinaire ils ne pensent plus durant tout le reste de leur vie, & dont certainement ils n'ont jamais besoin; de sorte que tout ce qu'ils en retiennent, ne sert qu'à les rendre pires. C'est une chose si connue, que je m'assure que les Parens eux-mêmes, qui ont fait enseigner ces fadaïses à leurs Enfans à beaux deniers comptans, conviendront que leurs Enfans ne sauroient faire connoître, en entrant dans le monde, qu'ils ont quelque teinture de cette vaine Science, sans se rendre ridicules; & qu'ils exposent infailliblement leur réputation dans toutes les compagnies, où il leur échape d'en faire quelque usage. Admirable acquisition, dont les Enfans, devenus hommes, sont obligez de rougir dans les lieux où ils ont le plus d'intérêt de montrer leur esprit, & de faire voir qu'ils ont été bien élevez? Ne mérite-t'elle pas après cela, de faire partie de leur éducation?

Il y a encore une autre raison, pourquoi, vous devez sur-tout avoir soin que la personne à qui vous confiez l'Education de votre Enfant, ait de la politesse, & connoisse le monde, c'est qu'un homme d'esprit & d'un âge mûr, peut lui faire faire d'affés grands progrès, dans quelque autre Science que ce soit, sans y être fort versé lui-même. Les Livres lui fourniront toujours assez de lumiere par avance, pour

pouvoir marcher devant un jeune Novice, & lui tracer le chemin. Mais personne ne peut apprendre à un autre à connoître le monde, ni lui donner des manières polies, s'il n'a lui-même ni politesse ni connoissance du monde. C'est une Science qu'il doit posséder en propre, qui doit lui être devenue familière par l'usage, par le commerce des hommes, & par la longue habitude qu'il s'est faite, de se régler sur ce qu'il a vû pratiqué & autorisé dans les meilleurs Compagnies. Si cela ne lui est pas devenu naturel, il ne sauroit l'emprunter d'ailleurs, pour l'appliquer à l'usage de son élève: & s'il pouvoit trouver dans les Livres (1) des descriptions particulières de la manière dont un Gentilhomme doit se conduire dans les différentes circonstances de la vie, son propre exemple plus puissant que toutes les réflexions qu'il tireroit de ces Livres, les rendroit entièrement inutiles: car il est impossible qu'un jeune homme devienne poli s'il vit avec des gens grossiers & mal élevez.

Au reste, je sai fort bien qu'on ne trou-

(1) Je croi pour moi que cela n'est pas possible, non seulement parce qu'on ne sauroit entrer dans un assez grand détail, mais encore parce qu'on ne peut donner sur ce sujet des règles générales, car une chose sied bien à une personne qui seroit ridicule dans une autre: aussi n'y a-t'il que de pauvres Génies qui se soient avisés de faire de tels Ouvrages. Je ne sai qu'elle étoit sur cela l'opinion de M. *Locque*: mais il me semble, pour les raisons que je viens de dire, que qui a besoin de consulter ces sortes de Livres n'en fera jamais un fort bon usage, ni pour soi ni pour autrui.

ve pas tous les jours des Gouverneurs du caractère que je viens de décrire, ou du moins qu'on ne fautoit en avoir de tels, pour le prix qu'on a accoûtumé de donner. Mais ce que j'en dis, c'est afin que ceux qui sont en état de faire cette dépense, n'épargnent ni recherche ni argent pour une chose si importante ; & que ceux qui ne peuvent excéder le prix ordinaire, sachent pourtant ce qu'ils doivent, sur-tout avoir en vûë dans le choix de la personne à qui ils veulent confier l'Éducation de leurs Enfans, & surquoi ils dévoient principalement avoir l'œil eux-mêmes, tandis qu'ils prennent soin de leur conduite, & toutes les fois qu'ils ont occasion de les observer ; au lieu de se figurer que tout le secret de l'éducation consiste à faire re apprendre à leurs Enfans, le Latin & le François, ou quelque maigre Système de Philosophie.

X. Que les Parens doivent se familiariser avec leurs Enfans.

§. XCVIII. **P**OUR revenir maintenant à la manière dont il faut conduire les Enfans ; quoique j'aye dit qu'un Pere doit se faire craindre de ses Enfans, & les tenir, tandis qu'ils sont jeunes, dans un certain respect, qui soit comme le principal fondement de l'éducation qu'on leur doit donner, je suis pourtant fort éloigné de croire qu'il faille continuer de les traiter de cette manière.

re, pendant tout le tems qu'ils sont sous la discipline & sous la conduite d'autrui. Au contraire, je suis d'avis qu'on doit se relâcher de cette sévérité, autant que leur âge, leur discrétion, & leur bonne conduite le pourront permettre; jusques-là, qu'un Pere fera très-bien, lorsque son Enfant devient grand, & qu'il est capable d'entendre raison, de s'entretenir familièrement avec lui, & même de lui demander son avis sur les choses dont il a quelque connoissance, ou qu'il peut comprendre. De-là un Pere retirera ces deux avantages également importans. L'un est, que par ce moyen il disposera plus aisément son Enfant, à faire des réflexions sérieuses sur les choses qui se présenteront à son Esprit, que par tout ce qu'il pourroit lui dire pour l'y engager. Plûtôt vous traiterez votre Enfant en homme, plûtôt commencera-t'il à le devenir. Si donc vous liez quelquefois avec lui des conversations sérieuses, vous élevez insensiblement son esprit au-dessus des amusemens ordinaires à la jeunesse, & des occupations badines, où l'on se dissipe communément à cet âge. En effet, on voit tous les jours des jeunes-gens, qui continuent à penser & à raisonner en Écoliers, plus long-tems qu'ils ne feroient naturellement, parce que leurs Parens les traitent en toutes rencontres sur ce pié-là, les tenans dans une sujétion continuelle, sans se familiariser jamais avec eux.

§. XCIX. Un autre avantage très-considérable que vous retirerez de la manière

re douce & familière dont vous traiterez votre Enfant , & c'est (1) que vous gagnez par-là son amitié. Il y a plusieurs Peres qui , quoi qu'ils fournissent libéralement à toutes les dépenses qui conviennent à leurs Enfans selon leur âge & leur condition , leur cachent pourtant l'état de leurs affaires & de leur bien , avec autant de réserve , que s'il s'agissoit d'un secret d'Etat qu'ils voulussent dérober à la connoissance d'un Espion ou d'un Ennemi. Si ce n'est pas par jalousie qu'ils en usent de la sorte , du moins on peut dire qu'il ne paroît dans ce procédé aucune marque de cette tendresse & de cette ouverture de cœur, qu'un Pere devoit témoigner à son Enfant ; & que sans doute une telle conduite étouffe ou rabat souvent la joye & la satisfaction avec laquelle un Enfant devoit s'adresser à son Pere , & se reposer sur lui. Pour moi jesus souvent surpris de voir des Peres , qui , quoi qu'ils aiment beaucoup leurs Fils , ne se sont jamais montrez à eux , qu'avec un air d'autorité & une mine austère , qui les a tenus

(1) ,, C'est folie & injustice de priver les Enfans qui
 ,, sont en âge , de la familiarité des Peres , & vouloir
 ,, maintenir en leur endroit une morgue austère &
 ,, dédaigneuse , es; étant par-là les tenir en crainte &
 ,, obéissance. Car c'est une farce très-inutile , & qui
 ,, rend les Peres ennuyeux aux Enfans , & qui pis est ,
 ,, ridicules. ,, Ces paroles sont tirées d'un Chapitre de
Montagne , intitulé *De l'affection des Peres aux Enfans* ,
 où presque tout ce que M. *Locque* dit ici est détaillé
 d'une manière fort agréable avec d'autres réflexions
 qui ne sont ni moins curieuses ni moins importantes.
 ESSAIS, Ch. VIII, Liv. II.

dans une fraïeur respectueuse pendant toute leur vie , comme si ces Peres n'eussent dû recevoir aucune douceur ou aucun contentement de la part de ce qu'ils aimoient le plus dans le Monde , (1) qu'après qu'il leur auroit été enlevé par la mort. Entre amis, rien ne cimente & ne confirme tant l'amitié & la bonne intelligence, que de se faire une mutuelle confiance de ses affaires & de ses intérêts. Toute amitié qui est destituée de cet apui , entraîne toujours après soi quelque méfiance. C'est pourquoy si votre Enfant voit que vous lui décou-

(1) L'exemple du *Maréchal de Montlac* , dont Montagnes s'est servi pour prouver que les Peres devroient se communiquer à leurs enfans lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison, vient ici fort à propos. „ Ce Seigneur „ ayant perdu son fils qui mourut en l'Isle de Maderes, „ brave Gentilhomme à la vérité & de grande espé- „ rance, me faisoit valoir, dit *Montagne* entre ses autres „ regrets, le déplaisir & creve-cœur qu'il sentoit de ne „ s'être jamais communiqué à lui : & d'avoir perdu „ sur cette humeur d'une gravité & grimace pater- „ nelle , la commodité de goûter & de bien connoi- „ tre son Fils : & aussi de lui déclarer l'extrême ami- „ tié qu'il lui portoit , & le digne Jugement qu'il fai- „ soit de sa vertu. Et ce pauvre garçon , disoit-il , n'a „ rien vû de moi qu'une contenance réfrognée & „ pleine de mépris , & a emporté cette créance que „ je n'ay scû ni l'aimer ni l'estimer selon son méri- „ te. A qui gardai-je à découvrir cette singuliere „ affection que je lui portois dans mon ame ? Etoit- „ ce pas lui qui en devoit avoir tout le plaisir & „ toute l'obligation ? Je me fais contraint & gêné „ pour maintenir ce vain malque : & y ai perdu „ le plaisir de sa conversation , & sa volonté quant & „ quant , qu'il ne me peut avoir portée autre que „ bien froide, n'ayant jamais reçu de moi que rudesse, „ ni senti qu'une façon tyrannique. Je trouve , ajoute „ *Montagne* , que cette plainte étoit bien prise & rais- „ sonnable. E s s A T s , *Liv. II. Ch. VIII.*

vriez vos pensées , & que vous l'intéressiez dans vos affaires comme dans des choses que vous voulez lui remettre un jour entre les mains , il y prendra part comme à ses propres affaires ; il attendra patiemment que son tems vienne d'en avoir l'administration ; & il sera cependant pénétré d'amour pour vous , parce que vous ne le traitez pas en étranger. Il pourra aussi voir par-là , que le maniement que vous avez de vos biens , vous engage à bien des fatigues ; & plus il s'apercevra de cela , moins il vous enviera la possession de ces biens , & plus il s'estimera heureux d'être sous la conduite d'un si bon ami , & d'un Pere si soigneux. Il est rare de voir un jeune homme qui ait l'esprit si petit , & qui soit si fort destitué de sens commun , qu'il ne s'estime heureux d'avoir un ami véritable & sincère , auquel il puisse avoir recours , & qu'il puisse consulter librement dans les occasions. Les manières réservées & hautaines que les Peres prennent avec leurs Enfans , leur ôtent souvent cette ressource qui leur seroit plus utile que les plus aigres réprimandes. Si votre Fils vouloit s'engager dans quelque entreprise frivole , ou extravagante , ne vaudroit-il pas mieux que vous en eussiez connoissance , que s'il le faisoit à votre insü ? Car enfin puisqu'il faut donner à un jeune homme quelque liberté sur ces sortes de choses ; plus vous entrez dans la connoissance de ses intrigues & de ses desseins , plus vous serez capable de prévenir de grands malheurs ; &

en lui faisant voir ce qui doit suivre vraisemblablement, vous serez d'autant mieux en état de l'engager à éviter de moindres inconvéniens. Voulez-vous que votre Enfant vous ouvre son cœur, & se fasse une habitude de vous consulter? Soyez le premier à vous ouvrir à lui, afin de gagner par-là sa confiance.

§. C. Mais surquoi que votre Enfant vous consulte, à moins qu'il ne s'agisse d'une chose qui conduise à quelque accident funeste, & auquel on ne sauroit apporter aucun remède, souvenez-vous de ne lui donner votre avis qu'en qualité d'ami plus expérimenté que lui; & ne joignez à vos conseils aucune marque de commandement ou d'autorité: usez-en dans cette occasion, tout comme si vous aviez affaire avec un égal, ou un étranger. Cela l'engagera à vous faire toujours quelque nouvelle demande, & à profiter des avis que vous lui donnerez. Vous devez considérer pour cet effet qu'il est jeune, & qu'il a les mêmes desirs & les mêmes passions que vous avez eû à son âge. Vous ne devez pas attendre que ses inclinations soient aussi raisonnables que les vôtres; & qu'il ait à vingt ans, les mêmes pensées que vous avez à cinquante. Tout ce que vous pouvez souhaiter, c'est que, puisque la jeunesse doit avoir quelque liberté, il conserve au milieu de ses transports l'ingénuité d'un Enfant bien né, qui se regarde toujours comme sous les yeux de son Pere: auquel cas cette liberté ne sauroit produire de grands inconvéniens. Pour faire

entrer votre Enfant dans cette disposition d'esprit , il faut , comme je l'ai déjà dit , lui faire part de vos affaires , autant que vous le jugerez capable de cette confiance , lui proposer familièrement les choses , & lui demander son avis. S'il rencontre bien , suivez son sentiment comme venant de lui : & si la chose réüffit , donnez-lui-en toute la gloire. Bien loin que cela aille à diminuer le moins du monde votre autorité , vous obligerez par-là votre Enfant à avoir pour vous un plus grand amour & une estime plus particulière. Pendant que vous gardez votre bien , le pouvoir restera toujourns entre vos mains : & l'autorité que vous aurez sur votre Enfant , sera d'autant mieux fondée , qu'elle sera fortifiée par la confiance & par l'amour que vous lui témoignerez. Car vous ne pouvez pas dire proprement que vous aïez sur lui , la puissance que vous devez avoir , jusqu'à ce qu'il en soit venu à ce point d'être plus touché de la crainte d'offenser en vous un bon ami , que de perdre quelque partie de l'héritage que vous lui devez laisser.

§. CI. Si un Pere peut avec bien-séance s'entretenir familièrement avec son Fils , à plus forte raison un Précepteur doit-il avoir la même condescendance pour son Disciple. Au lieu d'employer tout le tems qu'ils sont ensemble à lui faire des leçons , & à lui dicter d'un ton de Maître , ce qu'il prétend lui faire observer , il faut (1) qu'il

(1) Montagne est admirable sur cet article. Le Passage est un peu long , mais personne ne le trouve

l'écoute à son tour , & l'accouûtume à raisonner sur les choses qu'il lui propose. Ses règles seront par ce moyen reçues plus agréablement , & feront de plus fortes impressions ; & le Disciple venant dès-lors à aimer l'instruction , & à prendre du goût pour l'étude , commencera à faire cas du Sçavoir , considérant que c'est ce qui le rend propre à discourir , & qui lui procure le plaisir de tenir sa partie en conversation , & de se sentir si fort considéré , qu'on écoute & qu'on aprouve quelquefois ses raisons. Il faudroit sur-tout lui proposer des cas sur la Morale , sur le moyen de conduire prudemment ses affaires

sa trop long , si je ne me trompe. ,, On ne cesse ,
 ,, dit-il , de crier à nos oreilles , comme qui ver-
 ,, seroit dans un antonnoir : & nôtre charge ce n'est
 ,, que redire ce qu'on nous a dit. Je desirerois que
 ,, le conducteur corrigeât cette partie , & que de
 ,, belle arrivée , selon la portée de l'Ame qu'il a en
 ,, main , il commençât à la mettre sur la montre ,
 ,, lui faire goûter les choses , les choisir & discer-
 ,, ner de lui-même. Quelquefois lui ouvrant le
 ,, chemin , quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne
 ,, veux pas qu'il invente & parle seul : je veux qu'il
 ,, écoute son Disciple parler à son tour. Socrate ,
 ,, & depuis , Arcesilaus , faisoient premièrement par-
 ,, ler leurs Disciples , & puis ils parloient à eux.
 ,, *Obest plerumque iis qui discere volunt , auctoritas eorum*
 ,, *qui docent.* Il est bon qu'il le fasse trotter devant
 ,, lui , pour juger de son train : & juger jusqu'à
 ,, quel point il se doit ravaller , pour s'accommo-
 ,, der à sa force A faute de cette proposition nous
 ,, gâtons tout. Et de la sçavoir choisir , & s'y con-
 ,, duire bien mesurément , c'est une des plus hardies
 ,, besongnes que je sçache. Et est l'effet d'une haute
 ,, ame & bien forte de sçavoir condescendre à ces
 ,, allures puérides , & les guider. Je marche plus fer-
 ,, me & plus sûr , à mont , qu'à val. *Essais , Liv.*
Ch. XXV.

Cic. de
 nat. deor.
 Lib. I.

ses dans le monde, & sur la civilité, & lui en demander son avis. Par-là on ouvre bien mieux l'esprit d'un jeune homme, qu'en lui étalant des maximes expliquées avec toute la netteté possible; & rien n'est plus propre à lui rappeler dans la pratique le souvenir des Règles qu'on lui aura données. Cette méthode fait entrer dans l'esprit les choses mêmes, qui s'y fixent avec toute leur évidence naturelle: au lieu que les mots n'étant tout au plus que des images des choses, si foibles & si imparfaites qu'ils n'en sont pas même les véritables ombres, échappent beaucoup plutôt de la mémoire. Ainsi, qu'on propose (1) à un jeune homme des cas particuliers sur la justice & la bienfiance,

(1) Montagne remarque que selon la maniere d'instruire les Enfans établie parmi les Lacédémontens, les Maîtres engageoient les Enfans à juger des hommes & de leurs actions, & à rendre raison de leurs jugemens. „ Par ce moyen, dit il, ils aiguisoient ensemble leur entendement, & aprenoient le droit. „ Et immédiatement après, il ajoute: Astyages, en Xenophon, demande qu'en notre école un grand garçon „ ayant un petit sayer, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son sayer qui „ étoit plus grand: notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différend, je jugeai qu'il falloit laisser les „ choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit „ être mieux accommodé en ce point: sur quoi il me „ remontra que j'avois mal fait, car je m'étois arrêté à considérer la bienfiance, & il falloit principalement avoir pourvu à la justice qui vouloit que „ nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il „ en fut fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos „ villages pour avoir oublié le premier. Aoriste de „ τόνω Mon Régent me seroit une belle harangue in „ genere demonstrativo, avant qu'il me persuadât que „ son école vaut celle-là. *Essais*, Liv. I. Chapitre „ XXIV.

qu'on l'engage à en discourir selon ses lumières avec son Gouverneur, il est certain que par ces sortes d'entretiens il comprendra mieux les fondemens & les règles de ces vertus, & qu'il recevra des idées plus vives & plus durables de ce qu'il doit faire, qu'en écoutant négligemment & avec un morne silence les leçons de son Maître; & beaucoup mieux encore que par des disputes captieuses de Logique, ou par des Déclamations d'aparat, qu'il composeroit lui-même. Car ce dernier expédient porte l'esprit à chercher, non la vérité, mais des pensées brillantes, & de fausses couleurs; & l'autre enseigne à déguiser la vérité, à crier, & à soutenir ses sentimens avec obstination: deux choses qui corrompent le Jugement, & nous empêchent de raisonner d'une manière exacte & sincère; & qui, par conséquent, doivent être évitées avec soin par quiconque veut se perfectionner soi-même, & se rendre agréable aux autres hommes.

§. CII. Lorsque vous aurez établi votre autorité de Pere, en faisant connoître à votre Enfant qu'il est dans votre dépendance; lorsque par l'exacte sévérité dont vous aurez usé à son égard, tant qu'il a persisté opiniâtement dans quelque vice que vous lui avez expressément défendu, comme est sur tout le mensonge, vous lui aurez inspiré toute la crainte nécessaire: Lorsque d'un autre côté, en lui donnant toute la liberté qui convient à son âge, & en lui permettant de s'amuser devant vous à

de petits jeux d'Enfant, & de s'abandonner à ces transports de joye qui dans sa premiere jeunesse lui sont aussi nécessaires que le manger & le dormir, vous l'aurez accoutumé à se plaire dans votre compagnie, & que vous lui aurez fait connoître l'empressement & l'amour que vous avez pour lui, par la douceur & la tendresse que vous lui témoignez, & sur tout par les amitez que vous lui faites toutes les fois qu'il s'acquie bien de son devoir, & par mille autres petites careffes convenables à son âge, & que la Nature enseigne aux Parens beaucoup mieux que je ne saurois faire: Lors, dis-je, que par ces marques sensibles d'affection & de tendresse, dont les Peres ne manquent jamais, vous aurez fait naître dans le cœur de votre Enfant une affection réciproque pour vous, il est alors dans l'état que vous pouvez desirer, & vous aurez produit effectivement dans son cœur ce véritable respect, qu'il faut tâcher d'augmenter & de conserver dans la suite, par rapport aux deux parties qu'il renferme, qui sont l'*Amour* & la *Crainte*: deux grands moyens par où vous aurez toujours prise sur lui, pour le faire marcher dans le chemin de la vertu & de l'honneur.

XI. *Qu'on doit avoir égard au tempérament des Enfans.*

§. CIII. **C**E fondement une fois bien affermi, si vous voyez que le respect que vous avez inspiré à votre Enfant commence à faire effet sur lui; la première chose à quoi vous devez songer, c'est à examiner avec soin la nature de son tempérament, & la constitution particulière de son esprit. Mais s'il est enclin à l'opiniâtreté, au mensonge, & à d'autres semblables défauts, vous devez travailler d'abord à l'en corriger, comme nous l'avons déjà dit, quel que soit d'ailleurs son tempérament. Bien loin de souffrir que ces vices prennent racine, il faut les étouffer aussi-tôt qu'ils viennent à paroître. Et souvenez-vous d'établir votre autorité sur votren Enfant, dès qu'il commence à faire paroître le moindre rayon de connoissance, afin qu'elle puisse agir sur lui comme un principe naturel, dont il n'ait jamais remarqué l'origine. Par-là le respect qu'il doit avoir pour vous, étant gravé de bonne heure dans son Ame, lui sera toujours sacré; & il n'aura pas moins de peine à en violer les Loix, que si c'étoient autant de principes innez.

§. CIV. Après que vous aurez ainsi établi votre autorité, & que par l'usage modéré que vous en ferez, vous aurez inspiré à votre Enfant de la honte pour tout ce qui tend à produire en lui de mauvaises habitudes, (car je ne suis nullement

d'avis que pour cela vous ayez recours aux censures, & moins encore aux coups, avant qu'une opiniâtreté invincible vous oblige nécessairement d'employer ces moyens) après avoir, dis-je, amené les choses à ce point, il est à propos d'examiner comme je viens de dire, quel est le naturel de votre Enfant, & à quoi le porte la disposition particulière de son esprit. Il y a des hommes qui par une suite nécessaire de leur constitution, sont courageux ou timides, effrontez ou modestes, doux ou intraitables, exacts ou négligens, vifs ou lents. En un mot, il n'y a pas plus de distinction entre les visages des hommes, & la forme extérieure de leurs corps, qu'entre les qualitez de leurs esprits. La seule différence qu'il y a entre ces deux choses, c'est que la distinction des traits du visage de chaque homme, & de la disposition particulière de leurs corps, devient toujours plus sensible avec l'âge, au lieu que l'état particulier de l'Âme est sur tout aisé à connoître dans les Enfans, avant qu'ils aient appris l'Art de cacher leurs défauts, & de couvrir leurs mauvaises inclinations sous de fausses apparences.

§. CV. Commencez donc de bonne heure à observer avec soin le tempérament de votre Enfant, & cela dans le tems qu'il est plus à lui-même. Examinez quelles sont ses passions, & ses inclinations dominantes, s'il est violent ou modéré, hardi ou timide, tendre ou cruel, ouvert ou réservé, &c. Car selon que ces différentes

Il faut tâcher de connoître la passion dominante des Enfans.

qualitez prédomineront en lui , vous devez l'élever d'une maniere différente , & prendre des mesures particulieres pour faire agir diversement votre autorité auprès de lui. Ces sortes d'inclinations naturelles qui sont des productions du tempérament , ne doivent point être réprimées par des préceptes ou par une opposition directe , & sur tout , celles qui ont quelque chose de rampant , & qui procèdent de timidité & de bassesse d'ame ; quoi que par adresse on puisse les dégager à peu près de ce qu'elles ont de vicieux , & les diriger à une bonne fin. Mais cependant tenez pour assuré qu'après avoir mis tout en usage pour rectifier ces premières passions , l'inclination se tournera toujours vers l'endroit où la nature l'a déterminée d'abord ; de sorte que si vous observez exactement le caractère de l'esprit de votre Enfant dès les premières années de sa vie , vous pourrez juger dans la suite de quel côté il portera ses pensées , & quelles seront ses vûes , lors même que devenant grand , ses desseins seront plus cachez , & qu'il employera différens moyens pour les mettre en exécution.

XII. *Qu'il ne faut pas laisser prendre trop d'empire aux Enfans , & pourquoi.*

Les Enfans aiment naturellement l'empire

§. CVI. JE vous ai déjà fait remarquer que les Enfans aiment la liberté , & qu'ainsi l'on doit leur faire faire les choses auxquelles ils ont de la disposition , sans les y contraindre en aucune maniere.

J'ajoûterai maintenant qu'il y a une chose que les Enfans aiment encore plus que la liberté, c'est *l'empire*; & cette passion est la source de la plûpart des habitudes vicieuses qui leur sont les plus familières. Cet amour qu'ils ont pour la puissance & pour l'empire, éclate de fort bonne heure: voici deux choses qui le prouvent évidemment.

1. Nous voyons que les Enfans, presque aussitôt qu'ils sont nez, ou, pour m'exprimer plus exactement, long-tems avant qu'ils sachent parler, pleurent, se dépitent, deviennent chagrins & de mauvaise humeur, seulement pour avoir la liberté de faire tout ce qui leur vient en fantaisie. Ils voudroient que les autres se soumissent entièrement à leurs desirs. Ils n'oublient rien pour se faire rendre une prompte obéissance par tous ceux qui sont autour d'eux, & sur tout par ceux qui sont à peu près du même âge & de la même condition, ou qui leur sont inférieurs à ces deux égards, ils tâchent, dis-je, de jouir de ce petit empire, dès qu'ils viennent à considérer les autres sous ces sortes de distinctions.

2. Les Enfans font encore paroître leur passion pour l'empire, par le desir qu'ils témoignent d'avoir des choses dont ils soient absolument les maîtres. Ils aiment à en être les propriétaires, pour avoir le plaisir de jouir du pouvoir que cette possession semble leur procurer, ou du droit qu'ils ont par là d'en disposer à leur fantaisie. Qui-conque n'a point aperçu que les Enfans sont bientôt sujets à ces deux sortes de pas-

fions, ne les a pas examinez de foit près, & celui qui ne sent pas la nécessité qu'il y a d'étouffer promptement ces inclinations, d'où naissent la plupart des injustices & des querelles qui troublent si fort la vie humaine, & de leur substituer des habitudes contraires, perd la véritable faison d'inspirer à ses Enfans les sentimens qu'ils doivent avoir pour devenir habiles & vertueux. Voici, si je ne me trompe, des moyens capables en quelque sorte d'éteindre ces dangereuses Passions.

Il ne faut pas satis-
faire les
desirs
des En-
fans

§. CVII. 1. Il ne faut pas permettre qu'un Enfant ait jamais ce qu'il demande expressément lui-même; & moins encore, s'il se met à pleurer pour l'avoir. *Il ne faut pas même le lui donner*, avois-je dit dans la première Edition de ce Livre, *s'il fait connoître par ses paroles qu'il en ait envie*. Mais parce que cela pourroit être mal entendu, comme si j'avois voulu dire par là, qu'un Enfant ne devoit jamais demander quoi que ce soit à ses Parens, ce qui passeroit peut-être pour une trop grande sujettion, peu compatible avec l'amour & l'affection qui doit être entre un Pere & ses Enfans, je vais expliquer un peu plus distinctement ma pensée. Il est à propos, sans doute, que les Enfans ayent la liberté de faire connoître leurs besoins à leurs Parens; & les Parens doivent écouter leurs demandes avec toute sorte de douceur & de sensibilité, & suplérer à leurs besoins durant le tems de leur plus tendre enfance. Mais autre chose est dire, *J'ai faim*; & dire, *je voudrois avoir du rôti*. Lorsque les

Enfans on fait-connoître leurs besoins naturels, comme est l'incommodité que leur cause la faim, la soif, le froid ou telle autre nécessité naturelle, c'est le devoir de leurs Parens & de ceux qui sont auprès d'eux, de les assister dans ces occasions-là. Mais il faut que les Enfans laissent à leurs Parens la liberté de leur donner ce qu'ils jugent leur être plus avantageux, & en telle quantité qu'ils le trouvent à propos. Et bien loin de permettre aux Enfans de choisir eux-mêmes ce qu'ils veulent, & de dire, par exemple, *je voudrois du vin, ou du pain blanc* : dès là qu'ils ont nommé ces choses, il faut les leur refuser.

§. CVIII. Ici donc les Parens devroient prendre soin de distinguer exactement entre les besoins de pure fantaisie, & ceux qui sont naturels. Ces derniers se réduisent, selon la judicieuse remarque d'un Ancien, à ce petit nombre de choses.

Distinction
qu'il faut
faire sur
cela

» Dont chacun sent que la Nature humaine.

» Ne sauroit se passer sans peine :

* *Quis humana sibi doleat Natura negatis.* * *Horat.*

Liv. I.
Sat. 3.

Ce sont-là véritablement des besoins naturels que la raison toute seule, & sans être secouruë d'ailleurs, ne sauroit satisfaire, ni empêcher qu'ils ne troublent notre repos. Les douleurs que cause une maladie, une blessure, la faim, la soif, le froid, le besoin de dormir, ou de donner du relâche à notre corps épuisé par le travail, sont des incommoditez que tous les

hommes ressentent , & dont les plus grandes Ames ne sauroient éviter les atteintes. Il est donc à propos de les éloigner par des moyens convenables , mais sans impatience , ni précipitation ; lorsqu'en différant de s'en délivrer , on ne s'expose point à un mal irréparable. Les douleurs que les nécessitez de la Nature produisent , sont autant d'avis que la Nature nous donne , de nous garder de plus grands maux , dont elles sont les avant-coureurs ; & par conséquent il ne faut ni les négliger entièrement , ni les laisser monter à un trop haut point. Mais du reste , plus on endurcira les Enfans à cette espèce de fatigue , afin de les rendre plus vigoureux de corps & d'esprit , mieux ce sera pour eux. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne faut mettre les Enfans à cette épreuve que pour leur santé. Car les Peres & les Meres n'ont que trop de penchant à donner dans l'extrémité opposée.

Mais quelque complaisance qu'on doive avoir pour les Enfans , lorsqu'il s'agit de subvenir à leurs besoins naturels , on ne devrait jamais contenter leurs desirs pour des besoins qui ne sont fondez que sur leur pure fantaisie , ni même leur permettre d'en faire mention. Et par cela seul qu'ils s'émancipent à les faire connoître , il faudroit être sourds à leurs sollicitations. Ont-ils besoin d'habits ? Il faut leur en donner. Mais s'ils demandent une telle étoffe , ou une telle couleur , il faut la leur refuser absolument. Je ne prétens pas par là engager les Peres & les Meres à contrecar-

rer, de deſſein formé, les deſirs de leurs Enfans dans des choſes indifférentes. Bien loin de là, je croi qu'afin qu'ils trouvent du plaifir à remplir leurs devoirs, il faut, autant qu'il eſt poſſible, faire en ſorte que toutes choſes contribuent à leur donner du contentement, lorsqu'ils l'ont mérité par une bonne conduite; & qu'on eſt aſſuré que cela ne leur gâtera pas l'eſprit, & ne les paſſionnera point pour des bagatelles. Le meilleur ſeroit pour les Enfans, qu'ils ne fiſſent point conſiſter leur plaifir dans ces fortes de choſes; & que ſans écouter leurs fantaifies, ils conſidéraſſent comme indifférent tout ce qui l'eſt en effet. C'eſt à leur inſpirer ces ſentimens que leurs Pères & leurs Précepteurs devroient ſ'appliquer principalement. Mais en attendant qu'ils en ſoient venus à bout, tout ce que je blâme en cette occaſion, c'eſt la liberté qu'on laiſſe aux Enfans de demander qu'on ſatiſfaſſe leurs deſirs à l'égard de tous ces beſoins de pure fantaifie: car c'eſt une licence qu'il faudroit réprimer, en les privant conſtamment de la choſe même qu'ils demanderoient.

Ceci paroîtra peut-être trop ſévère aux Pères & aux Mères que leur tendreſſe pour leurs Enfans porte naturellement à l'indulgence. Mais il ne laiſſe pourtant pas d'être abſolument néceſſaire. Car puisſque dans la méthode que je propoſe, la Verge doit être bannie, ce frein qu'on mettra à la Langue des Enfans, ſervira beaucoup à leur inſpirer la crainte dont j'ai déjà parlé, & à les maintenir dans le reſpect qu'ils doi-

veut à leurs Pères. D'ailleurs, en tenant leurs desirs renfermez, ils apprendront l'art de les étouffer dès leur naissance, c'est-à-dire lorsqu'ils sont plus aisés à vaincre. Car ce qui donne de la vie & de la vigueur à nos appétits, c'est la liberté que nous prenons de les faire éclater : & quiconque a la confiance de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de se figurer qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il desire. Je suis du moins fort assuré qu'il est beaucoup plus aisé de se refuser une chose à soi-même, que de souffrir d'en être refusé par quelque autre personne que ce soit. On devrait donc accoutumer de bonne heure les Enfants à consulter leur raison, & à en faire usage, avant que de déclarer leurs propres desirs. C'est être bien près de dompter ses inclinations que de les réprimer, & de s'empêcher d'en parler. Et si les Enfants s'accoutument à refreiner leurs appétits, & à examiner en eux-mêmes s'ils sont raisonnables ou non, avant que de les faire connoître, cette habitude leur fera d'un grand avantage, tout le reste de leur vie, dans des choses beaucoup plus considérables. Car je ne saurois dire & répéter trop souvent, que, soit que les choses que fait un Enfant, soient importantes ou non en elles-mêmes, ce qu'il faudroit considérer principalement, (j'ai pensé dire, uniquement) dans toutes ses actions, c'est quelle influence elles doivent avoir sur son Ame ; quelle habitude il y a apparence qu'elles produiront en lui ; comment cette habitude lui sera, quand

il sera plus âgé, & à quoi elle pourra le conduire, lorsqu'il sera homme fait, si elle est autorisée tout ouvertement.

Vous voyez donc que je suis fort éloigné de penser qu'il faille faire de la peine aux Enfants à dessein de les chagriner. Il y auroit dans cette conduite trop de barbarie & de malignité; & cela même seroit capable de les infecter de ces vices. Il faudroit leur faire prendre l'habitude de réprimer leurs desirs; trouver moyen de leur rendre l'Esprit souple & vigoureux aussi bien que le Corps, en les accoutumant à tenir leurs inclinations en bride, & à exercer leur Corps au travail, mais sans leur donner sujet de craindre ou de soupçonner qu'on eût la moindre envie de les inquiéter. On devroit leur apprendre à être modestes, soumis & retenus, en les privant constamment de tout ce qu'ils se donnent la liberté de demander, ou de prendre d'eux-mêmes. Mais ceux qui les obligent à cette exacte obéissance, devroient aussi leur donner des assurances de l'affection qu'ils leurs portent, en récompensant leur silence & leur modestie. Se passent ils aujourd'hui sans répugnance de certaines choses qu'ils desirent, c'est une vertu dont il faut les récompenser dans un autre tems, en leur donnant ce qui leur convient le mieux, & qui est le plus à leur gré; mais de telle sorte, qu'on leur fasse regarder ces faveurs comme des suites naturelles de leur bonne conduite, & nullement comme des conditions d'une espede de traité fait avec eux. D'ailleurs, vous perdrez toute votre

peine, & qui pis est, l'amour & le respect qu'ils vous doivent, s'il arrive que quelqu'autre personne leur donne ce que vous leur refusez. C'est ce que vous devez tâcher de prévenir avec tout le soin possible. Et ici les Domestiques viennent encore rompre nos mesures.

§. CIX. Si l'on commence bientôt à mettre les Enfans sur ce pied-là, & qu'on les accoûtume de bonne heure à ne pas faire éclater leurs desirs, cette excellente habitude se fortifiera en eux; & à mesure qu'ils croîtront en âge & qu'ils auront plus de discernement, on pourra leur accorder plus de liberté, quand ils agiront par raison & non par passion; car lorsque la Raison parle, il faut l'écouter nécessairement. Mais autant qu'on doit être exact à ne pas prêter l'oreille aux Enfans, lorsqu'ils demandent telle ou telle chose, à moins qu'on ne la leur ait déjà promise, autant doit-on être prompt à les écouter, & à leur répondre sincèrement & avec douceur, lorsqu'ils demandent à être instruits de quelque chose; car il faut prendre autant de soin d'entretenir en eux cette curiosité, que d'étouffer leurs autres desirs.

Il faut §. CX. Mais quelque soigneux que vous laissez aux Enfans la liberté de suivre leur fantaisie dans leurs divertissemens, deviez être de réprimer tous ces desirs qui ne viennent que de pure fantaisie, il y a pourtant un cas où vous devez laisser aux Enfans une entière liberté de suivre leur fantaisie, c'est-à-dire dans ce qui regarde leurs divertissemens. Car comme le Divertissement leur est aussi nécessaire que le travail ou la nourriture, & qu'on ne peut

appeller divertissement que ce qui donne du plaisir, qui comme on fait, n'est pas toujours fondé sur la Fantaisie, il faut non seulement permettre aux Enfans de se divertir, mais encore de le faire à leur manière, pourvû que leurs Jeux soient innocens, & qu'ils ne causent aucun préjudice à leur santé. Lors donc qu'ils demandent à s'amuser à certains divertissemens, il ne faudroit jamais les refuser; quoique je sois fort porté à croire, que si leur Education étoit bien conduite, ils seroient rarement réduits à la nécessité de faire une telle demande. Pour cet effet on devroit faire en sorte que ce qui leur est avantageux, ils le fissent toujours avec plaisir: & avant qu'ils fussent las d'une occupation, il faudroit les faire passer à quelqu'autre qui pût leur être utile. Mais s'ils ne sont pas encore parvenus à ce point de perfection, qu'on puisse leur faire un sujet de divertissement des choses mêmes qui leur sont avantageuses, il faut leur permettre de se divertir à tous les jeux d'Enfant qu'ils aiment le plus, & tâcher néanmoins de les sevrer de ces amusemens frivoles en les engageant adroitement à s'y appliquer, jusqu'à ce qu'ils en soient fatigués. Et à l'égard des occupations qui leur sont véritablement utiles, on devroit suivre une méthode toute contraire, je veux dire, prendre toujours garde de les en retirer, lorsqu'ils s'y plaisent encore, ou du moins avant qu'ils en fussent las, ou entièrement dégoûtés, afin qu'ils pussent

y revenir comme à des choses divertissantes. Car vous ne devez jamais les supposer dans le bon chemin, que lorsqu'ils se plaisent à la pratique des choses louables, & qu'exerçant utilement leur Corps & leur Esprit tour à tour, ils passent agréablement la vie, & se font un plaisir de leurs occupations dant cet enchainement de plaisirs où l'Esprit se délasse par l'exercice du Corps, & le Corps par l'application de l'Esprit. Je ne sai si l'on pourra gagner cela sur toute sorte de tempéramens, ou si les Précepteurs & les Parens voudront prendre la peine de les amener à ce point, & s'ils auront l'adresse & la patience nécessaire pour en venir heureusement à bout; mais je ne doute nullement, qu'on ne puisse mettre sur ce pié-là la plûpart des Enfans, si l'on s'y prend comme il faut, pour exciter en eux le désir de la gloire, de la réputation & de l'estime. Et lorsqu'on leur a une fois inspiré ces sentimens, on peut leur parler librement des choses qu'ils aiment le plus, & les porter à en jouir, ou leur laisser à cet égard une entière liberté de se satisfaire comme ils le trouveront à propos, pour leur faire voir qu'on les chérit avec une véritable tendresse, & que ceux qui prennent soin de leur Education, ne sont point ennemis de leur contentement. Cette conduite leur fera aimer la main qui les gouverne, & la vertu qu'on leur propose d'embrasser.

Un autre avantage qu'on peut retirer de la liberté qu'on accordera aux Enfans dans

leurs récréations, c'est qu'on découvre par là leur temperament, leurs inclinations & à quoi ils sont propres; ce qui servira beaucoup à diriger de sages Parens dans le choix, tant du genre de vie & de la profession à quoi ils doivent les destiner, que des remedes qu'ils sont cependant obligez d'employer, pour redresser certains penchans naturels qu'ils jugeront le plus capables de gâter leurs Enfans.

§. CXI. 2. Ce qui fait voir, *en second lieu* Il faut empêcher les Enfans de s'élever au dessus de leurs camarades que les Enfans ont naturellement une ardente passion pour l'empire, c'est que ceux qui vivent ensemble, disputent souvent à qui sera le maître, & aura une autorité absolue sur tous les autres. Pour remédier à cet inconvient, il faut non seulement punir sans rémission celui qui commence la querelle, mais encore leur apprendre à tous, à se traiter les uns les autres avec toute sorte de déférence, de complaisance, & de civilité. Les Enfans voyant qu'au lieu de se dégrader par-là, ils se font aimer, estimer, & considérer, trouveront plus de plaisir dans ce mutuel commerce de civilité & de complaisance, que dans une insolente domination.

Pour ce qui est des plaintes que les Enfans font les uns des autres, par où ils n'ont ordinairement en vûë que de se vanger par le secours d'autrui, il ne faut pas les recevoir favorablement, ni même les écouter, car rien n'est plus propre à abattre & à amollir le courage des Enfans que de leur permettre de se plaindre: & d'ailleurs, s'ils sont quelquefois maltraitez par d'au-

tres. Enfans , & qu'on les accoûtume à ne pas s'en étonner comme si c'étoit quelque chose d'extraordinaire & de fort difficile à supporter , cela leur apprendra à souffrir sans peine , & les endurcira de bonne heure à la douleur. Mais quoique vous ne prêtiez pas l'oreille aux plaintes des Enfans , naturellement portez à se plaindre , vous devez prendre soin de réprimer toutes les actions où il paroît de l'insolence & de la malice. S'il arrive que vous soyez vous-même présent à une action de cette nature , censurez-la devant celui contre qui elle a été faite ; mais si on vous porte plainte d'une chose qui mérite effectivement que vous en preniez connoissance , & que vous la préveniez pour une autre fois , alors vous devez censurer l'auteur de l'injure , en particulier & en l'absence de celui qui se plaint , & l'obliger à aller trouver ce dernier pour lui demander pardon , & pour lui faire réparation. Cet ordre étant une fois bien établi , & allant , pour ainsi dire , de soi-même , ceux qui auront offensé , s'y soumettront plus gayement , & ceux qui auront été offensés , recevront avec plus de douceur la satisfaction qu'on leur fera ; l'amour qu'ils auront les uns pour les autres prendra tous les jours de nouvelles forces ; & ce commerce de civilité leur deviendra toujours plus familier.

§. CXII. 3. Venons maintenant à la passion qu'ont les Enfans d'avoir & de posséder des choses en propre. Pour la vaincre cette dangereuse passion , apprenez à vos Enfans à partager facilement & gaiement en-

Il faut
porter
les En-
fans à la
libéralité.

tre leurs amis tout ce qu'ils ont. Pour cet effet faites en sorte qu'ils soient convaincus par expérience que le plus libéral est toujours le mieux partagé, sans compter l'estime & les loüanges que lui attire une telle conduite ; & vous verrez qu'ils s'accoutumeront bientôt à cette espèce de libéralité. Cela sera plus propre, si je ne me trompe, à engager les Freres & les Sœurs à se traiter d'une manière douce & obligeante, & à en user par conséquent de même avec les autres, que toutes les règles de civilité dont on embarasse d'ordinaire l'esprit des Enfans.

L'Avarice, cette passion insatiable qui nous inspire le desir de posséder plus de choses qu'il ne nous est nécessaire d'en avoir, étant la racine de tous maux, il faut s'appliquer de bonne heure & avec un grand soin à la déraciner entièrement, & à lui substituer la qualité opposée, je veux dire une inclination qui nous porte à faire part aux autres de ce que nous possédons. C'est à quoi vous devriez exciter votre Enfant par de grandes louanges, par la considération de l'estime qu'une telle conduite lui procurera dans le monde, & en prenant bien garde qu'il ne perde rien par sa libéralité. Fait-il quelques honnêtetez, n'oubliez jamais de l'en dédommager, & même avec usure. Faites-lui voir nettement, qu'en obligeant les autres, il ne se fait aucun tort à lui-même, mais qu'au contraire, il s'attire par-là des honnêtetez, de la part de ceux auxquels il en fait, & ceux qui sont témoins de sa générosité. Inspirés à vos

Enfans une émulation qui les engage à se disputer la prééminence sur cet article. Par ce moyen , après que par une constante pratique ils auront acquis la facilité de partager entr'eux ce qu'ils ont , ils pourront y être portez par une bonté qui leur deviendra habituelle , jusqu'à se faire un plaisir & un honneur d'être obligeans , civils , & généreux.

Si l'on doit inspirer la libéralité aux Enfans , à plus forte raison faut-il avoir soin d'empêcher qu'ils ne violent les règles de la *Justice* : & toutes les fois qu'ils en viennent là , il faudroit les ramener à leur devoir , & s'il est nécessaire , les censurer fortement pour s'en être écartez.

Comme nos premières actions sont plutôt dirigées par l'amour propre , que par la Raison ou par la réflexion , il n'est pas étonnant que celles des Enfans passent aisément les véritables bornes de la Justice , qui dans l'esprit sont le résultat d'une Raison cultivée & d'une profonde méditation. Et plus ils sont sujets à se méprendre à cet égard , plus il faut les observer soigneusement , & prendre connoissance de la moindre faute qu'ils commettent contre la Justice , qui est la base & le soutien de la Société humaine , & (1) cela dans les choses

(1) Ce que *Montagne* , dit à ce propos , peut servir ici de commentaire. „ C'est une très-dangereuse institution , dit il , d'excuser ces vilaines inclinations , „ par la foiblesse de l'age & légèreté du sujet. Premièrement , c'est nature qui parle : de qui la voix est „ lors plus pure & plus naïve , qu'elle est plus grosse „ & plus neuve. Secondement , la laideur de la pitié „ ne dépend pas de la différence des écus aux

les moins considérables , tant afin de les instruire sur ce grand point , que pour prévenir de mauvaises habitudes. Car s'ils commencent à tromper en jouant aux noix ou aux épingles , qu'on les laisse faire , ils passeront bien-tôt à de plus grandes fourberies , & seront en danger de se corrompre entièrement le cœur , & de devenir de vrais mal-honnêtes gens. Dès qu'on découvre dans leurs actions la moindre marque d'injustice , leurs Parens & leurs Gouverneurs doivent supprimer ce penchant , en leur faisant connoître que cette découverte leur causent beaucoup de surprise & d'horreur. Mais parce que les Enfans ne sauroient bien comprendre ce que c'est qu'injustice , que lorsqu'ils entendent ce que c'est que le *Droit de propriété* , & comment les particuliers viennent à l'acquérir ,

„ épingles , elle dépend de soi. Je trouve bien plus ju-
 „ ste de conclure ainsi : Pourquoi ne tromperoit-il
 „ aux écus , puisqu'il trompe aux épingles ? que ,
 „ comme ils font : ce n'est qu'aux épingles , il n'au-
 „ roit garde de le faire aux écus. Il faut apprendre
 „ soigneusement aux Enfans de haïr les vices de leur
 „ propre contexture , & leur en faut apprendre la natu-
 „ relle difformité , à ce qu'ils les voyent non en leur
 „ action seulement , mais sur tout en leur cœur : que
 „ la pensée même leur en soit odieuse , quelque mas-
 „ que qu'ils portent. Je sçai bien que pour m'être duit
 „ en ma puérilité , de marcher toujours mon grand &
 „ plein chemin , & avoir à contre cœur de meler ni
 „ tricoterie ni finesse à mes jeux enfantins ; (comme
 „ de vrai il faut noter que *Les Jeux des Enfans ne sont*
 „ *pas Jeux* , & les faut juger en eux comme leurs plus
 „ sérieuses actions) n'est passé tems si léger où je n'a-
 „ porte du dedans , & d'une propension naturelle &
 „ sans étude , une extrême contradiction à tromper ,
 „ *Essais* , Liv. I. Chap. XXII.

le plus sûr moyen d'assurer la probité des Enfans, c'est d'en établir de bonne heure les fondemens sur la Libéralité, en les accoutumant à partager facilement avec d'autres tout ce qu'ils ont, ou qu'ils aiment le plus. C'est ce qu'on peut leur apprendre avant qu'ils ayent assez de jugement, & de connoissance du Langage, pour se faire des idées distinctes de la *Propriété*, & pour savoir ce qui leur appartient par un droit particulier qui excluë toute autre personne d'y rien prétendre. Et comme les Enfans ne possèdent guère que des choses qui leur ont été données, & pour l'ordinaire par leurs Parens, on peut d'abord leur enseigner à ne prendre, ou retenir que ce qui leur est donné par ceux à qui ils supposent qu'elles appartiennent véritablement. Ensuite, à mesure que leur Jugement se perfectionne, on peut leur proposer d'autres règles & d'autre cas de Justice, concernant le *Mien* & le *Tien*. Que si l'on s'aperçoit qu'ils commettent quelque acte d'injustice, non par erreur, mais à dessein, & qu'on ne puisse les corriger de cette mauvaise inclination par de legeres censures & par la honte, il faut recourir à de plus forts remèdes. Leur Pere ou leur Précepteur doivent en ce cas-là leur prendre quelque chose dont ils font cas & qu'ils croient leur appartenir, ou ordonner à quelqu'autre personne de s'en saisir; & par là leur faire sentir le peu de profit qu'ils doivent attendre de la liberté qu'ils prennent de s'emparer injustement du bien d'autrui; tandis qu'il y a dans le monde des gens

plus forts qu'eux , & en plus grand nombre. Mais si l'on prend soin de leur inspirer de bonne heure une véritable horreur pour ce vice , comme je croi qu'on peut le faire , c'est-là le moyen le plus naturel de les empêcher de commettre un crime si honteux ; & ce sera un meilleur préservatif contre cette espèce d'injustice que toutes les considérations tirées de l'intérêt : car les habitudes opèrent plus constamment & avec plus de facilité que la Raison , qui , lorsqu'on en a le plus de besoin , est rarement consultée , & plus rarement suivie.

Fin du premier Tome.



Traduit de l'Anglois de M. LOCKE,

CINQUIÈME EDITION.

Sur l'Édition Angloise publiée après la mort de
l'Auteur, qui l'avoit revûë, corrigée, &
augmentée de plus d'un tiers.

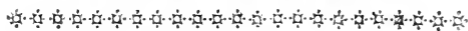


Chez HERMANUYTWERF.






D E
L'EDUCATION
D E S
E N F A N S.



S E C T I O N XIII.

*Qu'il ne faut pas souffrir que les Enfants
s'accoutument à pleurer.*

§ CXIII.  Es Enfants pleurent fort facilement. C'est une méchante coûtume qu'il ne faut pas leur laisser prendre, non-seulement à cause du bruit tout-à-fait désagréable & choquant que cette criailerie répand dans la Maison, mais pour des raisons encore plus importantes qui concernent les Enfants eux-mêmes, à qui nous devons sur-tout avoir égard dans leur Education.

Les pleurs des Enfants sont de deux sortes: ou ils font l'effët de leur humeur opi-

194 DE L'ÉDUCATION
niâtre & impérieuse , ou de l'inclination
qu'ils ont à se plaindre pour le moindre
mal qu'ils ressentent.

1. Ils sont fort souvent de la première
espèce. En ce cas-là les Enfans ne pleu-
rent que pour se faire obéir ; & leurs lar-
mes sont une preuve sensible de leur in-
solence , & de leur opiniâtreté. Comme
ils n'ont pas le pouvoir de faire ce qu'ils
souhaitent , ils veulent maintenir par
leurs cris & par leurs larmes le droit qu'ils
s'imaginent avoir de faire tout ce qui leur
vient en fantaisie. Ils prétendent par-là re-
vendiquer ce droit , & donner , en quel-
que sorte , acte de leurs plaintes contre
l'oppression & l'injustice de ceux qui leur
refusent ce qu'ils ont envie d'avoir.

§. CXIV. 2. En second lieu , les pleurs
des Enfans sont quelquefois l'effet d'un
mal réel , qui les oblige à se plaindre.

Si l'on y prend bien garde , on peut
discerner ces deux différentes sortes de
pleurs à l'air , au regard , à la contenance ,
& particulièrement au ton de voix de ce-
lui qui se plaint. Mais il ne faut point
permettre aux Enfans de verser des lar-
mes par aucune de ces deux raisons , bien
loin de les y inciter.

1. Pour les pleurs qui viennent d'opi-
niâtreté ou d'emportement , il ne faut
point les souffrir dans les Enfans , car ce
seroit flatter leurs desirs , & entretenir en
eux ces dangereuses passions que nous de-
vons principalement avoir en vûe de dé-
raciner de leurs cœurs. Que s'il arrive ,
comme on le voit souvent , qu'un Enfant

viennent à pleurer en recevant quelque correction , cela anéantit dès-lors tous les bons effets que la correction pourroit produire ; car un châtiment qui laisse les Enfans dans cette rébellion déclarée , ne sert qu'à les rendre plus méchans. Qu'on fasse des défenses aux Enfans , qu'on leur inflige des châtimens tant qu'on voudra , tout cela est mal appliqué & inutile , s'il ne sert point à dompter actuellement leur volonté , s'il ne leur apprend point à vaincre leurs passions ; & si durant leur première jeunesse il ne leur fait recevoir avec soumission les remontrances de leurs Pères , pour les disposer par ce moyen à exécuter ce que leur propre Raison leur dictera dans la suite. Si après les avoir contrecarrez en quelque chose , on leur laisse la liberté d'en témoigner leur mécontentement par des larmes , ils se confirment par-là dans leurs inclinations , & dans leur mauvaise humeur , leurs pleurs étant comme une déclaration du droit qu'ils prétendent avoir de se conduire à leur fantaisie , & un signe de la résolution qu'ils prennent de satisfaire leurs desirs , à la première occasion. Et d'ici vous pouvez tirer une nouvelle raison de ne battre que rarement vos Enfans ; car toutes les fois que vous en venez à cette extrémité , ce n'est pas assez de les fouïeter ou de les battre simplement , mais il faut continuer de les châtier jusqu'à ce que vous ayez fait plier leur volonté ; & que par leur soumission ils soient devenus sensibles à la correction , ce que vous recon-

noîtrez sans peine à la maniere dont ils obéïront à l'ordre que vous leur ferez d'arrêter leurs pleurs. Sans cela , le châtiment qu'on inflige aux Enfans n'est qu'une pure tyrannie, soutenuë & animée par la passion : ce n'est plus une correction , mais une véritable cruauté qui vous porte à maltraiter leur Corps sans faire aucun bien à leur Ame. Comme ceci nous fournit une raison de ne battre les Enfans que fort rarement , il engage aussi les Enfans à éviter d'être battus. Car lors qu'on vient à les châtier , si on le faisoit comme je viens de dire , sans emportement , d'une maniere modérée , mais qui produit pourtant son effet , non tout d'une suite , mais lentement & par intervalles , en mêlant toujours les raisonnemens aux coups, & en remarquant l'impression que cela fait sur leur esprit ; & qu'on cessât entierement de les battre , lorsque le châtiment les auroit rendus souples , & leur auroit inspiré un véritable déplaisir de leur faute ; si, dis-je, l'on s'y prenoit de cette maniere , il arriveroit rarement qu'il fût nécessaire de leur infliger de nouveau un semblable châtiment , car dès-lors ils prendroient soin d'éviter les fautes qui pourroient les y exposer. D'ailleurs comme par ce moyen le châtiment ne seroit point perdu pour être trop leger ou pour avoir été sans effet , aussi ne seroit-il pas à craindre qu'il fût trop rude , si on cessoit de battre un Enfant , dès qu'on s'aperçoit que le châtiment a fait une salutaire impression sur son Esprit ; car puisque , soit en censu-

rant , soit en battant les Enfans , on doit toujours être aussi modéré qu'il est possible , lorsqu'on fait l'une ou l'autre de ces choses dans le feu de la colere , on garde rarement cette modération , mais au contraire on s'emporte ordinairement au-delà des justes bornes , quoi qu'au fond tout cela ne suffise pas pour produire l'effet qu'on desire.

§. CXV. En second lieu , la plûpart des Enfans sont portez à pleurer pour le moindre mal qu'ils ayent. Ils se plaignent , ils crient au moindre accident qui leur arrive ; & il y en a peu qui évitent cet écueil , car comme c'est-là le premier moyen naturel qu'ils ayent de faire connoître leurs souffrances ou leurs nécessitez avant qu'ils puissent parler , la pitié qu'on se croit obligé d'avoir pour eux dans cet âge tendre & infirme , les entretient dans cette foiblesse , & les engage à continuer de recourir aux larmes , long-tems après qu'ils savent parler. C'est sans doute le devoir de ceux qui sont auprès des Enfans , d'avoir pitié d'eux lorsqu'ils souffrent quelque douleur , mais nullement de le leur témoigner. Secourez-les , soulagez-les autant qu'il vous sera possible , mais ne leur faites point paroître que vous êtes sensiblement touché de leurs maux. Ces plaintes attendrissent le cœur , & sont cause que le moindre mal qui leur arrive , pénètre fort avant dans cette partie qui seule est capable de sentiment , & y fait une playe plus profonde qu'il ne feroit autrement. Il faut que les Enfans s'endurcissent contre toute sorte de maux , &

sur tout, contre (1) ceux du Corps. Ils ne doivent être sensibles qu'à la honte, & à ce qui intéresse l'honneur. Le grand nombre d'accidens fâcheux, auxquels notre vie est exposée, nous oblige à n'être pas trop frapés de quelque petit mal particulier. Tout ce qui ne touche point notre Ame, ne fait qu'une legere impression, & ne nous cause qu'une très-petite incommodité; ce n'est que la sensibilité de notre Esprit qui produit & qui perpétue le mal. La fermeté & l'insensibilité de l'Ame est le meilleur bouclier que nous puissions opposer aux maux & aux accidens ordinaires de la vie; & comme c'est par l'exercice & par la coûtume qu'on peut acquérir cette vigueur de tempérament, mieux que par aucun autre moyen, il faut commencer au plûtôt à s'endurcir contre la douleur. Heureux celui qui y a été accoûtumé de bonne heure. Comme les larmes servent

(1) „ Qui d'un Enfant, dit Montagne, en veut faire
 „ un homme de bien, sans doute il ne le faut épar-
 „ gner en cette jeunesse, & faut souvent choquer les
 „ règles de la Médecine :

Horat.

Ib. III.

Od. II. 5.

Vitamque sub dio & trepi dii agat.

In rebus.

„ Ce n'est pas assez de lui roidir l'Ame, il lui faut
 „ aussi roidir les muscles; elle est trop pressée, si elle
 „ n'est secondée, & a trop à faire seule de tourner à
 „ deux offices. — J'ai vû des hommes, des fem-
 „ mes & des entans, ainsi nez qu'une bastonnade leur
 „ est moins qu'à moi une chequenaude, qui ne reinvent
 „ ni langue ni sourcil aux coups qu'on leur donne —
 „ Or l'accouëtumance à porter le travail, est accouët-
 „ tumance à porter la douleur: *labor Callum obducit*
 „ *dolori*. Il le faut rompre à la peine & àpreté des exer-
 „ cices, pour le dresser à la peine & àpreté de la
 „ dislocation de la colique, &c. ESSAIS Liv. I, Ch.
 XXV.

plus qu'aucune autre chose que je sache à augmenter dans les enfans cette mollesse d'esprit qu'il faut prévenir ou surmonter, lorsqu'elle paroît, aussi n'y a-t'il rien qui puisse mieux la réprimer & l'anéantir entièrement que de les empêcher de s'abandonner aux plaintes. Lorsqu'il leur arrive de se faire du mal en tombant ou en heurtant contre quelque chose, au lieu de leur témoigner qu'on en est touché, il faut leur dire d'y retourner, & par-là on les guérira mieux de leur chute qu'en les querellant, ou en les plaignant. Enfin quels que soient les coups qu'ils reçoivent, arrêtez leurs pleurs tout aussi-tôt : par ce moyen ils seront plus tranquilles sur l'heure, & deviendront moins sensibles pour l'avenir.

§. CXVI. Quant à la première espèce de pleurs, dont j'ai déjà parlé, il faut employer la sévérité pour les arrêter; & si un regard ou un ordre exprès ne peuvent le faire, il en faut venir aux coups. Car comme ces pleurs procèdent d'orgueil, d'opiniâtreté, & de malice, il faut dompter la volonté, où est la source du mal, & la faire plier par des moyens qui soient capables de produire cet effet. Mais pour les pleurs de cette dernière espèce, lesquels pour l'ordinaire viennent d'une cause tout-à-fait opposée, savoir d'une trop grande sensibilité, il faut recourir à des moyens plus doux pour les faire cesser. D'abord, le meilleur seroit peut-être de proposer aux Enfans qui pleurent, des raisons pour les obliger à se taire, ou de détourner leurs pensées sur quelque nouvel objet, ou bien

de se moquer de leurs plaintes. Mais ici il faut avoir égard aux circonstances de la chose, & au tempérament particulier de l'Enfant. On ne sauroit donner sur cela des règles précises & invariables ; c'est une chose qu'il faut laisser à la prudence des Parens ou des Gouverneurs. Mais je croi pouvoir dire en général , qu'il faudroit blâmer constamment les Enfans qui pleurent par trop de sensibilité, & qu'un Pere par ses regards, par ses paroles & par son autorité devoit toujours faire cesser actuellement leurs larmes, en mêlant à ses regards, ou à ses paroles un plus grand degré de sévérité, selon que l'Enfant est plus âgé, ou d'une humeur plus rétive.

XIV. *De la Crainte & du Courage :
moyen d'inspirer ce dernier aux En-
fans.*

si un **§. CXVII.** **L**A Lâcheté & le Coura-
 ge ont une liaison si étroi-
 te avec les Qualitez dont je viens de par-
 ler, qu'il ne sera pas mal d'en toucher
 ici un mot en passant. La Crainte est une
 Passion qui bien ménagée a ses usages. Et
 quoique pour l'ordinaire l'amour de no-
 tre propre conservation rende cette Pas-
 sion assez vigilante en nous, & la maintien-
 ne dans un assez haut point, il peut ar-
 river pourtant qu'on tombe dans l'extrê-
 mité oposée, & qu'on pêche par trop de
 hardiesse : car il est aussi déraisonnable d'être
 téméraire & insensible au danger, que

Enfant se jette témérairement dans le péril, ce qu'il faut faire pour le corriger de ce défaut.

de trembler & de frémir à l'approche du moindre mal.

La crainte nous a été donnée pour exciter notre application, & pour nous tenir en garde contre les approches du Mal : ie forte que ne craindre point un mal prêt à éclater, & ne pas juger sainement de l'importance d'un danger, mais s'y précipiter aveuglement sans considérer quelles en peuvent être les suites, c'est agir en Bête féroce, & non pas comme une Créature raisonnable. Ceux qui ont des Enfants de ce tempérament, n'ont qu'à leur ouvrir un peu les yeux, en les engageant à consulter la Raison, dont ils seront bientôt disposez à écouter les avis par l'amour de leur propre conservation, à moins que quelqu'autre Passion ne les force (comme il arrive d'ordinaire) à courir à bride abattue dans le Danger. L'aversion pour le Mal nous est si naturelle, que personne, je pense, ne peut s'empêcher de la craindre; la Crainte n'étant autre chose qu'une inquiétude causée en nous par la pensée qu'il peut nous arriver quelque chose de fâcheux. Ainsi l'on peut assurer que toutes les fois qu'un homme se jette dans quelque danger, c'est ou par ignorance ou parce qu'il est maîtrisé par quelque autre Passion plus impérieuse que la Crainte. Car personne n'est si ennemi de soi-même, qu'il s'expose au mal de gayeté de cœur, & qu'il recherche le danger pour l'amour du danger même. Si donc on s'aperçoit que c'est l'orgueil, la vaine gloire, ou l'emportement qui étouffent la Crainte

dans un Enfant, ou qui l'empêchent d'écouter ses conseils, il faut réprimer ces passions par des moyens convenables, afin qu'un peu de réflexion puisse modérer son ardeur, & l'obliger à confiderer sérieusement en lui-même si l'entreprise mérite qu'il s'expose au danger qui en est inséparable. Mais comme c'est une faute que les Enfans commettent rarement, je ne m'arrêterai pas à indiquer en détail les moyens de les en corriger. Les Enfans sont communément sujets au défaut opposé, qui est un manque de fermeté; & par conséquent il sera nécessaire d'insister particulièrement

Moyen sur cet article.

Moyen
d'inspirer
du
courage
aux En-
fans.

§. CXVII. La force d'Esprit est comme le soutien & le rempart de toutes les autres vertus; & sans le Courage à peine peut-on demeurer ferme dans son devoir, & remplir le caractère d'un véritable honnête-homme.

Le Courage qui fortifie l'homme contre les périls qu'il appréhende, & contre les maux qu'il sent actuellement, est d'un grand usage dans l'état où nous vivons sur la Terre, exposez de tous côtez à tant de différens affauts. C'est pourquoi il est fort nécessaire que les Parens prennent soin d'armer leurs Enfans de ce bouclier aussi-tôt qu'ils peuvent. J'avoué que le tempérament naturel est d'un grand secours dans cette affaire. Mais lors même qu'il vient à manquer, & que le cœur est de lui-même foible & timide, on peut encore le rendre par art plus ferme & plus hardi. J'ai déjà remarqué ce qu'il faut faire pour

empêcher que le courage des Enfans ne soit amoli & abattu par des idées effrayantes dont on leur frappe l'Esprit, lorsqu'ils sont encore tout jeunes, & par l'habitude qu'on leur laisse prendre de s'abandonner aux plaintes pour le moindre mal qu'ils souffrent. Voyons maintenant de quelle manière nous pourrions endurcir leur tempérament, & leur élever le cœur lorsque nous les trouvons d'un naturel trop timide.

La véritable valeur consiste, si je ne me trompe, à se posséder tranquillement soi-même, & à demeurer constamment attaché à son devoir, de quelque mal qu'on soit pressé, & à quelque danger qu'on soit exposé. Il y a si peu d'hommes faits qui arrivent à ce point de perfection, que nous ne devons pas l'attendre des Enfans. Cependant il y a moyen de gagner quelque chose sur eux à cet égard : & qui s'y prendra comme il faut, pourra par des degrez insensibles les mener plus loin qu'on ne fauroit croire.

C'est peut-être à cause qu'on néglige si fort les Enfans sur cet important article quand ils sont jeunes, qu'il y a si peu d'hommes faits qui possèdent cette Vertu dans toute son étendue. Je ne devrois pas dire ceci au milieu d'une Nation si naturellement brave que la nôtre, si je croyois que la véritable Valeur ne consistât qu'à montrer du courage dans un champ de bataille, & à mépriser la vie en présence de Ennemis. Ce n'en est pas, je l'avoué, une des moindres parties, & l'on ne peut

refuser à cette espèce de courage les louanges & les honneurs qui sont toujours dûs à ceux qui exposent leur vie pour le service de leur País. Mais ce n'est pourtant pas tout. Les dangers nous attaquent ailleurs que dans un champ de bataille ; & quoique la mort soit le plus épouvantable de tous les Objets , la Douleur , le Mépris & la Pauvreté ne laissent pas d'avoir un air affreux , & très-capable de déconcerter la plûpart des hommes qui voyent ces Maux tout prêt à fondre sur eux : & s'il se trouve des gens qui en méprisent quelques-uns , ils sont pourtant fort épouvantez du reste. Cependant la véritable valeur est préparée à toute sorte de périls. Je n'entens pas par-là qu'elle ne doive être susceptible d'aucun degré de crainte : car où le danger paroît , il produit quelque appréhension dans tout esprit qui n'est pas entierement stupide. Nous devrions reconnoître le danger par tout où il est véritablement ; & avoir un degré de crainte qui servit à nous tenir éveillés , à exciter notre attention , notre vigueur , & notre industrie , mais sans nous empêcher de faire tranquillement usage de notre Raison , & d'exécuter tout ce qu'elle nous suggere.

La premiere chose qu'il faut faire pour procurer aux Enfans cette noble fermeté , c'est , comme il a été dit ci-dessus , d'empêcher soigneusement que leur Ame ne soit frappée , durant leur premiere jeunesse , d'aucune idée effrayante , ou par des discours capables de les épouvanter , ou par quelque Objet terrible , présenté inopinément

à leur vûë pour les surprendre. Bien souvent on cause par là un si grand désordre dans les Esprits, qu'ils n'en reviennent jamais, de sorte qu'à la moindre suggestion ou aparence de quelque idée effrayante, les Esprits se dissipent encore, & retombent dans un pareil désordre, le Corps s'affoiblit, l'Âme se trouble, & l'Homme est à peine capable d'aucune action raisonnable. D'où que cela vienne, ou d'un mouvement habituel des Esprits animaux produit par la premiere impression violente qu'ils ont reçüe, ou de quelque changement arrivé à la constitution de l'Enfant, d'une maniere encore plus inexplicable, le fait est certain. Car on voit tous les jours des exemples de personnes qui durant tout le cours de leur vie ont l'Esprit foible & timide, pour avoir été épouvantez dans leur jeunesse. Il ne faut donc rien négliger pour prévenir cet inconvenient.

Ce qu'on doit faire après cela, c'est d'accoutumer insensiblement les Enfans aux Objets qui leur causent le plus de frayeur; mais en prenant bien garde de ne pas aller trop vite, & de ne pas entreprendre cette cure trop tôt, de peur d'augmenter le mal au lieu de le guérir. Il est aisé d'éloigner toute sorte d'Objets effrayans de la vûë des Enfans qui sont encore à la mamelle; car jusqu'à ce qu'ils puissent parler & comprendre ce qu'on leur dit, il seroit inutile de leur proposer des raisons pour leur faire voir qu'il n'y a rien à craindre de la part de ces Objets effrayans que nous voudrions leur rendre

familiers en les aprochant tous les jours plus près d'eux par des degrés insensibles. Mais avec tout cela, s'il arrive qu'un Enfant qui est encore à la mammelle, ait été choqué de la vûë de certaines choses qu'on ne peut pas commodément dérober à sa connoissance, & qu'il donne des signes de crainte toutes les fois qu'elles paroissent devant ses yeux, il faut en ce cas-là, employer toute sorte de moyens pour diminuer sa frayeur, ou en détournant ses pensées ailleurs, ou en joignant à ces Objets des images plaisantes & agréables à voir, jusqu'à ce qu'ils lui soient devenus si familiers qu'ils ne lui fassent plus aucune peine.

Il est, ce me semble, assez facile d'apercevoir, que tous les Objets visibles qui ne blessent pas les yeux, sont tout-à-fait indifférens à des Enfans nouvellement nez; & que d'abord ils ne sont pas plus épouvantés de la présence d'un More ou d'un Lion, que de la vûë de leur Nourrice ou d'un Chat. Qu'est-ce donc qui dans la fuite leur fait craindre des choses d'une certaine figure & d'une certaine couleur? Rien que l'appréhension du mal que ces choses peuvent leur faire. Je croi pour moi, qu'un Enfant qui tetteroit tous les jours une nouvelle Nourrice, ne seroit non plus épouvanté de ce continuel changement de visages à six mois qu'à l'âge de soixante ans. Ainsi, la raison pourquoi il ne veut pas aprocher d'un Erranger, c'est qu'ayant été accoûtumé à ne recevoir de la nourriture & des caresses que d'une ou de deux person-

nes qui font ordinairement auprès de lui , il appréhende qu'en venant entre les bras d'un Etranger , il ne soit privé de ce qui lui donne du plaisir & le nourrir , & qui pourvoit sans cesse à des besoins , qu'il ressent fort souvent. C'est par la même raison qu'il a peur , quand sa nourrice n'est pas avec lui.

La seule chose que nous appréhendons naturellement , c'est la douleur ou la privation du plaisir. Et parce que ces deux choses ne sont attachées à aucune figure , couleur ou grandeur des Objets visibles , nous ne sommes épouvantés d'aucuns de ces Objets qu'après qu'ils ont causé de la douleur , ou qu'on nous a persuadé qu'ils pourront nous faire du mal. L'agréable lueur de la flamme & du feu charme si fort les Enfans que lorsqu'ils voyent du feu pour la première fois , ils ont toujours envie de l'empoigner. Mais après qu'une constante expérience les a convaincus par la douleur piquante que le Feu leur a causé , combien il est cruel & impitoyable , ils craignent de le toucher , & l'évitent avec un très-grand soin. Tel étant le fondement de la Crainte , il n'est pas mal-aisé de trouver d'où elle naît , & de quels moyens on doit se servir pour la dissiper , lorsqu'elle est produite par des Objets dont on s'allarme à fausses enseignes. Et lorsque l'Ame est une fois aguerrie contre ces Objets , & qu'elle a remporté une véritable victoire sur elle-même , & sur ses frayeurs ordinaires dans de petites occasions , elle est dès-là fort bien disposée à

affronter des périls plus réels. Votre Enfant fremit & prend la fuite à la vûë d'une Grenouille: faites prendre une Grenouille à une autre personne, & lui ordonnez de la mettre à une bonne distance de votre Enfant. Accoûtumez-le premierement à jeter les yeux dessus, & quand il peut la regarder sans peine, à la souffrir plus près de lui, & à la voir sauter sans émotion: après cela, faites-la lui toucher legèrement pendant qu'un autre la tient ferme entre ses mains, continuant ainsi par degrés à lui rendre cet animal familier, jusqu'à ce qu'il puisse le manier avec autant d'assurance qu'il manie un Papillon ou un Moineau. Par la même méthode vous pourrez affranchir votre Enfant de toute autre frayeur chimerique, si vous prenez bien garde de n'aller pas trop vite, & que vous n'exigiez point de lui un nouveau degré d'assurance, avant qu'il soit entièrement confirmé dans celui qui précède immédiatement. C'est ainsi qu'il faut tâcher de discipliner ce jeune soldat, prenant soin d'ailleurs de ne pas lui faire regarder plus de choses comme dangereuses qu'il n'y en a effectivement. Remarquez-vous qu'il soit plus épouvanté de certains Objets qu'il ne devroit, engagez-le peu à peu à les envisager de près, jusqu'à ce que libre de crainte, il sorte triomphant de cette espèce de combat. En remportant souvent de telles victoires, il verra que les maux ne sont pas toujours si réels ou si grands que la peur nous les représente; & que le vrai moyen de les évi-

ter, n'est pas de fuir, de se laisser troubler, confondre & abbattre par la crainte dans les occasions où notre réputation & notre devoir nous obligent à ne pas abandonner l'entreprise que nous avons en main.

Mais puisque la douleur est le grand fondement de la crainte des Enfans, si vous voulez les fortifier contre la crainte & le danger, accôûtez-les à souffrir la douleur. Cette expedient paroîtra peut-être fort inhumain à des Peres & à des Meres, tout penetrez de tendresse pour leurs Enfans. Et la plûpart trouveront qu'il est contre toute raison d'exposer un Enfant à la douleur pour tâcher de lui en rendre le sentiment plus suportable. « C'est peut-être un bon moyen, me dira-t'on, de » lui inspiter de l'averfion pour celui qui » le fera souffrir, mais comment est-il » possible qu'on puisse jamais l'accôûter par là à souffrir sans répugnance? » Etrange méthode! Vous ne voulez pas » qu'on fouette ni qu'on châtie les Enfans » pour les fautes qu'ils viennent à commettre; & vous voudriez qu'on les tourmentât pour le plaisir de les tourmenter, dans le tems qu'ils s'acquittent fort bien de leur devoir. » Je ne doute point qu'on ne me fasse de pareilles Objections, & qu'on ne m'accuse de détruire ici moi-même ce que j'ai établi ailleurs. J'avoué que ce que je propose ici d'accôûter les Enfans à souffrir la douleur, doit être ménagé avec beaucoup de discretion; c'est pourquoi c'est un bonheur qu'il ne soit

aprouvé que de ceux qui examinent & pénètrent exactement les raisons des choses. Je ne serois pas d'avis qu'on battit beaucoup les Enfans pour les fautes qui leur échappent, parce que je ne voudrois pas qu'ils regardassent la douleur du Corps comme la plus grande des punitions. Et par la même raison je voudrois, que, lorsqu'ils font leur devoir, ils fussent exposez quelquefois à la douleur, afin qu'ils pussent s'accoutumer à souffrir la douleur sans la considérer comme le plus grand mal qui puisse leur arriver. L'exemple de *Sparte* suffit pour montrer, combien l'Éducation est capable de perfectionner les jeunes-gens à cet égard : & quiconque en est venu à ce point, de ne pas regarder la douleur du Corps comme le plus grand des maux, ou comme ce qu'il doit le plus appréhender, n'a pas fait de petits progrès dans la Vertu. Du reste, je ne suis pas si fou que de proposer l'usage de la Discipline de *Sparte*, dans ce siècle, & sous un Gouvernement tel que le nôtre; mais je ne laisserai pas de dire que le vrai moyen d'inspirer aux Enfans du courage & de la résolution tout le reste de leur vie, c'est de les accoutumer peu-à-peu à souffrir patiemment & sans se troubler quelques degrés de douleur.

Pour cet effet, il faut en premier lieu ne pas leur témoigner qu'on les plaint, ni leur permettre de se plaindre eux-mêmes pour le moindre petit mal qu'ils souffrent.

* Ci-dessus. Mais c'est de quoi j'ai déjà parlé * ailleurs.
s. c. xv. L'on doit après cela, les exposer tout

exprès la douleur. Mais il faut prendre son tems, & n'en venir là que lorsque l'Enfant est de bonne humeur, & qu'il est persuadé de l'affection de celui qui le traite de cette maniere. On doit encore prendre bien garde de ne pas donner en cette occasion la moindre marque de colere ou de chagrin, non plus que de compassion ou de repentir, & sur tout de ne pas charger l'Enfant de plus qu'il ne peut endurer sans gronder, ou sans regarder sous l'idée de punition le mal qu'on lui fait souffrir. J'ai vû donner de bons coups de gaule, avec le ménagement & les circonstances que je viens de dire, à un Enfant qui n'en faisoit que rire, quoiqu'il n'eût pû s'empêcher de verser des larmes & d'être sensiblement affligé; si la même personne qui lui donnoit ses coups, lui eût dit un mot un peu rude, ou l'eût regardé avec froideur pour le punir de quelque faute. Persuadez une fois votre Enfant par vos soins & par des marques constantes d'affection, que vous l'aimez parfaitement: & soyez sûr que vous pourrez l'accôûtumer par degrez à endurer, sans aucune répugnance & sans se plaindre, des choses fort pénibles & fort rudes que vous trouverez à propos de lui imposer. Ce qu'on voit faire tous les jours aux Enfans qui sont à jouïer ensemble, suffit pour vous en convaincre. Plus vous trouverez votre Enfant tendre & délicat, plus vous devez tâcher de l'endurcir à la peine, de la maniere que je viens de dire. Dans cette affaire le grand point consiste à

commencer d'abord par quelque chose qui ne soit pas fort pénible, & à continuer par des degrés insensibles, dans le tems que vous riez, que vous badinez avec lui, & que vous le louiez. Car s'il en vient une fois, à se croire assez récompensé des fatigues ou de la douleur qu'il endure, par les éloges qu'on donne à son courage, & à trouver un sujet de gloire dans ces épreuves de fermeté, en sorte qu'il aime mieux passer pour brave & hardi, que d'éviter une petite douleur, ou de succomber lâchement à ses atteintes, comptez hardiment qu'avec le tems & par le secours de sa raison qui se fortifie tous les jours, vous pourrez vaincre sa timidité, & corriger la foiblesse de sa complexion. A mesure qu'il devient plus grand, poussez-le à des entreprises plus hardies que celles où son temperament le porte naturellement; & si vous remarquez qu'il évite de tenter une chose dont il y a lieu de croire qu'il pourroit fort bien venir à bout, s'il avoit le courage de l'entreprendre, donnez-lui d'abord quelque assistance, & tâchez par degré de l'y engager par un motif d'honneur; jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis plus de fermeté par la pratique, il puisse faire la chose sans aucune peine: auquel cas ne manquez pas de le combler de loüanges, & de lui faire sentir qu'il s'attire par là l'estime de tous ceux qui le connoissent. Après qu'il aura acquis par ce moyen assez de résolution pour n'être pas détourné de ce qu'il doit faire, par la crainte du danger, & que

dans des rencontres imprévûës ou hazardeuses, la peur ne mettant plus son Esprit & son Corps en désordre, ne lui ôtera ni la capacité ni la volonté d'agir, dès lors on peut assurer qu'il a tout le courage qui convient à une Créature raisonnable Et c'est cette fermeté de Corps & d'Esprit qu'on devroit tâcher de produire dans les Enfans par l'usage, à mesure que l'occasion s'en presente naturellement.

XV. *Qu'il faut corriger les Enfans de l'inclination qu'ils ont à la cruauté.*

§. CXIX. JE parlerai maintenant d'un vice que j'ai souvent remarqué dans les Enfans, c'est que, lorsqu'ils ont en leur puissance quelque pauvre Animal, ils sont portez à le maltraiter. S'il leur tombe entre les mains de petits Oiseaux, des Papillons & autres petites Bêtes, il arrive souvent qu'ils les tourmentent; & les traitent avec la dernière cruauté, & cela avec une espee de plaisir. Je serois d'avis qu'on observât les Enfans sur cet article; & que si l'on découvre qu'ils soient sujets à cette espee de cruauté, on leur aprît à tenir une conduite toute opposée; car la coûtume de tourmenter & de tuer des Bêtes, les rendra insensiblement durs & cruels à l'égard des hommes. Ceux qui se plaisent à faire souffrir des créatures qui leur sont inférieures, ou à les tuer, ne seront pas fort portez à avoir pitié de celles qui sont de leur espee. C'est sur cela qu'est fondé

l'usage établi en *Angleterre* d'exclure les Bouchers du nombre des Jurez choisis pour les affaires criminelles où la condamnation emporte sentence de mort. Il faut donc prendre soin d'élever d'abord les Enfants de telle sorte qu'ils ayent horreur de tuer ou de tourmenter des animaux; & leur apprendre à ne pas gâter ou détruire la moindre chose, si ce n'est pour la conservation ou pour le bien d'une autre chose qui soit d'une nature plus excellente. Et certainement, si chaque homme en particulier se croyoit obligé de contribuer autant qu'il est en son pouvoir, à la conservation de tout le Genre Humain, comme en effet c'est là le Devoir de tous les hommes, & le vrai Principe sur lequel nous devrions tous régler notre Religion, notre Politique, & notre Morale, le Monde seroit bien plus tranquille & plus civilisé qu'il n'est.

Mais pour revenir à mon sujet, je ne puis m'empêcher de louer ici la prudence & la douceur d'une Femme de ma connoissance. Elle avoit accoutumé de satisfaire toutes les petites envies de ses Filles, de leur donner des Chiens, des Ecuireux, des Oiseaux, & autres petites Bêtes qui servent d'amusement aux jeunes Filles. Mais lorsqu'elles avoient une fois ces Animaux en leur puissance, elle les obligeoit à les bien entretenir, & à prendre garde que rien ne leur manquât, ou qu'ils ne fussent point maltraitez: & si elles négligeoient d'en prendre soin, cela leur étoit compté pour une grosse fau-

e : bien souvent on leur ôtoit ces petites Bêtes, ou du moins on les censuroit pour leur négligence. Par ce moyen ces jeunes Filles aprenoient de bonne heure à être exactes, & à avoir l'humeur douce & bien-faisante. Et pour moi, je croi qu'on devoit accôûtumer les hommes à avoir, dès le berceau, de la tendresse pour toutes les Créatures douées de sentiment, & à ne gâter ou détruire quoique ce soit. Je ne saurois me mettre dans l'Esprit, que le plaisir que les Enfans prennent à faire du mal (par où j'entens le plaisir qu'il prennent à gâter les choses sans nécessité, mais plus particulièrement la joye qu'ils goutent à faire souffrir de la douleur à des Créatures vivantes) je ne saurois, dis-je, me figurer qu'une telle inclination leur soit naturelle; & que ce soit autre chose qu'une habitude produite par l'exemple & par la conversation des hommes. On apprend ordinairement aux Enfans à se battre, & à rire lorsqu'ils font du mal aux autres, ou qu'ils voyent qu'il leur en arrive : & la conduite de la plupart des personnes qui sont auprès d'eux, les confirment dans cette malheureuse disposition d'Esprit. Tout ce qu'on leur apprend de l'Histoire, ne consiste presque en autre chose qu'en récits de combats & de massacres : & enfin les glorieux éloges dont on comble les Conquérans (vrais bourreaux du Genre-humain pour la plupart) achevent de corrompre l'Esprit des jeunes gens, qui dès-là se figurent que l'Art de tuer les hommes, est la chose du monde la plus louable & la plus héroïque. Par

ce moyen la cruauté toute contraire qu'elle est à notre nature, s'empare insensiblement de nos cœurs : & ce que l'Humanité abhorre, la Coûtume nous le rend agréable, en nous le faisant regarder comme un chemin qui conduit à la Gloire. Voilà comment la Mode & l'Opinion générale font passer pour un plaisir ce qui ne l'est point en soi, ni ne sauroit l'être. C'est donc là un inconvénient auquel il faudroit remédier de bonne heure par toute sorte de moyens, en substituant à la place de cette fatale passion, l'inclination contraire, qui est bien plus naturelle à l'homme, je veux dire la compassion & l'humanité; dispositions qu'il faut tâcher d'entretenir dans les Enfants, mais toujours par des voyes de douceur. Il ne sera peut-être pas hors de propos d'ajouter ici, qu'à l'égard des malheurs ou des accidens qui arrivent en badinant, par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent passer pour des effets de malice & d'une mauvaise intention, quoique peut-être ils aient quelquefois des suites très-fâcheuses, (1) il faut, ou n'en prendre point du

(1) Il me souvient ici d'un exemple de douceur qui pour être accompagné de circonstances un peu différentes de celles que Mr *Locque* vient de proposer, n'en est que plus propre à confirmer sa Règle, c'est la manière dont *Auguste* en usa avec l'Intendant de sa Maison qui se promenant un jour avec lui, fut si fort troublé de crainte à la vûe d'un Sanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il le mit à couvert du danger en y exposant l'Empereur lui même. La faute étoit capitale par rapport aux suites qu'elle pouvoit produire : mais *Auguste* ne l'examina que du côté de l'intention, se contenta de tourner la chose en raillerie,

du tout de connoissance, ou n'en parler qu'avec beaucoup de douceur. Car à mon avis, on ne sauroit inculquer trop souvent à ceux qui se chargent d'élever des Enfans, QUE, quelque faute que commette un Enfant, & de quelque importance qu'elle soit, la seule chose à quoi l'on doit avoir regard, lorsqu'on en prend connoissance, c'est à la cause qui l'a produite, & à l'habitude qui en peut naître. C'est sur cela, dis-je, qu'il faut régler la correction, sans jamais permettre qu'un Enfant soit châtié pour quelque mal qu'il ait fait en badinant, ou par inadvertance. Les fautes qui viennent de la volonté, sont les seules qu'il faut punir : & même si elles sont de telle nature qu'elles puissent être corrigées par l'âge; ou qu'on n'ait aucun sujet de craindre qu'elles produisent de mauvaises habitudes, il faut passer par-dessus, sans faire semblant de les remarquer, de quelques fâcheuses circonstances qu'elles soient accompagnées d'ailleurs.

§. CXX. Un autre moyen d'inspirer de l'humanité aux jeunes gens, & d'empêcher qu'ils n'en perdent jamais le goût, c'est de les accoutumer à traiter civilement, & en paroles & en actions, leurs Inférieurs, le petit Peuple, & sur tout les Domestiques. Car il n'est que trop ordinaire de voir dans de bonnes Familles

Il faut inspirer aux Enfans des sentimens d'humanité pour leurs inférieurs, & sur

Diomedem dispensatorem, à quo simul ambulante, incurventi repente fero apro per meum objectus est, malis rimiditatis arguere quam noxe: remque non minimi periculi, tout pour le
QUIA TAMEN F. AUS ABERAT, *in jocum verit.* Dome-
tonius in Vita Augusti, Cap. LXVII. stiques,

que les Enfans de la Maison parlent aux Domestiques en termes insolens & pleins de mépris, & les traitent d'une maniere hautaine & imperieuse, comme s'ils étoient d'une espèce différente & fort inferieure à la leur. Que cette injuste fierté soit produite en eux, ou par de mauvais exemples, ou par la superiorité de leur fortune, ou par une vanité naturelle, il faudroit la prévenir, ou l'extirper dès qu'elle vient à paroître, ou substituer à la place un esprit de douceur & d'humanité qui les rendent civiles & affables envers les personnes de la plus basse condition. Ils ne perdront rien par-là de leur superiorité. Au contraire, l'autorité qui est attachée à leur rang, n'en sera que plus grande, leurs inférieurs joignant à la soumission & à la déference extérieure qu'ils auront pour eux un amour & une estime sincere pour leurs Personnes. Et en particulier les Domestiques le serviront avec plus d'empressement & de plaisir, voyant qu'ils ne sont point maltraitez à cause que la Fortune les a mis au-dessous des autres hommes, & pour ainsi dire, sous les pieds de leurs Maîtres. Il ne faudroit jamais souffrir que la différence des conditions fit perdre aux Enfans le respect qu'ils doivent à la Nature Humaine. Plus ils sont élevez & opulens, plus on devroit avoir soin de leur aprendre à être doux, tendres & obligeans envers ceux de leurs Freres qui sont d'un rang inférieur, & plus mal partagez des biens de la fortune. Si dès le berceau l'on leur laisse la liberté de maltraiter certai-

nes personnes, parce qu'ils croient avoir quelque peu de pouvoir sur eux en vertu de la Qualité de leur Pere, c'est tout au moins une marque de mauvaise éducation : mais si l'on n'y prend garde, cette licence augmentant, leur fierté naturelle les accoutumera par degrés à n'avoir que du mépris pour leurs inférieurs ; ce qui ne doit aboutir, selon toutes les apparences, qu'à l'opression & à la Cruauté.

XVI. *De la Curiosité des Enfans, comment elle doit être mise à profit.*

§. CXXI. **L**A *Curiosité* dont nous avons eû occasion de dire un mot* ailleurs, n'est dans les Enfans qu'un Desir de connoître : il faut donc tâcher de l'augmenter en eux, non-seulement à cause qu'elle donne de bonnes espérances de celui en qui elle se trouve, mais encore parce que c'est un excellent moyen que la Nature a ménagé pour dissiper l'ignorance dans laquelle ils viennent au Monde, & qui sans ce desir qui les porte à demander d'être instruits des choses, changeroit les Enfans en autant de Créatures stupides, & de nul usage. Voici, si je ne me trompe, les moyens d'exciter dans les Enfans cette sorte de curiosité, & de la tenir toujours en mouvement & en action.

1. Quelques Questions qu'un Enfant puisse faire, il n'en faut rejeter aucune avec mépris, ni permettre qu'on en fasse des railleries. Au contraire, il faut répondre

Curiosité nécessaire dans les Enfans.
§. CIX.

Moyens de l'entretenir en eux.

Premier à tout ce qu'il demande, & lui expliquer
 moyen. les choses qu'il a envie de savoir de telle
 maniere, qu'on les lui rende aussi intelligi-
 bles, que son âge & l'étendue de ses lumie-
 res le peuvent permettre. Mais prenez gar-
 de de ne pas lui brouiller l'esprit par des ex-
 plications ou des idées qui passent son in-
 telligence, ou en lui proposant quantité
 de choses qui n'ont aucun rapport à ce qu'il
 a dessein de savoir en ce tems-là. Lors-
 qu'il vous fait une Question, remarquez
 plutôt ce qu'il veut dire, que les paro-
 les dont il se sert pour exprimer sa pen-
 sée : & après que vous l'aurez pleinement
 instruit de ce qu'il vouloit savoir, vous
 verrez qu'il portera ses pensées sur de nou-
 veaux objets ; & qu'en répondant ainsi à
 toutes ses Questions d'une maniere juste
 & précise, vous pourrez le mener plus
 loin que vous n'oseriez peut-être vous l'i-
 maginer. Car la connoissance est aussi
 agréable à l'entendement que la lumiere
 l'est aux yeux ; & les Enfans en particu-
 lier se plaisent extrêmement à acquérir de
 nouvelles connoissances, sur tout, s'ils
 voyent qu'on écoute leurs demandes, &
 qu'on excite & louë en eux le desir qu'ils
 ont d'être instruits. Et je ne doute point
 qu'une des grandes raisons pourquoi la
 plupart des Enfans s'abandonnent entière-
 ment à de vains amusemens, & employent
 tout leur tems à des bagatelles, c'est
 parce qu'ils ont vû qu'on méprisoit leur
 curiosité, & qu'on ne faisoit aucun cas de
 leurs Questions. Mais si en les avoit trai-
 tez avec plus de considération & de dou-

ceur ; & qu'on eût pris la peine de répondre comme il falloit à leurs Questions d'une maniere satisfaisante, je suis assuré qu'ils n'auroient pas pris tant de plaisir à revenir toujours aux mêmes jeux & aux mêmes divertissemens, qu'à apprendre, & à faire tous les jours quelque progrès dans la connoissance des choses, en quoi ils auroient trouvé fans cesse de la nouveauté & de la variété, deux circonstances qui plaisent sur-tout aux Enfans.

§. CXXII. 2. Non-seulement il faut ^{Second} répondre sérieusement aux Enfans, & les ^{moyen,} instruire de ce qu'ils desirerent savoir, comme si c'étoit une matiere qu'il leur importât de connoître, il faut, outre cela les exciter à cette espèce de curiosité par quelques louanges particulieres. Il faut parler devant eux de la connoissance que des personnes qu'ils estiment, ont de telles ou telles choses : & comme nous sommes tous, même dès le berceau, pleins de fierté & d'orgueil, il faut flâter leur vanité par des choses qui les rendent gens de bien, & faire en sorte que leur fierté les porte à des choses qui puissent tourner à leur avantage. Sur ce fondement vous trouverez qu'il n'y a point de motif plus capable d'obliger l'Aîné d'une famille à apprendre quelque chose, que de lui mettre dans l'esprit de l'enseigner lui-même à ses Freres & à ses Sœurs.

§. CXXIII. 3. En troisieme lieu, ^{Trois-} me il ne faut jamais négliger les Que- ^{sieme} stions que font les Enfans, aussi faut-il ^{moyen,} prendre un grand soin de ne leur faire ja-

mais des réponses trompeuses & illusoires. Les Enfans connoissent facilement, quand on les méprise ou qu'on les trompe, & ils aprennent bien-tôt à être négligens, dissimulez, & menteurs, voyant que d'autres tombent dans les mêmes défauts. Nous ne devons jamais parler contre la vérité dans aucune conversation que ce soit, mais moins encore avec des Enfans; car si nous leur faisons quelque supercherie, non-seulement nous trompons leur attente, & empêchons qu'ils ne s'instruisent, mais nous corrompons leur innocence, & leur enseignons le plus dangereux de tous les vices. Les Enfans sont autant de Voyageurs arrivez nouvellement dans un País étranger, qui leur est entierement inconnu; c'est pourquoi nous devons faire conscience de les jeter dans l'erreur; & quoique leurs Questions semblent quelquefois d'une très-petite importance, il y faut répondre sérieusement. Car quelques indignes qu'elles nous paroissent d'être proposées, à nous qui en connoissons le dénouement depuis long-tems, elles ne laissent pas d'être importantes à l'égard de ceux à qui ce dénouement est tout-à-fait inconnu. Comme les Enfans ignorent tout ce que nous savons le mieux; & que toutes les choses qui se presentent à eux, leur sont d'abord inconnues comme elles l'ont été autrefois à nous-mêmes; ceux-là sont heureux qui rencontrent des gens assez obligeans pour s'accommoder à leur ignorance, & les aider à s'en dégager. Si vous ou moi devions aller maintenant habitez

dans le Japon, avec toute notre prudence & toutes nos lumières, qui sont peut-être la cause que nous sommes si fort portez à mépriser les pensées & les questions des Enfans; il est certain que si nous voulions nous informer de ce qu'il y a à connoître dans ce Royaume, nous ferions mille Questions qu'un Japonnois sot & orgueilleux regarderoit comme ridicules & impertinentes, & qui seroient pourtant fort naturelles à notre égard. En ce cas-là nous serions tous aises de rencontrer quelqu'un qui eût assez de civilité & de complaisance pour satisfaire à toutes nos Questions, & pour nous tirer de notre ignorance.

Dès que quelque chose de nouveau se presente aux yeux des Enfans, ils demandent ordinairement, *Qu'est-ce que c'est?* Question qu'un étranger a accoutumé de faire, lorsqu'il voit une chose qui lui est inconnue. Par-là ils n'ont ordinairement en vûë que d'apprendre le nom de la chose; de sorte que pour l'ordinaire en leur disant comment on l'apelle, on répond exactement à cette demande. Ce que les Enfans ont accoutumé de demander ensuite, c'est, *A quoi sert cela?* Il faudroit encore répondre sincèrement & exactement à cette question. Pour cet effet, il faudroit leur apprendre l'usage de la chose, & leur expliquer comment on s'en sert; & cela, d'une maniere proportionnée à leur capacité. Que si à l'occasion de quelques autres circonstances, ils viennent à vous faire quelque nouvelle demande pour

mieux connoître la chose, vous ne devez point les laisser passer outre, que vous ne leur ayez donné tous les éclaircissémens que leur esprit est capable de recevoir, les engageant ainsi par vos réponses à vous faire de nouvelles questions. Et peut-être qu'une semblable conversation ne paroîtra pas si ridicule & si frivole à un homme fait, qu'on se l'imagine ordinairement. Les questions que des Enfans curieux proposent naturellement d'eux-mêmes, sans que personne les leur suggere, donnent souvent occasion de traiter des matieres qui peuvent exercer l'esprit d'un habile homme. Je crois même que le plus souvent les questions inopinées que fait un Enfant, sont plus instructives que des discours d'hommes faits, qui pour l'ordinaire parlent par routine, conformément à certaines Notions empruntées, & aux préjugés de leur Education.

Quatrième
moyen.

§. CXXIV. 4. Afin d'exciter la curiosité des Enfans, il ne seroit peut-être pas mal à propos d'étaler quelquefois devant eux des choses étranges & nouvelles, pour leur donner occasion de s'informer eux-mêmes de ces choses. Que si par hazard leur curiosité les porte à demander ce qu'ils ne doivent pas savoir, il vaut beaucoup mieux leur dire ouvertement que c'est une chose qui n'est point de leur compétence, que de leur donner le change par quelque fausseté, ou par des réponses frivoles.

Une
grande
vivacité
n'est pas

§. CXXV. L'extrême vivacité qui quelquefois éclate de fort bonne heure dans les Enfans, vient d'un principe qui se trouve

rarement joint avec un tempérament robuste, ou avec un jugement solide. Si c'étoit une chose à désirer pour des Parens de voir leurs Enfans plus vifs & plus éveillez en conversation, je m'imagine qu'on pourroit trouver le moyen de leur procurer cette qualité : mais je suppose qu'un Pere sage & prudent aimera mieux que son Fils devenu homme fait, soit habile, utile à soi-même & à sa Patrie, qu'agréable & divertissant dans les compagnies durant son Enfance. Et dans le fond je crois même qu'un Pere ne prend pas tant de plaisir à voir son Enfant causer joliment, qu'à l'entendre bien raisonner. Excitez donc la curiosité de votre Enfant autant que vous pourrez ; en satisfaisant à toutes ses demandes, & en lui formant le jugement autant qu'il en est capable. Si ses raisons sont passables à certains égards, il l'en faut louer : & s'il donne tout-à fait à gauche, ramenez-le doucement dans le bon chemin, sans le railler de la méprise qu'il vient de faire. Du reste, s'il paroît empressé à raisonner sur tout ce qui se presente à son esprit, prenez garde, autant qu'il est en votre pouvoir, que personne n'étouffe cette inclination, ou ne la corrompe par des entretiens captieux & illusoires. Car après tout, comme de toutes les Facultez de notre Ame, celle qui consiste à raisonner, est sans contredit la plus sublime & la plus importante, elle mérite aussi qu'on s'attache à la cultiver avec tout le soin possible ; puisque le plus haut point d'excellence où l'Homme puisse arriver

un fort bon signe dans les Enfans.

226 DE L'ÉDUCATION
dans ce Monde, consiste à perfectionner
sa Raison, & à en faire un bon usage.

XVII. *De l'indifférence que certains En-
fans ont pour s'instruire : Moyen de la
corriger.*

De la nonchalance de certains Enfans. §. CXXVI. **O**N remarque quelquefois dans les Enfans une disposition d'esprit directement contraire à ce tempérament actif qui porte à s'enquérir de tout ; je veux parler de cette *molle nonchalance* qui leur fait regarder les choses d'un œil tout-à-fait indifférent, & leur inspire même une espèce de mépris pour leurs occupations. Cette disposition est, selon moi, l'une des plus mauvaises qualitez que puisse avoir un Enfant, & des plus difficiles à corriger, lorsqu'elle est naturelle. Mais comme on peut s'y tromper en certaines rencontres, il faut tâcher de bien connoître cette indifférence que les Enfans ont pour leurs Livres ou pour leurs occupations, & qu'on peut quelquefois trouver à redire dans un Enfant. Sur le premier soupçon qu'a un Pere que son Enfant ne soit d'une humeur paresseuse & indifférente, il doit l'observer avec soin, pour savoir s'il est froid & indifférent dans tout ce qu'il fait, ou bien s'il n'est lent & paresseux qu'à l'égard de certaines occupations, mais ardent & empressé pour d'autres. Car quoi qu'on s'aperçoive, qu'il n'étudie sa leçon que négligemment, & qu'il laisse écouler, sans rien faire, une bonne partie du tems qu'il passe dans sa Cham-

bré ou dans son Cabinet, on n'en doit pas conclure tout aussi-tôt que cela vient de son tempérament négligent & paresseux. C'est peut-être par un pur effet de son jeune âge qu'il en use ainsi, & parce qu'il préfère à ses études certaine chose qui occupe toutes ses pensées; & que d'un autre côté il ne prend pas plaisir à étudier sa leçon par une raison fort naturelle, qui est, qu'on l'y oblige comme à une chose indispensable. Pour distinguer exactement ce qui en est, observez votre Enfant dans ses jeux & dans ses divertissemens, lorsqu'il est hors du lieu où il est obligé d'étudier, & qu'il a une pleine liberté de s'occuper à ce qu'il veut: examinez, dis-je, s'il est vif & agissant dans ce tems-là; s'il se propose quelque dessein, & s'il en poursuit l'exécution avec application & avec ardeur jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout, ou bien, s'il laisse passer le tems négligemment sans songer à rien faire. Si cette humeur froide & lente ne paroît en lui que lorsqu'il est après à étudier sa leçon, je crois qu'on peut l'en corriger aisément; mais si c'est un effet de son tempérament, il faudra prendre un peu plus de peine pour le guérir de ce défaut.

§. CXXVII. Si par l'empressement que votre Enfant fait paroître pour ses divertissemens, ou pour quelque autre chose à quoi il applique son esprit dans les intervalles de tems qui s'écoulent entre les heures de ses occupations, vous êtes convaincu qu'il n'est pas porté de lui-même à la fainéantise, mais qu'il n'y a que le dé-

Moyen
de la
corriger
si elle
n'est pas
universelle.

goût qu'il a pour ses Livres qui le rende négligent & paresseux, lorsqu'il est obligé d'étudier sa leçon; il faut commencer par lui représenter doucement, combien cette conduite est déraisonnable, & à quels inconvéniens elle l'expose, puisqu'il perd par-là une bonne partie de son temps qu'il pourroit employer à goûter un véritable plaisir; mais souvenez-vous bien de lui dire cela avec beaucoup de douceur & de modération, sans y insister beaucoup la première fois, vous contentant de lui proposer ces raisons communes en peu de mots. Si cela fait effet sur son esprit, vous serez venu à bout de cette affaire par les moyens qu'on doit le plus souhaiter d'employer en ces sortes d'occasions, je veux dire la raison & la douceur. Mais si cette première tentative ne vous réussit point, tâchez de lui faire honte de sa manière d'agir, en le raillant de sa lenteur. Pour cet effet, demandez-lui chaque jour lorsqu'il vient à table, pourvû qu'il n'y ait aucun Etranger, combien de temps il a employé à ses occupations, & s'il n'a pas fait sa tâche dans le temps qu'on a droit de supposer qu'il l'auroit dû l'achever, faites lui-en la guerre, tournez en ridicule cette négligence, mais sans ajoûter aucune censure. Contentez-vous seulement de le regarder dès-lors avec froideur. Continuez d'en user ainsi avec lui jusqu'à ce qu'il change de conduite; & ayez soin que durant tout ce temps-là, sa Mere, son Gouverneur, & tous ceux qui sont auprès de lui, fassent la même chose. Que si cela ne produit

point l'effet que vous desirez , dites-lui qu'il ne sera pas inquieté davantage par un Gouverneur qui prenne soin de son Education ; que vous ne voulez plus dépenser de l'argent pour tenir une personne auprès de lui sans rien faire ; mais que , puisqu'il aime mieux s'amuser à tel ou tel jeu (quel qu'il soit) que d'étudier sa leçon , il ne doit pas employer son temps à autre chose. Après cela , obligez-le sérieusement à s'appliquer au jeu qui lui plaît le plus , & cela constamment le matin & l'après-midi , jusqu'à ce qu'il en soit dégoûté , & qu'il veuille à quelque prix que ce soit donner certaines heures du jour à l'Étude , au lieu de les employer à ses divertissemens. Mais en lui imposant la nécessité de s'amuser ainsi à certains jeux , il faut nécessairement le voir faire vous-même, ou en charger quelque autre personne qui puisse régulièrement lui voir fournir cette tâche , de sorte qu'il n'ait pas la liberté de s'en dispenser. Je vous dis d'observer vous-même votre Enfant , parce que c'est une chose bien digne des soins d'un Pere (quelque affaire qu'il ait d'ailleurs) d'employer deux ou trois jours pour guérir son Enfant d'un aussi grand défaut qu'est une molle indifférence pour ses occupations.

§. CXXVIII. C'est ainsi qu'il faut s'y prendre à mon avis , si la négligence d'un Enfant n'est pas un effet de la constitution générale de son tempérament , mais simplement d'une aversion particulière ou acquise qu'il a pour l'Étude ; c'est ce que vous devez prendre soin d'examiner & de

distinguer exactement. Mais quoi que vous ayez les yeux sur lui pour observer à quoi il employe le temps que vous laissez à sa disposition , il ne faut pourtant pas qu'il s'aperçoive que vous ou quelque autre personne pensiez à rien de tel. Cela seul peut l'empêcher de suivre son inclination ; car étant tout occupé de ses desseins , mais n'osant les mettre en exécution de peur que vous n'en soyez instruit , il peut négliger de faire d'autres choses pour lesquelles il n'a pour lors aucun goût ; & ainsi paroître paresseux , froid & indifférent , quoique dans le fond toute sa nonchalance ne vienne que de ce qu'il a l'esprit appliqué à quelque chose qu'il n'ose faire , de crainte que vous ne le voyez , ou que vous n'en soyez informé. Pour bien éclaircir ce point , l'épreuve doit être faite lorsque vous êtes absent , & que votre Enfant n'a pas le moindre soupçon que qui que ce soit ait les yeux sur lui. Dans ce tems de liberté il faut que quelqu'un à qui vous puissiez vous fier , observe comment il employe son loisir , & si , lorsqu'il est ainsi abandonné à lui-même pour suivre librement ses inclinations , il laisse passer le tems dans l'inaction & dans une molle nonchalance. Par l'usage qu'il fera de ce tems de liberté , vous distinguerez sans peine , si c'est son humeur lente & paresseuse , ou bien l'adversion qu'il a pour les Livres , qui lui fait perdre le tems qu'il devrait employer à l'Etude.

Moyens
de cor-
riger un

§. CXXIX. Si c'est quelque défaut dans sa Constitution qui lui ait apesanti

l'esprit, de sorte que cette mollesse lui soit naturelle, il n'est pas facile de manier un tel tempérament qui ne promet rien du tout : car comme cette disposition produit dans l'esprit des Enfans une grande indifférence pour ce qui est à venir, on ne sauroit les mettre en mouvement par les deux grands ressorts des actions humaines, *le desir & la prévoyance*. Cela étant, il s'agit de trouver le moyen de planter & de faire croître ces deux choses dans un fonds qui leur est naturellement contraire. Dès que vous êtes convaincu que votre Enfant est dans le cas, vous devez vous informer soigneusement s'il prend plaisir à quelque chose, & ce que c'est qu'il aime le plus. Et si vous pouvez découvrir qu'il ait quelque inclination particulière, augmentez-la le plus que vous pourrez, & servez-vous-en comme d'un moyen pour le mettre en action, & lui faire naître l'envie des'appliquer à quelque chose. S'il aime la louange, le jeu, les beaux habits, &c. ou que d'autre part, il redoute la douleur, qu'il craigne de vous déplaire, & de perdre vos bonnes grâces, &c. quoique ce soit qu'il affectionne le plus, hormis la paresse qui ne peut jamais le mettre en action, servez-vous-en comme d'un moyen pour lui réveiller l'esprit, & pour l'engager à se donner du mouvement. Car ayant à faire à un Enfant d'une humeur si *nonchalante*, vous ne devez pas appréhender d'allumer par là dans son cœur un trop violent desir, comme il arriveroit en toute autre rencontre. C'est-là au contraire

Enfans
d'une
paresse
généra-
le, qui
tire son
origine
du tem-
péra-
ment.

ce qui vous manque pour pouvoir le réveiller de son assoupissement ; & c'est par conséquent que vous devez tâcher d'exciter & d'augmenter en lui : car qui n'a point de desir , ne sauroit avoir de l'application à quoi que ce soit.

Il faut §. CXXX. Si cela ne suffit pas pour l'occu- rendre votre Enfant diligent & actif , per à engagez-le à quelque travail corporel , quelque travail à quelque chose. A la vérité , le meilleur moyen de l'accoutumer à exercer & apliquer son esprit , seroit de l'occuper fortement à quelque étude particulière : mais parce que l'attention qu'il pourroit y donner , est une chose invisible , & que personne ne sauroit dire quand il attache véritablement son esprit , ou qu'il néglige d'y penser , vous devez imaginer quelque travail corporel , auquel il faut le tenir régulièrement & constamment occupé. Et si ce travail est un peu trop rude & honteux , la chose n'en ira pas plus mal : car comme ce travail le dégoûtera plutôt , il lui fera naître le desir de reprendre ses Livres. Mais lorsque vous en venez-là , ne manquez pas de lui imposer une tâche à remplir nécessairement dans un certain espace de tems , de sorte qu'il n'ait pas la liberté d'être oisif. Du reste après l'avoir engagé par cet artifice à s'apliquer à l'Étude , vous pouvez lorsqu'il aura appris sa leçon dans le tems prescrit , le décharger par forme de récompense d'une partie de l'autre travail que vous lui aviez imposé , & continuer d'en diminuer le poids à mesure

que vous voyez qu'il s'applique à l'Etude avec plus d'ardeur, & enfin l'en dispenser absolument, lorsque cette molle indifférence qu'il avoit pour ses Livres, aura entièrement disparu.

XVIII. *Qu'il ne faut pas contraindre les Enfans à s'occuper aux choses qu'on veut leur faire apprendre.*

§. CXXXI. **N**OUS avons déjà remarqué que la diversité des occupations, & la liberté est ce qui plaît le plus aux Enfans, & que c'est-là ce qui leur fait trouver du plaisir à leurs jeux ordinaires. Ainsi l'on ne devrait point leur faire une occupation de leur leçon, ou de quelque autre chose que ce soit qu'on veuille leur faire apprendre. Mais c'est ce que leurs Parens, leurs Gouverneurs & leurs Maîtres oublient aisément. L'impatience qu'ils ont de les voir appliquer à ce qu'ils doivent faire, ne leur permet pas de les tromper par cet innocent artifice; & les Enfans de leur côté distinguent d'abord par les ordres réitérés qu'on leur donne, ce qu'on exige & ce qu'on n'exige pas d'eux. Lors donc qu'il arrive que faute d'avoir mis cet artifice en usage, un Enfant vient à contracter de l'aversion pour ses Livres, il faut prendre un autre tour pour remédier à cet inconvénient. Puisqu'il n'est plus tems alors de lui faire regarder l'Etude comme un jeu, vous devez l'y engager par une méthode toute contraire. Observez pour cet effet quel est

le jeu qui lui plaît le plus : ordonnez-lui de s'y appliquer, & faites-le jouer tant d'heures par jour, non pas comme pour le punir par là de l'inclination qu'il a pour ce jeu, mais comme si vous vouliez lui imposer cette tâche sous l'idée d'un Devoir dont vous prétendez qu'il s'acquitte exactement. Cela fera, si je ne me trompe, que dans peu de jours il contractera un si grand dégoût pour le jeu qu'il aimoit le plus, qu'il ne s'y plaira plus tant qu'à l'étude ou à quelque autre chose ; sur tout, si en s'appliquant à l'étude il peut se dispenser d'une partie de cette tâche ; & qu'on lui permette d'employer à la lecture de ses Livres ou à quelque autre semblable occupation, véritablement utile, une partie du tems qu'il est obligé de donner au jeu. Du moins cet expédient est, ce me semble, beaucoup plus propre à porter les Enfans à ce qu'on veut, que tous les châtimens qu'on pourroit leur infliger, ou que toutes les défenses qu'on pourroit leur faire, qui pour l'ordinaire ne servent qu'à exciter en eux de plus violens desirs pour la chose défenduë. Car lorsqu'une fois vous avez assouvi leurs desirs (ce qu'on peut faire sans danger à l'égard de toutes choses, excepté le boire & le manger) jusqu'à les dégoûter par là de ce que vous voudriez leur faire éviter, vous leur en avez inspiré assez d'aversion pour ne devoir plus tant appréhender que dans la suite ils le recherchent avec le même empressement.

§. CXXXII. C'est, je croi, une chose

assez connuë qu'en général les Enfans n'aiment pas à demeurer sans rien faire. Cela étant, tout votre soin doit être de les occuper toujourns à des choses qui puissent leur être de quelque utilité. Et pour cet effet vous ne devez pas leur faire une occupation, mais un sujet de divertissement de toutes les choses à quoi vous souhaitez qu'ils s'apliquent. Le moyen d'en venir là, sans qu'ils puissent s'apercevoir que vous vous en mêliez en aucune manière, c'est de leur inspirer du dégoût pour ce que vous ne voudriez pas qu'ils fissent, en les chargeant expressément de le faire sous tel ou tel prétexte, jusqu'à ce qu'ils en soient las. Si, par exemple, votre Enfant se plaît à fouetter son sabot, & qu'il y employe trop de tems, ordonnez-lui de le fouetter tant d'heures par jour : ayez soin qu'il n'y manque pas; & vous verrez qu'ennuyé en peu de tems de cet exercice il aura envie de l'abandonner. Comme vous lui ferez par ce moyen une occupation onéreuse des jeux qui vous déplaisent, il s'attachera de lui-même avec plaisir aux choses que vous souhaiteriez qu'il fit; surtout, si elles lui sont proposées comme une récompense de ce qu'il a rempli sa tâche au jeu qui lui a été prescrit. Car si on lui ordonne de fouetter chaque jour son sabot aussi long-tems qu'il faut pour qu'il soit fatigué d'une telle occupation, ne croyez-vous pas qu'il souhaitera sincèrement ses Livres, & qu'il s'apliquera avec ardeur à les lire, si vous lui promettez cet amusement pour récompense d'avoir

fouetté vigoureusement son sabot durant tout le tems que vous lui avez prescrit ? Les Enfans ne demandent qu'à être en action, & ne mettent pas grande différence entre les diverses choses qu'ils font, pourvu qu'elles conviennent à leur âge. Ce n'est que sur l'opinion d'autrui qu'ils estiment l'une plus que l'autre; de sorte que ce que les personnes qui sont auprès d'eux, leur proposent sous l'idée de récompense, leur paroîtira tel effectivement. Par cette adresse, il dépend de leurs Gouverneurs de les faire *sauter à cloche-pied*, pour les récompenser de la peine qu'ils prennent de *danser* régulièrement, ou au contraire de les faire *danser* régulièrement pour les récompenser de ce qu'ils sautent *à cloche-pied*; de leur faire trouver plus de plaisir à fouetter un sabot, ou à lire un Livre; à jouer à la fossète ou à étudier le Globe; car les Enfans ne souhaitent que d'être occupez, pourvu que ce soit à des choses auxquelles ils s'imaginent être portez de leur propre mouvement; & qu'ils regardent la liberté qu'ils ont de s'y appliquer, comme une faveur qui leur est accordée par leurs Parens, ou par d'autres personnes qu'ils respectent, & dont ils voudroient gagner les bonnes graces. Cela posé, des Enfans qu'on élèveroit ensemble selon cette méthode, & qu'on empêcheroit de se corrompre par le mauvais exemple des autres, apprendroient, je pense, avec autant d'ardeur & de plaisir à lire, à écrire, & toutes les autres choses qu'on voudroit leur enseigner, que les autres Enfans

apprennent leurs Jeux ordinaires: & l'Airné étant une fois conduit de cette manière, la chose ayant comme passé en coutume dans la Famille, il seroit aussi difficile de les empêcher d'apprendre ces choses, qu'il l'est communément de détourner les Enfans de leurs Jeux.

§. CXXXII. Les Enfans devroient, à mon avis, avoir des Jouets, & de différente espèce: mais il faudroit que leurs Gouverneurs, ou quelque autre personne les eussent en garde; & que l'Enfant n'eût qu'une sorte de Jouet à la fois, de sorte qu'on ne lui en donnât un second qu'après qu'il auroit rendu le premier. Par ce moyen les Enfans apprennent de bonne heure à prendre garde de ne pas perdre ou gâter les choses qu'ils ont en leur pouvoir; au lieu que s'ils ont plusieurs sortes de Jouets à leur disposition, ils ne songent qu'à folâtrer sans en prendre aucun soin, par où ils se font dès leur Enfance une habitude d'être prodigues & dissipateurs. Ce sont là, je l'avoué, des choses peu considérables en elles-mêmes, & qui paroîtront indignes des soins d'un Gouverneur: mais rien de ce qui peut contribuer à former l'esprit des Enfans, ne doit être négligé; & tout ce qui tend à établir en eux des habitudes, bonnes, ou mauvaises, est digne du soin & de l'application de leurs Gouverneurs, & ne sauroit être méprisable dans ses conséquences.

Il faut
permettre
aux
Enfans
d'avoir
les choses
qui
servent
à leurs
Jeux.

Sur les Jouets des Enfans, il me reste à remarquer une chose qui n'est pas, à mon avis, indigne du soin de leurs Parens. Quoi

que je tombe d'accord que les Enfans doivent avoir différentes espèces de Jouets, je ne croi pourtant pas qu'il faille leur en acheter aucun. Cela fera qu'ils ne seront pas surchargez, comme il arrive souvent, de cette grande variété de babioles, qui ne sert qu'à leur inspirer un fol amour pour le changement, & pour la superfluité; & à leur remplir l'esprit d'inquiétude, & de vains desirs d'avoir toujours quelque chose de plus sans savoir quoi, & sans être jamais contens de ce qu'ils ont. Les Jouets que bien des gens ont soin de présenter aux Enfans de qualité pour faire leur cour à leurs parens, nuisent beaucoup à l'ame de ces tendres Créatures. On les rend par-là fiers, vains & avarés, presque avant qu'ils sachent parler. J'ai connu un jeune Enfant si confondu par le nombre & la variété de ses Jouets qu'il fatiguoit chaque jour sa Gouvernante, du soin d'en faire la revûë. Il étoit si accoûtumé à cette abondance, que ne croyant jamais avoir assez de Jouets, il étoit toujours après à en demander de nouveaux. *Quoi plus ? Quoi plus ?* disoit-il à tout moment, *Que me donnera-t'on de nouveau ?* N'étoit-ce pas-là un bon moyen de moderer ses desirs, & de lui aprendre à savoir vivre content de sa condition ?

Mais. direz-vous, comment les Enfans auront-ils donc des Jouets, si l'on ne leur en achete aucun ? Il faut qu'ils s'en fassent eux-mêmes, ou du moins, qu'ils mettent la main à l'œuvre pour cela. Jusqu'alors ils n'en devroient point avoir ; &

avant ce tems-là, ils n'auront pas grand besoin de Jouets travaillez avec beaucoup d'art. De petits Cailloux, un morceau de papier, le trouffeu de clefs de leur Mere, & telle autre chose avec quoi ils ne fauroient se faire du mal, tout cela sert autant à divertir de petits Enfans, que toutes les curieuses bagatelles qu'on leur achete bien cher dans des Bouriques, & qu'ils gâtent & brisent tout aussi-tôt. Les Enfans ne sont jamais tristes ou chagrins faute d'avoir ces sortes de Jouets, à moins qu'on ne leur en ait déjà donné. Lorsqu'ils sont petits, ils se divertissent de tout ce qui leur tombe sous les mains : & à mesure qu'ils deviennent grands, ils se feront bientôt des Jouets eux-mêmes, si l'on ne s'est mis imprudemment en dépense pour leur en fournir. A la vérité, lorsqu'ils commencent à travailler à quelque Jouet de leur invention, il faudroit les diriger & les aider dans leur travail. Mais on ne devrait point songer à leur en fournir, tant qu'ils attendent les bras croisez, que, sans qu'ils se donnent aucune peine, d'autres travailleront à leur en faire. D'ailleurs, si lorsqu'ils s'amuseut eux-mêmes à faire des Jouets, ils sont arrêtez par quelque difficulté, & que vous les aidiez à s'en tirer, ils vous en aimeront davantage que si vous leur achetiez des Jouets du plus haut prix. Il faut pourtant leur en donner quelques-uns que leur adresse ne sauroit leur procurer, comme des *sabots*, des *volans*, des *batoirs*, & autres telles choses qui servent à leur exercer le Corps; il est, dis-je,

nécessaire qu'ils ayent ces sortes de Jouërs ; non pour varier leurs amusemens , mais pour faire exercice. Encore devoit-on avoir soin de les leur donner aussi simples qu'il est possible. Ainsi , après leur avoir fait présent d'un sabot , il faudoit leur laisser le soin de se pourvoir eux-mêmes d'un bâton & d'une courroye pour le fouëtter : & s'ils attendent nonchalamment que ces choses leur tombent des nuës , il ne faut pas faire semblant de le voir. Ils s'accoutumeront par-là à chercher eux-mêmes ce qui leur manque , à moderer leurs desirs , à penser , à s'appliquer , à être inventifs & bons ménagers : qualitez qui leur feront d'un grand usage pendant la meilleure partie de leur vie , & qui par conséquent ne peuvent leur être enseignées trop tôt , ni prendre de trop fortes racines dans leur Ame. Tous les Jeux , tous les divertissemens des Enfans devoient tendre à former en eux de bonnes & d'utiles habitudes : autrement , ils leur en communiqueront de mauvaises. Car tout ce que font les Enfans , laisse sur cet âge tendre des impressions qui les portent au bien ou au mal ; & rien de ce qui peut avoir une telle influence, ne devoit être négligé.

XIX. Du MENSONGE ; *combien on doit avoir soin d'en corriger les Enfans.*

Quels
soins il
faut
prendre
pourem-

§. CXXXIV. **I**L me reste à parler d'un défaut dont on conviendra sans peine qu'il faut tâcher de corriger les Enfans. C'est le *Mensonge*. Comme
rien

rien n'est si propre à couvrir promptement & sans embarras une faute qu'on vient de commettre, que de mentir; & que cet expédient est si fort à la mode parmi toute sorte de personnes, il est très-difficile qu'un Enfant évite le mensonge, voyant l'usage qu'on en fait en toutes rencontres. Aussi, à peine peut-on, sans un grand soin, l'empêcher d'y tomber. Mais d'autre part, le mensonge est si odieux, il est la source de tant de maux, qu'il cache sous son ombre après leur avoir donné naissance, qu'on devroit faire concevoir aux Enfans une extrême horreur pour ce vice. Il en faudroit toujours parler devant eux, lorsque l'occasion s'en présenteroit, comme de la chose la plus execrable du monde, comme d'une qualité si indigne d'un homme de bonne Maison, qu'il n'y a personne en quelque estime dans le monde, qui puisse souffrir qu'on l'accuse de mentir; en un mot, comme d'un vice qui deshonne entièrement un homme, qui le dégrade, & le met au rang de ce qu'il y a de plus bas & de plus méprisable parmi la plus vile Populace; & qui par conséquent ne peut être souffert dans une personne qui veut fréquenter d'honnêtes gens, ou qui a quelque réputation à ménager. Après cela, la première fois que vous surprendrez votre Enfant en quelque mensonge, il vaut mieux en paroître étonné comme d'une chose tout-à-fait étrange & monstrueuse, que de l'en censurer comme d'une faute ordinaire. Si cela ne suffit pas pour l'empêcher d'y re-

tomber, il faut qu'il effuie une rude réprimande; & que par une suite nécessaire il soit regardé avec indifférence, & avec mépris par son Pere, par sa Mere, & par tous ceux qui étant dans la Maison ont pris connoissance de ce qu'il vient de faire. Et si cela ne suffit pas pour le corriger de cette mauvaise inclination, il en faut venir aux coups: car après qu'un Enfant a été ainsi averti par degrés de ne point mentir, une menterie préméditée doit toujours être considérée comme une vraie obstination, (1) qu'il ne faut plus laisser impunie.

Comment on doit recevoir les excuses des Enfans.

§. CXXXV. Les Enfans appréhendant qu'on ne voye leurs défauts à découvert, feront portez comme le reste des Enfans d'Adam, à les couvrir de quelque excuse. C'est un vice qui pour l'ordinaire approche du mensonge, & y conduit insensiblement; & auquel par conséquent il ne faut pas permettre qu'ils s'abandonnent. Cependant, il seroit plus à propos de les en corriger en leur en faisant honte, qu'en les traitant rudement. Lors donc qu'on examine un Enfant sur quelque chose, s'il

(1) Montagne, aussi bien que M. Locque, ne compte parmi les défauts qu'on doit chatier dans les Enfans que le Mensonge & l'Opiniâtreté. „ Je trouve, dit-il, „ qu'on s'amuse ordinairement à chatier aux Enfans „ des erreurs innocentes, très mal à propos, & qu'on „ les tourmente pour des actions téméraires, qui n'ont „ ni impression ni suite. La menterie seule, & un peu „ au dessous, l'opiniâtreté, me semblent être celles „ desquelles on devroit à toute instance combattre „ la naissance & le progrès, elles croissent quant & „ eux. ESSAIS, Livre I, Chapitre IX.

commence par une excuse, il faut l'exorter doucement à dire la vérité; après quoi s'il persiste à se tirer d'affaire par une fausseté, il le faut châtier. Mais s'il confesse la chose sans détour, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, quelle qu'elle soit, & souvenez-vous sur tout de la lui pardonner absolument sans la lui reprocher, ni lui en parler jamais. Car si vous voulez lui faire aimer la sincérité, & le porter à s'en faire une habitude par une pratique constante, vous devez non-seulement prendre soin qu'elle ne lui cause jamais la moindre incommodité, mais encore joindre à l'entière impunité qui doit toujours accompagner cette confession libre de ses fautes, quelques marques d'approbation, pour l'engager à continuer d'en user de la même manière. Que s'il se rencontre que son excuse soit de telle nature que vous n'y puissiez rien reconnoître de faux, prenez-la pour véritable, sans témoigner en aucune manière qu'elle vous soit suspecte. Car il est de la dernière importance qu'il maintienne sa réputation auprès de vous dans un degré aussi parfait qu'il est possible, parce que, s'il vient une fois à s'apercevoir que vous n'avez plus bonne opinion de lui, vous perdez aussi-tôt un des meilleurs moyens de le conduire à votre fantaisie. Ne lui donnez donc pas sujet de croire qu'il passe pour un menteur dans votre esprit, tant que vous pourrez l'éviter sans le flâter. Et s'il lui échape quelques petits mensonges,

laissez-les passer, sans faire semblant d'y prendre garde. Mais du reste si vous le reprenez une fois d'avoir dit une menterie, résolvez-vous à ne lui en plus pardonner aucune, dès que vous le trouverez en faute, & que vous le lui donnerez à connoître. Car comme le Mensonge lui a été défendu, & que c'est un Vice qu'il peut fort bien éviter, s'il ne s'y porte volontairement; y retomber c'est une vraie opiniâtreté, & qui mérite par conséquent une peine proportionnée à la grandeur de la faute.

§. CXXXVI. Voilà ce que j'avois à dire sur la Méthode qu'on devoit observer en général pour bien élever un jeune-homme de bonne Maison. Quoique je croye pouvoir avancer qu'on en peut faire usage dans tout le cours de l'Éducation des Enfans, je n'ai garde de m'imaginer que ce soit là tout ce qui peut être nécessaire par rapport aux différens degrés de leur âge, & à leur temperament particulier.

XX. *Des Devoirs particuliers des Enfans,*
& *premierement de la VERTU.*

M A I S après avoir posé ces maximes générales, je m'en vais parcourir d'une manière un peu plus particulière les principaux Points de l'*Éducation des Enfans.*

Les
princi-
paux Ar-
ticles de
l'instru-
ction des
Enfans.

§. CXXXVII. Je crois que tout ce qu'un honnête-homme, qui prend quelque soin de l'Éducation de son Enfant, peut lui souhaiter, outre les Biens qu'il lui laisse, se réduit à ces quatre Choses, la

Vertu, la *Prudence*, la *Politeſſe*, & le *Savoir*. Je ne m'attacherai point ici à examiner ſcrupuleuſement, ſi quelques-uns de ces mots ne ſignifient pas quelquefois une ſeu- le & même choſe, ou ſi l'un emporte l'au- tre néceſſairement. Il me ſuffit ici de pren- dre ces mots dans leur ſens vulgaire, qui, je penſe, eſt aſſez clair pour me rendre intelligible, & j'eſpere qu'on n'aura pas de peine à comprendre ma penſée.

§. CXXXVIII. Je mets la *Vertu* au pre-^{La Ver-} mier rang, comme la plus excellente de^{tu eſt le} ces choſes, la plus avantageuſe à l'Hom-^{plus im-} me, & en particulier à une perſonne de^{portant.} bonne Maïſon; comme une qualité qui eſt abſolument néceſſaire pour lui acquerir l'eſtime & l'affection des autres hommes, & pour le rendre agréable ou ſupportable à lui-même, & ſans laquelle il ne ſauroit être heureux, à ce que je croi, ni dans ce Monde, ni dans l'autre.

§. CXXXIX. Pour premier fondement de la *Vertu* qu'on doit exciter dans le cœur d'un Enfant, il faut lui donner de bonne heure une véritable idée de Dieu, comme d'un Etre ſuprême & indépendant, qui a fait toutes choſes, duquel nous tenons toute notre félicité, qui nous aime, & nous donne tout ce que nous poſſédons; en conſéquence de quoi il faut lui inſpirer de l'amour & du reſpect pour un Etre ſi parfait & ſi bon. D'abord, il faut ſ'en re- nir-là, ſans lui expliquer davantage cette matiere, de peur qu'en parlant trop tôt des Eſprits à votre Enfant, & qu'en ſe hâ- tant à contre-tems de lui faire connoître

la nature incompréhensible de cet Être infini, il ne s'en forme des idées fausses ou intelligibles. Lors donc que vous lui parlerez de Dieu, dites-lui seulement qu'il a fait & qu'il gouverne toutes choses, qu'il entend tout, qu'il voit tout, & qu'il comble de toute sorte de biens ceux qui l'aiment & qui obéissent à sa volonté. Votre Enfant ayant appris à se former une telle idée de Dieu, vous verrez que de lui-même il aura assez tôt de nouvelles pensées de ce Souverain Être. Et si vous vous apercevez que ces nouvelles pensées ne soient pas tout-à-fait justes, il faut les redresser aussi-tôt. Pour moi, je croi, qu'il vaudroit beaucoup mieux qu'en général les hommes s'arrêtassent à l'idée de Dieu que nous venons de proposer, sans s'enquérir trop curieusement des propriétés d'un Être que tout le monde doit regarder comme incompréhensible : car il y a quantité de gens qui n'ayant ni assez de force ni assez de netteté d'Esprit pour distinguer ce qu'ils peuvent connoître d'avec ce qui passe leur intelligence, se jettent par cette curiosité mal-entendue dans la Superstition, ou dans l'Athéisme, faisant Dieu semblable à eux-mêmes, ou n'en reconnoissant point du tout, parce qu'ils ne peuvent se le représenter sous aucune autre idée. Et je suis fort porté à croire, que, si les Enfans sont constamment entretenus soit & matin dans des actes de dévotion par des prières qu'ils feront à Dieu comme à l'Auteur de leur Être, à leur Conservateur & leur Bienfaicteur, suivant quelque Formu-

laire clair & court, proportionné à leur âge & à leur capacité, cela contribuera beaucoup plus à leur donner de vraies notions de Religion & de Vertu, que si on leur embarrassoit l'esprit de recherches curieuses sur la nature impénétrable du Souverain Etre.

§. CXL. Après que peu à peu & par degré, selon que vous l'en trouverez capable, vous lui aurez fixé dans l'esprit une telle idée de Dieu, & que vous lui aurez appris à le *prier* & le *benir* comme l'Auteur de son Etre & de tout le bien qu'il fait, ou dont il peut jouir, évitez de lui parler d'autres *Esprits*, jusqu'à ce qu'il soit engagé à s'en enquerir, parce qu'il entendra dire à une certaine occasion qui doit être marquée ci-après, & parce qu'il en trouvera dans l'Histoire de l'Écriture Sainte.

§. CXLI. Mais même alors, & durant tout le tems de sa jeunesse, ayez soin d'empêcher que son Ame, si susceptible en ce tems-là de toutes sortes d'impressions, ne soit frappée par des idées d'esprits, de Fantômes, ou de quelque autre chose de terrible paroissant dans l'obscurité. C'est à quoi il risquera d'être exposé par l'imprudence des Domestiques qui peuvent tenir les Enfans en crainte & en sujétion, ont accoutumé de leur parler du Lutin, du *Moine-bourru*, & de tels autres noms qui emportent l'idée de certains Etres terribles & mal-faisans, & de leur persuader qu'ils ont grande raison de les redouter, lorsqu'ils sont seuls, & particu-

Il faut être réservé à parler des Esprits aux Enfans.

Comme bien il est dangereux de leur faire peur des Esprits, des Spectres &c.

lièrement dans les ténébres. Il ne faut rien épargner pour prévenir cet inconvenient. Car quoique par ce ridicule expédient, les Domestiques puissent détourner les Enfans de certaines petites fautes, le remede est dans le fond beaucoup pire que le mal, l'Esprit des Enfans recevant par-là des idées qui ne cessent de les effrayer toutes les fois qu'elles se présentent à eux. Et ces pensées *fantastiques* étant une fois admises dans ces Âmes tendres, & y étant fortement empreintes par la terreur qui les accompagne, elles s'y entracinent si profondement, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de les en effacer. D'ailleurs, elles sont très-souvent suivies de visions étranges qui font que les Enfans ne sauroient être seuls, sans trembler; & qu'ils ont peur de leur Ombre & des Ténébres pendant tout le reste de leur vie. J'ai connu des hommes faits, qui ayant été frapés de ces Idées effrayantes dans leur premiere jeunesse, m'ont avoué, que, quoique leur Raison corrigeât ce qu'il y avoit de faux dans ces sortes d'idées, & qu'ils fussent assurez qu'on n'avoit aucun sujet d'appréhender des Etres invisibles dans les Ténébres, plutôt que dans la Lumiere, néanmoins à chaque occasion qui s'en presentoit, ces mêmes Idées étoient toujours prêtes à s'emparer d'abord de leur imagination prévenue; de sorte qu'ils ne les pouvoient éloigner qu'avec peine. Il me souvient à ce propos d'une Histoire fort remarquable & très-assurée, qui vous fera voir combien ces Idées

effrayantes qui s'impriment de bonne heure dans l'Esprit, y restent long-tems enracinées. Dans une Ville qui est dans les parties occidentales de l'Angleterre, il y avoit un homme hors du sens que les Enfans avoient accoustumé de tourmenter toutes les fois qu'ils le rencontroient. Un jour ce Fou voyant dans la Ruë un de ces Enfans, entra dans la Boutique d'un Armurier qui étoit près de là, & se saisissant d'une épée nuë, courut après lui. L'Enfant le voyant venir dans cette posture, se mit à fuir pour sauver sa vie; & heureusement il courut avec assez de vigueur pour attraper la Maison de son Pere, avant que le Fou pût l'atteindre. La Porte n'étant fermée qu'au loquet, il l'empoigne aussitôt; & alors il commença à tourner la tête pour voir si celui qui le poursuivoit étoit fort près de lui. Le Fou étoit précisément à l'entrée du porche, tout prêt à le fraper de son épée; & l'Enfant eut justement le tems d'entrer dans la Maison, & de fermer la porte pour éviter le coup. Quoique son Corps n'eût reçu aucun mal, son Esprit fut vivement frappé de cette aventure. La peur qu'il eut, y fit une si profonde impression, que l'idée lui en resta plusieurs années, & peut-être toute sa vie. Car racontant lui-même la chose lorsqu'il étoit homme fait, il disoit que depuis cet accident il ne se souvenoit pas d'être encore jamais venu devant cette Porte, en quelque tems que ce fût, sans regarder derrière lui, quelque affaire qu'il eût dans l'Esprit, ou du moins, sans penser un peu:

250 DE L'ÉDUCATION
à ce Fou avant que d'entrer dans la Mai-
son.

Si on laissoit les Enfans seuls , ils ne se-
roient pas plus effrayez des ténèbres de la
nuit , que de la plus brillante clarté du
Soleil. Ces deux tems leur plairoient éga-
lement , chacun à son tour ; le premier
pour dormir , & l'autre pour jouïr. Dans
leurs discours ils ne distingueroient point
l'un de l'autre , comme si l'un étoit ac-
compagné de plus de danger & de choses
plus effrayantes que l'autre. Mais si par
malheur il se trouve auprès d'eux des gens
assez fous pour leur faire accroire qu'il y
a quelque différence entre être dans les
ténèbres , & fermer simplement les yeux ,
vous devez leur ôter cette imagination de
l'Esprit le plutôt que vous pourrez , & leur
apprendre, *QUE Dieu qui a fait toutes choses
pour leur bien , a fait la nuit , afin qu'ils puis-
sent dormir plus tranquillement ; & qu'il n'y a
rien dans les Ténèbres qui puisse leur nuire , puis-
qu'ils sont toujours sous sa protection.*

Du reste , il ne faut différer à donner
aux Enfans une plus ample connoissance
de Dieu & des bons Esprits , jusques au
tems que nous marquerons dans la suite :
& pour ce qui est des Malins Esprits , vous
ferez bien d'empêcher , si vous pouvez ,
que votre Enfant ne s'en forme point de
fortes idées, jusqu'à ce qu'il soit assez avan-
cé en âge pour entrer dans cette sorte de
connoissance.

§. CXLII. Après avoir inspiré à votre
Enfant des Principes de Vertu , en lui don-
nant une véritable idée de Dieu, telle qu'el-

le nous est sagement proposée dans le *Symbole des Apôtres*, autant que son âge le peut permettre, & en l'accoutumant à prier cet Être suprême: ce qu'il faut faire ensuite, c'est de l'obliger exactement à *dire la vérité*, & de le porter par toute sorte de moyens à être *doux & bienfaisant*. Faites-lui entendre qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'une seule dont il voudra s'excuser en déguisant la vérité. Et si vous lui apprenez bien-tôt à être doux & bienfaisant, vous lui inspirerez de bonne heure les sentimens qu'il doit avoir pour être un jour véritablement honnête-homme: car généralement parlant, *toutes les injustices viennent de ce que nous nous aimons trop nous-mêmes, & que nous n'aimons pas assez les autres.*

C'est-là tout ce que je dirai en général sur cette matiere, & qui suffit pour jeter dans le cœur d'un Enfant les premières semences de la Vertu. A mesure qu'il avance en âge, il faut remarquer de quel côté le porte son inclination naturelle, & selon qu'elle l'éloigne du vrai sentier de la Vertu, en le faisant pancher plus qu'il ne faut d'un côté ou d'autre, l'on doit employer les remèdes les plus capables de le ramener dans le bon chemin. Car parmi les Enfans d'*Adam*, il y en a peu d'assez heureux pour n'être pas nez avec quelque foible: & c'est à déraciner ce foible ou à le contrebalancer qu'il faut s'attacher dans l'Education des Enfans. Mais je ne saurois entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, sans passer les bornes que je me suis

252 DE L'ÉDUCATION
 prescrites dans ce petit Ouvrage. Mon
 dessein n'est pas de faire un Discours sur
 toutes les Vertus & sur tous les Vices,
 ni de montrer comment on peut acquérir
 chaque Vertu, & se guérir de chaque
 Vice en particulier, quoique j'aye re-
 marqué quelques-unes des fautes les plus
 ordinaires aux Enfans, & les moyens
 qu'il faut employer pour les en corriger.

XXI. De la Prudence.

§. CXLIII. **L**A Prudence que je prens
 dans un sens vulgaire,
 pour l'Art de conduire ses affaires dans
 ce Monde avec habileté, & avec pré-
 voyance, la Prudence, dis-je, prise en ce
 sens, est tout ensemble l'effet d'une bon-
 ne disposition naturelle, d'une forte apli-
 cation d'Esprit & de l'expérience; & par
 conséquent, au-dessus de la portée des En-
 fans. La principale chose qu'on puisse fai-
 re pour eux à cet égard, c'est de les em-
 pêcher, autant qu'on peut, de recourir à
 la *Finesse*, qui tâchant de contrefaire la
 Prudence, en est pourtant fort différente,
 semblable à un Singe qui malgré la res-
 semblance qu'il a avec l'homme, desti-
 tué de ce qui pourroit le faire réellement
 homme, n'en est que plus difforme. La
 Finesse n'est qu'un manque d'intelligence,
 qui ne pouvant aller à ses fins par des
 voyes directes, tâche d'y parvenir par l'ar-
 tifice & par la tromperie: & le mal est
 qu'elle ne sert qu'une fois, & qu'elle est
 toujours préjudiciable dans la suite. Il n'y

Il faut
 inspirer
 la Pru-
 dence
 aux En-
 fans, au-
 tant n'
 leur âge
 en est
 capable.

a point de faux prétexte qu'on puisse proposer avec assez de précaution & d'adresse pour empêcher qu'il ne soit découvert. (1) Jamais homme n'a été si fin qu'il ait pu le cacher absolument : & lorsque des gens sont une fois reconnus pour tels , chacun les fuit , chacun se défie d'eux ; & tout le monde s'empresse à se liguier pour leur faire tête , & pour les détruire. Au contraire un homme ouvert , raisonnable & prudent , est favorisé d'un chacun , & va directement à son but. Or le vrai moyen de disposer un Enfant à avoir un jour de la prudence , c'est de l'accoutumer à avoir de véritables notions des choses , & à n'être pas satisfait qu'il ne les ait effectivement ; c'est d'élever son Esprit à de grandes & nobles pensées , & de lui inspirer de l'éloignement pour le Mensonge , & pour la Fineffe compagne inséparable du Mensonge. Pour le reste qui ne s'apprend qu'à force de tems , d'expériences & de réflexions , qu'en conversant avec les hommes , en observant leur tempérament & leurs desseins , il ne faut pas l'attendre d'un Enfant sans expérience & naturellement imprudent , ni d'un Jeune-homme fougueux & inconsidéré. Tout ce qu'on peut faire pendant ce tems-là , c'est , comme j'ai déjà dit , d'accoutumer les Enfans à dire la vérité , à se soumettre à la Raison ; & à réfléchir , autant qu'il est possible , sur leurs propres actions.

(1) *On peut être plus fin qu'un autre & mais non pas plus fin que tous les autres.* Reflexions Morales de M^r DE LA ROCHEFOUCAULT.

XXII. 3. de la CIVILITE' & de
la POLITESSE.

Du soin
qu'il faut
prendre
pour
rendre
les En-
fans ci-
vils &
polis.

§. CXLIV. LA qualité que doit avoir après cela un Jeune-homme de bonne-Maison, c'est la *Politesse*, qui convient à des personnes bien élevées. Il y a deux sortes de défauts où l'on tombe manque d'*Education*: l'un est une pudeur niaise; & l'autre une négligence choquante, qui fait qu'on n'a des égards pour personne: défaut qu'on évitera en observant exactement cette seule Règle, *de n'avoir mauvaise opinion de soi, ni des autres.*

§. CXLV. La première partie de cette Règle ne doit pas être expliquée par opposition à l'humilité, mais à une assurance raisonnable. Quoique nous ne devions pas nous flater jusques au point de n'estimer que nous-mêmes, ou de nous préférer aux autres à cause de quelque avantage que nous croyons avoir sur eux, mais recevoir modestement les honneurs qu'on nous rend, lorsqu'ils nous sont dûs, il est pourtant nécessaire que nous aïons assez bonne opinion de nous-mêmes pour faire les choses à quoi nous sommes obligés & qu'on attend de nous, pour les faire, dis-je, sans peine & sans embarras devant quelques personnes que ce soit, en conservant toujours à chacun le respect qui lui est dû selon son rang & sa qualité. Lorsque le commun Peuple, & sur-tout les

Enfans se trouvent avec des Etrangers, ou avec des personnes qui sont au-dessus d'eux, une honte rustique éclate pour l'ordinaire dans toutes leurs manieres. Le désordre qui paroît d'abord dans leurs pensées, dans leurs paroles & dans leurs regards, les déconcerte si fort, qu'ils ne sont plus capables de faire quoique ce soit, ou du moins de le faire avec cette liberté & cette grace, qui ne manque jamais de plaire, & sans quoi l'on ne sauroit être agréable. Le seul moyen de les corriger de ce défaut, comme de tout autre méchant pli, c'est de leur faire prendre par l'usage une habitude toute contraire. Mais comme nous ne saurions nous accoutumer à la conversation des Etrangers & des Personnes de qualité, sans être dans leur compagnie, rien ne peut dissiper cette espèce de rusticité, que de fréquenter différentes compagnies, & qui soient composées de personnes au-dessus de nous.

§. CXLVI. Au lieu que le défaut dont nous venons de parler, consiste en ce que nous nous faisons une trop grosse affaire de la maniere dont nous devons nous conduire avec les autres hommes, l'autre défaut que produit une mauvaise Education, consiste au contraire en ce que nous paroissions nous mettre trop peu en peine de plaire, & de témoigner du respect à ceux avec qui nous avons à faire. Deux choses sont nécessaires pour éviter ce dernier inconvénient : La premiere, de n'avoir aucun panchant à offenser personne;

& la seconde, de trouver le moyen le plus insinuant de faire paroître cette disposition d'Esprit. Par la première les hommes passent pour Civils; & par la dernière pour gens polis. La politesse est une grace, une bienséance qui accompagne les regards, la voix, les paroles, les gestes, & tout le maintien d'une personne; qui nous rend agréables en compagnie, & qui fait que ceux avec qui nous conversons, sont contents, & à leur aise. C'est pour ainsi dire, un langage par lequel on exprime les sentimens de civilité & d'honnêteté qu'on a dans le cœur; & qui dépendant entièrement de l'usage de chaque País comme les autres Langues, (1) se doit apprendre par règles & par pratique; & sur-tout en observant & en fréquentant ceux qui passent dans le Monde pour être tout-à-fait polis & bien élevez. L'autre devoir dont le principe réside dans le fond du cœur, c'est uné bienveillance générale pour tout le monde; c'est cette humanité qui inspire à tous ceux qui en sont

(1) C'est à peu près ce qu'a pensé sur tout ceci le pénétrant & délicat *La Bruyere*. Le tout fin & singulier qu'il donne à ses pensées, me fait croire que je puis citer hardiment ses paroles sans qu'on se plaigne de la répétition. „ L'on peut, dit-il, définir l'esprit de „ politesse, l'on ne peut ve fixer la pratique. Elle „ suit l'usage & les coutumes reçues: elle est attachée au tems, aux lieux, aux personnes. L'Esprit tout seul ne la fait pas deviner; il fait qu'on la suit par imitation, & qu'on s'y perfectionne... „ Il me semble que l'Esprit de politesse est une certaine attention à faire que nos paroles & par nos manieres les autres soient contents de nous, & d'eux-mêmes. *Ch. V. DE LA SOCIÉTÉ*,

pénétrez la précaution de ne pas faire paroître par leur conduite qu'ils négligent ou méprisent qui que ce soit , mais plutôt de témoigner à chacun par tous les moyens qui sont en usage dans le Païs où ils se trouvent , toute l'estime & tous les égards qui lui sont dûs , selon sa condition , & le rang qu'il tient dans le monde. En un mot , la Civilité est une disposition d'Esprit qui nous engage à nous conduire de telle manière que notre compagnie ne soit à charge à personne.

Je remarquerai à ce propos quatre Qualitez , directement contraires à cette Vertu , qui est la première & la plus charmante de toutes les Vertus sociables. C'est d'une de ces quatre sources que découle communément l'incivilité. (1) Je les proposerai donc ici , afin qu'on prenne soin de préserver ou de délivrer les Enfans de leur mauvaise influence.

1. La première est cette *ferocité* naturelle qui fait qu'un homme est sans complaisance pour les autres hommes , de sorte qu'il n'a aucun égard à leurs inclina-

(1) La Bruyere a renfermé en peu de mots la nature & les principales causes de l'incivilité. Le passage est si beau que je ne saurois m'empêcher de le mettre ici. „ Incivilité, dit-il, n'est pas un Vice, elle est „ l'effet de plusieurs Vices : de la sotte Vanité, de l'ignorance de ses Devoirs, de la Paresse, de la Stupidité, de la Distraction, du Mépris des autres, de la Jalouzie. Pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible & manifeste. Il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins, selon la cause „ qui le produit. *Ch. XI, DE L'HOMME,*

tions , à leur tempérament , ou à leur état. Le vrai caractère d'un homme grossier & rustique , c'est de ne point faire de réflexion sur ce qui plaît ou déplaît à ceux avec qui il se trouve : mais il n'est que trop ordinaire de voir des gens qui avec des habits à la mode ressemblent à des Païsans par cet endroit - là , je veux dire , qui s'abandonnent sans retenue à leur humeur , soumettant à leurs bizarres fantaisies tous ceux qui se rencontrent sur leur chemin , sans se mettre aucunement en peine comment ils le prendront. C'est une Brutalité que tout le monde voit , & déteste , car qui pourroit s'en accommoder ? & par conséquent , quiconque veut persuader aux autres qu'il a la moindre teinture d'*Education* , ne sauroit se rendre coupable d'un tel vice ; puisque l'essence & la vraie fin de l'éducation , c'est d'adoucir la férocité naturelle des hommes , & de vaincre la rudesse de leur tempérament , afin qu'ils puissent s'ajuster à ceux avec qui ils ont à faire.

2. Un autre défaut contraire à la Civilité , c'est le *Mépris* , ou le manque de respect qui se découvre par les regards , les paroles , ou les gestes ; & qui déplaît toujours , d'où qu'il vienne. Car personne ne peut voir sans peine , qu'on le méprise.

3. L'*Esprit de critique* est encore directement contraire à la Civilité. Que les hommes soient coupables ou non , ils n'aiment pas qu'on relève leurs fautes , & qu'on

les expose en plein jour à leurs propres yeux, ou devant d'autres personnes. Un reproche est toujours accompagné de quelque honte; & la découverte, ou même l'imputation de quelque défaut, fait toujours de la peine à la personne qui en est le sujet. La *Raillerie* est un des moyens les plus rafinez d'exposer les fautes d'autrui. Mais parce qu'elle est ordinairement accompagnée d'esprit & d'un tour d'expression délicat; & qu'elle divertit la Compagnie, on s' imagine faussement qu'elle n'a rien d'incivil, pourvû qu'elle soit renfermée dans de certaines bornes. De-là vient qu'elle s'introduit dans la conversation des personnes du premier rang, & que ceux qui ont du talent pour la raillerie, sont écoulez favorablement en compagnie, & généralement applaudis par de grands éclats de rire de tous ceux qui donnent dans leur sens. Mais les Railleurs devroient considérer que s'ils réjouissent le reste de la Compagnie, c'est aux dépens d'une personne qu'ils tournent en ridicule, & qui par conséquent en doit souffrir, à moins que la chose dont il est raillé, ne soit en effet un vrai sujet de louange. Car en ce cas-là, les idées agréables qui constituent la raillerie, n'étant pas moins flâteuses que divertissantes, la personne raillée y trouve son compte; & prend part au divertissement tout aussi-bien que les autres. Mais parce que tout le monde n'a pas l'adresse de bien manier une affaire si délicate, où la moindre méprise peut tout gâter, je croi que ceux qui sont bien ai-

ses de ne pas se broiiller avec personne, & qu'en particulier tous les jeunes gens devroient s'abstenir absolument de railler, puisque par une petite méprise ou par une mauvaise interprétation, la Raillerie peut laisser dans l'Esprit de ceux qu'elle attaque, un perpétuel souvenir d'avoir été exposez d'une maniere piquante, quoi que spirituelle, pour quelque défaut digne de censure, dont ils se sentent effectivement coupables.

Outre la Raillerie, une autre espèce de critique qui marque une méchante Education, c'est l'*Esprit de contradiction*. La complaisance ne nous impose pas la nécessité d'approuver sans cesse les raisonnemens ou les contes qu'on fait en notre presence, ni même de laisser passer sans rien dire tout ce qui se debite dans les Compagnies où nous nous rencontrons. La Vérité & la Charité nous obligent quelquefois à réfuter les opinions des autres, & à redresser leurs méprises: & la Civilité ne s'opose point du tout à cela, pourvu que nous le fassions avec toutes les précautions que les circonstances exigent nécessairement. Mais on voit des gens possédez, pour ainsi dire, d'un Esprit de contradiction, qui sans considérer si ce qu'on dit en compagnie est bien ou mal dit, ne cessent de contredire (1) une partie de ceux

(1), Le silence & la modestie, dit MONTAGNE, sont qualitez tres-commodes a la conversation. On dressera cet Enfant a être épargnant & ménager de sa suffisance, quand il l'aura acquise, & à ne se formaliser point des sottises & fables qui se diront

qui la composent , ou peut-être tout chacun à son tour. Ce procédé est si visiblement injurieux qu'il n'y a personne qui n'en soit choqué. Et en général on est si porté à soupçonner , que toute opposition à ce qu'un autre dit , part d'un Esprit de critique ; & il est si rare que la critique soit reçûe sans quelque espèce de mortification , qu'il ne faut se déclarer contre les sentimens d'autrui , que de la maniere la plus obligeante , & dans les termes les plus doux qu'on puisse imaginer , de sorte qu'il ne paroisse aucun empressement à contredire dans tout le reste de notre conduite , qui pour cet effet doit être accompagnée de vraies marques de respect & de bienveillance , afin qu'en remportant l'avantage de mieux raisonner, nous ne perdions pas l'estime de ceux qui nous écoutent.

4. Une humeur vetilleuse qui se choque de la moindre chose , est encore un défaut fort contraire à la Civilité , non-seulement parce qu'elle nous engage à faire des choses mal-séantes , & à employer des expressions grossieres & choquantes , mais encore parce que c'est une accusa-

„ en sa presence : car c'est une incivile importunité
 „ de choquer tout ce qui n'est pas de notre appetit.
 „ Qu'il se contente de se corriger soi-même. Et ne
 „ semble pas reprocher à autrui , tout ce qu'il refuse
 „ de faire , ni contrarier aux mœurs publiques. *Li-*
 „ *cet sapere sine pompa, sine invidia* Fuyez ces images re-
 „ genteuses du monde , & inciviles , & cette puerile
 „ ambition , de vouloir paroître plus fin , pour être
 „ autre ; & comme si ce fût marchandise mal-aisée
 „ que répréhensions & nouvel etez , voulez tirer de
 „ là nom de quelque peculiere valeur. ESSAIS ,
 Liv. 1. Chap. XXV.

tion & un reproche tacite de quelque incivilité que nous trouvons à redire en ceux qui sont l'objet de notre chagrin. Or un tel reproche ne peut que faire de la peine : outre qu'il ne faut qu'une personne de cette humeur dans une Compagnie pour y mettre le desordre & en troubler toute l'harmonie.

Comme la Félicité que les hommes recherchent constamment, consiste dans le plaisir, il est aisé de voir pourquoi les gens civils sont mieux reçus dans le monde, que ceux qui peuvent être utiles. L'habileté, la sincérité, & la bonne intention d'un homme de poids & de mérite, ou même d'un véritable Ami, dédommagent rarement de l'inquiétude que produisent ses graves & solides remontrances. La Puissance, les Richesses, & la Vertu elle-même ne sont estimées qu'entant qu'elles contribuent à notre Félicité. Et par conséquent celui qui veut persuader à d'autres qu'il a leur félicité à cœur, s'y prend fort mal, si en leur rendant service, il le fait d'une manière propre à les choquer, & à leur déplaire. Et au contraire quiconque fait plaisir à ceux avec qui il converse, sans s'abaisser à des flâteries lâches & serviles, a trouvé l'Art de vivre dans le monde, & le vrai moyen d'être estimé, & bien reçu par tout où il se trouvera. Il faudroit donc avant toutes choses n'épargner aucun soin pour faire en sorte, que la Civilité devint habituelle aux Enfans & aux jeunes gens.

§. CXLVIII. Un autre défaut con-

traire à la véritable Politesse, c'est un excès de cérémonies, & un attachement opiniâtre à engager une personne à recevoir un honneur qui ne lui appartient pas, & qu'il ne peut accepter sans passer pour fou, ou sans se couvrir de confusion. Il semble qu'en cela on a plutôt en vûë de chagriner un homme, que de l'obliger; ou du moins qu'on veut faire voir par cette espèce de combat qu'on est au-dessus de lui. Enfin, à regarder cette conduite par son plus bel endroit, il est certain qu'elle n'est propre (1) qu'à embarrasser; & qu'ainsi elle ne peut être la marque d'une bonne éducation, dont l'usage & la fin n'est que de faire en sorte que les autres hommes se plaisent dans notre compagnie. On trouve peu de jeunes gens sujets à ce défaut, mais s'ils y tombent jamais, ou qu'ils paroissent y avoir quelque penchant, il faut les en avertir, & leur faire voir que c'est une Civilité mal-entenduë. Ce qu'ils doivent se proposer dans la conversation, c'est de faire paroître du respect, de l'estime, & de la bienveillance pour tout le monde, en traitant chacun en particulier avec toutes les honnêtetez qui leur sont dûës selon les règles de la Civilité. Faire cela sans être soupçonné de flâterie, de dissimulation, & de bassesse, c'est un grand Art; & rien ne peut nous l'enseigner que le Bon-sens,

Un excès de Civilité, blâmable.

(1) C'est ce qu'avoit observé Montagne qui dit plaisamment à ce sujet, *J'ai vû des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoisie.* ESSAIS LIV. 3. Ch. XLII.

la Raison, & le commerce des honnêtes gens (1): & du reste la chose est d'un si grand usage dans la vie Civile, qu'elle mérite bien que nous l'étudions avec quelque soin.

§. CXLVIII. Quoique cet Art porte le nom de bonne Éducation, comme si le principal effet de l'Éducation consistoit à avoir des manieres polies & engageantes, il ne faudroit pourtant pas, comme je l'ai déjà remarqué, tourmenter beaucoup les Enfans sur cet article, je veux dire, pour les obliger à lever le chapeau, & à faire la révérence dans les régles. Apprenez-leur, si vous pouvez, à être modestes & bien-faisans; & l'on ne trouvera point cela à dire en eux, la Civilité n'étant autre chose dans le fond qu'une application à ne faire paroître dans la conversation aucun mépris pour qui que ce soit. Quant aux moyens les plus autorisez de faire connoître ses sentimens, nous en avons déjà parlé. Ces moyens sont aussi particuliers & aussi différens en différentes parties du Monde, que les Langues qu'on y parle; & à le bien prendre, il est aussi inutile & aussi déraisonnable de prescrire des Régles, & de faire de grands Discours aux Enfans sur ce sujet, qu'il le seroit de

(1) Ces secours sont admirables sans doute, pourvu qu'on ait le cœur bien fait, & qu'on soit véritablement incapable de donner dans la dissimulation & dans la flatterie. Mais sans cela les réflexions les plus solides, & les meilleurs exemples seront toujours inutiles: car pour paroître vertueux, il faut l'être effectivement.

de donner de tems en tems une ou deux Régles sur la Langue Espagnole à une personne qui ne fréquente que des *François*. Recommandez tant qu'il vous plaira, la Civilité à votre Enfant ; telle sera la Compagnie qu'il fréquentera, telles seront ses manieres. Prenez-moi un Laboureur de votre voisinage , qui ne soit jamais sorti de sa Paroisse , faites-lui tant de discours que vous voudrez pour lui donner un extérieur agréable , il ressemblera à un Courtisan par le langage , tout aussi-tôt que par les manieres , c'est-à-dire qu'à ces deux égards il n'aura jamais plus de politesse que ceux qu'il fréquente ordinairement. Ainsi tout le soin qu'on peut prendre des Enfans à cet égard , se réduit à les tenir le plus qu'on peut en bonne compagnie , jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'être mis sous la conduite d'un Gouverneur qui soit lui-même poli & bien élevé. Et pour vous dire librement ma pensée , si les Enfans ne font rien par opiniâtreté , par orgueil , ou par quelque autre méchant principe , peu importe , de quelle maniere ils lèvent le chapeau , ou font la révérence. Si vous pouvez leur apprendre à aimer & à respecter les autres hommes , ils trouveront bien , lorsqu'ils seront d'âge pour cela , le moyen de le faire sentir obligamment à chacun selon les manieres auxquelles ils auront été accoutumés. Pour ce qui est des mouvemens du Corps , un Maître à danser leur enseignera , comme j'ai déjà dit , ce qui sied le mieux à cet égard , quand il en sera tems. Du reste , lorsqu'ils

font encore jeunes, on n'attend pas d'eux qu'ils s'attachent fort exactement à toutes ces cérémonies; on leur permet au contraire d'être négligens sur cet article: & cette négligence sied aussi-bien aux Enfans que les complimens aux grandes personnes; ou si elle passè pour un défaut dans l'esprit de certaines gens fort délicats, je suis assuré du moins, que c'est un défaut auquel il ne faudroit pas prendre garde, & qui ne devroit être corrigé que par le tems & par la conversation des honnêtes gens. Je ne crois donc pas que vous deviez vous donner la peine de chagriner ou de censurer sur cela votre Enfant, comme j'en vois souvent qu'on tourmente pour ces sortes de choses. Mais s'il fait paroître dans ses manieres quelque marque d'orgueil ou de mauvais naturel, c'est de quoi vous devez le corriger à quelque prix que ce soit, ou par des raisons, ou en lui faisant honneur d'un tel procédé.

Quoi qu'on ne doive pas embarrasser beaucoup les Enfans de régles & de préceptes sur ce qui regarde les *manieres*, lorsqu'ils sont encore fort jeunes, il y a pourtant une sorte d'incivilité que les jeunes gens contractent fort aisément, si on ne les en détourne de bonne heure: c'est *un empressement à interrompre ceux qui parlent, & à les arrêter en les contredisant*. Je ne sai si cet empressement de jeunes gens à relever ce qui se dit en leur presence, & à ne pas laisser échaper la moindre occasion de faire paroître leur esprit, vient de la coutume de disputer, si fort établie dans les

Ecoles , & de la réputation d'esprit & de savoir qu'on y attache ordinairement , comme si la Dispute étoit la seule preuve d'habileté; mais je trouve que les Savans de profession sont le plus blâmez de ce défaut. Du reste , rien n'est plus grossier que d'interrompre quelqu'un au milieu de son discours : car si nous ne tombons pas dans l'inconvénient ridicule de répondre à un homme avant que de savoir ce qu'il veut dire , du moins nous déclarons nettement par là que nous sommes dégoûtez de l'entendre plus long-tems ; & que méprisant ce qu'il dit, comme peu propre à servir d'entretien à la Compagnie , nous demandons audience pour dire des choses qui sont beaucoup plus dignes de leur attention. Un tel Procédé est visiblement l'effet d'un grand mépris des autres , & ne peut qu'être très choquant : c'est néanmoins ce qu'emporte presque toujours la licence qu'on se donne d'interrompre. Et si l'on joint à cela , comme c'est l'ordinaire , la censure de quelque faute , ou une opposition formelle à ce qui vient d'être dit, c'est une marque d'orgueil , & d'entêtement de soi-même , encore plus insupportable , puisqu'en ce cas-là nous nous érigeons nous-mêmes en Docteurs ; prenant la liberté de redresser les autres sur quelque point de fait , s'ils sont engagez dans le récit d'une histoire , ou d'exposer les fautes de jugement que nous croyons qu'ils viennent de commettre.

Je ne veux pas dire par-là qu'on dût bannir des Conversations la dispute & la dis-

férence des sentimens. Ce seroit se priver du plus grand fruit de la Société, & de l'instruction qu'on peut retirer de la Compagnie des gens d'esprit; car leurs raisonnemens oposez nous montrant les choses par leur différens côtez, contribuent par cela même à nous les faire connoître, au lieu que la considération de leurs différens aspects, & tant de différens degrez de probabilitéz que cette opposition presente à l'Esprit, seroit perduë pour nous, si en conversation chacun étoit obligé d'approuver l'opinion de celui qui parle le premier. Ce n'est pas l'opposition aux sentimens d'autrui que je blâme, mais la maniere de contredire. Il faut apprendre aux jeunes-gens à ne pas s'empresser de dire leurs avis qu'ils ne soient priez de le faire, ou que les autres n'ayent achevé de parler; & à ne déclarer alors leur pensée qu'en forme de question, pour être instruits, & non pour instruire les autres. Ils devroient s'abstenir (1) d'affirmer les choses positivement & d'un ton de maître; & se contenter de proposer modestement leurs questions comme des gens qui veulent apprendre, lorsque le silence général

(1) ,, J'aime, *dis le bon Montagne*, ces mots qui amo-
 ,, lissent & modèrent la témérité de nos Propositions: à
 ,, l'aventure, aucunement, je pense, & semblables, & si
 ,, j'eusse eü à dresser des Enfans, je lui eusse tant mis
 ,, en la bouche, cette façon de répondre, en quêtan-
 ,, te, non résolutive: *Qu'est ce à dire? Je ne l'entends*
 ,, pas: *Il pourroit être: Est-il vrai*: qu'ils n'eussent plü-
 ,, tôt gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que
 ,, de représenter les Docteurs à dix ans, comme ils
 ,, font. Qui veut guérir de l'ignorance, il faut la cen-
 ,, tesser. *ESSAIS. Liv. III. Chap. II.*

de toute la Compagnie leur en fournit le moyen.

Cette modestie , qui sied si bien à leur âge , n'obscurcira point leurs talens , & ne diminuera en aucune maniere la force de leurs Raisons , mais leur procurera au contraire une attention plus favorable , & donnera plus de poids à leurs paroles. Une méchante raison , une observation triviale ainsi proposée avec quelque préambule civil qui marque de la déférence & du respect pour les sentimens d'autrui , leur fera plus d'honneur que beaucoup d'esprit & de savoir accompagné d'une conduite grossiere , insolente , & tumultueuse , qui ne manque jamais de choquer les auditeurs , & de leur donner mauvaise opinion de celui qui a des manieres si désagréables , quoiqu'il remporte l'avantage d'avoir mieux raisonné que personne.

Il faudroit donc observer de près les jeunes-gens sur cet article , s'oposer de bonne heure au penchant qu'ils ont à contredire & à interrompre ; & leur faire prendre l'habitude opposée dans toutes leurs conversations ; & avec d'autant plus de soin , qu'il n'est que trop commun parmi nous de voir des hommes faits , & d'un rang distingué , qui en conversation s'empresent de prendre la parole , s'interrompent à tout moment les uns les autres , & disputent d'une voix haute & emportée. Les *Indiens* que nous nommons *Barbares* , font paroître bien plus de civilité & de bienséance dans leurs entretiens , s'écoulant l'un l'autre tour à tour , sans ouvrir la

bouche, que celui qui a la parole, n'ait entièrement achevé de parler, & répondant alors tranquillement, sans bruit & sans passion. Si l'on en use autrement dans cette Partie du Monde si civilisée, ce qui fait qu'on n'a pas encore réformé parmi nous ce reste de barbarie, c'est sans doute le peu de soin qu'on prend de l'Éducation des Enfans à cet égard. N'étoit-ce pas, à votre avis, un spectacle bien plaisant de voir deux Femmes de qualité assises par accident aux deux côtez oposés d'une chambre que le reste de la Compagnie occupoit tout autour, entrer en dispute, & s'emporter si fort que faisant avancer peu à peu leurs chaises dans la chaleur de la contestation, elles se trouverent bientôt tout près l'une de l'autre au milieu de la Chambre, où pendant un assez long-tems semblables à ces Coqs qu'on fait battre au milieu d'un amphithéâtre, elles continuèrent leur dispute avec beaucoup de fureur, sans avoir le moindre égard pour le reste de la Compagnie qui ne pouvoit s'empêcher de sourire à la vûë d'un tel combat ? Je tiens la chose d'une personne de qualité qui étoit présente, qui nemanqua pas de faire réflexion sur les indécentes, où l'on peut être entraîné par la chaleur de la dispute : & puisque la Coûtume n'enfournit que trop d'exemples, il faudroit prendre d'autant plus de soin de les prévenir dans les Enfans. Il n'y a personne qui ne condamne ces indécentes dans les autres, quoi qu'il ne les aperçoive point en lui-même ; & bien des gens qui les voyent en eux-

mêmes, & qui desirent de s'en corriger, ne sauroient pourtant secouer le joug d'une méchante coûtume, changée en habitude par la négligence de ceux qui ont été chargez du soin de leur Education.

§. CXLIX. Ce qui a été dit ci-dessus de l'effet que produit la Compagnie qu'on fréquente, nous ouvreroit un champ bien plus vaste, & nous feroit voir que l'influence de la Compagnie s'étend beaucoup plus loin, si nous prenions la peine de suivre exactement cette pensée. Car la conversation ne nous communique pas seulement ces manieres extérieures en quoi consiste la Civilité; son influence passe plus avant, & pénètre jusques dans l'intérieur de l'ame: & peut-être que si l'on réduisoit à leur juste prix la Morale, & les différentes Religions du monde, on trouveroit que la plus grande partie des hommes ont adopté les opinions & les cérémonies pour lesquelles ils sont prêts à mourir, plutôt parce qu'elles sont reçues dans le País où ils vivent, & approuvées par les personnes de leur connoissance, que par aucune raison qui les persuade de la vérité de ces choses. Je ne dis ceci que pour vous montrer de quelle importance je croi qu'est pour votre Enfant, durant tout le cours de sa vie, la Compagnie qu'il fréquentera; & par conséquent avec combien de circonspection il faudroit ménager ce seul article, qui est plus capable d'influer sur sa conduite, que tout ce que vous pourrez faire d'ailleurs.

Reffexion faite en passant sur l'influence de la Compagnie qu'on fréquente.

XXIII. 4. Du Savoir.

Ce qu'il
faut a-
prendre
aux En-
fants.

§. CL. V Ous vous étonnerez peut-être que je mette *le Savoir* au dernier rang des choses nécessaires à un Enfant bien élevé, sur tout si je vous dis que, selon moi, c'est effectivement la chose (1) la moins importante. Ceci paroîtra étrange dans la bouche d'un homme de Lettres. Comme le Savoir est d'ordinaire le point capital, pour ne pas dire le seul, dont on fait une affaire aux Enfants, (car on ne pense presque à autre chose, lorsqu'on parle de leur Education) ce que je viens de dire ne peut qu'être fort contraire aux idées communes. Quand je considère combien on prend de peine pour enseigner un peu de Latin & de Grec aux Enfants, combien on employe d'années à cela, & combien ce soin entraîne après soi de bruit

(1) *Montagne* est précisément du même avis : Il le dit & redit, & toujours avec une nouvelle grace. „ Il „ me semble, *dit-il*, que les premiers discours, de- „ quoi on lui doit abreuver l'entendement, ce doivent „ être ceux qui régulent ses mœurs & son sens, qui lui „ apprendront à se connoître, & à sçavoir bien mou- „ rir & bien vivre. Entre les Arts libéraux, commen- „ çons par l'Art qui nous fait libres. Ils servent tous „ véritablement en quelque manière à l'instruction de no- „ tre vie & à son usage : comme toutes autres choses „ y servent en quelque manière aussi. Mais choisissons „ celui qui y sert directement & professeirement. — „ Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus „ sage & meilleur, on l'entretiendra sur ce que c'est „ que Logique, Physique, Géométrie, Rhétorique ; „ & la Science qu'il choisira, ayant déjà le jugement „ formé, il en viendra bien-tôt à bout. *ESSAIS, Liv.*
2, *l. Ch. XXV.*

& d'embarras sans produire aucun fruit, je suis tenté de croire que leurs Parens regardent encore avec une espèce de frayeur respectueuse la Verge des Maîtres d'École, qu'ils considèrent comme l'unique moyen qu'on puisse employer pour bien élever des Enfans; comme si toute leur Education ne consistoit qu'à apprendre une ou deux Langues. Et le moyen que sans cela l'on pût permettre qu'un Enfant fût assujetti à un Esclavage de Galérien pendant les huit ou dix plus belles années de sa vie, pour attraper une ou deux Langues, qu'on peut apprendre, si je ne me trompe, avec beaucoup moins de peine & de tems, & presque en badinant.

Cela étant, pardonnez-moi si je dis, que je ne saurois penser sans émotion, que pour former & polit l'esprit d'un jeune-homme de bonne-Maison, il faille le mettre dans un Colleege avec une troupe d'autres Enfans, & le faire travailler à coups de fouët, comme s'il devoit faire ses Classes, *en passant*, pour ainsi dire, *par les baguettes*. Quoi donc, *me direz-vous*, ne voulez-vous pas que mon Enfant apprenne à lire & à écrire? Faut-il qu'il soit plus ignorant que le Clerc de notre Paroisse, qui prend * *Chapelain* & *Corras* pour les meilleurs Poëtes du Monde, & dont il rend les Ouvrages encore plus mauvais qu'ils ne sont, par la maniere désagréable dont il les lit? N'allez pas si vite, je vous prie. Savoir lire & écrire, avoir de l'érudition, tout cela est nécessaire, j'en conviens; mais ce n'est pourtant pas-là ce qui

* Il y a dans l'Anglois *Hutchins* & *Stemhold*, méchans Poëtes Anglois,

nous importe le plus. Et en effet, ne conviendrez-vous pas avec moi qu'il faudroit être tout-à-fait déraisonnable, pour ne pas estimer infiniment plus un homme vertueux ou habile dans les affaires de la vie qu'un homme simplement savant? Ce n'est pas qu'à mon avis, le Savoir ne contribue beaucoup à la production de ces deux qualitez dans des Esprits bien disposez. Mais il faut avoïer aussi que dans d'autres personnes qui n'auront pas ces bonnes dispositions, la Science ne sert qu'à les rendre plus fots, ou plus méchans. (1) Je vous dis ceci, afin que, lorsque vous viendrez à penser à l'Éducation de votre Enfant, & que vous jetterez les yeux sur un Maître ou sur un Gouverneur, pour lui en confier le soin, vous n'examiniez pas uniquement, comme c'est l'ordinaire, s'il fait bien le Latin & toutes les fineslès de la Logique. La Science doit être recherchée, non pas directement & pour elle-même, mais simplement comme un moyen pour acquérir quelque chose de plus excellent. Pour cet effet cherchez quelque personne qui ait (2) toute la pru-

(1) C'est ainsi que les instructions de Senèque, bien loin d'adoucir le tempérament de Néron, ne servirent qu'à donner de nouvelles forces à sa férocité naturelle, comme a tres-bien remarqué *Aufone* dans son Remerciement à Gratien. *Seneca arguetur*, dit il, *non eruditisse indolem Néronis, sed armasse se vitiam*. Pag. 240. *Edit. Scrlzgeri*.

(2) „ Je voudrois aussi, dit *MONTAGNE*, qu'on „ fût soigneux de lui choisir un condu&eur qui eût „ plutôt la tete bien faite, que bien pleine : & qu'on „ y requit tous les deux, mais plus les mœurs & l'en- „ tendement que la Science. — qu'il ne lui deman- „ de pas seulement compte des mots de sa leçon, mais

dence nécessaire pour bien former les mœurs de votre Enfant. Mettez-le en part où vous puissiez, autant qu'il est possible, mettre son innocence à couvert, le porter au bien, corriger & vaincre par des voyes douces les mauvaises inclinations, auxquelles il peut être sujet, & lui faire prendre de bonnes habitudes. C'est-là le point capital de l'Education des Enfans; & lorsqu'on y a pourvû, la Science peut s'acquérir comme par surcroît, & fort facilement, à mon avis, en suivant certaines méthodes.

§. CLI. Lorsqu'un Enfant fait parler, Un Enfant doit com- il est tems qu'il commence d'apprendre à mencer d'appren- lire. Mais ici permettez-moi de vous repé- dre à li- ter une chose qu'on peut oublier fort aisé- re, lorsqu'il fait ment, c'est, qu'il faut n'épargner aucun parler. soin pour faire en sorte que la lecture ne soit pas une occupation à son égard, & qu'il ne la considère point comme une tâche à fournir nécessairement. Naturellement nous aimons la liberté; cette passion naît avec nous, comme je l'ai déjà remarqué: c'est pourquoi nous avons de l'aversion pour plusieurs choses, par la seule raison qu'elles nous sont commandées. Pour moi, j'ai toujours crû, qu'on pourroit engager les Enfans à se faire un plaisir & un divertissement d'apprendre tout ce qu'on voudroit leur enseigner, & à souhaiter d'être instruits: si on leur proposoit l'étude comme une chose honorable,

„ du sens & de la substance: & qu'il juge du profit
 „ qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire
 „ re; mais de sa vie. ESSAIS, Liv. I. Ch. XXV.

agréable & divertissante par elle-même, ou bien comme une récompense qui leur seroit accordée pour avoir fait quelque autre chose, & qu'on eût soin de ne les jamais quereller ou châtier pour avoir négligé de s'y appliquer. Ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que parmi les *Portugais* les Enfans sont si fort accoutumés à apprendre, comme à l'envie, à lire & à écrire, qu'on ne sauroit les en détourner : ils s'empresent à l'apprendre les uns des autres, & avec autant d'ardeur, que si on le leur défendoit. Sur quoi il me souvient qu'étant dans la Maison d'un de mes Amis, dont le plus jeune de ses Enfans qui portoit encore la robe, & auquel sa Mere montrait à lire, n'aimoit pas à dire sa leçon & ne s'y resolvoit qu'avec peine, je m'avisai de l'y obliger autrement que par devoir. Pour cet effet commençant à discourir entre nous, en sa présence ; de sorte qu'il pût nous entendre, sans pourtant faire semblant de prendre garde à lui, nous dîmes, » Que c'é-

» toit le privilege des Héritiers & des

» Ainez de la Maison d'être savans, que

» par-là ils paroissent avec éclat dans le

» monde, & étoient aimez de tous ceux

» qui les connoissent, mais que pour les

» Cadets, on leur faisoit grace de leur

» donner quelque éducation : que de leur

» apprendre à lire & à écrire, c'étoit faire

» pour eux plus qu'il ne leur étoit dû ;

» & que, s'ils vouloient, ils pouvoient

» être ignorans & grossiers comme des Pai-

» sans ». Cela fit une si profonde impres-

sion sur l'esprit de ce jeune Enfant que depuis il eut envie d'apprendre. Il alloit de lui-même auprès de sa Mere pour lire, & il ne laissoit point en repos sa Gouvernante qu'elle ne lui eût entendu dire sa leçon. Je ne doute point qu'on ne pût se servir de quelque expédient pareil à celui-là avec d'autres Enfans; & qu'après avoir connu leur humeur, on ne pût leur insinuer quelques pensées qui leur fissent naître du desir pour la Science, & les engageassent à rechercher comme une espèce de jeu ou de divertissement. Mais en ce cas-là il faut prendre soin, comme j'ai déjà dit, de ne leur imposer aucune des choses qu'on veut leur apprendre, comme une tâche à fournir nécessairement, ni de leur en faire un sujet de chagrin. Pour faire apprendre l'Alphabet aux Enfans en se jouant, on peut se servir de Dez & d'autres semblables choses, où les Lettres fassent partie du jeu; & inventer dans cette vuë vingt autres moyens qui conviennent à leur humeur particuliere.

§. CLII. Ainsi à la faveur de quelque innocente ruse on peut faire que les Enfans aprennent à connoître les Lettres de l'Alphabet, & à lire, sans regarder cette occupation que comme un véritable jeu, & par ce moyen se divertir effectivement à une chose pour laquelle d'autres sont fôïettez. On ne doit charger les petits Enfans de rien qui sente le travail ou qui soit fort sérieux: c'est un joug que leur esprit ni leur corps ne peuvent point porter. Il est préjudiciable à leur santé: &

je suis certain que ce n'est que pour avoir été forcez de s'attacher à leurs Livres dans un âge ennemi de toute contrainte, que la plupart des Enfans haïssent les Livres, & la Science durant tout le reste de leur vie. Il en est de cela comme de l'indigestion qui laisse après soi une aversion invincible pour la viande dont l'estomac a été surchargé.

§. CLIII. J'ai donc pensé que si les jeux étoient tournez de ce côté-là, au lieu que d'ordinaire ils ne tendent à rien, on pourroit trouver plusieurs moyens d'apprendre à lire aux Enfans, pendant qu'ils s'imagineroient ne faire autre chose que jouer. On pourroit faire, par exemple, une Boule d'yvoire semblable à celle dont on se sert * en certains jeux, laquelle eût trente-deux faces, ou plutôt vingt-quatre ou vingt-cinq; & sur plusieurs de ces faces on coleroit un A, sur plusieurs autres un B, sur d'autres un C, & sur d'autres un D. Je serois d'avis que d'abord on ne se servît que de ces quatre Lettres; & peut-être même seroit-il mieux de n'en employer que deux au commencement, & que lorsque l'Enfant les connoîtroit parfaitement bien, on en ajoûtât une autre, & ensuite d'autres par degréz, jusqu'à ce qu'y avant une Lettre sur chaque face, tout l'Alphabet fut imprimé sur la Boule. Avant que l'Enfant jouë à ce jeu, il faudroit que d'autres personnes y jouassent; car dans le fond on peut aussi-bien jouer à qui jettera le premier un A ou un B, qu'à qui jettera six ou sept points aux Dez,

* Il y a dans l'Angleterre, & dans la Lotterie du Roy d'Orléans, un jeu de hazard qui n'est connu qu'en Angleterre, & où l'on se sert d'une Boule d'yvoire qui a trente-deux faces sur

Or ce jeu étant une fois en usage parmi vous, ne sollicitez pas votre Enfant d'y jouer, de peur que vous ne lui en fassiez une affaire : car il faudroit qu'il n'en entendit jamais parler que comme d'un jeu de personnes faites ; & en ce cas - là je ne doute point que de lui-même il ne s'y attache avec plaisir. Mais afin qu'il ait plus de sujet de s'imaginer que c'est un jeu auquel on l'admet quelquefois par grace, lorsque le jeu est fini, il faudra mettre la Boule en un lieu sûr, où il ne puisse point atteindre, de peur que l'ayant à toute heure en son pouvoir, il ne vint à s'en dégoûter. Et pour faire qu'il s'y applique toujours avec une égale ardeur, mettez-lui dans l'esprit que c'est un jeu qui n'appartient proprement qu'à des personnes au-dessus de lui.

§. CLIV. Lorsque par ce moyen il connoitra les Lettres, il peut, en les assemblant, apprendre à lire, sans savoir comment il l'a fait, sans avoir jamais été repris ou chagriné pour cela ; & sans contracter aucune aversion pour les Livres à cause des rudes traitemens qu'ils lui auroient attiré. Si vous observez les Enfans, vous verrez qu'ils prennent beaucoup de peine pour apprendre plusieurs jeux, qu'ils regarderoient comme une occupation & une tâche, & qu'ils prendroient en aversion, si on leur ordonnoit de s'y appliquer. Je connois une Personne de grande qualité, plus illustre par son Savoir & par sa Vertu, que par sa Naissance & par le haut rang qu'elle tient dans l'Etat, qui s'étant

lesquel-
les sont
gravez
divers
nom-
bres.

avifée de coler les fix Voyelles de l'Alphabet (car l'Y eft une Voyelle dans la Langue Angloife) sur les fix faces d'un Dé , & les dix huit confonnes qui reftent sur les faces de trois autres Dez, a fait avec ces Dez un Jeu pour fes Enfans , où celui-là gagne qui dans un coup jette plus de mots avec ces quatre Dez. Par-là le plus âgé de fes Fils portant encore la Robe , en eft venu jufqu'à épeller les Lettres avec une extrême ardeur , fans avoir été querellé pour cela , ou fans y avoir été engagé par force.

§. CLV. J'ai vu de petites Filles qui paffoient des heures entieres à prendre beaucoup de peine pour fe rendre habiles à un certain Jeu où il faut ramaffer de terre une pierre avec aflez de vîteffe , pour avoir le temps de reprendre une autre pierre qu'on a déjà jetté en l'air , avant qu'elle tombe à terre. Je ne les ai jamais observées dans cette occupation fans penser , qu'il ne faudroit qu'inventer quelque heureux expédient, pour les engager à donner tout ce foïn à quelque chose qui pût leur être plus utile que ce Jeu : de sorte que si les Enfans perdent leur temps à des bagatelles , ce n'est , à mon avis , que par la faute , par la négligence des personnes qui font chargées de leur conduite. Les Enfans ont beaucoup moins de penchant à être fans rien faire que les hommes ; & c'est les hommes qu'il faut blamer , si une partie de cette humeur agiffante qui éclate dans les Enfans , n'est pas apliquée à quelque chose d'utile : car pour l'ordinaire les En-

fans y prendroient autant de plaisir qu'aux choses à quoi ils ont accoûtumé de passer leur temps, si les hommes étoient seulement la moitié aussi empressez à marcher devant, que ces petits singes seroient portez à suivre. Ainsi, je m'imagine que quelques sages *Portugais* introduisirent parmi les Enfans de leur Païs cette coûtume dont j'ai oüi parler, qui fait, comme je disois tout à l'heure, que les Enfans y sont si empressez à apprendre à lire & à écrire, qu'il est comme impossible de les en empêcher. Il y a de même certains lieux en *France* où les Enfans s'enseignent les uns les autres à chanter & à danser, pour ainsi dire, dès le berceau.

§. CLVI. Pour revenir aux Lettres qu'on peut coler sur des Dez, ou sur d'autres Corps à plusieurs faces, afin d'apprendre à lire aux Eufans, il vaudroit mieux se servir d'abord de caracteres, semblables à ceux d'une Bible *in-folio*, sans y mêler aucune Lettre capitale. Lorsqu'une fois votre Enfant saura lire ce qui est imprimé avec ces sortes de caracteres, il connoitra bien-tôt les Lettres capitales, & dans le commencement il ne faut pas l'embarasser de différens caracteres. Avec ces sortes de Dez vous pouvez aussi faire un Jeu tout-à-fait semblable à celui du *Royal-Oak*, (qui mettroit une nouvelle variété dans la chose) & y jouer pour des Cerises, pour des Pommes, &c.

§. CLVII. On pourroit inventer avec des Lettres, vingt autres Jeux, que ceux qui aprouvent cette méthode, pourront

imaginer sans peine, & apliquer à cet usage, s'ils en ont envie. Mais pour moi je crois que l'invention des quatre Dez dont nous venons de parler, est si aisée à pratiquer, & si utile, qu'il seroit difficile d'en trouver une meilleure; & qu'à peine peut-il arriver qu'il soit nécessaire d'en employer quelque autre.

§. CLVIII. En voilà assez sur la méthode que vous pouvez observer pour apprendre à lire à votre Enfant. Du reste, ne l'y obligez jamais par force, ou en le querellant. Servez-vous, si vous pouvez, de quelque artifice pour l'y engager, mais ayez soin de ne lui en pas faire une occupation. Il vaut mieux qu'il employe un an de plus à apprendre à lire, que si par ce moyen il prenoit la lecture en aversion. Si vous avez quelque démêlé avec lui, que ce soit sur des choses importantes, qui regardent la vérité & les bonnes mœurs; mais ne vous amusez pas à le chagriner sur l'a, b, c. Employez toute votre adresse à faire en sorte que sa volonté se soumette à la raison. Apprenez-lui à aimer l'honneur & la véritable Louange, à craindre fortement d'être regardé avec mépris ou avec indifférence, sur tout par vous & par sa Mere; après quoi, tout le reste viendra aisément de lui-même. Mais en ce cas-là, vous ne devez pas, à mon avis, le gêner par des règles sur des choses indifférentes, ou le censurer pour chaque petite faute qu'il fera, ou peut-être même pour des fautes qui pourroient paroître fort considérables à d'autres person-

nes. Mais je me suis déjà assez étendu sur cet Article.

§. CLIX. Lorsque par ces moyens doux & faciles un Enfant commence à savoir lire, il faut lui mettre entre les mains quelque joli Livre proportionné à sa capacité, dans lequel il trouve des choses qui puissent l'attacher, & le récompenser de la peine qu'il prend de le lire, mais qui ne soient pourtant pas de telle nature qu'elles lui remplissent la tête d'idées tout-à-fait creuses, de principes corrompus, ou de pures bagatelles. Dans cette vûë, je crois qu'on ne peut lui donner un meilleur Livre que les *Fables d'Esopé*, qui étant propres à divertir & à occuper l'esprit d'un Enfant, peuvent pourtant fournir de bonnes réflexions à un homme fait. Et s'il les conserve dans sa mémoire tout le reste de sa vie, il ne sera pas fâché qu'elles lui reviennent dans l'esprit, lorsqu'il sera occupé de pensées graves & de ses plus sérieuses Affaires. Si d'ailleurs chaque Fable est représentée par une figure dans le Livre qu'on lui donnera, cela lui plaira beaucoup plus, & l'encouragera à lire, parce qu'il servira à étendre ses connoissances. Car c'est en vain qu'on parle aux Enfans de ces sortes d'Objets visibles: ils ne sont point touchés de ces discours, & n'y prennent aucun plaisir pendant qu'ils n'ont aucune idée des Objets mêmes: & ces idées ne peuvent être excitées dans leur esprit par le son des paroles, mais par les choses elles-mêmes, ou par leurs images. Je serois donc d'avis que, dès

qu'un Enfant commence à épeller, on lui fit voir autant de figures d'Animaux qu'on en pourroit trouver avec leurs noms imprimez tout auprès; ce qui l'engagera à lire, & lui donnera en même tems occasion de vous faire des questions, & d'apprendre quelque chose. Il y a un Livre Anglois, intitulé (1) *Reynard the Fox*, qui pourroit servir, si je ne me trompe, pour le même dessein. Au reste, si ceux qui sont auprès d'un Enfant, lui parlent souvent des Histoires qu'il a luës, & qu'ils les lui entendent raconter: outre d'autres avantages qu'il en retirera, il deviendra par là plus passionné pour la lecture, voyant

(1) C'est une Histoire allégorique où sont représentez la plupart des défauts des hommes sous l'image des Bêtes, & sur-tout du Renard, l'un des Principaux Personnages. La Morale de ce Livre est bonne. Dans les plus anciennes Editions, tout y étoit d'une naïveté charmante, les pensées & le stile: mais on ne trouve plus chez les Libraires que de nouvelles Editions où tout a été défiguré par quelque misérable Ecrivain, qui prétendant réformer cet Ouvrage l'a rempli de pensées extravagantes, & d'expressions vagues & empoulées, qui ne peignent rien à l'Esprit. Au reste, je ne croi pas que ce Livre ait été traduit en François. Si l'on prend la peine d'expliquer aux Enfans les *Fables de la Fontaine*, qu'on pourra leur faire entendre bientôt après qu'ils sauront lire, s'ils sont François; voilà le Livre qu'on doit leur mettre entre les mains. L'Agréable y est si bien mêlé avec l'Utile, que qui l'entend ne peut que le goûter: & si un Enfant prend une fois du plaisir à le lire, il y trouvera toujours de nouveaux charmes, à mesure qu'il avancera en âge, jusqu'à sa dernière vieillesse; car il contient cet excellent Ouvrage.

————— *Id quod*
Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè
Æquè neglectum pueris, senibus que nocet.

qu'elle lui procure de l'utilité & du plaisir. Ce qui dans la Méthode communément établie n'arrive que fort tard, à mon avis : de-là vient que les Enfans ne regardent les Livres que comme des amusemens autorisez par la mode, ou comme des embarras frivoles qui ne sont absolument d'aucun usage.

§. CLX. Il est nécessaire qu'un Enfant apprenne bien par cœur l'*Oraison Dominicale*, le *Symbole des Apôtres*, & les dix *Commandemens de Dieu* ; mais je ne serois pas d'avis qu'il les apprit en les lisant lui-même dans un Livre, mais en les entendant réciter par quelqu'un qui les lui répétât avant même qu'il sût lire. Il ne faudroit pas, ce me semble, qu'il apprît par cœur, & qu'il apprît à lire en même tems. Ces deux choses ne devroient point être mêlées ensemble, de peur que l'une n'arrêât le progrès de l'autre. Et il faudroit faire en sorte qu'un Enfant apprît à lire avec le moins de peine qu'il est possible.

Un Enfant ne doit pas apprendre à lire tout à la fois.

Je ne sai quels autres Livres Anglois il y a de l'espèce de ceux dont nous venons de parler, qui soient propres à plaire aux Enfans, & à les engager à la lecture ; mais je suis tenté de croire que les Enfans ayant été généralement assujettis à la méthode établie dans les Ecoles, où ils n'apprennent rien que par crainte de la Verge, sans qu'aucun plaisir les y invite, ces sortes de bons Livres confondus avec tant de mauvais de toute espèce, ont eû le malheur d'être négligez ; & ainsi l'on n'a fait usage d'aucun Livre de ce

genre, que je sache, excepté l'Abecé, quelques Livres de Prières, les Pseaumes, le Nouveau Testament, & la Bible.

Il ne faut pas faire lire aux Enfans tous les Livres de la Bible indifféremment.

§. CLXI. Pour ce qui est de la Bible, dont on se sert ordinairement pour exercer les Enfans à la lecture & pour les y rendre plus habiles, je crois qu'il est si peu utile de leur faire lire indifféremment ce Livre tout de suite, chapitre après chapitre, soit pour les perfectionner dans la lecture, soit pour leur enseigner les principes de leur Religion, qu'il n'y a peut-être rien qui y soit moins propre. Car quel plaisir peut prendre un Enfant à lire dans un Livre, je ne sai combien d'endroits où il n'entend rien? Or combien peu de choses y a-t'il dans les *Loix de Moïse*, dans le *Cantique des Cantiques*, dans les *Prophéties du Vieux Testament*, dans les *Épîtres* & dans l'*Apocalypse du Nouveau*, qui soient proportionnées à la capacité d'un Enfant? Et quoique dans les quatre *Evangiles*, & dans les *Actes des Apôtres* il y ait quelque chose de plus aisé à comprendre, cependant à tout prendre ces Livres sont fort au-dessus de l'intelligence des Enfans. Je conviens que les Principes de la Religion doivent être tirez de ces Livres, & dans les propres termes qu'ont employé leurs divins Auteurs: mais on ne devoit proposer aux Enfans aucun principe de religion, qui ne soit proportionné aux notions & à la capacité de leur esprit. Cela étant, il s'en faut bien qu'un Enfant doive lire toute la Bible pour s'exercer à la lecture. Car quel étrange cahos de pen-

féés ne doit-il pas y avoir dans l'esprit d'un Enfant, (supposé qu'il ait une idée entièrement juste de quelque point particulier de Religion) s'il lit dans sa tendre jeunesse tous les endroits de la Bible indifféremment, comme la Parole de Dieu, sans aucune autre distinction? Pour moi, je suis fort tenté de croire que ç'a été là la véritable raison pourquoi certaines gens n'ont eû, de leur vie, des pensées claires & distinctes de la Religion.

§. CLXII. Mais puisque je suis tombé par hazard sur ce sujet, permettez-moi de vous dire qu'il y a quelques parties de l'Ecriture Sainte, très-propre à être mises entre les mains des Enfans pour leur faire aimer la lecture: telle est l'Histoire de *Joseph* & de ses Freres, celle de *David* & de *Goliath*, de *David* & de *Jonathan*, &c. & d'autres choses qu'on devroit leur faire lire pour leur instruction, comme est par exemple, cette maxime de J E S U S-CHRIST, * *Agissez envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous*; & tels autres Préceptes de Morale, clairs & faciles à comprendre, qui étant choisis à propos, peuvent être souvent employez, tant pour l'instruction des Enfans que pour les exercer à la lecture: car par-là ces préceptes venant à se fixer entièrement dans leur mémoire, l'on pourra dans la suite, à mesure qu'un Enfant est assez judicieux pour les bien comprendre, les lui inculquer dans des occasions convenables, comme les Régles constantes & sacrées de sa vie & de ses actions. Mais que des En-

Quels
endroits
de PE-
criture
on peut
faire li-
re aux
Enfans,

* Math.
VII 12

fans lisent toute l'Écriture indifféremment, c'est, je croi, ce qui n'est propre qu'à les embarrasser, jusqu'à ce qu'ayant été instruits de ce qu'elle renferme de plus essentiel, ils ayent en quelque sorte une idée générale des choses qu'ils doivent principalement croire & pratiquer; quoi qu'au reste il soit, je pense, absolument nécessaire qu'ils reçoivent ces choses dans les mêmes termes qu'elles sont exprimées dans l'Écriture Sainte, & non de la manière que des hommes, entêtez de certains Systèmes & Analogies de Foi, prétendent les exprimer jusqu'à vouloir forcer les autres à se servir de leurs expressions. Pour éviter cet inconvénient, le Docteur *Worthington* a fait (1) un Catechisme dont toutes les réponses sont composées des propres termes de l'Écriture. C'est une chose

(1) Nous n'avons point d'Ouvrage de cette espèce en François. Mais pour dire ceci en passant, il me semble qu'un Théologien peut fort bien composer un tel *Cathéchisme* où il fera entrer tous les Dogmes de son Parti, soit qu'ils soient fondez, où non, sur des passages formels de l'Écriture Sainte. Les Réponses ont beau être tirées de l'Écriture, la Question à quoi on les fait servir en déterminera toujours le sens selon l'intention de celui qui propose la Question, sur tout puisqu'il prend la liberté de n'inierer dans la réponse qu'autant de paroles de l'Écriture qu'il trouve à propos. Ainsi, je doute que de tels *Catéchismes* puissent remédier absolument à l'inconvénient dont parle Mr *Locque*, à moins qu'on n'y fasse entrer que des Articles de Foi non controverséz, que tous les Chrétiens expliquent de la même manière. Et peut-être l'a-t'il entendu ainsi; car au fond des Enfans ne sont guère capables, si je ne me trompe, de comprendre autre chose dans la Religion que ces sortes d'Articles.

chose bien digne d'être imitée; car enfin un tel Catéchisme est composé de paroles si solides, qu'aucun Chrétien ne peut nier qu'il ne soit bon que son Enfant commence à l'apprendre, dès qu'il fait par cœur l'Oraison Dominicale, le Symbole des Apôtres, & les dix Commandemens de Dieu. On peut lui en apprendre une Question chaque jour, ou chaque semaine, selon qu'il a la conception vive, & la mémoire heureuse. Après qu'il aura bien appris ce Catéchisme, de sorte qu'il puisse répondre promptement & nettement à toutes les Questions qui y sont contenuës, on fera bien de lui inculquer les Préceptes de Morale repandus dans la Bible, comme ce qui mérite le plus d'exercer sa mémoire, & qui peut lui tenir lieu d'une règle générale dont il pourra se servir durant tout le cours de sa vie.

§. CLXIII. Lorsqu'un Enfant fait bien lire, il est tems de lui apprendre à écrire; & pour cet effet on devroit lui enseigner, avant toutes choses, à bien tenir la Plume, & il faudroit même qu'il le fût faire parfaitement, avant que de lui permettre de tracer aucun caractère sur le Papier. Car non-seulement les Enfans, mais toutes les personnes qui veulent faire bien une chose, ne devroient jamais se trop hâter de la faire d'un seul coup, ni entreprendre de se perfectionner en même tems dans les deux parties d'une chose, s'il est possible de les apprendre séparément. Lorsqu'un Enfant a appris à bien tenir la Plume, c'est-à-dite, comme je crois, en-

Com-
ment il
faut ap-
prendre
à écrire
aux En-
fans.

290 DE L'ÉDUCATION
tre le pouce & le doigt & après seulement,
mais sur ce point vous ferez bien de con-
sulter quelque habile Maître à écrire, ou
une autre personne qui écrive bien & vî-
te : Lors, dis-je, qu'un Enfant fait bien
tenir la Plume, il faudroit lui apprendre
à bien dresser son Papier, & comment il
doit placer son bras & tout le reste du
corps, par rapport à la situation du Papier.
Quand il est stilé à tout cela, le moyen de
lui apprendre à écrire sans beaucoup de pei-
ne, c'est d'avoir une planche où soient gra-
vées les lettres du caractère que vous ai-
mez le mieux : mais souvenez-vous de fai-
re faire la lettre un peu plus grosse que cel-
le dont il doit écrire ordinairement, car
naturellement on s'accôûtime peu à peu à
écrire d'un caractère plus menu que celui
qu'on avoit d'abord appris à former, & ja-
mais d'un plus gros caractère. Cette plan-
che étant gravée, comme je viens de dire, il
en faut tirer, avec de l'encre rouge, plu-
sieurs exemplaires sur des feuilles de bon
Papier à écrire, de sorte que l'Enfant n'ait
autre chose à faire que de passer sur ces
lettres rouges une Plume bien taillée, trem-
pée dans de l'encre noire. Par ce moyen
sa main sera bien-tôt accôûtumée à former
ces lettres, si d'abord on lui montre par où
il doit commencer, comment il doit for-
mer chaque lettre. Et quand il saura bien
faire cela, il faut qu'il commence à écri-
re sur de beau Papier. Voilà comment vous
pouvez le dresser sans peine à écrire en tel
caractere que vous voudrez.

Un En- §. CLXIV. Lorsqu'un Enfant écrit
fait de bien & vite, je croi qu'il seroit à propos

non-seulement qu'il continuât de s'exercer à écrire, mais qu'il s'appliquât aussi à la Peinture, qui en plusieurs occasions est d'une grande utilité à un Gentilhomme, & sur-tout, s'il voyage : car par le moyen de la Peinture on peut souvent représenter en peu de traits assemblez avec art, ce qu'on ne sauroit exprimer & rendre intelligible par un assez long discours. Combien un Voyageur ne voit-il pas de bâtimens, de machines, & d'habits particuliers, dont il peut facilement conserver, & faire connoître aux autres la figure, s'il a quelque adresse à peindre ? Au lieu qu'en se contentant de représenter ces choses par de simples paroles, il est à craindre qu'on n'en perde l'idée, ou du moins qu'on n'en conserve que des images fort imparfaites, par les plus exactes descriptions qu'on en pourra faire. Mon dessein n'est pourtant pas de vous persuader de faire de votre Fils un Peintre parfait ; car pour parvenir à une connoissance fort médiocre de cet Art, il faut consumer beaucoup plus de tems qu'il n'en reste à un jeune homme de bonne Maison, après qu'il s'est appliqué à ses autres occupations plus importantes. Mais je croi qu'en peu de tems il pourra savoir autant de Perspective & de Peinture qu'il lui en faut, pour représenter passablement sur le Papier tout ce qu'il voit, excepté les visages ; sur-tout, s'il a du génie pour ces choses. Car, pour le dire en passant, lorsque le génie manque à un Enfant, à moins qu'il ne s'agisse de certaines choses desquelles il est absolu-

bonne
Maison
doit ap-
prendre
un peu à
peindre.

ment nécessaire qu'il soit instruit, il vaudrait mieux le laisser passer doucement par-dessus une chose, que de le chagriner inutilement pour l'obliger à la faire. C'est pourquoi en ceci, comme en tout ce qui n'est pas d'une absolüe nécessité, il faut s'en tenir inviolablement à la Règle qui ordonne

* Horat. *ne de ne rien faire en dépit de son génie* *
de Arte nihil invitâ Minervâ.

Piét.
De l'Art d'écrire par abréviations.

§. CLXV. Il y a un Art d'écrire par abréviations qui, à ce que j'ai ouï dire, (1) n'est connu qu'en Angleterre : & peut-être jugera-t'on qu'il mérite d'être appris tant pour écrire promptement, ce qu'on ne voudroit pas oublier, que pour cacher ce qu'on ne souhaiteroit pas que tout le monde vit. Car lorsqu'on a une fois appris cette espèce de chiffre, on peut aisément le varier à sa fantaisie pour son usage particulier ; & par des caractères plus abrégés le conformer aux choses à quoi l'on a dessein de le faire servir. La méthode de M. Rich est la mieux imaginée de toutes celles que j'ai encore vûës : cependant je croi que qui entendroit la Grammaire & en considéreroit bien les règles pourroit per-

(1) C'est donc qu'on l'a laissé perdre, car cet Art étoit connu aux Romains ; & Plutarque nous apprend dans la Vie de *Caton d'Utrique*, qu'on en attribuoit l'invention à *Cicéron*, qui sous son Consulat voulant recueillir des discours qu'on devoit faire dans le Sénat, plaça des Clercs en divers endroits du Sénat, après leur avoir enseigné à faire certaines notes & abréviations qui en peu de traits valoient & representoient beaucoup de lettres (je me sers de la traduction d'*Amiot*) ἀνεύχαις μικροῖς καὶ βραχέσι τοῖς πολλὰν γραμμάτων δύναμιν ἔχουσα. C'est ce que *Cicéron* appelle lui-même *δι' ἀνεύχων scribere*, écrire par abréviations, *Epist. XXXII ad Atticum*, Lib. XIII.

fectionner beaucoup cette Méthode, la rendre plus facile & plus courte. Mais vous ne devez pas vous hâter de faire apprendre à votre Enfant cet Art d'écrire par abréviations ; il suffit de lui enseigner dans quelque occasion favorable qui se présente d'elle-même, après qu'il sera tout-à-fait habitué à écrire couramment & d'un beau caractère. Car de jeunes Enfans n'ont guère besoin de ce secret, & il ne faudroit pas qu'ils en fissent usage avant que de pouvoir écrire parfaitement bien, & qu'ils aient, comme on dit, la main rompue à l'écriture.

§. CLXVI. Dès que votre Enfant sa-
ra parler Anglois, il est tems (1) qu'il
aprenne quelqu'autre Langue ; & si je con-
seille de commencer par *le François*, je ne
serai contredit de personne. La raison de
cela, c'est qu'on est accoutumé à la vé-
ritable Méthode d'enseigner cette Langue
aux Enfans, qui est de les faire toujours
parler François en conversation, sans
leur embarasser l'Esprit d'aucune Règle de
Grammaire. On pourroit sans peine mon-
trer le Latin à un Enfant de la même ma-
niere, si son Gouverneur se tenant tou-
jours auprès de lui, ne lui parloit que
Latin, & l'obligeoit à lui répondre dans
la même langue. Mais parce que le Fran-
çois est un langue vivante, dont on se
fert sur-tout en parlant, votre Enfant de-
vroit l'apprendre avant tout autre, afin

Le Fran-
çois est
a pre-
miere
Langue
qu'on
doit en-
seigner à
un En-
fant qui
fait par-
ler la
Langue
mater-
nelle.

(1) Si l'Enfant est *François*, voyez dans la *Préface* ce qu'il faut substituer à ce que dit ici Mr. *Locke*.

que les organes de la voix, qui dans cet âge encore tendre peuvent se remuer en tous sens, puissent être dressés à bien former les différens sons de cette Langue; & qu'ainsi votre Enfant se fasse une habitude de bien prononcer le François; ce qui devient toujours plus difficile, plus il est différé.

Il faut a-
près cela
lui ensei-
gner le
Latin.

§. CLXVII. Lorsqu'il saura bien parler & bien lire en François, (ce qui dans la Méthode que nous venons de marquer s'aprend ordinairement en un ou deux ans,) il devrait commencer d'apprendre le Latin: & ici je ne puis assez m'étonner, que les Peres ayant vû le succès de la Méthode qu'on employe pour montrer le François aux Enfans, il ne leur soit pas venu dans l'esprit qu'on leur devrait apprendre le Latin de la même maniere, c'est-à-dire, en les faisant parler Latin, & en leur donnant à lire des Livres Latins. Il faudroit seulement prendre garde, que, tandis qu'un Enfant apprend ainsi des Langues Etrangères en les parlant toujours avec son Gouverneur, & en ne lisant devant lui que des Livres écrits en ces sortes de Langues, il n'oublîât pas à lire en Anglois: inconvenient que sa Mere ou quelque autre personne peut prévenir, en lui faisant lire chaque jour quelques endroits choisis de l'Ecriture Sainte, ou quelque autre Livre Anglois.

Abus
qu'on
commet
en vou-
lant fai-

§. CLXVIII. Je regarde le Latin comme absolument nécessaire à un Enfant de bonne Maison; & la Coûtume, à qui rien ne peut résister, en a si bien fait une par-

tie de l'Education, qu'on le fait apprendre re apren-
dre le
 à force de coups à des Enfans, qui dès Latin à
 qu'ils sont sortis du College, n'en font toutes
 plus aucun usage pendant tout le reste de sortes
 leur vie, ces pauvres malheureux emplo- d'En-
 yant ainsi avec beaucoup de désagrément fans.
 une bonne partie de leur tems le plus
 précieux à une étude entièrement infruc-
 tueuse. Mais franchement, cette condui-
 te est tout-à-fait absurde : car n'est-ce pas
 une chose bien ridicule, qu'un Pere dis-
 sipe son argent, & consume les plus beaux
 jours de son Fils pour lui faire apprendre le
 langage des *Anciens Romains*, quoiqu'il
 le destine à une profession, où ne faisant
 aucun usage du Latin, il ne manque pas
 d'oublier bientôt le peu qu'il a apporté du
 College, & cela d'autant plus aisément
 que de dix Enfans à peine en voit-on un
 qui n'ait de l'aversion pour cette Langue,
 à cause des mauvais traitemens où elle les
 expose? Pourroit-on le croire, si nous n'en
 voyons à tout moment des exemples par-
 mi nous? pourroit-on, dis-je, se persuade-
 der, qu'on forçât un Enfant à apprendre
 les Principes d'une langue dont il n'aura
 jamais occasion de se servir dans le genre
 de la vie qu'on a résolu de lui faire em-
 brasser, & qu'on négligeât durant tout ce
 tems-là de lui apprendre à bien écrire, &
 à faire bien un compte, deux choses très-
 utiles en toute sorte d'état, & absolument
 nécessaires à la plûpart des Professions?
 Mais quoique ces choses, qui sont d'un
 grand usage dans les Métiers, dans le Né-
 goce, & dans les affaires de cette vie, ne

s'apprend que rarement, ou jamais, dans les Ecoles où l'on enseigne le Latin; cependant non seulement les personnes de qualité y envoient leurs plus jeunes Enfants, (1) qu'ils destinent au Négoce; mais les Marchands eux-mêmes & les Fermiers ne manquent pas d'y envoyer les leurs, quoiqu'ils n'aient ni le dessein ni les moyens d'en faire des hommes de Lettres. Que si vous leur demandez, pourquoi ils font cela, cette question leur paroîtra aussi étrange, que si vous leur demandiez, pourquoi ils vont à l'Eglise. La Coutume tient lieu de Raison; & elle a si bien consacré cette Méthode dans l'esprit de ceux qui la croient raisonnable, qu'ils l'observent avec une espèce de Religion, comme si leurs Enfants ne pouvoient qu'à peine avoir une Education *orthodoxe*, à moins qu'ils n'apprennent la Grammaire de *Lilius*.

Moyen
facile
d'appren-
dre le
Latin
aux En-
fants.

§. CLXIX. Mais que le Latin soit nécessaire à certains Enfants, & qu'on le croie nécessaire à d'autres auxquels il n'est d'aucune utilité; il est certain que la Méthode, dont on se sert ordinairement dans les Ecoles pour l'enseigner, est telle, qu'après l'avoir examinée, je ne saurois me résoudre à en conseiller la pratique. Les raisons qu'on peut apporter contre cette Méthode sont si claires & si pressantes, que plusieurs personnes de bon sens, en

(1) En *Angleterre* on peut négocier sans déroger: de sorte qu'on y voit quelquefois le Cadet d'une Famille Noble devenir *Comte* ou *Baron* par la mort de son aîné, après avoir donné plusieurs années au Négoce.

ayant été frappées, ont effectivement abandonné la route ordinaire, ce qui ne leur a pas mal réussi, quoique la Méthode qu'ils ont employée, ne fût pas tout-à-fait la même que celle qui me paroît la plus facile de toutes, & qui, pour le dire en peu de mots, consiste à enseigner le Latin aux Enfans de la même manière qu'ils apprennent l'Anglois, sans les embarasser de règles ni de Grammaire: car si vous y prenez garde, lorsqu'un Enfant vient au Monde, le Latin ne lui est pas plus étranger que l'Anglois; & cependant il apprend l'Anglois sans Maître, sans règles, & sans Grammaire. Il apprendroit sans doute le Latin de la même manière, comme fit *Cicéron*, (1) s'il avoit toujours auprès de lui une personne qui lui parlât cette langue. Et après qu'on a vû si souvent parmi nous qu'une Femme Françoisse enseigne à une jeune Fille à parler & à lire parfaitement, en François dans un ou deux ans, sans le secours d'aucune Règle de Grammaire, & sans faire autre chose que lui parler cette Langue, je ne puis assez m'étonner que les Gens de qualité ayent négligé de se

(1) C'est ainsi que *Montagne* aprit le Latin, comme il le raconte lui-même assez au long dans ses *Essais* (*Liv. I. Chap. V.*) & avec tel succès, qu'il avoit plus de six ans, avant qu'il entendit non plus de François ou de Périgordin, que d'Arabesque: & sans art, sans Livre, sans Grammaire ou précepte, sans souet, & sans larmes, j'avois appris du Latin, ajoute-t'il, tout aussi pur que mon Maître d'Ecole le sçavoit: car je ne le pouvois avoir mêlé ni altéré — Environ l'âge de 7. ou 8. ans, dit il dans le même chapitre, je me dérobois de tout autre plaisir, pour lire des Fables de la *Métamorphose* d'*Ovide*, d'autant que cette Langue étoit la mienne maternelle.

servir de cette Méthode pour leurs Garçons, comme s'ils les croyoient d'un esprit plus pesant & plus borné que leurs Filles.

§. CLXX. Si donc vous pouvez trouver une Personne qui sache bien parler Latin, & qui veuille se tenir toujours auprès de votre Fils, lui parler & le faire parler réglément cette Langue, ce seroit-là le moyen le plus naturel & le plus aisé de la lui enseigner: moyen d'autant plus estimable, à mon sens, qu'outre qu'un Précepteur apprendra ainsi à votre Enfant, sans le battre ou le quereller, une langue pour laquelle on envoie les Enfans dans une Ecole où ils sont sujets au foïet durant l'espace de six ou sept ans, il pourra dans le même tems, non seulement lui former les mœurs & le jugement, mais encore l'instruire en plusieurs Sciences, comme est une bonne partie de la *Géographie*, de l'*Astronomie*, de la *Chronologie*, de l'*Anatomie*, à quoi on peut ajoûter quelques morceaux de l'Histoire, & la connoissance de toutes les autres choses, qui tombent sous les Sens, & qu'on peut apprendre sans presque d'autre secours que celui de la mémoire. Et dans le fond à suivre la véritable route dans nos Etudes, c'est par-là que nous devrions commencer; ce sont là les choses qui devroient servir de fondement à toutes nos connoissances, & non par des notions abstraites de Logique & de Métaphysique qui sont plus propres à amuser l'esprit qu'à le former, lorsqu'il commence à s'apliquer à la recherche de

la Vérité. Car après que les jeunes gens se sont remplis la tête pendant un certain temps, de ces sortes de spéculations abstraites, sans en retirer le fruit qu'ils en feroient, ils sont portez à concevoir une chétive idée de la Science, ou bien d'eux-mêmes; ils sont tentez de renoncer à l'Étude, & d'abandonner tous leurs Livres, comme n'étant pleins que d'un vain fatras de paroles énigmatiques qui ne signifient rien: ou du moins de conclure que, s'il y a dans leurs Livres quelque chose de solide, ils n'ont pas assez d'esprit pour le comprendre. Qu'ainsi ne soit, je pourrois peut-être vous le confirmer par ma propre expérience. Entre les choses qu'un jeune-homme doit apprendre selon la Méthode que je viens de dire, pendant que d'autres Enfans de son âge sont uniquement appliquez au Latin, & à des choses qui ne regardent que le Langage, je pourrois mettre la *Géométrie*; car j'ai connu un jeune Gentilhomme, élevé en partie de cette manière, qui avant l'âge de treize ans pouvoit démontrer plusieurs Propositions d'*Euclide*.

§. CLXXI. Mais si vous ne pouvez point trouver de Précepteur qui parle bien Latin, & qui étant capable d'enseigner à votre Fils toutes ces Sciences, veuille le faire selon la Méthode que je viens d'indiquer, celle qui en approche le plus, est la meilleure qu'on puisse employer pour bien instruire votre Fils; & voici à quoi elle se réduit. Prenez quelque Livre aisé & agréable, comme vous diriez les

300 DE L'ÉDUCATION
Fables d'Esopé; & après avoir écrit une ligne d'une de ces Fables, traduite en Anglois aussi littéralement qu'il est possible, avec les mots Latins écrits dans une autre ligne précisément sur les mots Anglois auxquels ils répondent, faites lui lire & relire ces deux lignes chaque jour, jusqu'à ce qu'il entende parfaitement bien les mots latins. Faites-lui lire après cela une nouvelle Fable selon la même méthode, jusqu'à ce qu'il l'entende aussi parfaitement bien, sans pourtant négliger ce qu'il a déjà appris exactement, mais le lui faisant répéter quelquefois, afin qu'il ne l'oublie pas. Et lorsqu'il vient à écrire, donnez-lui ces Fables à copier; par où non seulement il exercera sa main, mais il avancera dans la connoissance de la langue latine. Comme cette méthode d'enseigner le latin à un Enfant est plus imparfaite que celle qui consiste à le lui enseigner par l'usage en lui parlant simplement cette langue, il est bon que d'abord votre Enfant apprenne bien par cœur les *Conjugaisons des Verbes*, & ensuite les *Déclinaisons des Noms & des Pronoms*, car cela pourra servir à lui faire connoître le génie & le tour de la langue latine, où la signification des Verbes & des Noms varie, non pas comme (1) dans les langues moder-

(1) Mr *Locque* a jugé sans y penser des autres Langues par la sienne. Il est vrai qu'en Anglois différentes personnes des Verbes n'ont en chaque tems que peu de terminaisons différentes. Mais il n'est pas de même des Langues Française, Italienne, Espagnole, &c. car dans les Verbes de ces Langues les différentes personnes des Tems sont presque toujours distinctes.

nes par des particules qui les précédent, mais par le moyen de la différente terminaison des dernières Syllabes. Votre enfant n'a pas besoin, à mon avis, d'apprendre autre chose de la Grammaire Latine, jusqu'à ce qu'il puisse lire de lui-même * la Gram- * Inticus
maire de *Sanctius* avec les notes de *Scrop- l'éc François
pius*, & de *Perizonius*. cilei sans
En Mi-
nerva.

Une autre chose qui, je pense, mérite bien d'être observée lorsqu'on instruit des Enfans, c'est que s'ils viennent à être arrêtés par quelque difficulté, il ne faut pas les embarrasser davantage en exigeant qu'ils s'en tirent d'eux-mêmes: en leur demandant, par exemple, quel est le nominatif de la phrase qu'ils doivent construire, ou ce que veut dire *aufero*, pour leur en faire conclure ce que signifie *abstulere*, &c. lors qu'ils ne peuvent pas répondre promptement à ces sortes de questions. On ne fait par-là que perdre du tems à les distraire, car lorsqu'ils ont l'Esprit attentif à ce qu'ils font, on doit les tenir en bonne humeur, & leur rendre les choses aussi aisées & aussi agréables qu'il est possible. C'est pourquoi s'ils sont arrêtés par quelque difficulté, & qu'ils aient envie de passer ou-

gués par des terminaisons différentes; en François, J'ai, tu as, il a: Nous avons, vous avez, ils ont: En Italien, Io, amo, tu ami, egli ama; Noi amiamo, voi amate, coloro amano, & en Espagnol, Hablo, hablas, habla: Hablamos, hablais, hablan. J'ai ouï dire que c'est la même chose en Allemand.

La remarque de M. *Locke* est absolument véritable à l'égard des Noms, qui dans nos Langues modernes n'ont pas leur cas distingués par différentes terminaisons comme dans les Langues Grecque & Latine.

tre, aidez-les promptement à la surmonter sans les censurer ou les quereller, vous ressouvénant qu'en cette occasion des manières rudes & sévères ne viennent que d'orgueil, ou d'un esprit chagrin dans le Maître qui attend que de simples Enfans comprennent d'abord les choses aussi bien que lui; au lieu de considérer qu'il est de son devoir de leur donner de bonnes habitudes, & non pas de leur inculquer des Régles, qui sont de peu d'usage pour la conduite de notre vie, ou du moins tout-à-fait inutiles à des Enfans qui ne les ont pas plutôt entendues qu'ils les oublient. J'avoué que dans les Sciences destinées à exercer leur Raison, cette Méthode peut être variée quelquefois, & qu'il est bon de leur proposer des difficultez de tems en tems, afin d'exciter leur attention, & d'accoutumer leur esprit à faire usage de ses propres forces & de sa *sagacité* en fait de raisonnement. Avec tout cela je ne croi point qu'il soit nécessaire de mettre des Enfans à cette épreuve, quand ils sont fort jeunes, ou qu'ils commencent d'apprendre quelque Science que ce soit; car alors tout est difficile par soi-même; & le grand art d'un Maître consiste à leur rendre les choses aussi aisées qu'il peut. Du reste, on n'a jamais moins d'occasion de les embarrasser que lorsqu'on leur enseigne des Langues. Car comme les Langues s'apprennent par usage & par mémoire, on ne les parle parfaitement bien qu'après avoir entièrement oublié les Régles de la Grammaire. Je conviens pourtant que quelquefois la

Grammaire d'une Langue doit être étudiée avec beaucoup de soin : mais c'est seulement par un homme fait qui veut entendre cette Langue en Critique, ce qui n'appartient qu'à un Savant de profession. Car pour un Gentilhomme, s'il doit étudier quelque Langue, tout le monde conviendra, je pense, que celle de son País qu'il doit étudier, afin de pouvoir attendre avec la dernière exactitude un langage dont il a incessamment besoin.

Voici encore une autre raison pourquoi les Maîtres, au lieu de faire de nouvelles difficultez à leurs Ecoliers, devroient leur aplanir le chemin, & les aider au plûtôt à passer plus avant, dès qu'ils voyent que quelque chose les arrête, & qu'ils ne sauroient marcher d'eux mêmes. L'Esprit des Enfans est foible, & d'une capacité si bornée, que pour l'ordinaire ils ne peuvent recevoir qu'une seule pensée à la fois. Tout ce qu'un Enfant a dans la tête, l'occupe alors tout entier, principalement si ce sont des pensées auxquelles il est entraîné par quelque passion. Ainsi, lorsqu'un Maître fait leçon à ses Ecoliers, il devroit trouver moyen de leur fixer l'esprit aux choses qu'il leur enseigne, & les détourner adroitement de toute autre pensée, afin que ce qu'il veut leur mettre dans la tête, puisse y entrer plus aisément, & être reçu avec attention, sans quoi il échape tout aussi-tôt. Le tempérament des Enfans leur rend l'esprit distrait & volage. Ils ne sont arrêtez que par la nouveauté. Ils se passionnent d'abord pour tout ce

qui se présente à eux pour la première fois ; & en aussi peu de temps ils s'en dégoutent. Une même chose ne leur plaît pas long-temps ; de sorte que presque tout leur plaisir consiste dans le changement, & dans la variété. La disposition contraire est directement opposée à l'état naturel de leur esprit qui voltige sans cesse de pensée en pensée. Soit que cela vienne du tempérament de leur cerveau, ou de la vicacité & de l'instabilité des Esprits animaux sur lesquels l'Âme n'a pas encore acquis un empire absolu, il est visible que les Enfants ont de la peine à tenir leur esprit attaché à quoi que ce soit. Une longue attention est une des plus rudes tâches qu'on puisse leur imposer ; & par conséquent, qui veut les engager à s'appliquer, devrait tâcher de leur rendre ce qu'il leur propose, aussi agréable qu'il est possible ; du moins il devrait prendre soin de ne l'accompagner d'aucune idée choquante, ou capable de leur inspirer de la frayeur. Si les Enfants ne vont faire leçon avec une espèce de goût & de plaisir, ce n'est pas merveille qu'à tout moment leurs pensées s'éloignent de ce qui leur déplaît, pour chercher à se répandre sur des objets plus agréables après lesquels ils courront infailliblement.

Je fais qu'ordinairement les Précepteurs ont recours aux châtimens & aux censures pour engager leurs Ecoliers à être attentifs, & pour fixer leur esprit à ce qu'ils leur enseignent, dès qu'ils les surprennent dans la moindre distraction. Mais cette Mé-

thode ne peut que produire un effet tout contraire. Car des coups ou des paroles passionnées de la part d'un Précepteur remplissent aussi-tôt d'épouvante l'esprit de l'Ecolier, à tel point qu'il n'est susceptible d'aucune autre impression. Et il n'y a, je crois, personne qui en lisant ceci ne puisse se ressouvenir de l'effet qu'un tel traitement a produit en lui, comment par des paroles emportées ou impérieuses, son Pere, sa Mere ou son Précepteur lui ont troublé l'esprit à tel point, que durant un certain tems il ne savoit presque ce qu'on lui disoit ni ce qu'il disoit lui-même, perdant tout d'un coup l'idée du sujet qui l'occupoit alors, & devenant tout-à-fait incapable de donner son attention à quelque autre chose.

A la vérité il faut que les Parens & les Précepteurs inspirent aux Enfans qui sont sous leur direction, une crainte respectueuse qui soit le fondement de l'autorité qu'ils doivent prendre sur eux : c'est par là qu'ils doivent les gouverner. Mais après avoir pris cet ascendant, ils devroient s'en servir avec beaucoup de modération, & ne pas se rendre si redoutables à ces foibles Créatures qu'elles ne puissent les voir sans pâlir. Un gouvernement sévère sera peut-être moins pénible pour le Maître, mais il sera de fort peu d'usage à l'Ecolier. Des Enfans ne sauroient apprendre quoique ce soit, tandis qu'ils sont troublez par quelque passion & sur tout par la crainte, qui fait plus d'impression qu'aucune autre sur leurs esprits encore foibles & délicats. Ayez donc soia

306 DE L'ÉDUCATION
de leur maintenir l'esprit dans un doux
calme, si vous voulez qu'ils profitent de
vos instructions. Il est aussi impossible de
graver des caracteres réguliers dans une
Ame agitée de frayeur, que de bien écrire
sur un Papier tremblant.

Le grand art d'un Maître consiste à ren-
dre l'esprit de son Ecolier attentif. Ce
point une fois gagné, il est assuré d'avan-
cer autant que la capacité de celui qu'il
enseigne peut le permettre : & sans cela
il a beau se tourmenter, toute sa peine ne
produira que très-peu, ou point du tout
de fruit. Pour en venir-là, il devroit fai-
re comprendre à son Disciple (autant
qu'il est possible,) l'utilité de ce qu'il en-
seigne, & lui faire voir par ce qu'il a dé-
jà appris, qu'il peut faire quelque chose
qu'il ne pouvoit pas faire auparavant,
quelque chose qui lui donne un avantage
réel sur ceux qui l'ignorent. Il faudroit, ou-
tre cela, qu'il accompagnât toutes ses in-
structions de beaucoup de douceur; & que
par une certaine tendresse qui éclatât dans
toute sa conduite, il lui fit sentir qu'il l'ai-
me sincèrement, qu'il n'a autre chose en
vûë que son bien; car c'est par-là seule-
ment que l'Enfant de son côté concevra de
l'amour pour son Maître, & sera porté à
écouter ses leçons & à goûter ce qu'il lui
enseigne.

Le seul vice qui mérite un traitement
sévère, c'est l'opiniâtreté. Pour les autres
fautes, il faudroit en corriger les Enfans
par la douceur : & sans doute rien n'est
plus propre à faire impression sur un es-

prit bien intentionné que des paroles affables & encourageantes, qui même préviendront en grande partie cette obstination qu'un traitement rude & impérieux produit souvent sur des Ames bien faites & généreuses. Il est vrai que l'obstination & la négligence volontaire doivent être réprimées à quelque prix que ce soit, même à force de coups, si l'on n'en peut venir à bout autrement. Mais je suis fort porté à croire que l'opiniâtrerie de l'Ecolier est souvent un effet de la mauvaise humeur du Maître; & que la plupart des Enfans auroient rarement mérité d'être battus, si une sévérité mal-entendue ne les eût rendu méchans, & ne leur eût inspiré de l'aversion pour leur Maître, & pour tout ce qui vient de sa part.

Les Enfans sont naturellement imprudens, oublieux, inconstans & volages; c'est pourquoi lorsqu'on ne remarque pas qu'ils tombent volontairement dans ces sortes de défauts, il faut leur en parler avec douceur, & les engager peu à peu & avec le tems à s'en corriger. Mais si chaque méprise de cette espèce qu'ils viendront à commettre, leur attire des censures ajgres & des reproches pleins d'emportement, ils seront si souvent exposez à cette bourrasque, que le Maître deviendra un sujet continuel de terreur & d'inquiétude à ses Disciples; ce qui seul suffit pour empêcher qu'ils ne profitent de ses leçons, & pour rompre toutes ses mesures.

Il est donc à propos que l'Empire qu'il a pris sur eux, soit si fort temperé de té-

moignages constans de tendresse & de bonne volonté, que l'affection les anime à faire leur devoir, & leur fasse trouver de la satisfaction à obéir à ses ordres. Par ce moyen ils approcheront de leur Précepteur avec plaisir; ils l'écouteront comme un ami qui les chérit, & qui se donne de la peine pour leur bien; pendant tout le tems qu'ils seront avec lui, ils auront par cela même l'esprit libre & aisé, qui est l'unique disposition où leur Ame est capable de recevoir de nouvelles instructions, de goûter & de retenir ce qu'on lui propose, sans quoi tout ce qu'ils font avec leur Maître, c'est peine perduë, c'est un travail frivole, qui produit bien de l'inquiétude & peu de profit.

§. CLXXII. Mais pour revenir à notre méthode d'enseigner le latin, après que votre Enfant aura acquis une connoissance médiocre de cette langue, en lisant du latin entrelacé avec de l'anglois, comme nous venons de l'expliquer, on peut commencer à lui mettre entre les mains quelque autre livre latin, d'un stile aisé comme *Justin* ou (1) *Eutrope*: & pour faire qu'il le lise avec moins de dégoût, & qu'il l'entende plus aisément, vous pouvez l'aider, s'il le souhaite, par le moyen d'une Traduction Angloise. Et ici personne ne doit s'épouvanter de l'objection qu'on pourroit faire, c'est que suivant cette méthode un Enfant n'apprendra le Latin que

(1) Il faut sans doute commencer par *Eutrope* qui est beaucoup plus aisé que *Justin*, & pour le stile, & pour la matiere.

par routine : puisqu'à bien examiner cette Objection, il paroît que bien loin d'être contraire à cette méthode, elle sert à en faire voir la solidité. Car ce n'est que par routine, qu'on doit apprendre les langues ; & si un homme ne parle pas parfaitement Latin, ou François, ou Anglois, &c. par routine, en sorte qu'après avoir pensé à ce qu'il veut dire, il attrape aussitôt, sans le secours d'aucune Règle de Grammaire, les expressions propres & les tours particuliers de cette langue, on ne sauroit dire d'un tel homme qu'il la parle bien, & qu'il y soit tout-à-fait habile. Et je voudrois bien que quelqu'un me nommât une Langue qu'on pût apprendre ou parler comme il faut, par de simples règles de Grammaire. Les langues n'ont pas été faites par règle, ou par art, mais par accident, & par le commun usage du Peuple. Ainsi, qui les veut bien parler, n'a point d'autre règle à suivre que l'usage ; & rien ne peut lui servir dans cette rencontre que sa Mémoire, & une habitude de parler comme ceux qui sont en réputation de parler purement, ce qui exprimé en d'autres termes, ne signifie autre chose que parler par routine.

§. CLXXIII. Quoi ! me dira-t'on peut-être ici, la Grammaire n'est-elle donc de nul usage ? Ceux qui ont fait tant d'observations sur les langues, qui ont pris tant de peine pour les réduire à certaines règles, qui ont tant écrit sur les Déclinaisons & les Conjugaisons, sur les Concordances & la Syntaxe, ont-ils perdu leur peine ?

De quel usage est la Gr. m-
maire, quand on devroit l'étudier.

Et a-t'on lû & appris leurs Ouvrages inutilement ? Je ne dis pas cela : la Grammaire a aussi ses usages. Mais je crois être en droit de dire qu'on en fait une plus grande affaire qu'il n'est besoin, & un sujet d'embaras pour ceux à qui l'étude de la Grammaire n'appartient point du tout. J'entens les Enfans de l'âge de ceux qu'on embarrasse communément de cette étude dans les Ecoles publiques.

Il est de la dernière évidence qu'il suffit pour les entretiens ordinaires & pour les affaires communes de la vie, de n'apprendre les Langues que par l'usage. On voit même que par ce seul moyen, les Dames & tous ceux qui ont passé leur tems avec des gens polis & bien élevez, parviennent sans étude & sans aucune connoissance de la Grammaire à parler la Langue de leur País avec beaucoup d'élégance & de politesse. Combien n'y a-t'il pas de Dames, qui sans savoir ce que c'est que *tems*, *participle*, *adverbe* & *préposition*, s'expriment en termes aussi propres, & d'une manière aussi correcte, je ne dirai pas qu'aucun Maître d'Ecole, car ce seroit leur faire un fort mauvais compliment, mais que la plupart des Gentilshommes qui ont étudié selon la méthode établie dans les Collèges ? Vous voyez par-là qu'en certains cas on peut fort bien se passer de Grammaire. La question est donc de savoir à qui & quand elle doit être enseignée. Sur quoi je remarquerai qu'en premier lieu, il y a des personnes qui apprennent les Langues pour le commerce de la vie, & pour s'en-

tre-communiquer leurs pensées dans des entretiens ordinaires, sans prétendre en faire aucun autre usage. Dans ce dessein la méthode originale d'apprendre les Langues par la conversation non-seulement suffit, mais doit être préférée à toute autre comme la plus prompte & la plus naturelle. On peut donc dire qu'à cet égard la Grammaire n'est pas nécessaire. C'est de quoi seront forcez de convenir plusieurs de mes Lecteurs qui entendent ce que je dis ici, & qui conversant avec d'autres *François* (1) les entendent fort bien, sans avoir jamais appris la Grammaire Française. Et c'est, je croi, le cas où se trouve sans comparaison la plus grande partie des hommes dans les différentes parties du monde, parmi lesquels je ne sai s'il y en a un seul qui ait appris sa Langue maternelle par règles.

2. Il y a d'autres personnes qui font la plûpart de leurs affaires dans ce monde par le secours de leur Langue & de leur plume; & à de telles gens il est convenable, pour ne pas dire nécessaire, de parler proprement & correctement, afin de faire entrer leurs pensées dans l'esprit des autres hommes avec plus de facilité, & de telle sorte qu'elles y fassent plus d'impression. Et à cet égard on ne juge pas qu'il soit indifférent de quelque manière qu'un

(1) J'ai été obligé de mettre ici à la place des *Anglois* dont parloit l'Auteur, les *François* dont on peut fort bien dire la même chose, quoiqu'en France on s'applique avec un soin tout particulier à polir & à enrichir la Langue, ce qui est assez négligé en Angleterre, s'il en faut croire Mr *Locke* qui le dit expressément dans la suite.

Gentilhomme s'exprime, pourvû qu'il se fasse entendre. Il faut donc qu'entr'autres moyens propres à le perfectionner dans l'art de parler, il étudie la Grammaire; mais ce doit être celle de sa propre langue, dont il se sert constamment, afin qu'il puisse entendre toutes les finesses de la langue de son Pais, & la parler exactement, sans blesser les oreilles de ceux avec qui il s'entretient, par des solecismes & des irrégularitez choquantes. C'est, dis-je, dans cette vûë que la Grammaire est nécessaire aux hommes: mais c'est seulement celle de leur langue maternelle; & qui même n'est nécessaire qu'à ceux qui veulent prendre la peine de cultiver leur langue, & de perfectionner leur stile. Je laisse à juger si ce n'est point-là ce que tout Gentilhomme devoit faire, puisqu'on regarde comme une chose fort mal-séante à une personne de ce rang, de ne pouvoir parler correctement & en termes propres, & que pour l'ordinaire un Gentilhomme sujet à ce défaut, passe dans le monde pour avoir été mal élevé, & avoir fréquenté des Compagnies fort au-dessous de sa condition. Si cela est ainsi, comme je le suppose, il y a lieu de s'étonner qu'en *Angleterre* on force ces jeunes-gens de bonne Maison à apprendre la Grammaire des langues mortes, & qu'on ne leur parle jamais de la Grammaire de leur langue maternelle. Ils sont si éloignez d'en apprendre les règles qu'ils ne savent pas même qu'il y ait une Grammaire Angloise. On ne leur dit jamais que leur langue méri-

te qu'ils s'apliquent à la cultiver, quoiqu'ils en aient besoin tous les jours; & que l'on juge d'eux en bien ou en mal dans la suite de leur vie par la maniere dont ils la parlent poliment ou grossièrement. Cependant on leur fait employer bien du tems à étudier la Grammaire de certaines Langues, dont aparemment ils n'autont jamais occasion de se servir, ni pour parler, ni pour écrire; ou s'ils s'y trouvent obligez par accident, on leur pardonnera aisément les fautes qu'ils pourront commettre. Un *Chinois* qui seroit informé de cette méthode, s'imagineroit sans doute, que tous nos jeunes *Gentilshommes* sont destinez à être *Professeurs* en Langues mortes, ou en Langues étrangères, & non à ménager des affaires publiques, & particulieres dans leur propre Langue.

Il y a une troisiéme sorte d'hommes qui s'apliquent à deux ou trois Langues mortes, & auxquelles on donne communément le titre de *Langues Savantes*; qui en font leur étude, & se piquent d'en avoir une grande connoissance. Sans doute, tous ceux qui se proposent d'apprendre quelque Langue dans cette vûë, & qui veulent en pénétrer toutes les délicatesses en vrais *Critiques*, doivent étudier exactement la Grammaire de cette Langue. Je serois fâché qu'on prît ici mes paroles à contre-sens, comme si je prétendois mépriser le Grec & le Latin. Je conviens que ces Langues sont excellentes & d'un grand usage, & qu'en *Europe* un homme qui les ignore, ne peut être mis au rang des Sa-

314 DE L'ÉDUCATION
vans : mais toute la connoissance qu'un
Gentilhomme prétend ordinairement re-
cueillir pour son usage des Livres Grecs &
Latins, je m'imagine qu'il peut l'acquérir,
sans une étude grammaticale de ces Lan-
gues; de sorte que la simple lecture de
ces Livres suffira à les lui faire entendre
autant qu'il en a besoin. Il pourra ensuite
déterminer lui-même combien il lui im-
porte d'apprendre plus particulièrement la
Grammaire & les délicatesses de l'une de
ces Langues, s'il vient à s'engager dans la
recherche de quelque matiere qui exige
cette connoissance plus exacte. Et c'est ce
qui me conduit à la seconde partie de no-
tre Question qui est, *En quel tems on de-
vroit enseigner la Grammaire*; à quoi il est
aisé de satisfaire en disant sur les fonde-
mens déjà posez, que si la Grammaire
d'une Langue doit être enseignée, ce doit
être à une personne qui sache déjà par-
ler cette Langue; car autrement je ne vois
pas qu'il puisse l'apprendre. Cela paroît du
moins évident par la pratique des anciens
Peuples, qui ont été les plus sages & les
plus savans, puisque chez eux une partie
de l'Education consistoit à cultiver leur
propre Langue, & non pas des Langues
étrangeres. Les Grecs traitoient de Barba-
res toutes les autres Nations du Monde,
& méprisoient leurs Langues. Et quoique
le Savoir des Grecs ait été en crédit chez
les Romains vers les derniers tems de leur
République, c'étoit pourtant à l'étude de
la Langue Latine que s'apliquoit la jeu-
nessé Romaine. Comme ils devoient fai-

re usage de leur Langue maternelle, c'est dans cette Langue qu'on avoit soin de les instruire & de les exercer.

Mais pour déterminer d'une maniere plus précise le vrai tems d'apprendre la Grammaire, je ne vois pas par quelle bonne raison elle devroit faire l'étude de qui que ce soit, si ce n'est en qualité d'introduction à la Rhétorique. Lorsqu'on trouve à propos de disposer quelqu'un à prendre la peine de polir son langage, & de parler mieux que le Peuple & les gens sans lettres, c'est alors qu'il faut lui apprendre les règles de la Grammaire, & non pas auparavant. Car puisque la Grammaire doit enseigner aux hommes non à parler, mais à parler correctement & selon les règles de la Langue, en quoi consiste une partie de l'éloquence, la premiere de ces choses n'est pas d'un grand usage à qui n'a pas besoin de l'autre, je veux dire qu'ouï la *Rhétorique* n'est pas nécessaire, on peut fort bien se passer de la *Grammaire*. Je ne saurois voir pourquoi celui qui n'a pas dessein d'être Critique dans la Langue Latine, ou de faire des Discours & d'écrire des Lettres en Latin, perdrait du tems & se tourmenterait à étudier la Grammaire Latine. Si quelqu'un se trouve engagé ou par nécessité ou par inclination à étudier à fond une Langue étrangere, & à en apprendre exactement toutes les délicatesses, ce sera assez tems pour lui d'en parcourir alors la Grammaire. Mais si tout l'usage qu'il prétend en faire, se réduit à entendre quelques Livres écrits en cette Langue

fans vouloir acquérir une connoissance critique de la Langue même, la simple lecture de ces Livres suffira pour cela, comme j'ai déjà dit, sans qu'il ait besoin de se charger l'esprit de je ne sai combien de règles & de recherches épineuses de Grammaire.

En montrant
aux Enfants
la Langue
Latine, il faut
leur apprendre
des choses.

§. CLXXIV. Suposant donc que votre Enfant commence à étudier selon la Méthode que je viens de proposer, je pense que pour l'exercer à l'écriture, il est bon qu'il traduise quelquefois du Latin (1) en Anglois. Mais comme l'étude du Latin n'est qu'une étude de mots; occupation peu agréable, & à un jeune homme & à un homme fait, joignez-y autant de connoissances réelles que vous pourrez, en commençant toujours par les choses qui tombent le plus sous les sens, comme est la connoissance des Minéraux, des Plantes & des Animaux, & particulièrement des Arbres fruitiers, de leurs différentes espèces, & de la maniere de les provigner. Ce sont des choses dont un Enfant peut apprendre une bonne partie, & qui ne lui seront pas inutiles, quand il sera homme fait. Il faut sur tout lui enseigner la Géographie, l'Astronomie & l'Anatomie. Mais quoi que ce soit que vous lui apreniez, ayez toujours soin de ne pas l'embarasser de trop de choses à la fois: de ne lui faire une affaire que de tout ce qui touche directement la Vertu, ou de ne le censurer de rien que de ce qui est un véritable vice, ou qui sem-

(1) Ou en François, s'il est François.

ble tendre à quelque chose de vicieux.

§. CLXXV. Mais si , après tout cela , il est destiné à aller à une École publique pour y apprendre le Latin , c'est en vain que je vous parlerois de la Méthode qu'il me semble qu'on devoit observer dans les Ecoles ordinaires, car vous devez vous soumettre à l'ordre que vous y trouverez établi; & ne pas vous imaginer qu'on le changera en faveur de votre Fils. Cependant tâchez d'obtenir , si vous pouvez , qu'on ne lui fasse point faire de Discours en Latin , ou du moins de Vers de quelque sorte qu'ils soient. Pour gagner ce point , déclarez expressément que vous n'avez pas dessein de faire de votre Fils un Orateur ou un Poëte Latin , que vous souhaitez simplement qu'il puisse bien entendre les Auteurs Latins ; & que vous remarquez que ceux qui enseignent quelque Langue moderne , n'occupent jamais leurs Écoliers à faire des Discours ou des Vers en François ou en Italien , leur unique affaire étant de leur montrer la Langue , & non de leur rendre l'esprit inventif.

§. CLXXVI. Mais avant que de passer outre , je vais vous dire un peu plus distinctement pourquoi je ne voudrois pas qu'on fit faire à votre Enfant des Discours & des Vers Latins. Et premièrement pour ce qui est des Discours , je sai que la coutume qu'on a dans les Ecoles d'en faire composer aux Enfans, est fondée sur le prétexte de leur procurer quelque utilité , c'est-à-dire de leur apprendre à parler poliment & exactement sur toute sorte de su-

Mauvaise coutume établie dans les Ecoles de faire composer aux Enfans des discours en Latin.

jets ; ce qui seroit , je l'avouë , fort considérable , si on pouvoit y venir par ce moyen-là ; car rien ne sied mieux à un homme de bonne Maison, ni n'est plus utile dans tout le cours de la vie, que de savoir parler bien & à propos dans l'occasion. Mais je soutiens que les Discours qu'on a accoutumé de faire faire aux Enfans dans les Ecoles, ne servent point du tout à cela. Vous n'avez, pour en être convaincu, qu'à considérer à quoi est obligé un jeune Enfant dans ce cas-là ; c'est à composer un Discours sur quelque sentence Latine, comme celle-ci * *Omnia vincit Amor*, ou cette autre, † *Non licet in Bello bis peccare*, &c. Le pauvre Enfant qui n'a aucune connoissance des choses dont il doit parler, (ce qui ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de réflexions) est obligé de mettre son esprit à la torture, pour trouver quelque chose à dire sur un sujet qui lui est entierement inconnu, en quoi les Maîtres traitent les Enfans d'une maniere à peu près aussi tyrannique que *Pharaon* traita les *Israélites*, en leur ordonnant, pour ainsi dire, de faire des briques avant que d'avoir des matériaux. Aussi arrive-t'il ordinairement dans ces sortes de rencontres, que ces pauvres Enfans ont recours à d'autres Ecoliers plus habiles qu'eux, avec ces mots à la bouche, *faites-moi, je vous prie, quelque chose qui ait du sens sur telle ou telle matiere* : expédient qui n'est peut-être pas moins raisonnable que ridicule ; car il n'est pas facile de se déterminer sur cette plaisante question. Avant

* C'est à dire, l'Amour vient à bout de tout.

† Dans la guerre il n'est pas permis de commettre deux fois la même faute.

qu'un Homme soit capable de traiter un sujet, il faut nécessairement que ce sujet lui soit connu; ou du moins c'est une aussi grande folie de l'obliger à en parler, que d'obliger un Aveugle à parler des couleurs, ou un Sourd de Musique. Et si quelqu'un s'avisoit de solliciter une personne qui n'auroit aucune connoissance de nos Loix, à disputer contre quelque Thèse de Droit, ne diriez-vous pas qu'il auroit l'esprit un peu déréglé? Or qu'est-ce, je vous prie, que des écoliers comprennent dans les matieres qu'on leur propose ordinairement à traiter dans le dessein d'exciter & d'exercer leur imagination?

§. CLXXVII. Considérez ensuite, quelle est la Langue dont les Enfans se servent pour composer ces sortes de discours; c'est la Langue Latine, c'est-à-dire une Langue étrangere dans leur País, & qui depuis long-tems, n'est plus en usage en aucun endroit du monde; une Langue en laquelle votre Enfant n'aura de sa vie occasion de faire un discours après être devenu homme fait; car pour un homme qui est obligé à cela, il y en a mille qui ne se trouvent jamais dans cette nécessité; une Langue enfin dont les expressions sont si différentes de celles de notre Langue, qu'une personne qui en connoitroit toutes les finesses, n'auroit guères plus de disposition à parler Anglois plus purement & plus facilement. D'ailleurs, selon la coûtume d'*Angleterre*, nous avons si peu d'occasions de faire des discours

dans notre propre Langue, quelque affaire que nous ayons entre les mains, que je ne vois pas quel prétexte on peut avoir dans nos Ecoles d'appliquer les Enfans à cette espèce d'exercice, à moins qu'on ne suppose qu'en composant des discours Latins, ils apprendront à bien parler Anglois sur le champ. Pour moi, je croirois plutôt que le véritable moyen de dresser à cela de jeunes Gentilshommes, lorsqu'ils sont dans un âge capable d'un tel exercice, seroit de leur proposer quelque Question raisonnable & utile, sur laquelle on les fit parler sur le champ, ou après y avoir un peu songé, sans écrire quoique ce soit. Et pour voir les effets de cette méthode, considérons, je vous prie, qui sont ceux qui dans les occasions parlent le mieux sur quelque affaire contestée, ou ceux qui ont accoutumé de composer & d'écrire par avance ce qu'ils doivent dire, ou bien ceux qui n'ayant leur esprit appliqué qu'à la chose, afin de la bien comprendre autant qu'ils en sont capables, se font une habitude de parler sur le champ? Je m'affûre qu'à en juger par-là, on ne sera pas fort porté à croire que le véritable moyen de rendre un jeune Gentilhomme propre aux affaires de la vie, soit de l'accoutûmer à étudier & à composer des discours sur différens sujets.

§. CLXXVIII. Mais vous me direz peut-être, qu'on ne fait composer des discours aux Enfans qu'afin qu'ils apprennent mieux le Latin. A la vérité c'est à quoi on doit proprement s'attacher dans les

Ecoles; mais ces sortes de compositions ne servent nullement à cela. Elles occupent entièrement l'esprit des Enfans à inventer ce qu'ils pourront dire, & non à distinguer la signification des mots qu'ils doivent apprendre; de sorte que lorsqu'ils font ces discours, ils ne songent qu'à chercher des pensées, sans se mettre en peine du langage. Mais puisque l'étude des Langues est assez désagréable, & assez ennuyeuse d'elle-même, on ne devoit pas l'embarraffer de nouvelles difficultez, comme on fait par cette Méthode. Enfin, si ces compositions sont propres à échauffer l'imagination des Enfans, qu'on leur en fasse faire en *Anglois*, s'il sont *Anglois*, en *François*, s'ils sont *François*, &c. où ils ont les mots & les expressions à commandement, & où ils discernent beaucoup mieux leurs pensées, en les exprimant dans leur Langue maternelle. Et si l'on veut leur apprendre le *Latin*, qu'on leur fasse de la manière la plus aisée, sans les fatiguer & les dégoûter par une occupation aussi désagréable que celle de composer des discours en cette Langue.

§. CLXXIX. Si cela peut servir à montrer combien est déraisonnable la coutume établie dans les Ecoles, de faire faire aux Enfans des discours Latins, j'ai bien plus de choses à dire, & des choses beaucoup plus importantes, contre la méthode qu'on y pratique, de les obliger à faire des Vers Latins, de quelque sorte qu'ils soient. Car si un Enfant n'a point de génie pour la Poësie, rien n'est plus dérai-

Mauvaise coutume établie dans les Ecoles, de faire des Vers Latins aux Enfans.

sonnable que de le tourmenter & lui faire perdre son tems, en lui faisant faire une chose où il ne (1) peut jamais réussir; & s'il a naturellement de la disposition à faire des vers, c'est à mon sens, quelque chose de fort étrange, qu'un Pere souhaite ou permette que son Fils cultive & perfectionne ce talent. Il me semble, au contraire, que les Parens devroient tâcher d'éteindre dans les Enfans *cette ardeur de rimer*, autant qu'il seroit en leur pouvoir: & je ne saurois comprendre par quelle raison un Pere peut desirer que son Fils devienne Poëte, à moins qu'il n'ait envie de le voir renoncer à toute autre occupation. Mais ce n'est pas là le plus grand inconvenient; car s'il devient habile Poëte, & qu'il acquiere la réputation de bel esprit, il y a toutes les apparences du monde qu'il fréquentera des Compagnies & des Lieux où perdant son tems, il dissipera aussi son Bien. On trouve rarement des mines d'or ou d'argent sur le *Parnasse*. L'air de cette Montagne est agréable, mais le terroir en est infertile; & l'on n'a guères vû de gens qui ayent augmenté leur Patrimoine par les fruits qu'ils en ont recueilli. La Poësie & la Musique qui vont ordinairement de compagnie, se ressemblent en ce point

(1) C'est que l'Art & la nature doivent s'entr'aider mutuellement dans la Poësie, & qu'ils ne sauroient faire rien de bon l'un sans l'autre, comme nous l'assure *Horace*, juge compétent dans cette affaire:

*Natura feret laudabile carmen, an arte
 Quæsitum est Ego nec studium sine divite venâ,
 Nec rursus quid proficit vidua ingenium.*

De Arte Poeticâ, vl. 408. &c.

que rarement elles procurent de l'avantage à d'autres qu'à ceux qui n'ont pour vivre que le revenu qu'ils en tirent. Pour les personnes riches de leurs fonds, qui s'y amusent, elles y perdent presque toujours: & c'est beaucoup, s'il leur en coûte moins que tout leur Bien, ou la plus grande partie. Si donc vous voulez empêcher que votre Fils ne soit toujours dans des Compagnies de plaisir, à divertir une troupe de jeunes gens de sa volée, qui ne sauroient goûter leur vin, ou passer l'après-midi dans la débauche sans lui, si, dis-je, vous ne voulez pas qu'il perde son tems & son bien à divertir les autres, négligeant le soin du Patrimoine que ces Ancêtres lui auront laissé, je ne crois pas que vous ayez grande envie qu'il devienne Poëte, ou que son maître d'école l'engage à faire des vers. Mais si malgré tout cela, quelqu'un s'avise de regarder la Poësie comme une étude dans laquelle il souhaite que son Fils se perfectionne, parce qu'elle est propre à lui élever l'esprit, & lui remplir l'imagination de belles idées, il faut du moins qu'il tombe d'accord, que dans cette vie son Fils fera beaucoup mieux de lire les bons Poëtes Grecs & Latins, que de faire de méchans vers de lui-même dans une Langue qui ne lui est pas naturelle. Et je ne saurois croire qu'un homme qui veut exceller dans la Poësie Angloise, puisse se figurer que pour en venir là, il doit commencer par faire des Vers Latins.

§. CLXXX. Il y a une autre chose qu'on pratique communément dans les E-

Autre
mauvai-
se cou-
tume

qu'on a dans les Ecoles d'obliger les Enfans à apprendre par cœur les Auteurs qu'on leur fait lire. coles, mais qui, je pense, ne peut servir, qu'à amuser inutilement les Enfans qui apprennent des Langues, quoiqu'on doive ce me semble, leur rendre cette étude aussi aisée & aussi agréable qu'il est possible, en les déchargeant, autant qu'on peut, de tout ce qu'elle a de pénible & d'embarassant. Je veux parler de la coûtume qu'on a dans les Ecoles d'obliger les Enfans à apprendre par cœur une bonne partie des Auteurs qu'on leur fait lire : en quoi je ne vois aucun avantage pour eux, & sur-tout par rapport à l'étude qui les occupe actuellement. On n'apprend les Langues qu'en lisant ou en parlant, & non pas en se remplissant la mémoire de passages d'Auteurs. Un homme qui a la tête ainsi pleine de pensées d'autrui, n'acquiert par ce moyen qu'une disposition à la Pedanterie ; & c'est justement par là qu'on en peut faire un vrai Pedant ; l'une des qualitez qui seynt le plus mal à un Gentilhomme. Et dans le fond, qu'y a-t'il de plus ridicule que de coudre à de chétives pensées, forties de notre cerveau, quelques belles & riches sentences d'un bon Auteur ? Ces pensées éclatantes enchassées de cette maniere ne sont propres qu'à faire paroître davantage la pauvreté de nos productions. Elles n'ont pas plus de grace, & ne font pas plus d'honneur à celui qui s'en sert, qu'un habit brun tout usé qu'on prétendroit parer en y attachant de grands morceaux d'écarlate. A la vérité, lorsqu'on trouve un Passage qui renferme un beau sens, & qui est exprimé d'une

maniere noble & concise, comme il y en a plusieurs de cette sorte dans les anciens Auteurs, il n'est pas mal de le faire apprendre par cœur à de jeunes Ecoliers; & de se servir des beaux endroits de ces grands Maîtres, pour leur exercer la mémoire de tems en tems. Mais de leur faire apprendre par cœur leur leçon sans distinction ni choix, selon qu'elle se rencontre dans les Livres qu'on leur donne à lire, je ne vois pas que cela serve à autre chose qu'à leur faire employer du tems & de la peine mal-à-propos, & à leur inspirer du dégoût & de l'aversion pour leurs Livres, où ils ne rencontrent qu'un embarras inutile.

§. CLXXXI. Je fais ce qu'on dit communément, qu'il faut obliger les Enfans à apprendre quelque chose par cœur, afin d'exercer & de perfectionner leur mémoire. Mais je voudrois bien que cela fût aussi bien établi sur la raison qu'il est avancé avec confiance, & que cette pratique se trouvât plutôt fondée sur de bonnes observations que sur une ancienne coutume. Car il est évident que la force de la mémoire vient d'une heureuse constitution, & non pas d'une habitude, acquise & perfectionnée par l'exercice. Il est vrai que l'esprit retient les choses à quoi il s'est fortement appliqué, & dont il se renouvelle souvent l'idée à lui-même par de fréquentes réflexions, de peur qu'elles ne lui échappent, mais c'est toujours à proportion de la force naturelle de sa mémoire. Ce qui est empreint sur la Cire ou sur le Plomb, ne se conserve pas si long-tems

Si à force d'apprendre par cœur, on peut se perfectionner la Mémoire.

que ce qu'on grave sur le cuivre ou sur l'acier. A la vérité, une chose dont l'idée est souvent renouvelée à l'esprit, y dure plus long-tems : mais chaque nouvelle réflexion est une impression nouvelle ; & c'est de-là qu'il faut compter, si l'on veut savoir combien de tems l'esprit est capable d'en conserver le souvenir. Mais en aprenant des pages de Latin par cœur, on ne rend pas la mémoire plus propre à retenir quelque autre chose, qu'en gravant une sentence sur du plomb, on le rendroit plus capable de conserver fortement d'autres caractères. Si en exerçant sa mémoire de cette manière, on pouvoit la fortifier & se perfectionner l'esprit, les Comédiens auroient plus de mémoire & plus d'esprit que tout le reste des hommes. Mais de savoir si ce qu'ils mettent ainsi dans leur tête pour jouer leur rôle, les dispose à se mieux ressouvenir de toute autre chose ; & si leur génie se perfectionne à proportion de la peine qu'ils prennent d'apprendre par cœur les pensées d'autrui, je m'en raporte à l'expérience. La mémoire est si nécessaire dans tous les tems & dans tous les états de la vie ; & il y a si peu de choses qu'on puisse faire sans son secours, qu'on ne devoit pas appréhender qu'elle s'affoiblit ou se perdit faute d'exercice, si l'exercice pouvoit la rendre plus forte. Mais je doute fort qu'en général cette faculté de l'esprit puisse être beaucoup aidée & améliorée par l'exercice ou par les efforts que nous pouvons faire pour cela ; ou du moins par le soin

qu'on employe sous ce prétexte dans les Colléges. Et si *Xerxès* pouvoit apeller par son nom chaque soldat de son Armée, composée tout au moins (1) de cent mille hommes, on peut, je pense, assurer hardiment que ce ne fut pas en aprenant ses leçons par cœur, dans sa première jeunesse, qu'il acquit une si prodigieuse mémoire. Je m'imaginais que dans l'éducation des Princes, l'on ne s'attache guères à exercer & à perfectionner leur mémoire, en les mettant dans la fatigante nécessité de répéter par cœur tout ce qu'ils lisent. Cependant si cette méthode étoit si utile qu'on dit, on l'employeroit sans doute avec autant de soin pour les Princes que pour des Ecoliers de la plus basse condition : car les Princes ont autant besoin d'une bonne mémoire que qui que ce soit ; & en général ils possèdent cette faculté dans un aussi grand degré de perfection que le reste des hommes, quoiqu'on n'ait jamais pris soin de la leur perfectionner de cette manière. Les choses à quoi notre Esprit s'applique avec le plus d'attention, & auxquelles il prend le plus d'intérêt, sont celles dont il se souvient le mieux, par la raison que j'ai déjà dite ; & si l'on joint à cela l'ordre & la méthode, c'est je croi, tout ce qu'on peut faire pour aider une mémoire foible. Que si quelqu'un s'avise de recourir à quelque autre moyen, & sur-tout à celui de la

(1) Je ne sai sur l'autorité de quel Historien *Mr Jocque* ne donne à *Xerxès*, que cent mille hommes : *Herodote*, *Justin*, & plusieurs autres Auteurs lui en donnent beaucoup plus.

charger d'une multitude de paroles que d'autres ont arrangées à leur fantaisie , & dont celui qui les apprend , ne se soucie point du tout , à peine trouvera-t'il qu'il en revienne la moitié du profit que mérite le tems & la peine qu'on y aura employé.

Je ne veux pas dire par-là qu'il ne faille point donner d'exercice à la mémoire des Enfans. Je crois qu'on devrait l'exercer fort souvent , mais non pas à apprendre à force de répétitions des pages entières des Livres qu'on leur met entre les mains , lesquels ils oublient encore , & dont ils ne se mettent plus en peine , dès qu'ils ont une fois récité leur leçon , & fait leur tâche. La Mémoire ni l'Esprit ne se perfectionnent point par-là. J'ai déjà dit qu'on devrait choisir dans les bons Livres de beaux passages , & les faire apprendre par cœur aux Enfans ; & ces belles & solides pensées une fois imprimées dans leur mémoire , il faudroit les leur faire réciter souvent , afin qu'ils ne les oubliassent jamais. Outre l'usage qu'ils peuvent retirer pour l'avenir de ces pensées , qui leur tiendront lieu de règles , & d'observations importantes , ils apprendront par-là à faire de fréquentes réflexions , & à se remettre souvent dans l'Esprit les choses dont ils sont obligez de se ressouvenir , ce qui est l'unique moyen de rendre la mémoire prompte & utile. L'habitude qu'ils prendront de faire de fréquentes réflexions les empêchera d'être distraits , & les engagera à se recueillir en eux-mêmes , au lieu de

s'amuser sans attention à toutes les vaines idées qui se présentent à leur esprit. C'est pourquoi j'estime qu'on fera fort bien de leur donner tous les jours quelque chose à repasser dans leur mémoire, mais quelque chose qui en vaille la peine, & que vous seriez bien aises qu'ils pussent toujours rapeller, toutes les fois que vous le leur ordonnerez, ou qu'ils le désireront eux-mêmes. Vous les engagerez par-là à réfléchir souvent sur leurs propres pensées, ce qui est une des meilleures habitudes intellectuelles qu'on puisse leur souhaiter.

§. CLXXXII. Du reste à qui que ce soit qu'on confie l'instruction d'un Enfant durant sa tendre jeunesse, il est certain que ce devrait être à une personne qui regardât le Latin & toutes les Langues comme la moindre partie de l'Education; une personne qui sachant combien la vertu & la bonté du naturel sont préférables à toutes sortes de Sciences, ou à la connoissance des Langues, s'attachât principalement à former l'esprit de ses Ecoliers, & à faire naître en eux d'heureuses dispositions à la Vertu: car si une fois ces bonnes dispositions ont pris racine dans le cœur, quand bien on négligeroit tout le reste, elles le produiroient lorsqu'il en seroit tems; au lieu que si elles n'y sont pas gravées assez profondément pour couper cours aux mauvaises habitudes, les Langues, les Sciences & tous les autres apnages d'une bonne Education, ne serviront qu'à rendre un homme plus méchant & d'un commerce plus dangereux. Et dans

le fond, quoi qu'on ait fait sonner bien haut la difficulté qu'il y a d'apprendre le Latin à un Enfant, sa Mere peut le lui enseigner elle-même, si elle veut bien prendre la peine d'employer seulement deux ou trois heures par jour, à lui faire lire en sa présence les quatre Evangiles en Latin. Et pour cet effet, elle n'a qu'à acheter un Nouveau Testament Latin, où quelqu'un marque d'un accent la pénultième syllabe des mots qui en ont plus de deux, pour lui faire connoître si elle est longue, ce qui suffit pour lui servir de règle dans la prononciation des mots: après quoi si elle prend la peine de lire chaque jour les Evangiles avec son fils, en comparant le Latin avec une traduction de l'Evangile en sa propre Langue, je suis assuré qu'avec le tems elle ne pourra que les entendre. Et lorsqu'elle entendra les Evangiles en Latin, elle pourra lire de la même maniere les Fables d'*Esop*, & ensuite *Eutrope*, *Justin*, & tels autres Livres.

Je ne donne pas ceci pour une chose qui me paroisse simplement possible, mais pour une chose dont je sai qu'on a fait l'expérience, de sorte qu'on a enseigné sans peine le Latin à un Enfant par ce moyen là.

Mais pour revenir à ce que je disois d'abord, une personne qui se charge d'élever des jeunes-gens, & sur-tout de jeunes Gentilshommes, devroit savoir quelque chose de plus que le Latin; & j'ajouteroi qu'il ne lui suffit pas d'être habile dans les Sciences pour se bien acquiter de cet emploi.

Ce devroit être un homme d'une vertu éminente & d'une prudence consommée ; un homme qui eut du bon sens , le naturel doux , & l'adresse d'agir toujours avec son Eleve d'une maniere grave , agréable & affectueuse tout ensemble. Mais c'est de quoi j'ai déjà parlé fort au long.

§. CLXXXIII. Dans le tems qu'un Quelles sciences il faut enseigner aux Enfans, Enfant apprend le Latin , on peut , comme je l'ai déjà dit , lui enseigner l'Arithmétique , la Géographie, la Chronologie , l'Histoire , & même la Géométrie. Car si on lui montre ces Sciences en François ou en Latin , dès qu'il commence à entendre l'une de ces deux Langues , il s'y rendra habile , & apprendra en même-tems la Langue comme par surcroît.

Je serois d'avis qu'on le fit commencer La Géographie par la *Géographie* : Car comme on n'a besoin que des yeux & de la mémoire pour apprendre le Globe , & connoître la situation & les limites des quatre Parties du Monde , des Royaumes & des Païs particuliers, un Enfant apprendra & retiendra tout cela avec plaisir. Cela est si vrai que je loge présentement dans une Maison , où il y a un Enfant , que sa Mere a si bien instruit dans la *Géographie* , qu'avant l'âge de six ans il savoit distinguer les limites des quatre parties du Monde ; & pouvoit , sans hésiter , montrer sur le Globe quelque Province qu'on lui nommât , ou sur la Carte d'*Angleterre* quelque Païs particulier de ce Royaume qu'on lui demandât ; qu'il connoissoit tous les grands Fleuves , Promontoires , Détroits & Golfes de la Terre , &

favoit trouver la longitude & la latitude de chaque País. A la vérité, ce qu'un Enfant apprend ainsi par le moyen de la vûë, & qu'il conserve dans sa mémoire à force de le répéter, ne contient pas tout ce qu'il doit apprendre sur le Globe. C'est néanmoins un grand acheminement pour le reste, dont il lui facilitera l'intelligence, lorsqu'il aura le jugement assez mûr pour entrer dans cette discussion. D'ailleurs c'est autant de tems gagné pour le présent : & l'on engage insensiblement un Enfant à apprendre des Langues par le plaisir qu'il goûte à connoître des choses.

L'Arith.
métique. §. CLXXXIV. Lorsqu'un Enfant a bien imprimé dans sa mémoire les Parties qui se remarquent naturellement sur le Globe, on peut alors commencer à lui enseigner *l'Arithmétique*. Par les Parties qui se remarquent naturellement sur le Globe, j'entens les différentes situations des Parties de la Terre & de la Mer, considérées par rapport aux différens noms & aux distinctions des País; car ce n'est pas encore le tems de parler à un Enfant de ces Lignes artificielles & imaginaires qu'on a inventées, & auxquelles on a eû recours, seulement pour rendre cette Science plus parfaite.

§. CLXXXV. De tous les raisonnemens abstraits, ceux qui se font par le moyen de l'Arithmétique sont les plus faciles, & par conséquent les premiers, dont l'Esprit est ordinairement capable ou auxquels il s'accoutume plus aisément. D'ailleurs, l'Arithmétique est d'un usage si général dans toutes les affaires de la vie, qu'il n'y a

presque rien qu'on puisse faire sans son secours. Aussi est-il certain qu'un homme ne sauroit s'enfoncer trop avant dans cette Science, ni en avoir une connoissance trop parfaite. C'est pourquoi un Enfant doit commencer à s'y exercer aussi-tôt qu'il en est capable, s'y perfectionner autant qu'il pourra, s'y apliquer régulièrement tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit maître dans cet Art.

Dès qu'il saura l'*Addition* & la *Soustraction*, on peut commencer à le pouffer plus avant dans la connoissance de la Géographie, & quand il connoitra les *Poles*, les *Zones*, les *Cercles Paralleles*, & les *Meridiens*, il faut lui enseigner ce que c'est que *Longitude*, & *Latitude*, & l'usage des *Cartes*; & lui apprendre par le moyen des nombres placez à côté, quelle est la situation respective des *Pais*, & comment on peut les trouver sur le *Globe terrestre*. Et lorsqu'il sera stilé à tout cela, on pourra lui montrer le *Globe céleste*; & en lui faisant repasser tous les *Cercles*, mais d'une maniere plus particuliere celui qu'on nomme *Ecliptique* ou *Zodiaque*, les lui imprimer tous dans l'*Esprit* clairement & distinctement, avec la figure & la situation de chaque *Constellation*; qu'on pourra lui faire voir premierement sur le *Globe*, & ensuite dans les *Cieux*.

Cela fait, lorsqu'il connoitra assez bien les *Constellations* de notre *Hemisphère*, L'astro-
nomie. il sera tems de commencer à lui donner quelque idée du *Monde des Planettes*; & pour cet effet, on ne fera pas mal de lui tracer une figure du *système de Copernic*,

pour lui expliquer la situation des Planètes, & leur éloignement respectif du Soleil, qui est le centre de leurs révolutions. Cela le préparera à comprendre le mouvement & la théorie des Planètes, de la manière la plus aisée & la plus naturelle. Car puisque les Astronomes ne doutent plus du mouvement des Planètes autour du Soleil, il est bon qu'il suive cette hypothèse qui est non-seulement la plus simple, & la moins embarrassée, mais aussi la plus apparemment véritable en elle-même. Mais en ce point, comme en tout autre qui regarde l'instruction des Enfants, il faut bien prendre garde de commencer par ce qui est le plus simple & le plus aisé; de ne leur enseigner à la fois, que le moins qu'on peut d'une Science; & de le leur bien imprimer dans l'Esprit, avant que de passer à ce qui suit, ou à quelque chose de nouveau. Ne leur proposez d'abord qu'une seule idée très-simple; & ayez soin de voir qu'ils la comprennent bien, avant que de leur proposer autre chose? ajoutez après cela quelque autre idée simple qui porte immédiatement au but que vous avez dans l'esprit. Avancé de cette sorte insensiblement & par degrés, vous verrez que sans être surpris ni confondus, leur Esprit s'ouvrira tous les jours, & qu'ils pousseront leurs pensées beaucoup plus loin qu'on n'auroit pû croire. Du reste, lorsqu'un Enfant a appris quelque chose lui-même, il n'y a point de meilleur moyen, pour la lui imprimer dans la mémoire, & pour l'encourager à faire de nouveaux progrès,

que de l'engager à l'enseigner à d'autres.

§. CLXXXVI. Après qu'un Enfant La Géométrie.
aura une fois acquis une connoissance des
Globes, Terrestre, & Celeste, telle que
nous venons de dire, il sera en état de pren-
dre quelque teinture de *Géométrie*; mais je
crois qu'il suffit de lui enseigner les six
premiers Livres d'*Euclide*. Car je doute
qu'il soit nécessaire ou utile à un homme du
monde d'en savoir davantage. Du moins
si un Enfant a du génie & de l'inclina-
tion pour cette Science, il pourra s'y en-
foncer plus avant de lui-même, sans le se-
cours d'aucun Maître, après qu'il aura été
conduit jusques-là par son Gouverneur.

Il faut donc appliquer promptement les
Enfans à l'étude du Globe, & l'on peut, je
pense, commencer de bonne heure, pour vû
qu'un Gouverneur ait soin de distinguer
ce qu'un Enfant peut ou ne peut pas com-
prendre; sur quoi voici une règle qui se-
ra peut-être d'un fort grand usage, c'est
qu'on peut enseigner aux Enfans les cho-
ses qui tombent sous les Sens, & princi-
palement sous celui de la vûë, aussi long-
tems qu'ils n'ont besoin que de la mémoi-
re pour les apprendre. Ainsi un Enfant en-
core fort jeune peut apprendre sur le Glo-
be ce que c'est qu'*Equateur*, *Meridien*,
&c. ce que c'est que l'*Europe*, l'*Angleterre*,
&c. presque aussi-tôt qu'il connoît les
Chambres de la Maison où il demeure,
si l'on a soin de ne pas lui montrer trop
de choses à la fois, ni de lui appliquer
l'esprit à un nouvel objet, jusqu'à ce que
celui auquel il est attaché, lui soit entiè-

336 DE L'ÉDUCATION
rement connu, & ait été bien imprimé
dans sa mémoire.

La
Chrono-
logie.

§. CLXXXVII. A la Géographie il faut joindre la *Chronologie*, c'est-à-dire la partie générale de cette Science, par le moyen de laquelle on peut donner à un Enfant une idée de toute la suite des tems & des plus considérables époques qu'on remarque dans l'Histoire. Sans ces deux Sciences, l'Histoire, qui est la véritable École de la Prudence & de la Politique, & qui doit être l'étude particulière des personnes de qualité & des gens du monde, sans la Géographie, dis-je, & la Chronologie, l'Histoire ne peut guères bien rester dans la mémoire, ni être d'une fort grande utilité : ce n'est plus alors qu'un mélange de matiere de fait, confusément entassée ensemble sans ordre ou sans instruction. C'est par le moyen de ces deux Sciences que les actions des hommes sont placées dans leur véritable rang, eu égard aux tems & aux lieux : car non-seulement elles se conservent plus aisément dans la mémoire, étant accompagnées de ces circonstances ; mais ce n'est même qu'à la faveur de cet ordre naturel qu'elles sont capables d'exciter dans l'esprit ces réflexions, qui rendent un homme qui les lit, & meilleur & plus habile.

§. CLXXXVIII. Quand je dis qu'un Enfant devoit savoir exactement la Chronologie, je n'ai pas dessein de parler des disputes qu'on a sur cette Science. Elles sont infinies, & la plûpart d'une si petite importance à un Gentilhomme qu'elle ne
mé-

méritent pas qu'on s'y amuse quand bien elles seroient faciles à décider. Il faut donc éviter entièrement toutes ces savantes minuties dont les Chronologistes de profession font tant de bruit. Je ne connois point de meilleur livre de Chronologie qu'un petit Traité de *Strauchius* in 12. intitulé * *Brevi-
viarium Chronologicum*, d'où l'on peut tirer a-dire, tout ce qu'il faut qu'un jeune Gentilhomme Abrégé de Chronologie ; car il n'est pas nécessaire qu'un Ecolier s'embarrasse l'esprit de tout ce qui est dans ce Traité. On y trouve toutes les Epoques les plus remarquables ou les plus communes, réduite à la période *Julienne* ; ce qui est la méthode la plus aisée, la plus simple & la plus sûre dont on puisse se servir dans la Chronologie. A ce Traité de *Strauchius*, on peut ajouter les *Tables d'Helvicus*, qui est un Livre auquel on est obligé de recourir à tous momens.

§. CLXXXIX. Comme rien n'est plus L'Histoire instructif que l'*Histoire*, rien n'est aussi plus^{re.} agréable. La premiere de ces qualitez la rend digne de l'aplication des personnes faites, & la derniere me fait croire qu'elle est fort propre pour un jeune Enfant ; c'est pourquoi dès qu'il sera instruit dans la Chronologie, & que connoissant les différentes Epoques qui sont en usage parmi nous, il pourra les réduire à la Période *Julienne*, il faudroit lui mettre entre les mains quelque *Histoire Latine*. Le choix des Livres devroit être réglé par la facilité du stile ; car quelque endroit de l'*Histoire* qu'un Enfant commence à lire,

338 DE L'ÉDUCATION
la Chronologie le tirera d'embarras ; & la beauté du sujet l'invitant à lire , il apprendra le Latin insensiblement , sans être exposé à ce chagrin & ce dégoût horrible que les Enfans endurent lorsqu'on leur fait lire , seulement pour apprendre le Latin , des Livres qui sont au-dessus de leur portée , comme sont les Ouvrages des Orateurs & des Poètes Latins. Après que votre Enfant aura lû & compris les Historiens les plus faciles à entendre , comme vous diriez , *Eutrope, Justin, Quinte-Curce,* &c. ceux qui viennent immédiatement après ceux là , ne lui feront pas beaucoup de peine. Et ainsi en avançant par degrés , après avoir commencé par les Historiens les plus simples & les plus aîsez , il pourra enfin passer à la lecture des Auteurs les plus difficiles & les plus sublimes , comme sont *Cicéron, Virgile, & Horace.*

La Mo-
rale.

§. CXC. Après qu'on aura pris dès le commencement un soin continuel d'instruire un Enfant dans tous les devoirs de vertu dont il est capable, & cela plus par la pratique que par des préceptes ; & qu'on lui aura fait prendre l'habitude de préférer l'amour de la Gloire à l'assouvissement de ses passions , je ne sçai s'il faudroit lui faire lire sur la Morale autre chose que ce qu'on en trouve dans la Bible , ou lui mettre entre les mains aucun Systême de Morale avant qu'il puisse lire les *Offices de Cicéron* , non en qualité d'Ecolier pour apprendre le Latin , mais dans le dessein de s'instruire des principes & des règles de la Vertu , pour la conduite de sa vie.

§. CXCI. Lorsqu'il aura bien digéré les *Offices de Cicéron*; & un petit Ouvrage de *Pufendorf*, intitulé * *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, il sera tems de lui faire lire le Livre de *Grotius*, (1) du *Droit de la Guerre & de la Paix*, ou un Ouvrage qui est peut-être meilleur, savoir celui de *Pufendorf*, * *touchant le Droit naturel & le Droit des Gens*, (2) dans lequel il pourra s'instruire des droits naturels des hommes, de l'origine & des fondemens de la Société, & des devoirs qui en résultent. Cette partie générale du Droit & de l'Histoire,

Le Droit civil.

*De Officio hominis & Civis.

*De Jure naturali & Gentium.

(1) *De Jure Belli ac Pacis*. L'Édition Latine de cet Ouvrage qui a été imprimée à Amsterdam en 1720, est la plus correcte de toutes. M. BARBEIRA E, qui a revû le Texte sur les meilleures Éditions, & relevé dans de petites Notes plusieurs méprises du *Savant Grotius*, travaille à nous donner une Traduction Françoisé du même Ouvrage. C'est la que dans un ample Comentaire il aura soin non seulement de mettre dans un nouveau jour les raisonnemens de ce grand homme, mais quelquefois aussi de les redresser, ou de les confirmer par des preuves plus fortes & plus directes. Cette Traduction a paru à Amsterdam en 1724.

(2) Si M. *Locque* eût vû la Traduction Françoisé que M. *Barbeyrac* vient de faire de cet Ouvrage, & qu'il a enrichies d'excellentes Notes, il auroit sans doute conseillé de lire une si excellente Copie préféablement à l'Original. Ouvrage assez imparfait, d'un stile dur & inégal, plein de désordre, chargé de citations inutiles, obscur, & quelquefois mal raisonné; tous défauts dont on ne voit plus aucune trace dans la belle Traduction de M. *Barbeyrac*. À l'égard de l'Abbrégé de cet Ouvrage, publié en Latin par *Pufendorf* lui-même, M. *Barbeyrac* l'a traduit aussi en François avec tous les assortimens nécessaires. La meilleure Édition de ces deux ouvrages est celle que M. *Barbeyrac* vient de donner en 1723.

340 DE L'ÉDUCATION
font des choses dont un Gentilhomme ne
devoit pas se contenter d'avoir une sim-
ple teinture, mais auxquelles il devoit s'at-
tacher constamment, sans y renoncer ja-
mais tout-à-fait. Un jeune-homme ver-
tueux & prudent, qui est bien versé dans
cette partie générale du Droit Civil, la-
quelle ne regarde pas la discussion des cas
particuliers, mais la conduite que les Na-
tions civilisées tiennent en général dans
leurs affaires & dans leurs commerces :
conduite qui est fondée sur les principes
de la Raison ; un jeune-homme, dis-je,
qui, outre cela, entend bien le Latin, &
fait bien écrire, peut aller par tous Païs,
assuré qu'il trouvera de l'emploi & sera
estimé en quelque endroit qu'il se trou-
ve.

Les Loix
du Païs. §. CXCII. Il est visible après cela qu'il
faut qu'un Gentilhomme *Anglois* soit in-
struit des Loix de son Païs. Cette con-
noissance lui est si nécessaire, quelque poste
qu'il occupe, que depuis la Charge de *Ju-
ge de Paix*, jusqu'à celle de Ministre d'E-
tat, je n'en vois aucune qu'il puisse bien
remplir sans cela. Je ne veux parler de
cette partie de la Loi, qui ne consiste qu'en
chicanes & en vaines disputes. Un hom-
me de bonne-Maison, qui doit se faire
un devoir de chercher la véritable diffé-
rence qu'il y a entre le Juste & l'Injuste,
& non de recourir à des artifices pour évi-
ter de faire ce qui est équitable, & pour
commettre des injustices en toute sûreté,
un tel homme doit être aussi éloigné d'é-
tudier le Droit du Païs, pour y apprendre

à embrouiller une affaire par de lâches chicaneries, qu'il est obligé de s'y attacher avec soin, pour y trouver le moyen de rendre service à sa Patrie. Pour cet effet, je crois que la véritable méthode qu'un Gentilhomme Anglois doit observer pour étudier les Loix de son País, lorsqu'il n'a pas résolu de prendre un emploi, où cette étude lui soit absolument nécessaire, c'est d'examiner le Gouvernement & les Loix d'Angleterre, en lisant les anciens Livres du *Droit Commun*, & quelques Auteurs plus nouveaux qui ont fait une plus ample description de ce Gouvernement; & après s'en être ainsi fait une véritable idée, de lire notre Histoire, & de rechercher en même-tems les Loix particulières qui ont été faites sous le Règne de chaque Roi. C'est par ce moyen qu'il connoitra la raison de nos Réglemens, la véritable cause de leur établissement, & l'autorité qu'ils doivent avoir.

§. CXCI. Comme la *Rhétorique* & la *Logique* sont des Sciences qu'on a accoutumé d'enseigner aux Enfans immédiatement après la Grammaire, on s'étonnera peut-être que j'en aye dit si peu de chose. Mais j'en use ainsi, parce que les jeunes-gens ne retirent que très-peu de fruit de ces deux Sciences: car je n'ai vû que rarement, ou pour mieux dire jamais, que personne ait appris à bien raisonner, ou à bien parler en étudiant les règles par lesquelles on prétend enseigner ces deux choses. Je serois donc d'avis qu'un jeune Gentilhomme vît ces Règles dans les

La Rhé-
torique
& la Lo-
gique.

Systèmes les plus courts qu'on pourroit trouver, sans s'attacher long-tems à examiner & à étudier ces sortes de formalitez. Le bon raisonnement est fondé sur toute autre chose que sur des *Prédicaments* & des *Prédicables*, & ne consiste pas non plus à faire des argumens en forme. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre (1) sur ces spéculations. Pour revenir à ce qui fait le sujet de cet article, si vous desirez que votre Enfant se perfectionne dans l'Art de raisonner, faites-lui lire les Oeuvres d'*Abadie sur la vérité de la Religion Chrétienne*; si vous voulez qu'il apprenne à bien parler, engagez-le dans la lecture de *Cicéron*, (2) afin qu'il apprenne dans les Ouvrages de ce grand Orateur la véritable idée de l'éloquence; & si vous souhaitez qu'il écrive purement en Anglois, faites-lui lire des Livres bien écrits en cette Langue.

Un Enfant bien ne ne doit pas être élevé aux Ergotiques de l'école.

§. CXCIV. Si l'usage & la fin du bon raisonnement est d'avoir des idées droites des choses, & d'en juger sagement, de distinguer le vrai du faux, & le juste de l'Injuste, & d'agir d'une manière conforme à ces idées, ayez soin (3) d'empêcher que votre Enfant ne s'accou-

(1) On peut voir sur cela l'*Art de penser*.

(2) A force d'entendre *Démotène*, ditoit *Elien*, on deviendra grand Orateur, *Εὐρυπρόσχητος ἀμυσδύτης. Δὲ τῶν ἐπιπέδων ἀμυσδύτης* Lib. IV. cap. 16. *Port. Hist.*

(3) C'étoit aussi le sentiment de *Montagne*, comme nous l'apprend dans les *Essais*, l. iv. l. Ch. 25. en ces termes: „Cicéron disoit, que quand il vivroit „la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir „d'étudier les Poètes Lyriques. Et je trouve ces „Ergotiques plus tristement encores inutiles. Notre

ryme à toute cette *ergotterie*, qu'on a réduite en Art dans l'Ecole, soit en s'y exerçant lui-même, soit en admirant ceux qui s'y amusent, si ce n'est qu'au lieu d'en faire un habile homme, vous ne veuilliez en faire un disputeur sans jugement, un opiniâtre dans les conversations, qui se fera un honneur de contredire tout le monde, ou, ce qui est encore pis, qui mettra tout en question, s'imaginant que ce n'est pas la vérité qu'il faut chercher dans les disputes, mais seulement le plaisir de triompher de son Adversaire. Rien n'est plus indigne d'un honnête homme, plus mal-féant à un homme de bonne Maison ou à toute personne qui prétend à la qualité de Créature raisonnable, que de ne pas se rendre à une raison sensible, & à l'évidence d'un argument convainquant.

Il n'y a, dis-je, rien de plus contraire à
 ,, Enfant est bien plus presse : Il ne doit au pédagog-
 ,, gisme que les premiers quinze ou seize ans de la vie
 ,, le demeurant est dû à l'& on. Employons un tems
 ,, si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus,
 ,, ôtez toutes ces subtilitez epineuses de la Dialectique
 ,, dequoy notre vie ne se peut amender, prenez les
 ,, simples discours de la Philosophie, sçachez les choi-
 ,, sir & traiter à point; ils sont plus aisez à concevoir
 ,, qu'un conte de Bocace ——— *Et un peu plus haut*
 ,, dans ce même chapitre, Qu'on le rende, dit il, deli-
 ,, cat au choix & triage de ses raisons. ——— Qu'on
 ,, l'instruise sur-tout à se rendre, & quitter les armes
 ,, à la Vérité, tout aussi tôt qu'il l'apercevra : soit
 ,, qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle
 ,, naisse en lui-même par quelque ravissement. —
 ,, Que sa conscience & sa vertu reluisent en son par-
 ,, ler, & n'ayent que la Raison pour conduite. — —
 ,, Voire mais que fera-t'il si on le presse de la subtilité
 ,, sophistique de quelque syllogisme ? Le jambon fait
 ,, boire, le boire déshydrate, parquoy le jambon desal-
 ,, tère. Qu'il s'en mocque, il est plus subtil de s'en
 ,, mocquer que d'y répondre, P 4

la civilité qui doit régner dans la conversation des gens polis, & au but de toute forte de disputes, que de ne pas se contenter d'une réponse, quelque solide qu'elle soit, mais de continuer la dispute aussi long-tems qu'on le peut de part & d'autre, à la faveur d'un terme équivoque, ou d'une distinction frivole, sans se mettre en peine si ce qu'on soutient est à propos ou non raisonnable ou extravagant, conforme ou contraire à ce qu'on a déjà dit ? Cependant le grand art des disputes de Logique, c'est que jamais l'Opposant ne se contente des répliques du Répondant, & que celui-ci de son côté ne cède jamais à l'évidence des Argumens que l'autre lui propose. Arrive ce qui pourra de la vérité, nul d'eux ne doit en venir là, s'il ne veut être sifflé comme un misérable Disputeur, qui ne sait pas soutenir vigoureusement ce qu'il a une fois avancé, en quoi consiste toute la gloire où l'on aspire dans les disputes. C'est par un sérieux & solide examen des choses mêmes qu'on peut trouver, & défendre la Vérité, & nullement par le moyen de certains termes artificiels, & de certaines méthodes de discourir, qui loin de conduire les hommes à la découverte de la Vérité, les engagent à employer des mots équivoques dans un sens captieux & trompeur ; ce qui est la chose du monde la plus inutile ; & la plus choquante, & qui sied le plus mal à un Gentilhomme, & en général à tout sincère amateur de la Vérité.

§. CXCIV. Il n'y a guère de plus grande imperfection dans un Gentilhomme que de ne pas se bien exprimer en parlant, ou en écrivant. Cependant combien voyons-nous tous les jours de gens qui avec les revenus & le titre de Gentilhomme dont ils devroient avoir les qualitez, ne savent pas même raconter une Histoire comme il faut, bien loin de pouvoir parler d'une manière nette & persuasive sur quelque affaire importante? Mais je crois que ce n'est pas tant (1) à eux qu'il faut s'en prendre qu'à la manière dont ils ont été élevez. Car je dois rendre cette justice (2) à mes Compatriotes, que lorsqu'ils font usage de leur esprit, (3) je ne vois pas qu'ils soient inférieurs à aucun de leurs

Un Gentilhomme doit apprendre à bien parler & à bien écrire.

(1) M. *Locque* entend parler ici de ses Compatriotes; & *La Bruyere* nous dit en général, que si les Enfans expriment leurs pensées en mauvais termes, „ c'est moins leur faute que celle de leurs Parens ou de leurs Maîtres. „ *Caractères*, ch. XI. DE L'HOMME, Tom. II. p. 36. Edit. d'Amsterdam, 1751.

(2) Les Anglois.

(3) J'admire ici la modestie de M. *Locque*, qui sans doute auroit pû parler plus avantageusement de son País. On n'a pas accoutumé d'être si retenu sur cet article. Chaque Nation se donne hardiment la préférence, de sorte qu'on pourroit dire des *Peuples* ce que *Madame Des Houlières* a dit de tous les hommes en particulier,

Nisi n'est content de sa fortune,

Ni mécontent de son Esprit.

Ils se glorifient tous de leur génie pour les Arts & les Sciences: mais chacun à part, ils trouvent leurs Voisins trop puissans, & trop riches. Ils leur envient leur application au Commerce qu'ils voudroient attirer tout entier chez eux. Leur jalousie n'est jamais endormie à cet égard, parce que leur avidité est insatiable.

Vosins. On leur a appris la Rhétorique, mais on ne leur a jamais enseigné à s'exprimer agréablement de bouche ou par écrit dans la langue dont ils doivent se servir toute leur vie, comme si l'Art de parler consistoit à savoir les noms des figures qui embellissent les discours de ceux qui entendent cet Art. C'est une chose qui comme toutes celles qui dépendent de la pratique, ne s'apprend point par le secours d'un petit ou d'un grand nombre de règles, mais par un Usage conforme à de bonnes règles, ou plutôt, en imitant de bons modèles, jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude & la facilité de la bien faire.

Pour cet effet, il ne seroit peut être pas mauvais d'engager les Enfants, dès qu'ils en sont capables, à raconter les petites histoires qui leur sont connues, & de corriger d'abord la faute la plus remarquable où ils tombent par rapport à l'arrangement du sujet. Cette faute redressée, il faudroit leur en découvrir quelque autre, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on les eût toutes corrigées, ou du moins les plus grossières. Dès qu'ils peuvent faire un conte passablement bien, il est tems de commencer à les leur faire mettre par écrit. On peut se servir pour cela des Fables d'*Ésope*, qui est presque le seul Livre que je connoisse propre pour des Enfants; comme on s'en est déjà servi pour leur faire lire & traduire du Latin, lorsqu'on a commencé à leur enseigner cette langue. Après qu'ils en sont venus à ce point, d'écrire correctement sans violer les Règles de la Gram-

mair; & peuvent lier, dans un discours suivi, les différentes parties d'un conte, sans employer des transitions triviales, grossières, & répétées trop souvent, comme les Enfans ont accoutumé de faire dans les commencemens, si vous voulez les perfectionner encore davantage dans ce point qui est le premier degré de l'Art de parler, & où l'on n'a pas besoin d'invention, vous pouvez recourir à *Cicéron*; & en parcourant les règles que ce grand Maître de l'Eloquence étale dans son premier Livre, *De l'Invention* §. 20. leur faire voir en quoi consistent l'art & les graces d'une narration, selon les divers sujets qu'on traite, & les différentes vûes qu'on se propose. Il seroit bon de leur montrer après cela par des exemples, comment d'autres ont pratiqué ces mêmes règles. Les Anciens Auteurs Classiques en fournissent un grand nombre, qu'on devroit non-seulement leur faire traduire, mais leur donner tous les jours comme autant de modelles à imiter.

Lorsqu'ils viennent à écrire en Anglois d'une maniere suivie, en termes propres, & avec quelque ordre; & qu'ils sont capables de narrer d'un assez bon stile, on peut les engager à écrire des Lettres sans prétendre qu'ils y mettent des pointes d'esprit, ou des complimens recherchez, mais en leur aprenant à exprimer leurs pensées simplement, sans confusion, d'une maniere aisée & naturelle. Ce point une fois gagné, pour leur élever l'Esprit, on pourra leur faire lire les Lettres de *Virtu-*

re ou ils apprendront comment on doit entretenir ses amis absens par des Lettres enjouées, badines, & pleines d'une obligeante raillerie; à quoi il faut joindre les *Épîtres de Cicéron*, comme le meilleur modèle de Lettres d'affaire ou de pure conversation, qu'on puisse voir. On se trouve si souvent obligé d'écrire des Lettres, qu'il n'y a point d'homme de bonne maison qui puisse éviter de faire connoître par-là son génie. Il se verra tous les jours dans la nécessité d'écrire des Lettres; & sans compter que ses affaires se ressentiront bien souvent de la maniere dont il s'en acquittera, il s'exposera toujours plus par ses Lettres à être sévèrement examiné sur son savoir-vivre, sur son jugement & sa capacité, que par ses discours, dont les fautes mourant pour l'ordinaire avec le son qui leur donne la vie, & n'étant pas par conséquent sujettes à un si rigide examen, échapent plus facilement à l'attention des Critiques.

Si l'instruction des Enfans eût été ménagée comme il faut, par rapport à sa véritable fin, il n'y a pas apparence qu'on eût pû en négliger un article si important, dans le même tems qu'on prend par tout un si grand soin de faire faire aux Enfans des discours Latins en prose & en vers; ce qui n'est bon qu'à mettre leur esprit à la torture, par la difficulté où ils se trouvent de traiter des sujets qui sont au-dessus de leur capacité, & qu'à arrêter les progrès qu'ils feroient avec plaisir dans les Langues, sans ces obstacles déraisonnables.

Mais c'est une coutume établie ; qui auroit le courage de s'y opposer ? Et dans le fond , a-t'on droit d'exiger d'un Régent de Collège tout hérissé de Grec & de Latin , qui fait sur le bout du doigt tous les Tropes & toutes les Figures de la Rhétorique de *Farnabe*, qu'il apprenne à ses Eco-liers à s'exprimer poliment en Anglois , puisque c'est une chose à quoi il s'est si peu appliqué lui-même , que bien souvent les Meres de ses Disciples pourroient lui en faire des leçons , quoiqu'aparemment il les regarde de haut en bas comme de pauvres ignorantes , parce qu'elles n'ont jamais lû aucun Systême de Logique & de Rhétorique ?

Qu'un homme parle ou écrive, rien n'est plus propre à faire valoir ce qu'il veut dire , & à lui procurer une attention favorable qu'un langage correct. Et puisqu'un Gentilhomme *Anglois* doit avoir continuellement besoin de l'Anglois , (1) c'est ce langage qu'il devroit sur-tout cultiver , & dans lequel il faudroit prendre le plus de soin de polir & de perfectionner son stile. Un homme fera peut-être plus de bruit dans le monde , s'il parle ou écrit mieux en Latin qu'en Anglois : mais il lui seroit beaucoup plus avantageux de s'exprimer bien dans sa propre langue dont il se sert à tout moment , de s'attirer de vaines éloges pour une qualité fort inutile. Je vois

(1) Un Gentilhomme François doit de même se faire une affaire d'écrire poliment & correctement en François.

pourtant qu'en *Angleterre* on ne prend aucun soin d'exercer & de perfectionner les jeunes gens dans leur langue : c'est un point qu'on y néglige absolument; de sorte que, s'il se trouve quelqu'un parmi nous qui parle Anglois d'un stile plus coulant & plus pur qu'à l'ordinaire, il en faut attribuer la cause au hazard, & à la bonté de son génie, ou à tout autre chose qu'à son Education, ou au soin que son Maître a pris pour cela. Un Précepteur se croiroit deshonoré d'examiner ce que son Disciple dit ou écrit en Anglois. Il se réserve tout entier pour le Grec & le Latin; quoique bien souvent il n'y soit pas fort habile lui-même. Mais ce sont des Langues savantes, & qui seules méritent que les Savans se mêlent de les enseigner: pour l'Anglois, c'est la langue du vulgaire ignorant. Avec tout cela nous voyons que la Politique de quelques-uns (1) de nos Voisins n'a pas jugé qu'il fût indigne des soins du Public d'encourager & de récompenser ceux qui s'attachent à perfectionner leur langue. Ce n'est pas chez eux une petite affaire que de travailler à la polir & à l'entrichir. On a érigé des Académies & établi des pensions pour cela; & il y a parmi eux une extrême émulation à qui écrira d'une manière plus pure & plus correcte. Nous voyons où ils en sont venus par ce moyen-là; & combien ils ont ré-

(1) Il paroît dans la suite que c'est de la France que M. Locque a dessein de parler,

pandu leur Langue (1) la plus imparfaite peut-être dans toutes celles de l'Europe, si nous la considérons telle qu'elle étoit quelques régnés auparavant, dans quelque rang qu'on la mette aujourd'hui. Parmi les

(1) Les Ecrivains François qui se sont le plus distingués sous le Règne de Louis XIV. par la beauté, la pureté & la vivacité de leur style, ne jugent pas si défavorablement de leur Langue Française qu'on parloit long-tems avant l'établissement de l'Académie. Ils doutent au contraire qu'elle soit fort inférieure à celle qu'on parle aujourd'hui. „ Si nos Ancêtres, „ du *Le judicieux* LA B. U. E. E., ont mieux écrit que „ nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix „ des mots, par le tour & l'expression, par la clarté „ & la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise. — Il faudroit „ pour prononcer juste sur cette matière opposer siècle „ à siècle, & excellent ouvrage à excellent ouvrage. Il n'y a pas apparence que M. *Loque* se soit donné cette peine. C'est assez à un étranger comme lui de suivre l'opinion la plus commune : & l'on fait qu'en fait de Langues tout ainsi qu'à l'égard des Habits, les nouvelles modes paroissent toujours les plus parfaites au plus grand nombre. *Racine* l'un des plus corrects & des meilleurs Ecrivains de notre siècle, n'est pas moins réservé que *La Bruyère*. Dans la Préface sur *Mithridate* voulant citer un passage de *Plutarque*, il est bien aisé de rapporter les paroles telles qu'*Anioles* les a traduites : „ car, dit-il, elles ont une „ grace dans le vieux style de ce Traducteur que je ne „ crois point pouvoir égaler dans notre Langue moderne. „ Enfin ce célèbre *La Fontaine* étoit si convaincu que le langage de *Marot* qui vivoit du tems de François I. l'emportoit sur le notre par la naïveté & la vivacité de ses expressions, qu'il s'est fait un plaisir de l'imiter, ce qui lui a très bien réussi, selon M. *Despreaux* (Réflexions sur *Longin* p. 307. du T. 1. de ses Oeuvres de l'Ed. d'Amst. 1721.) ou plutôt au jugement de toute la France. Et qui n'admire encore aujourd'hui la naïveté, la netteté, la force & la vivacité du style de *Rabelais* qui vivoit du tems de *Marot* ? Il est aisé de conclure de-là que la langue Française que parloient nos Ancêtres, n'étoit pas si méprisable qu'on pourroit bien croire.

Romains les personnes du premier rang s'exerçoient tous les jours dans leur propre Langue; & nous trouvons encore dans l'Histoire les noms des Orateurs (1) qui ont enseigné le latin à des Empereurs *Romains*, quoique le latin fût leur langue maternelle.

Les *Grecs* ont été encore plus délicats sur cet Article. Ils n'étudioient, & n'estimoient que leur langue: toute autre passoit pour barbare chez ce Peuple si savant & si spirituel, quoiqu'il soit indubitable qu'ils ont emprunté leur Savoir & leur Philosophie d'ailleurs.

Mon dessein n'est pas de décrier le Grec & le Latin. Bien loin de là, je croi qu'on doit faire une étude particulière de ces deux langues; & que tout Gentilhomme doit au moins bien entendre le Latin. Mais quelques Langues Etrangères qu'un jeune Gentilhomme aprenne (& plus il en apprendra, mieux ce sera pour lui) celle qu'il devroit étudier exactement, & dans laquelle il devroit s'exprimer facilement, nettement & élégamment, ce devroit être sa propre Langue; & pour cet effet il faudroit l'y exercer tous les jours.

La Physique.

§. CXCVI. Pour parler maintenant de la *Physique*, si vous la considerez comme une Science spéculative, je ne croi pas que nous ayons aucun Traité de Physique qui mérite ce nom, & peut-être ai-je raison

(1) *Eutrope* parlant de l'éducation de *Marc Antonin*, dit, *Latinas Litteras, cum Fronto Orator nobilissimus docuiss* Fronton très-fameux Orateur lui enseigna le Latin.

de penser que nous n'en aurons jamais. Les Ouvrages de la Nature doivent leur naissance à une Sagesse si sublime, & ont été produits par des moïens, qui sont si fort au-dessus de notre pénétration ou de notre conception, que nous ne saurions jamais nous en former une idée assez claire & assez distincte, pour mériter le nom de Science. Comme la Physique est la connoissance des Principes, des propriétés & des opérations des choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, je m'imagine qu'on y peut considérer deux Parties, dont l'une comprend les Esprits, leur nature & leurs qualitez; & l'autre les corps. On raporte ordinairement la première à la *Métaphysique*; mais sous quelque titre qu'on en parle, je croi que l'examen des Esprits, & de leur nature devoit précéder celui de la Matière & des Corps, non en qualité de Science qu'on puisse réduire en Systême, & traiter par des principes évidens, mais comme une étude propre à nous donner une idée plus certaine & plus étendue du *Monde intellectuel*, que la raison & la révélation concourent à nous faire connoître. Or puisque les idées les plus étendues que nous ayons des autres esprits, outre Dieu & notre Ame, nous viennent du Ciel par le moyen de la révélation, je serois d'avis que la connoissance que les jeunes gens doivent enfin avoir des esprits, fut tirée de cette même révélation. Pour cet effet je crois qu'il seroit à propos de faire une bonne *Histoire de la Bible*, qu'on fit lire aux jeunes gens, dans laquelle on rangeât exactement toutes les choses qui

seroient propres à y entrer, selon l'ordre des tems; sans y inserer les choses qu'ils ne sauroient comprendre que lorsqu'ils sont dans un âge plus avancé. Par ce moyen on empêcheroit les Enfans de tomber dans le désordre où ils se jettent d'ordinaire en lisant indifféremment tous les Livres de l'Écriture Sainte, comme ils se trouvent reliez dans nos Bibles. On retireroit encore de-là un autre avantage, c'est qu'en faisant lire réglément aux Enfans cette Histoire, où les esprits font un personnage si considérable dans tout ce qui s'y passe, cette lecture leur donneroit peu à peu une idée de ces Êtres intelligens, laquelle les convaincroit en même-tems de leur existence, ce qui seroit une bonne préparation à l'étude des Corps. D'ailleurs, si nous n'admettons des esprits, notre Philosophie sera imparfaite & défectueuse dans l'une de ses plus considérables Parties, puisque par-là nous serons privez de la contemplation des Êtres les plus excellens, & les plus puissans que Dieu ait créés.

La Phy-
sique.

§. CXCVII. Je croi même qu'il seroit à propos de faire de l'*Histoire de la Bible* un Abregé le plus court & le plus simple qu'on pourroit, qui contint ce qu'il y a de plus remarquable & de plus essentiel dans cette Histoire, pour le faire apprendre aux Enfans dès qu'ils savent lire. Quoi que cette Méthode aille à leur donner de bonne heure quelque connoissance des esprits, elle n'est pourtant pas contraire à ce que j'ai dit ci-dessus, que je ne serois pas d'avis qu'on

embarassat les Enfans, pendant qu'ils sont jeunes, d'aucune idée des Esprits : car par là je ne voulois dire autre chose si ce n'est que je croi, qu'on fait mal de commencer de bonne heure à faire entrer dans leurs Ames, susceptibles en ce tems-là de toutes sortes d'impressions, des idées effrayantes de Phantômes, de Spectres, & d'apparitions:artifice dont leurs Gouvernantes & ceux qui sont auprès d'eux, se servent volontiers pour les obliger par cet épouvantail à exécuter leurs ordres : ce qui cause souvent de grands inconvéniens, dont ils ressentent les effets pendant tout le reste de leur vie. Car ces sortes d'idées s'étant une fois imprimées dans leur Esprit, ils se trouvent dès-lors asservis à des craintes, à des frayeurs, & à des foiblesses pleines de superstition, qui les remplissent de chagrin & de confusion, lorsqu'ils viennent à paroître dans le monde. Et il arrive assez souvent que pour se guérir entièrement l'Esprit, comme ils s'imaginent, & pour se délivrer d'un si pesant fardeau, ils renoncent tout d'un tems à la croyance de tous les Esprits, se jettant ainsi dans une autre extrémité, pire que la première.

§. CXCVIII. Voulez vous savoir maintenant pourquoi je serois d'avis qu'avant que d'engager les Jeunes-gens dans l'examen de la nature des Corps, on leur donnât quelque connoissance des Esprits, & qu'on leur inculquât fortement ce que l'Écriture Sainte nous en apprend avant que de leur faire commencer l'étude de la Physique ? Le voici : Comme la Matière est

La Phy
sique.

une chose dont tous nos sens sont incessamment frapés, il arrive aisément qu'elle remplit, pour ainsi dire, la capacité de notre Ame, jusqu'à en exclure tout Être différent de la matiere; de sorte que ce préjugé une fois établi sur cette accoutumance, empêche souvent qu'on n'admette des esprits, ou qu'on ne croie qu'il y ait dans la Nature aucun Être immatériel: quoiqu'il soit évident que par la seule idée de la matiere & du mouvement, on ne sauroit expliquer aucun des Phénomènes considérables de la nature; tel est, entre autres, celui de la *Pesanteur*. C'est un Phénomène fort commun, que je ne crois pas (1) qu'on puisse expliquer par aucun effet naturel de la matiere, ou par aucune Loi du mouvement, mais par la volonté positive d'un Être suprême qui a déterminé la chose de cette maniere. Ainsi, comme on ne peut bien expliquer le Déluge, sans admettre quelque cause qui ne soit pas selon le cours ordinaire de la Nature, je laisse à juger si en suposant que Dieu ait changé pendant un certain tems, le centre de gravité de la Terre, (chose aussi intelligible que la pesanteur elle-même; & qui peut-être se pourroit faire par un petit changement de causes qui nous est inconnu,) on ne rendroit pas plus aisément

(1) On peut voir les conjectures de M. le Chevalier NEWTON sur la cause de la pesanteur, dans son *Traité d'Optique*, imprimé pour la seconde fois en Anglois, en 1718. & dans la Traduction Françoisise publiée en indouze à Amsterdam en 1720. Ces conjectures n'avoient pas paru dans la premiere Edition Angloise, imprimée en 1704, six ou sept mois avant la mort de M. *Locke*.

raison du Déluge de Noé, que par aucune Hypothèse qu'on ait employée jusqu'ici pour l'expliquer. J'apprends qu'on objecte à cela, que le changement du centre de gravité ne produiroit qu'un Déluge particulier. Mais ce changement une fois admis, il n'est pas difficile de concevoir que par un effet de la Puissance Divine, le centre de gravité placé à une distance convenable de celui de la Terre, se mût en rond pendant tout le tems requis pour faire un Déluge universel : & par-là, je pense qu'on pourroit bien plus aisément rendre raison de tous les Phénomènes du Déluge décrit par Moïse, que par ce grand nombre de suppositions étranges auxquelles on a eû recours pour expliquer ce Déluge. Mais ce n'est pas ici le lieu de pousser cet Argument, que je n'ai proposé qu'en passant, afin de faire voir qu'il est nécessaire de recourir à quelque chose de plus que la Matière & le Mouvement, pour rendre raison des Ouvrages de la Nature; & que la connoissance des esprits & de leur pouvoir, auquel l'Écriture attribué de si grands effets, y peut servir beaucoup; réservant à une occasion plus commode d'expliquer cette Hypothèse d'une manière plus étendue, & d'en faire l'application à toutes les Parties du Déluge, & à toutes les difficultez qui se présentent dans l'Histoire de cette épouvantable Catastrophe, telle qu'elle nous est racontée dans la Bible.

§. CXCIX. Mais pour revenir à l'étude de la Physique, quoi que le Monde soit plein de Systèmes de cette Partie de la Phi-

lophilosophie, je ne saurois dire que j'en connoisse aucun qui soit propre à être enseigné à un Enfant, comme une Science où il puisse s'assurer de trouver des connoissances certaines & évidentes, qui est ce que promettent toutes les Sciences. Je ne veux pas inférer de là qu'on ne doive lire aucun Systême de Physique. Dans un Siècle aussi éclairé que celui-ci, il est nécessaire qu'un Gentilhomme en examine quelques-uns, pour en pouvoir discourir dans les conversations. Mais soit qu'on lui mette entre les mains le Systême de *Descartes*, comme celui qui est le plus à la mode, ou qu'on juge à propos de lui donner une légère idée de celui-là & de plusieurs autres, je croi qu'il faut lire tous les différens Systêmes de Physique, qui ont paru dans cette Partie du Monde que nous connoissons, plutôt pour savoir les Hypothèses & entendre les termes & les façons de parler des différentes Sectes, que dans l'espérance d'acquérir par-là une connoissance certaine & évidente des Ouvrages de la Nature. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Philosophes Modernes qui expliquent les effets de la Nature, par la seule considération de la figure & du mouvement des différentes parties de la Matière, parlent en plusieurs choses plus intelligiblement que les *Peripatéticiens*, qui ont régné dans les Ecoles immédiatement avant ces premiers. Que si quelqu'un veut pousser plus loin l'étude de la Physique, & connoître les différentes opinions des Anciens, il n'a qu'à lire (1)

(1) Il est écrit en Anglois; mais ceux qui n'enten-

Le *Système intellectuel* du Docteur *Cudworth*; où ce savant homme a rassemblé & expliqué avec tant d'exactitude & de jugement les sentimens des Philosophes Grecs, qu'on y peut mieux voir les Principes dont ils se sont servis, & les principales Hypothèses qui les ont partagez en différentes Sectes, que dans aucun autre Livre que je connoisse. Mais je ne voudrois pourtant pas détourner qui que ce soit de l'étude de la Nature, sous prétexte que toute la connoissance que nous en avons, ou peut-être que nous en pouvons jamais avoir, ne sauroit parvenir à ce point d'évidence & de certitude qu'elle devoit avoir pour être une véritable Science. Il y a quantité de choses dans la Nature qu'il est à propos & nécessaire qu'un Gentilhomme sache, & plusieurs autres qui par le plaisir & l'avantage qu'elles apportent à ceux qui les recherchent, les récompensent abondamment de leur peine. Mais je croi qu'on apprendra plutôt ces sortes de choses de ceux qui font des Systèmes purement spéculatifs. Aussi les Ecrits de cette première espèce, comme sont plusieurs de ceux qui ont été composez par *M. Boyle*, & par d'autres, qui ont écrit de l'Agriculture, de l'Art d'élever les Arbres, du Jardinage, & de telles autres choses, sont très-propres pour un Gentilhomme, lorsqu'il a quelque con-

dent pas cette Langue, peuvent désormais le connoître par plusieurs beaux Extraits que *M. le Clerc* en a donné dans sa *Bibliothèque Choïse*; Tom. 1. p. 63. T. 2. p. 11. 78. T. 3. p. 11. T. 5. p. 30. T. 7. p. 19. T. 8. p. 41. 43. T. 19. p. 1. 41.

360 DE L'ÉDUCATION
noissances de Systèmes de Physique, qui
sont le plus à la mode.

La Phy-
sique.

§. CC. Quoique les Systèmes de Physique que j'ai vûs jusques ici, ne nous donnent pas grande espérance de voir un Traité apuye des preuves claires & certaines, qui fassent un Corps entier de Physique en commençant par les premiers principes des corps en général; cependant l'incomparable M. *Newton* nous a fait voir combien les Mathématiques appliquées à quelques Parties de la Nature, peuvent servir, par le moyen de certains principes prouvez par des faits incontestables, à nous donner, si j'ose ainsi dire, la connoissance de quelques Provinces particulieres de cet Univers, dont notre Esprit ne sauroit jamais pénétrer tous les admirables ressorts. Si d'autres personnes nous faisoient une description aussi juste & aussi nette de quelques autres parties de la Nature, que celle que ce savant homme a faite du Monde des Planètes, & des plus considérables Phénomènes qu'on y remarque, dans son excellent Ouvrage intitulé (1) *Philosophiæ naturalis Principia Mathematica*, nous pourrions espérer

(1) Principes Mathématiques de la Philosophie naturelle. Il faut joindre à cet Ouvrage un autre Monument de la pénétration & de la sagacité de ce grand Genie, je veux dire son TRAITÉ D'OPTIQUE, ou il a fait voir par des Experiences incontestables en quoi consiste la Lumière, ce que c'est que les couleurs qui en émanent, ce qui constitue chaque Couleur particuliere, ce qui les distingue les unes des autres, &c. Une chose qui rend encore cet Ouvrage tres-précieux, c'est que l'Auteur nous y découvre ses opinions sur les matieres les plus importantes de la Physique. La Traduction qu'on en a

rer avec le tems d'avoir une connoissance plus certaine & plus évidente de plusieurs Parties de cette prodigieuse Machine, que nous n'avons pû l'entendre jusqu'ici. Et quoiqu'il y ait peu de gens qui soient assez savans dans les Mathématiques pour entendre les Démonstrations de Mr *Newton*, cependant comme les plus habiles Mathématiciens qui les ont examinées, reconnoissent qu'elles sont incontestables, son Livre mérite d'être lû, & il n'aportera pas peu d'utilité & de plaisir à ceux qui voulant connoître les Mouvements, les Propriétez, & les opérations des grandes Masses de Matière qui sont dans l'Orbe Solaire, considéreront seulement avec soin les conclusions qu'il renferme, comme des propositions bien prouvées, & déduites de leurs véritables principes.

§. CCI. Voilà en peu de mots ce que j'ai imaginé sur la maniere dont on doit conduire les Etudes d'un jeune Enfant de bonne Maison. Mais on s'étonnera peut-être que j'aye oublié de parler de *la Langue Grecque*, puisque c'est parmi les Grecs qu'on trouve pour ainsi dire, la source & le fondement de tout le Savoir qui paroît dans notre *Europe*. Nous avons cette obligation à ce Peuple, j'en tombe d'accord; & j'ajouterais même qu'un homme qui ignore la *Langue Grecque*, ne sauroit passer pour savant. Mais je n'examine pas ici la manie-

S'il faut
apren-
dre du
Grec aux
Enfans.

faite en François, a été imprimée à Amsterdam chez *Pierre Humbert*, en deux volume. indouze 1720. & depuis réimprimée à Paris in octavo en 1722. revûe avec soin, & corrigée en quantité d'endroits.

re d'élever un Enfant dont on voudroit faire un Savant de profession. Je ne parle que de l'Education d'un jeune Gentilhomme, auquel tout le monde convient que le François & le Latin sont nécessaires, vû l'état présent des choses. Du reste, lorsqu'il sera homme fait, s'il a envie de pousser plus loin ses Etudes, & de s'enfoncer dans la Litterature Grecque, il apprendra facilement le Grec de lui-même; & s'il n'a point d'inclination pour cette Langue, ce qu'il en apprendra sous un Précepteur ne lui servira de rien. Tout le tems & toute la peine qu'il aura donné à cela, sera autant de tems & de peine employée à une étude, qu'il négligera & abandonnera entièrement dès qu'il sera maître de lui-même. Car je vous prie, parmi les gens de Lettres même, de cent qui apprennent le Grec, combien y en a-t'il qui retiennent ce qu'ils en ont appris au Collège, ou qui y fassent d'assez grands progrès pour lire sans peine les Auteurs Grecs, & les entendre parfaitement?

Pour conclure cet article des Études d'un jeune Gentilhomme, son Gouverneur devrait se bien ressouvenir que son affaire ne consiste pas tant à lui enseigner tout ce qu'on peut savoir, (1) qu'à lui inspirer de l'amour & de l'estime pour la

(1) „ Il n'y a rien tel, dit *Montagne*, que d'allecher
 „ l'appétit & l'affection, autrement on ne fait que des
 „ ânes chargez de Livres : on leur donne à coups de
 „ fouet en garde leur pochette pleine de Science.
 „ Laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement
 „ loger chez soi, il la faut épouser, *Essais*, Liv. I. ch.
 XXV.

Science ; & à lui donner les ouvertures nécessaires pour en acquérir par lui-même, lorsqu'il aura envie de s'y appliquer.

Mais je ne saurois m'empêcher de transcrire encore ici les judicieuses réflexions qu'un célèbre Ecrivain * François a fait au sujet des Langues. *L'on ne peut guères, dit-il, changer l'enfance de la connoissance de trop de Langues ; & il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes ; & elles leur ouvrent également l'entrée, ou à une profonde, ou à une facile & agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer ; & si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des Langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on en doit faire ; c'est borner à la Science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin, & qui demande des choses ; au moins avoir perdu les premières & les plus belles années de sa vie. Un si grand fond ne se peut bien faire, que lorsque tout s'imprime dans l'ame naturellement & profondément ; que la Mémoire est neuve, prompte, & fidelle ; que l'Esprit & le Cœur sont encore vuides de passions, de soins & de desirs ; & que l'on est déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubli de cette pratique.*

Tout le monde, je pense, tombera d'accord avec ce judicieux Ecrivain, que l'Étude des Langues convient proprement à

* La Bruyere dans ses Caract. Chap. 14. de quelques Usages T. 1. P. 231. Edition d'Amst. 1731.

nos premières années. Mais c'est aux Pères & aux Gouverneurs à considérer quelle Langue il est à propos qu'un Enfant apprenne; car il faut avouer que c'est faire perdre à un Enfant son tems & sa peine, que de l'engager à apprendre des Langues dont il n'y a pas apparence qu'il fasse jamais aucun usage dans le genre de vie auquel il est destiné, ou qu'on peut s'assurer, vû son tempérament, qu'il laissera entièrement échaper de sa mémoire, dès que débarrassé d'un Gouverneur dans un âge plus avancé, il s'abandonnera à ses propres inclinations, qui, selon toutes les apparences, ne lui permettront pas de donner aucune partie de son tems à cultiver les langues savantes, ou à s'appliquer à aucune autre langue qu'à celle qu'un constant usage ou quelque nécessité particulière le forcera de conserver.

Cependant pour l'amour des Enfans destinés aux Lettres, j'ajouterai une autre réflexion que le même Auteur a joint au passage que vous venez de voir, pour le fortifier davantage. Elle mérite d'être soigneusement considérée par tous ceux qui désirent d'être véritablement savans; & les Maîtres ne peuvent mieux faire que de l'inculquer à leurs Disciples, & de la leur laisser comme une règle très-propre à les diriger dans les Etudes qu'ils feront d'eux-mêmes dans la suite. *L'étude des textes,*

* p. 232. *ajoute cet Auteur, * ne peut jamais être assez recommandée: c'est le chemin le plus court, le plus sûr & le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main;*

puisez à la source ; maniez, remaniez le texte ; apprenez-le de mémoire ; citez-le dans les occasions , songez sur-tout à en pénétrer le sens dans toute son étendue & dans toutes ses circonstances. Conciliez un Auteur original ; ajustez ses principes ; tirez vous-même les conclusions. Les premiers Commentateurs se sont trouvez dans le cas où je desire que vous soyez : n'empruntez leurs lumieres , & ne suivez leurs vûes qu'où les vôtres seroient trop courtes : leurs explications ne sont pas à vous , & peuvent aisément vous échaper : vos observations au contraire naissent de votre esprit , & y demeurent , vous les retrouvez plus ordinairement dans la conversation , dans la consultation & dans la dispute. Ayez le plaisir de voir que vous n'étes arrêtez dans la lecture que par les difficultez qui sont invincibles , où les Commentateurs & les Scholastes eux-mêmes demeurent court , si fertiles d'ailleurs , si abondans & si chargez d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs , & qui ne sont de peine ni à eux ni aux autres. Achetez ainsi de vous convaincre par cette Méthode d'étudier , que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le Pedantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les Bibliothèques , à faire périr le texte sous le poids des Commentaires ; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers intérêts , en multipliant les lectures , les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.

Quoique cet avis ne semble intéresser que les Gens de Lettres , il est d'une si grande importance pour bien régler leur éducation & leurs études , que j'espère qu'on ne me blâmera point de l'avoir inséré ici , sur-tout si l'on considère qu'il peut aussi

être d'usage à des Gentilshommes, si jamais ils ont envie de pénétrer au-delà de la simple surface des choses, d'aprofondir quelque Science particuliere, & de s'en rendre maîtres.

La Mé-
thode est
l'ame
des Étud-
es.

§. CCII. On dit que ce qui met le plus de différence entre les hommes, c'est l'ordre & la constance. Je suis du moins fort assuré que rien n'aplanit & n'abrège tant le chemin de toute personne qui apprend quelque chose, & ne lui fait faire tant de progrès sans beaucoup de peine, qu'une bonne Méthode. C'est de quoi un Précepteur devrait convaincre son Disciple, en l'accoutumant à suivre une méthode exacte dans toutes ses études; en lui montrant en quoi elle consiste, & quels en sont les avantages; & en lui en faisant connoître les différentes espèces, tant celle où l'on descend du général au particulier, que celle où l'on va des idées particulieres à celles qui sont plus générales. Il devrait aussi l'exercer dans ces deux méthodes, & lui montrer en quel cas l'une est préférable à l'autre, & à quelles fins l'une ou l'autre peut le mieux servir.

Dans l'Histoire il faut suivre l'ordre des tems; & dans les recherches Philosophiques celui de la nature, c'est-à-dire, que comme dans toute progression on passe du lieu où l'on est à celui qui suit immédiatement, de même l'esprit doit considérer les choses dans leur état le plus simple, en passant de ce qu'il connoît à ce qui vient immédiatement après, & qui est lié à ce qu'il voit déjà, en avançant tou-

jours vers le but où il a dessein de parvenir, par un examen suivi de toutes les parties les moins composées dans lesquelles le sujet peut être divisé. Pour cet effet un Précepteur rendra un grand service à son Disciple, s'il l'accoutume à bien distinguer, je veux dire à se former des idées distinctes de toutes les choses où l'esprit peut découvrir quelque différence réelle, & en même tems à éviter avec autant de soin des distinctions purement verbales, par tout où il n'a point d'idées qui soient clairement & réellement distinctes.

XXIV. *Des exercices d'un jeune Gentilhomme.*

§. CCIII. **O**UTRE ce qu'on peut ^{Quels sont les} apprendre par le moyen ^{exercices que} de l'Etude & des Livres, il y a d'autres ^{doit a-} choses nécessaires à un Gentilhomme qui ^{prendre} s'apprennent par l'exercice, & auxquelles ^{un jeune} il faut qu'il donne quelque partie de son ^{Gentil-} tems suivant les directions des Maîtres ^{homme.} qu'il doit avoir pour cela.

Comme la Danse répand sur tous les ^{La Dan-} mouvemens du corps un certain agrément ^{se.} qui ne se perd jamais, & qu'elle donne sur tout un air mâle, & une heureuse confiance qui sied très-bien aux jeunes Enfans, je croi qu'on ne sauroit leur enseigner trop tôt à danser, lorsqu'une fois leur âge & leurs forces peuvent permettre. Mais n'oubliez pas d'avoir un bon Maître qui se connoisse aux véritables agrémens, qui

fâche y dresser ses Ecoliers & leur donner un certain air libre & dégagé qui paroisse dans toute leur démarche. Si un Maître n'enseigne point cela, il vaut mieux n'en avoir point du tout : car un air purement naturel est beaucoup plus estimable, que des manieres ridicules & pleines d'affectation. Et pour moi, je crois qu'il vaut beaucoup mieux lever le Chapeau & faire la révérence comme un honnête Gentilhomme de campagne, que comme un Maître à danser qui est trop concerté dans ses manieres ; car du reste pour ce qui est des danses particulieres, je les compte pour fort peu de chose ou pour rien du tout, si ce n'est entant qu'elles tendent à perfectionner ce bon air qui doit éclater dans toutes les actions d'une personne bien élevée.

Si un jeune homme doit apprendre la Musique.

§. CCIV. On regarde ordinairement la *Musique*, comme ayant quelque affinité avec la danse ; & plusieurs personnes font grand cas de l'adresse de bien jouer de certains instrumens : mais tout cela oblige un jeune homme à consumer tant de tems pour pouvoir seulement y devenir médiocrement habile, & l'engage souvent dans de si mauvaises compagnies, que bien des gens croient qu'il vaut mieux qu'il employe son tems à autre chose. Et pour moi j'ai vû si rarement des gens de bon sens & attachez à leurs affaires, s'aviser de louer ou d'estimer qui que ce soit pour exceller dans la *Musique*, que de tous les exercices qu'on enseigne à un jeune homme, je m'imagine qu'on peut mettre celui-ci

au dernier rang. Notre vie est trop courte pour nous suffire à apprendre toutes choses; & notre esprit ne sauroit être toujours attaché à recevoir de nouvelles connoissances. La foiblesse de notre constitution, tant à l'égard de l'esprit que du corps, nous oblige à prendre souvent du relâche; & qui veut faire un bon usage d'une certaine portion de sa vie, en doit employer une bonne partie à de simples récréations. C'est-là du moins ce que vous devez accorder aux jeunes gens; si vous ne voulez avoir le déplaisir de les voir bientôt dans le tombeau, ou dans une espèce de stupidité, pour vous être trop hâtes d'en faire de vieux barbons. Je croi donc que le tems & le travail qu'on destine à des occupations sérieuses, devroient être employez aux choses les plus utiles & les plus importantes, selon la méthode la plus aisée & la plus courte, qu'il est possible de trouver. Et en fait d'Education ce ne seroit peut-être pas un petit secret que de pouvoir faire en sorte, que les exercices du corps & de l'esprit servissent mutuellement de récréation les uns aux autres. Je suis même persuadé qu'un habile homme qui examineroit avec soin le tempérament & l'inclination de son élève réussiroit en partie dans cette entreprise. Car un Enfant qui est las d'étudier ou de danser, ne desire pas pour cela d'aller dormir tout aussi-tôt, mais de faire quelque autre chose qui puisse le divertir & lui donner du plaisir. Mais on doit toujours se ressouvenir qu'une chose qu'on ne

fait pas avec plaisir, ne peut jamais servir de divertissement.

Si un
Gentil
homme
doit ap
prendre
à faire
des ar
mes &
à mon
ter à
cheval,

§. CCV. On tient pour une chose si essentielle à l'Education d'un Gentilhomme de savoir faire des armes & de bien monter à cheval, qu'on s'imagineroit que j'aurois fait une grosse faute d'omission si je négligeois d'en parler. Comme la dernière de ces deux choses ne s'apprend ordinairement que dans les grandes Villes, c'est un des meilleurs exercices qu'on puisse faire pour la santé, dans ces Lieux où les plaisirs & le luxe sont comme sur le trône. C'est pourquoi un jeune Gentilhomme fait très-bien de donner une partie de son tems à cette occupation pendant le séjour qu'il y fait. Du reste, tant que cet exercice sert à instruire un Cavalier à se bien tenir à cheval & d'une manière libre & dégagée, à lui enseigner le moyen de dresser son cheval à s'arrêter, à tourner promptement, & à être bien assis sur les hanches, jusques-là, dis-je, cet exercice est utile à un Gentilhomme & dans la Paix & dans la Guerre. Mais de savoir s'il est assez important, pour mériter qu'un jeune Gentilhomme s'en fasse une occupation, & qu'il y employe plus de tems qu'il ne seroit nécessaire qu'il en employât à ces fortes d'exercices violens, si l'on n'avoit purement en vûë que le bien de sa santé, c'est ce que je laisse à déterminer aux Pères & aux Gouverneurs, qui doivent toujours se ressouvenir que dans tout ce qui regardel'Education des Enfans, il faut donner plus de tems & d'aplication à ce qui

paroît être d'une plus grande conséquence, & d'un plus fréquent usage dans le cours ordinaire de la vie par rapport à la profession à laquelle un jeune homme est destiné.

§. CCVI. Pour ce qui est de faire des armes, cet exercice ne paroît utile à la santé, mais dangereux pour la vie. Comme l'habileté qu'on croit y avoir acquis, est propre à engager dans des querelles ceux qui dès-là s'imaginent de savoir bien manier l'épée; & à les rendre plus sensibles qu'il ne faudroit au point d'honneur dans des occasions de peu d'importance, les jeunes-gens dans le premier feu de leur âge sont portez à croire, qu'ils auroient appris en vain à faire des armes, s'ils ne montreroient jamais leur adresse & leur courage dans un duel; & cela avec quelque apparence de raison. Mais combien de sanglantes Tragédies cette belle raison n'a-t'elle pas produit? Les larmes de plusieurs Mères en font une triste preuve. Un homme qui ne fait pas faire des armes, prendra plus de soin d'éviter les compagnies de ces gens fougueux & débauchez qui sont toujours prêts à se quereller; & il ne sera pas la moitié si porté à relever des vétilles, ni à faire des affronts à personne, ou à se justifier fierement, lorsqu'il aura effectivement choqué quelqu'un, ce qui est la cause ordinaire des querelles. D'ailleurs, lorsqu'un homme est sur le pré pour se battre en duel, une adresse médiocre à manier le fleuret, l'exposera plutôt aux coups de son ennemi qu'elle ne servira à

l'en garantir. Et certainement un homme de cœur qui ne sauroit point du tout faire des armes, & qui remettroit toute l'affaire à un seul coup qu'il pousseroit vigoureusement à son ennemi, sans s'amuser à parer, un tel homme auroit l'avantage sur un *Bretteur* médiocrement habile, & principalement s'il étoit adroit à la lutte. Si donc il faut prendre quelque précaution contre de pareils accidens, & qu'un Père doive disposer son Fils à se défendre dans des duels, j'aimerois beaucoup mieux que mon Fils fût bon Lutteur, que s'il avoit une adresse médiocre à faire des armes, qui est tout ce qu'un Gentilhomme peut acquérir pour le plus, à moins qu'il ne veuille être incessamment dans une Sale d'Armes, & y manier le fleuret tous les jours. Mais puisqu'en général on regarde comme une qualité si nécessaire à un Gentilhomme bien élevé de savoir faire des armes & monter à cheval, il y auroit de la dureté à refuser entièrement à un jeune homme de ce rang ces marques de distinction. Je laisserai donc à un Père le soin d'examiner combien le tempérament de son Fils & le poste qu'il doit occuper dans ce monde, lui permettent ou l'obligent de s'accommoder à des usages, qui étant très-peu nécessaires dans la vie civile, étoient inconnus autrefois aux Nations les plus belliqueuses, & ne semblent pas avoir augmenté de beaucoup la force ou le courage des Peuples qui les ont adoptez, à moins qu'on n'aille se figurer que la valeur martiale s'est accruë par le moyen

des Duels, avec lesquels l'Art de faire des armes s'est introduit dans le monde, & avec lesquels j'espère qu'il en sortira.

§. CCVII. Voilà ce que j'ai pensé sur les études & sur les exercices d'un jeune Gentilhomme. Le point le plus important de tous ; c'est qu'il ait de la Vertu & de la Prudence, car comme a très-bien dit un ancien Poëte :

* *Semina certè Juvena*

Tranquille per Virtutem patet unica vite. lis Sat.
Nallum Numen abest si sit Prudentia.

» Ce n'est que par le moyen de la Ver-
» tu qu'on peut vivre tranquillement dans
» ce Monde, & rien ne manque à un hom-
» me véritablement prudent.

Apprenez donc à votre Enfant à réprimer ses inclinations, & soumettre ses desirs à l'empire de la Raison. Cette coutume ayant gagné le dessus dans son Esprit, & s'étant changée en habitude par une constante pratique, le plus difficile de l'affaire est fait. Pour ce qui est des moïens dont on peut se servir pour conduire un jeune-homme jusques-là, je n'en connois point de plus propre que le desir d'être loué & estimé ; desir qu'on devrait lui inspirer par toutes sortes de voyes. Tâchez donc de le rendre sensible à l'honneur & à la honte autant qu'il est possible : & ce point une fois gagné, vous pouvez compter que vous aurez mis en lui un Principe, qui aura de l'influence sur ses actions,

lors même que vous ne serez point auprès de lui; un Prince qui fera beaucoup plus d'impression sur son esprit, que la crainte de la verge dont la douleur se dissipe en peu de tems; un Prince enfin, qui sera comme le Tronc où vous pourrez dans la suite enter les véritables principes de la Morale & de la Religion.

XXV. *Quel Mérier devoit apprendre un Enfant de bonne Maison.*

Un Gentilhomme doit apprendre un Mérier

§. CCVIII. J'AI une autre chose à ajouter; que je n'aurai pas plutôt proposée, que je dois craindre qu'on ne s' imagine que j'ai oublié le sujet de cet Ouvrage, & ce que j'ai dit ci-dessus qu'en traitant de l'Education, je n'avois dessein de parler que de ce qui regarde la profession d'un Gentilhomme, avec laquelle un Mérier semble être tout-à-fait incompatible. Et cependant je ne saurois m'empêcher de dire, que je croi qu'un Gentilhomme devoit apprendre un *Mérier*, j'entens un Mérier mécanique, qui a besoin du travail de la main: je serois même d'avis qu'il en apprît deux ou trois, mais un seul plus particulièrement.

Et pour-quoi

§. CCIX. Comme l'on doit toujours tourner l'humeur agissante des Enfans vers quelque objet qui puisse leur être utile, on peut ici avoir égard à deux sortes d'utilitez. Il faut considérer, en premier lieu, si l'habileté qu'on acquiert par l'exercice, est estimable en elle-même. Cela posé, les Langues & les Sciences ne sont pas les seules

choses dignes de l'aplication des hommes : l'Art de peindre , de tourner , de jardiner , de tremper le fer , & de le travailler , en un mot , tous les Arts utiles à la Société , méritent aussi qu'on s'y rende habile. 2. On peut examiner outre cela , si l'exercice considéré purement en lui-même , n'est pas nécessaire ou utile à la santé. Il y a certaines choses dont la connoissance est si nécessaire aux Enfans tandis qu'ils sont jeunes , qu'ils doivent employer une partie de leur tems à les apprendre , quoique ces occupations ne contribuent point du tout à leur santé ; tel est le soin de lire , & d'écrire , & toutes les autres études sédentaires , qui ne tendent qu'à perfectionner l'Esprit , & dont on ne peut dispenser des Enfans de bonne Maison , dès qu'ils sont en état de s'y appliquer. Mais il y a des Métiers , qu'on apprend , & qu'on pratique en faisant usage des forces du Corps , & qui par cet exercice contribuent non-seulement à nous rendre plus adroits , mais aussi plus sains & plus vigoureux : de ce nombre sont sur tout ceux qu'on est obligé d'exercer en plein air. C'est donc quelqu'un de ces Métiers qu'on devrait choisir pour les faire servir de divertissement aux enfans qui doivent employer la meilleure partie de leur tems à l'Etude. Mais dans ce choix il faut avoir égard à leur âge & à leur inclination particulière ; & éviter toujours avec un grand soin de les obliger à s'y appliquer contre leur gré. Car l'autorité & la force peuvent souvent produire l'aversion , mais elles ne peuvent jamais la guérir : ainsi , quelle que

376 DE L'ÉDUCATION
soit la chose à quoi l'on est forcé de s'oc-
cuper, on y renoncera dès qu'on pourra ;
& dans le tems même qu'on s'y appliquera,
l'on en recueillira fort peu de fruit, &
l'on y trouvera encore moins de plaisir.

Si un En-
fant de
bonne
maison
doit ap-
prendre
à peindre

§. CCX. De tous les Arts la Peinture seroit
celui qui me plairoit le plus, sans une ou
deux raisons auxquelles il n'est pas aisé de
répondre. Premièrement, rien n'est plus
insupportable que de mal peindre ; & l'on
est obligé de donner trop de tems à cet
Art, pour y devenir médiocrement habile.
Si un jeune Gentilhomme a naturellement
de l'inclination à la Peinture, il est à crain-
dre qu'il ne néglige toutes ses autres Études
plus utiles, pour s'y appliquer tout
entier ; & s'il n'y a point d'inclination,
il faut compter pour perdu le tems, la
peine & l'argent qu'il y employera. L'au-
tre raison qui fait que je ne suis pas d'avis
qu'un Gentilhomme s'amuse à la Peinture,
c'est que c'est un divertissement sé-
dentaire qui donne plus d'exercice à l'Es-
prit qu'au Corps. L'Étude doit être, se-
lon moi, l'occupation la plus sérieuse d'un
Gentilhomme ; & lorsqu'il est obligé de
quitter l'Étude pour prendre un peu de
repos & de rafraîchissement, il devroit
faire quelque exercice corporel, qui fut
propre à donner du relâche à l'Esprit, à
fortifier la santé, & à rendre le Corps plus
vigoureux. Voilà les deux raisons qui m'em-
pêchent de mettre la Peinture au nombre
des divertissemens d'un Gentilhomme.

Matières
conve-
nables à

§. CCXI. S'il faut, après cela, que je
propose mon sentiment sur cette matière,

je dirai qu'un Gentilhomme qui demeure à la Campagne, devroit s'exercer au Jardinage, & à travailler en Bois, comme à la Charpenterie, à la Menuiserie, ou au Tour; toutes occupations qui peuvent contribuer au divertissement & à la santé d'un homme qui étudie, ou qui s'applique aux affaires. Comme l'Esprit n'a pas la force de s'attacher toujours à un même objet; & que les personnes qui demeurent ordinairement chez eux, ou qui s'appliquent à l'Etude, doivent faire quelque chose qui puisse leur divertir l'esprit, & exercer le Corps en même-tems, je ne connois aucun exercice qui convienne mieux à un Gentilhomme de campagne, que ces deux-là, dont l'un peut l'occuper, lorsque la saison ne lui permet pas de s'attacher à l'autre. Outre que s'il entend bien le jardinage, il pourra conduire son Jardinier, & lui donner de bons avis; & en s'exerçant à travailler en Bois, il pourra inventer & faire plusieurs choses agréables & utiles tout ensemble. Je ne propose pas cette dernière considération, comme la fin principale qu'il doit se prescrire dans son travail, mais comme un motif propre à l'y engager. Car ce que j'ai sur tout en vûë dans cette affaire, c'est de le divertir de ses autres occupations plus sérieuses, par le moyen de quelque exercice corporel, qui soit utile en lui-même, & avantageux à sa santé.

§. CCXII. Parmi les Anciens, les plus grands hommes savoient fort bien accorder le travail de la main avec les affaires

un Gentilhomme.

L'Agriculture en grand

crédit,
chez les
Anciens

d'Etat ; & ils ne croient point ravalet leur dignité en se délassant de l'une de ces occupations par le moyen de l'autre. Mais il semble qu'ils ont plus généralement employé leurs heures de loisir à l'Agriculture. C'est ainsi que *Gedeon* parmi les *Juifs*, & *Cincinnatus* parmi les *Romains*, furent chargés du commandement des Armées de leur País, le premier tiré de l'aire où il battoit du blé, & l'autre de sa charuë labourant ses terres lui-même ; & il est visible que leur adressé à se servir du fleau, ou à conduire la charuë, ne les empêcha pas de bien manier les armes, & ne les rendit pas moins habiles dans l'Art de la Guerre, ou du Gouvernement. (1) *Caton* le Censeur, qui avoit exercé avec beaucoup de réputation toutes les Charges les plus importantes de la République, nous a laissé par écrit (2) une preuve de son habileté dans les choses rurales ; & autant qu'il m'en souvient, (3) *Cyrus* étoit si éloigné de regar-

(1) *Marcus Porcius Cato*.

(2) Dans ses livres *De Re Rusticâ*, &c.

(3) C'est *Cyrus* le jeune, frère d'*Artaxerxès* Mnémon. Il ne fut jamais Roi des Perses, quoique *Cicéron* l'appelle ainsi dans son livre de la Vieillesse. Son Pere le Satrape de la Lidie, de la grande Phrygie, & de la Cappadoce, comme nous l'apprend *Xenophon* dans son Histoire de la Retraite des dix mille : *παρεπέμφθη ὑπὸ τοῦ πατρὸς σατραπείᾳ Ἀσίου τε καὶ Φρυγίας τῆς μεγάλης, καὶ Καππαδοκίας*. *Xenophon* lui donne pourtant le titre de Roi dans son livre de l'Economie d'où a été tiré cette particularité dont parle ici *M. Locque*, mais que sa memoire ne lui a pas représenté fidèlement, car *Xenophon* ne dit pas que *Cyrus* lui montra son Jardin à lui-même, mais à *Lisander*, à qui il dit qu'il avoit fait lui-même les compartimens, qu'il

der le jardinage comme une chose qui fut au-dessous de la Majesté & de la Grandeur du Trône, qu'il montra à *Xenophon* un grand Jardin dont il avoit lui-même planté tous les arbres. S'il étoit nécessaire de vous prouver l'utilité de ces sortes de divertissemens par des Exemples, il seroit aisé de vous satisfaire; car l'Histoire ancienne tant des Juifs que des Gentils, en est pleine.

§. CCXIII. Ne vous imaginez pas au reste que c'est par mégarde que je donne le nom de *divertissement* à ces exercices & à tels autres métiers qui ont besoin du travail de la main; car, comme chacun peut le remarquer, le divertissement ne consiste pas à être sans rien faire, mais à dissiper son ennui par un changement d'occupation. Que si quelqu'un se figure qu'on ne sauroit trouver du plaisir dans un travail rude & pénible, il a oublié à combien de fatigues s'exposent les Chasseurs; qu'ils se levent de bon matin; qu'ils endurent le froid, le chaud & la faim, quoique ce pénible exercice fasse, comme on fait, le divertissement ordinaire des personnes de la plus haute qualité. Les hommes trou-

Com-
ment les
Métiers
peuvent
servir de
divertis-
sement

avoit rangé tous les arbres comme il les voyoit, & qu'il en avoit même planté quelques uns de sa propre main: ταῦτα ποίησι ὁ Δύσωνος, ἐγὼ πάντα καὶ διεμάτησα καὶ δίαταξα, ἐστὶ δὲ αὐτῶν γέναι, ὃ καὶ ἐφύσθησαν αὐτός. *Ch. IV.*
Des gens qui concluroient de ce que *Cicéron* donne à ce *Cyrus* le titre de Roi des Perses qu'il a effectivement régné sur cette Nation, pourroient aisément le confondre avec *Cyrus* fondateur de la Monarchie des Perses, ce qui seroit un étrange anachronisme.

veroient un aussi grand sujet de divertissement à bêcher , à creuser la terre , à planter , à enter , & à telles autres occupations , utiles en elles-mêmes , qu'à aucun des jeux frivoles qui sont en usage dans le Monde , s'ils pouvoient une fois se plaire à ces sortes d'exercices , que la coûtume & un peu d'habileté leur rendroient sans doute agréables en peu de tems. Et je suis assuré que bien des gens qui sont souvent invitez à jouer aux Cartes ou à quelque autre jeu par des personnes à qui ils ne sauroient rien refuser , ce sont plus ennuyez à ces sortes de divertissemens , qu'ils n'auroient fait , s'ils se fussent appliquez à l'une des plus sérieuses occupations de la vie , quoique d'ailleurs ils n'ayent aucune aversion naturelle pour ces jeux-là ; & qu'ils soient même bien aises de s'y divertir quelquefois.

§. CCXIV. Le jeu à quoi les personnes de qualité , & sur tout les Dames , perdent tant de tems , est pour moi une preuve évidente , que les hommes ne sauroient vivre dans une parfaite oisiveté. Il faut nécessairement qu'ils s'appliquent à quelque chose. Car sans cela, comment pourroient-ils donner tant d'heures à une telle occupation , qui généralement parlant , cause plus de chagrin que de plaisir dans le tems qu'on y est actuellement engagé ? D'ailleurs quiconque réfléchit un peu sur le Jeu après qu'il est fini , s'aperçoit infailiblement , qu'il ne laisse aucune satisfaction après lui. Il n'est pas moins certain qu'il ne procure jamais aucun avantage ,

ni au Corps , ni à l'Esprit. Pour ce qui est du Bien , si l'on joue si gros jeu , qu'on risque de s'incommoder , le jeu n'est plus un divertissement , mais un trafic auquel peu de personnes qui ont de quoi vivre d'ailleurs , font leurs affaires ; & ce n'est tout au plus qu'un misérable métier pour ceux qui font de gros gains , puisqu'ils ne remplissent leur bourse qu'aux dépens de leur Réputation.

Les divertissemens ne sont pas destinez pour des gens qui vivent sans rien faire , & qui ne sont pas fatiguez & épuisez par l'exercice de leurs emplois. Pour mettre à profit nos divertissemens , le grand secret seroit d'employer nos heures de récréation de telle sorte , que le divertissement servit à nous délasser , en faisant pourtant des choses qui outre le plaisir & le rafraîchissement present , nous procurassent quelque utilité pour l'avenir. Tous ces amusemens frivoles & dangereux qu'on nomme *passé-tems* , ne doivent la vogue où nous les voyons , qu'à la Vanité que la Grandeur & les Richesses ont inspirées aux hommes. C'est ce fol orgueil qui leur a mis dans l'Esprit , qu'étudier , ou faire de la main quelque chose d'utile , ne sauroit être un divertissement digne d'un Gentilhomme. C'est-là ce qui a donné tant de crédit dans le Monde aux Cartes , aux Dez , & à la Débauche. Car il y a bien des gens qui y employent leurs heures de loisir plutôt par coûtume , & pour ne pouvoir passer le tems à quelque chose de meilleur , que pour aucun plaisir réél qu'ils y trouvent.

Comme ils ne peuvent supporter le pénible fardeau d'une entière & parfaite oisiveté; & qu'ils n'ont appris aucun métier honnête auquel ils puissent se divertir, ils ont recours, pour passer le tems, à ces amusemens frivoles ou criminels qui sont en usage dans le Monde, & auxquels un homme raisonnable, qui n'auroit pas été gâté par la coutume, ne pourroit prendre que fort peu de plaisir.

§. CCXV. Je ne veux pas dire par-là; qu'un jeune-homme de bonne Maison dût se priver des plaisirs innocens qu'ont accoutumé de goûter ceux de son âge & de sa condition. Bien loin d'approuver qu'il soit d'une humeur si réservée & si austere, je voudrois lui persuader d'entrer, avec une complaisance extraordinaire, dans tous les plaisirs & dans tous les divertissemens de ceux qu'il fréquente; & de ne faire paroître aucun éloignement ni aucune répugnance pour quoi que ce soit qu'ils puissent désirer de lui, pourvû que ce soient des choses qu'un Gentilhomme & un honnête-homme puisse faire avec bienséance. Quoi qu'à l'égard des Cartes & des Dez le plus sûr & le meilleur parti, c'est, à mon avis, de n'apprendre jamais à y jouer en aucune maniere, afin d'être par-là à l'abri de toutes tentations dangereuses de perdre malheureusement son tems. Mais je soutiens qu'un jeune-homme à qui on laissera une entière liberté de se réjouir avec ses Amis, & de prendre tous les honnêtes divertissemens, autorisez par l'usage, aura encore assez de tems pour apprendre quelque Mé-

tier passablement bien. Ce n'est pas faute de tems, mais faute d'aplication que nous ne sommes pas experts en plus d'un Art; & il est certain qu'un homme qui employeroit réglément une heure par jour à cette espèce de divertissement, iroit en peu de tems beaucoup plus loin qu'il ne pourroit se l'imaginer lui-même. C'est un usage qui mériteroit d'être introduit, quand ce ne seroit que pour décrediter tant de passe-tems ordinaires, mauvais en eux-mêmes, inutiles & dangereux; & pour faire voir qu'on peut fort bien s'en passer. Si l'on empêchoit les hommes, dès leur jeunesse, de s'abandonner à cette molle nonchalance dans laquelle quelques-uns laissent écouler inutilement une bonne partie de leur vie, sans s'attacher à rien de sérieux, ou même de divertissant, ils trouveroient assez de tems pour se rendre habiles en bien des choses, qui quoiqu'éloignées de leur véritable profession, n'y seroient pourtant pas entierement contraires. Ainsi, je croi pour cette raison & pour d'autres que j'ai déjà alléguées, qu'une des choses qu'on doit le moins souffrir ou permettre dans les jeunes gens, c'est cette humeur paresseuse & négligente où ils s'abandonnent en laissant écouler des jours entiers sans rien faire. Cet état convient à un homme malade & indisposé; mais hors de là il n'est suportable en aucune personne, de quelque âge ou de quelque condition qu'elle soit.

§. CCXVI. Aux Métiers que j'ai dit qu'on peut apprendre à un jeune Gentilhomme, on peut ajoûter ceux de *Parfumeur*,

384 DE L'ÉDUCATION
 de *Vernisseur*, de *Graveur*, & plusieurs sortes d'Ouvrages en fer, en cuivre, & en argent. Que s'il passe une bonne partie de son tems dans une grande Ville, ce qui arrive à la plûpart des jeunes gens de bonne Maison, on peut lui enseigner à tailler, à polir, & à enchâsser des pierres précieuses, ou à tourner & polir des verres optiques. Parmi une si grande diversité d'Arts mécaniques qui méritent d'occuper le loisir d'un honnête homme, il est impossible qu'il ne s'en trouve aucun qui lui plaise, à moins qu'il ne soit paresseux ou débauché, ce qu'on ne doit pas supposer, s'il a été bien élevé. Or comme il ne sauroit être toujours attaché à l'étude, à la lecture, & à la conversation, il lui restera, outre le tems qu'il donnera à ses exercices, plusieurs heures dont il fera un mauvais usage, s'il ne les employe pas à quelque'un de ces Métiers dont je viens de parler : car je suppose toujours qu'un jeune homme souhaitera rarement de demeurer les bras croisez sans rien faire ; & s'il est effectivement de cette humeur, c'est un défaut qui doit être corrigé nécessairement.

XXVI. *Si un jeune homme de bonne Maison doit apprendre à tenir les Livres de compte.*

Un Gen
 tilhom
 me doit
 apren
 dre à te

§. CCXVII. **M**AIS si les Parens, par une prévention peu raisonnable, s'effraient au nom odieux de Mé tier & d'Art mécanique ; & qu'ils ayent de

de la répugnance à voir leurs Enfans s'occuper à quoi que ce soit de cette espece, il y a pourtant une chose qui fait partie du Négoce dont ils conviendront que la connoissance est absolument nécessaire à leurs Enfans, s'ils l'examinent avec soin. Je veux parler de l'Art de tenir les livres de compte.

Quoi que selon toutes les apparences cette connoissance ne soit pas nécessaire à un Gentilhomme pour acquerir du bien, cependant il n'y a peut-être rien qui contribue davantage à lui faire conserver celui qu'il possède. On voit rarement qu'une personne qui tient compte de ses Revenus & de sa Dépense, & qui par ce moyen a toujours devant les yeux l'état de ses affaires Domestiques, les laisse aller en ruine. Mais je suis assuré que pour n'avoir pas le soin ou l'adresse de tenir des comptes exacts, bien des gens se trouvent mal dans leurs affaires avant que de s'en apercevoir, ou les laissent déperir de plus en plus, lorsqu'une fois le desordre a commencé de s'y mettre. Je conseillerois donc à toute personne de bonne Maison d'apprendre exactement à tenir les Livres de comptes; & de ne pas se mettre dans l'Esprit que cela ne les regarde point, sous prétexte que c'est parmi les Marchands que cet Art a pris naissance; & que c'est parmi eux qu'il est principalement en usage.

§. CCXVIII. Lorsque notre jeune Eleve saura bien tenir les Livres de compte, (ce qui dépend plus du Bon-Sens que de l'Arithmetique) il ne sera peut-être pas mal, que son Pere exige de lui, qu'à l'avenir il

faſſe uſage de cette Science dans toutes ſes petites affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'il mît par écrit tout ce qu'il dépenderoit article par article , comme une peinte de vin , dix ſols , vingt ſols perdus au jeu , &c. Il ſuffit de mettre ces petites choſes ſous le nom général de Dépense , & je ne ſerois pas d'avis non plus que ſon Pere examinât de trop près ces ſortes de Comptes , pour en prendre occaſion de blâmer les dépenses qu'il fait. Un Pere doit ſe reſſouvenir qu'il a été jeune ; & ne pas oublier les ſentimens qu'il avoit dans ce tems-là , ni le droit que ſon Fils a de ſentir les mêmes deſirs , & d'avoir le moyen de les ſatisfaire. Si donc je conſeille d'obliger un jeune Gentilhomme à tenir un compte , ce n'eſt pas pour avoir par-là ſujet de le cenſurer ſur ſes dépenses , (car il doit diſpoſer abſolument de ce que ſon Pere lui donne) mais ſeulement afin qu'il puiſſe ſ'accoutumer bientôt à cela , & qu'ainſi il ſe faſſe de bonne heure une habitude d'une choſe , dont la conſtante pratique doit lui être ſi utile & ſi néceſſaire durant tout le cours de ſa vie. On raconte d'un Noble *Venitien*, dont le Fils ne gardoit aucune meſure dans ſes dépenses , jettant , pour ainſi dire , l'argent par la fenêtre , que voyant augmenter tous les jours cette folle prodigalité , il ordonna à ſon Intendant de ne pas donner à l'avenir plus d'argent à ſon Fils que ce qu'il en compteroit lui-même en le recevant. Quelqu'un ſ'imaginera que ce n'étoit pas là un expedient fort propre à moderer les dépenses d'un jeune Gentil-

homme qui par-là pouvoit avoir aisément autant d'argent qu'il en demanderoit. Cependant cette peine imposée à un jeune homme qui n'étoit accoutumé qu'à songer à se divertir, le jetta dans un fort grand embarras, qui se termina enfin par cette sage & solide reflexion : *Si c'est une chose si pénible pour moi de compter simplement l'argent que je veux dépenser, quel soin & quelle peine mes Ancêtres ne doivent-ils pas avoir pris, non seulement pour le compter, mais pour le gagner ?*

Une pensée si raisonnable lui étant venue à l'occasion de ce petit soin qu'on exigeoit de lui, fit une si forte impression sur son Esprit, qu'ayant commencé dès-lors à être plus sage & plus retenu dans ses dépenses, il devint très-bon œconome. Quoiqu'il en soit, tout le monde doit convenir qu'il n'y a rien qui doive plus vrai-semblablement obliger un homme à bien menager son bien, que d'avoir incessamment devant les yeux l'état de ses affaires dans des Comptes exacts & bien suivis.

XXVII. *Pourquoi & en quel tems on doit faire voyager les jeunes gens.*

§. CCXIX. **L**A dernière chose à quoi si un jeune homme doit voyager, l'on songe ordinairement dans l'Education d'un jeune Gentilhomme, c'est à le faire voyager. On croit communément que c'est par là qu'on peut mettre la dernière main à cet important ouvrage, & rendre un jeune homme entièrement accompli. J'avouë que les Voyages dans des Païs Etrangers sont

d'une fort grande utilité : mais je crois que le tems qu'on choisit d'ordinaire pour envoyer les jeunes-gens hors de chez-eux, est cause, entre autres choses, qu'ils sont moins en état de profiter de leurs voyages. Tous les avantages qu'on se propose dans cette occasion, peuvent se réduire à ces deux, qui sont les plus importans : le premier consiste à apprendre des Langues Etrangères ; & l'autre à se rendre plus sage & plus prudent, en conversant avec des hommes & des peuples, qui n'ont ni le même tempérament ni les mêmes mœurs, & qui sur tout différent par tous ces endroits des personnes de sa Paroisse & de son Voisinage. Mais depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le tems qu'on employe d'ordinaire à faire voyager les jeunes gens, c'est précisément alors qu'ils sont moins propres que jamais, à recueillir ce double fruit de leurs voyages. Le véritable tems pour apprendre des Langues Etrangères, & pour s'accoutûmer à les prononcer comme il faut, (1) devrait être, à mon avis, depuis sept ans jusqu'à quinze ou seize ; & alors il est nécessaire

(1) *Montagne* a dit à peu près la même chose. Après avoir remarqué que „ la visite des Pays Etrangers est „ fort propre pour l'instruction d'un jeune Enfant, non „ pour en rapporter seulement, à la mode de notre Noblese Française, combien de pas à *Santa Rotonda*, „ ou la richesse des caleçons de la *Signora Livia*, ou „ comme d'autres, combien le visage de *Neron*, de „ quelque vieille ruine de-la, est plus long ou plus large, „ que celui de quelque pareille médaille : mais „ pour en rapporter principalement les humeurs de „ ces Nations & leurs façons, & pour frotter & limer „ notre cervelle contre celle d'autrui ; il ajoute, je

& utile à des jeunes gens de cet âge-là, d'avoir auprès d'eux un Gouverneur qui avec ces Langues puisse leur enseigner d'autres choses. Mais de les retirer d'auprès de leurs Parens pour les envoyer dans des lieux éloignez sous la conduite d'un Gouverneur, dans le tems que se croyant hommes faits, ils s'imaginent n'avoir plus besoin de Gouverneur, quoi que dans le fond ils n'aient ni assez de prudence ni assez d'expérience pour se conduire eux-mêmes; c'est les exposer aux plus grands dangers qu'ils puissent courir dans tout le cours de leur vie, lorsqu'ils sont le moins en état de les éviter. Avant qu'un Enfant ait atteint cet âge pétulant & plein de feu, un Gouverneur pourra prendre quelque autorité sur lui. On peut compter que jusqu'à l'âge de quinze ou seize ans il se laissera conduire à son Gouverneur, malgré la rudesse de son tempérament & l'impression que l'exemple des autres Enfans pourroit faire sur son esprit. Mais ensuite, lorsqu'il commence à fréquenter des personnes faites, & à s'imaginer qu'il leur ressemble entièrement; lorsqu'il vient à se plaire aux vices des hommes, à s'en faire honneur, & à se figurer qu'il lui seroit honteux d'être soumis plus long-tems à la censure & à la conduite d'autrui, que peut-on esperer des soins d'un Gouverneur, quelque soigneux & prudent qu'il soit; dans ce tems-

„ voudrois qu'on commençât à le promener dès sa
 „ tendre enfance: & premierement, pour faire d'une
 „ pierre deux coups, par les Nations voisines, où le
 „ langage est plus éloigné du notre, & auquel si
 „ vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se
 „ peut plier. *Essais liv. 1. Ch. XXV.* R 3

là, dis-je, qu'il n'a pas le pouvoir de contraindre son Eleve à lui obéir ; & que son Eleve, peu disposé à se laisser persuader par ses raisons, est entraîné par la fougue de son tempérament & par le torrent de la coutume, à suivre l'exemple de ses Camarades qui ne sont pas plus sages que lui, bien loin d'écouter les sages conseils de son Gouverneur, qu'il ne regarde plus que comme l'ennemi de sa Liberté ? Et quand est-ce, je vous prie, qu'un homme est plus en danger de se perdre que lorsqu'il est intraitable & sans expérience ? C'est là sans doute le tems de sa vie où il a le plus de besoin d'être sous la conduite de ses Parens & de ses Amis. Dans la premiere jeunesse l'homme est moins exposé & plus aisé à gouverner à cause de la souplesse de son tempérament ; & après qu'il a passé cet âge où les Passions sont, pour ainsi dire, sur le trône, la Raison & la Prudence commencent un peu à prendre le dessus dans son Esprit, & à lui ouvrir les yeux sur ses véritables intérêts. Ainsi, le tems qui me paroîtroit le plus propre pour envoyer un jeune homme hors de son País, c'est, ou lorsqu'il seroit fort jeune en le mettant entre les mains d'un Gouverneur, le plus capable de cet emploi qu'on pourroit trouver ; ou bien lorsqu'il seroit un peu plus âgé, sans lui donner aucun Gouverneur, lors, dis-je, qu'il seroit en âge de se gouverner lui-même & d'observer ce qu'il trouveroit dans les País Etrangers qui seroit digne de remarque, & dont la connoissance pourroit lui être utile après son retour dans sa Pa-

trie; & qu'étant bien instruit des Loix, des coutumes, des avantages, & des défauts naturels & civils de son propre Païs, il pourroit donner quelque chose en échange aux Etrangers de la conversation desquels il espereroit recueillir quelques lumieres.

§. CCXX. C'est, je croi faute de prendre ces précautions, qu'il arrive que tant de jeunes Gentilshommes retirent si peu de fruit de leurs voyages. Que s'ils reviennent chez eux avec quelque connoissance des Lieux & des Peuples qu'ils ont vûs, ils n'en rapportent souvent autre chose que l'admiration des plus mauvaises & des plus frivoles Modes qu'ils aient rencontré dans les Païs Etrangers, conservant le goût & le souvenir des objets qui ont d'abord captivé leur liberté, plutôt que de ce qui pourroit les rendre meilleurs & plus sages après leur retour dans leur Patrie. Et le moyen, je vous prie, que cela arrive autrement, lorsqu'ils voyagent à l'âge qu'ils ont accoutumé de faire, sous la conduite d'un Gouverneur qui pourvoit à leurs nécessitez, & qui fait des observations pour eux? Avec un tel guide, se croyant dispensés d'agir par eux-mêmes, ou de répondre de leurs déportemens, ils s'avisent rarement de s'embarasser d'aucune recherche, ou de faire des remarques qui soient de quelque utilité. Leurs pensées sont toutes tournées du côté du Jeu & des Plaisirs; & ils prennent pour un affront d'en être blâmés. Ils ne s'appliquent presque jamais à examiner les desseins des personnes qu'ils voyent; à ob-

server leurs démarches , leurs artifices ; leurs humeurs & leurs inclinations , afin de pouvoir régler sur cet examen la manière dont ils doivent se comporter avec eux. En ce cas-là, celui qui voyage avec eux, est leur grande ressource pour les tirer d'affaire, lorsqu'ils se sont jettés eux-mêmes dans quelque embarras , & pour répondre pour eux , quelques faux pas qu'ils fassent.

§. CCXXI. J'avouè que la connoissance des hommes est l'effet d'une si grande habileté , qu'un jeune homme ne sauroit y être consommé tout d'un coup : mais cependant les voyages qu'il fait dans les Pais étrangers ne lui sont pas fort utiles , s'ils ne servent un peu à lui ouvrir les yeux , à le rendre circonspect & retenu , à l'accôûtumer à pénétrer au-delà de l'écorce & des simples apparences ; & enfin à conserver , à la faveur d'une conduite civile & obligeante , une honnête liberté avec les Etrangers & avec toute sorte de personnes , sans choquer en aucune manière la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Un jeune homme qui commence à voyager dans un âge raisonnable , & dans le dessein de profiter , peut s'entretenir & faire connoissance avec les personnes de qualité qui sont dans les Lieux où il va. C'est-là sans contredit l'une des choses les plus avantageuses à un Gentilhomme qui voïage dans des Pais étrangers ; mais je vous prie , parmi nos jeunes gens qui voyagent avec des Gouverneurs , en voit-on un entre cent qui dans les Pais étrangers rende

visite à des personnes de qualité ? Moins encore arrive-t'il qu'ils fassent connoissance avec des gens, de qui ils pourroient apprendre en quoi consiste la politesse dans ces Pais-là, & ce qui s'y trouve de plus remarquable : quoiqu'avec de telles personnes on puisse plus apprendre en un jour qu'en courant un an çà & là d'hôtellerie en hôtellerie, comme font la plûpart de nos jeunes Voyageurs. Et dans le fond ce n'est pas là une chose fort surprenante : car des gens d'esprit & de mérite ne sont pas fort portez à recevoir dans leur familiarité de jeunes Enfants qui ont encore besoin d'être sous la conduite d'un Gouverneur. Mais si un jeune Gentilhomme étranger, qui a l'air & les manieres d'une homme fait, témoigne avoir envie de s'instruire des coutumes, des mœurs, des Loix & du gouvernement des Pais où il voyage, il trouvera par tout un favorable accueil auprès des personnes les plus distinguées par leur politesse & par leur savoir, qui sont toujours prêtes à bien recevoir un Etranger, honnête homme & curieux, à l'obliger, & à le faire valoir dans les occasions.

§. CCXXII. Quelque certain que soit tout ce que je viens de dire, je doute fort qu'il soit capable de faire changer la coutume qu'on a prise de faire voyager les jeunes gens dans le tems de leur vie le moins propre à celà, pour des raisons qui ne sont assurément pas fondées sur leur avancement. Il ne faut pas, dit-on, exposer un jeune Enfant à voyager dans des Pais Etrangers à l'âge de neuf ou dix ans, à cause des acci-

dens qui pourroient lui arriver dans un âge si tendre & si délicat; quoiqu'il coute alors dix fois moins de risque, qu'à l'âge de dix-sept, ou de dix-huit ans. Il ne faut pas non plus, à ce qu'on croit, attendre à envoyer un jeune homme hors de chez lui, qu'il ait passé cet âge rétif & dangereux, parce qu'il doit être de retour dans sa Patrie à vingt-un an, pour se marier. Son Pere a besoin d'argent; & sa Mere ne fauroit se passer plus long-tems d'une nouvelle troupe de petits Enfans avec qui elle puisse badiner: ainsi, notre jeune homme est obligé, quoiqu'il en puisse arriver, d'épouser la femme qu'on lui a choisie, dès qu'il a atteint l'âge de majorité. (1) Cependant il ne seroit pas mal, pour le bien de son corps & de son esprit, & même pour celui des Enfans qu'il doit mettre au monde, que cette cérémonie fut différée pour quelque tems; & qu'on lui laissât prendre un peu d'avance sur ses Enfans, tant à l'égard de l'âge, que par rapport aux lumieres de l'esprit; car il arrive souvent que les Enfans suivent leur Pere de trop près, ce qui n'est pas le sujet d'une grande satisfaction ni pour le Fils ni pour le Pere. Mais puisque notre jeune Gentilhomme est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.

(1) C'est vingt & un an, selon la Loi d'Angleterre,

XXVIII. *Conclusion de tout l'Ouvrage.*

§. CCXXIII. **Q**UOIQUE je sois présentement à la fin de mes Remarques sur l'*Education des Enfans*, je ne voudrois pas qu'on s'imaginât que je regarde ce que je viens de dire comme un *Traité complet* sur cette matière. Il y a mille autres choses à considérer, & particulièrement si l'on vouloit entrer dans l'examen des divers tempéramens, des inclinations différentes, & des défauts particuliers qu'on remarque dans les Enfans; & qu'on entreprît de prescrire les remèdes qui y sont propres. Cette matière est d'une si grande étendue, qu'il faudroit faire un Volume entier pour la traiter, encore ne suffiroit-il pas. Il y a dans l'ame de chaque homme, aussi bien que dans le visage, quelque chose de particulier, qui le distingue de tous les autres; & peut-être à peine y a-t'il deux Enfans qui puissent être conduits par une même méthode, à prendre la chose dans la dernière précision. D'ailleurs, je crois que l'Enfant d'un Prince, celui d'un homme de qualité, & celui d'un simple Gentilhomme, devroient être élevez d'une manière différente. Mais comme je n'ai eû ici que quelques vûës générales par rapport à la fin principale de l'*Education*, & cela en faveur du Fils d'un Gentilhomme de mes Amis qui étoit alors fort jeune, & que je ne considérois pour cet effet que comme du Papier blanc, ou de la Cire, sur quoi l'on peut imprimer

ce qu'on veut, je ne me suis guères attaché à autre chose qu'à traiter les points généraux que j'ai jugez nécessaires pour l'Education d'un jeune Gentilhomme de son rang. Je publie maintenant ces pensées que l'occasion a fait naître, dans l'espérance que, quoiqu'elles ne contiennent pas un Traité complet sur la matière, & que chacun ne puisse pas y trouver ce qui convient précisément à son Enfant, elles pourront pourtant donner quelque petite lumière à ceux qui encouragez par l'intérêt qu'ils prennent à tout ce qui touche leurs chers Enfans, sont assez hardis pour oser bien se hasarder à consulter leur propre raison dans la maniere dont ils doivent les élever, plutôt que de s'en reposer entièrement sur une vieille coûtume.

F I N.

TRAITÉ
DU
BONHEUR
DANS TOUS
LES ETATS
DE LA VIE.



A V I S

AU LECTEUR.

R I E N n'a plus de raport à l'Education des Enfans, que de donner pour suite à la fin dudit Ouvrage un Traité du Bonheur dans tous les Etats de la Vie, d'un excellent Auteur qui peut aller de pair avec le fameux M. Coste, Anglois de Nation comme lui, & d'une érudition très-profonde, où l'on trouvera que tout le monde se plaint, chacun se trouve malheureux dans son état, voilà la commune opinion des hommes. C'est une erreur que j'ai entrepris de combattre dans ce petit Traité de morale, où j'espere prouver que, sans dresser des autels à la fortune, ni avoir recours à la magie, l'homme peut être l'artisan de son bonheur. Dieu ne l'a point créé pour être malheureux dans ce monde, & ce seroit en quelque sorte contredire sa sagesse, que d'être dans ces sentimens. Il l'a rendu souverain sur la terre, il a soumis tous les animaux à son pouvoir, & l'a comblé de richesses. Il ne lui a pas donné la propriété, mais la jouissance, parce qu'il a voulu que l'homme préférât les délices de l'esprit aux plaisirs sensuels du corps. C'est dans ces biens spirituels, qui sont les vrais biens qu'il doit trouver sa félicité, & non pas dans les autres, qui n'étant que passagers & périss-

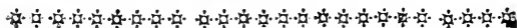
AVIS AU LECTEUR.

fables , ne le peuvent rendre véritablement heureux. Je dis donc , que dès que l'homme a l'usage de la raison , il est non-seulement heureux dans tous les âges & dans toutes les conditions de la vie , mais qu'il ne cesse pas de l'être dans les différentes situations où il se trouve , quoiqu'au sentiment du vulgaire , il paroisse très-misérable. C'est le plan de l'Ouvrage que je te présente , LECTEUR , vois si j'ai dit la vérité.





TRAITÉ DU BONHEUR.



I. PARTIE.

On cherche le bonheur où il n'est
pas.

CHAPITRE I.

Du murmure des Hommes contre la Providence.

L n'est rien de plus ordinaire que d'entendre les hommes se plaindre de la malignité de leurs étoiles, ou de l'ingratitude de la fortune. Il y en a même qui par un murmure sacrilège osent accuser la Providence de les avoir abandonnez dès le berceau. Ces créatures malheureuses regardent le Ciel avec indignation, au lieu que celles qui sont animées d'un esprit plus raisonnable, ont continuellement dans la bouche les loüanges du Seigneur, & publient de toutes parts la reconnoissance qu'elles ont

de ses bienfaits. *Quid retribuam Domino , pro omnibus quæ retribuit mihi.*

Ne faut-il pas que ces ames impies soient frappées d'un aveuglement terrible , pour manquer ainsi de respect envers le Souverain Auteur de la nature , pendant que les animaux reconnoissent l'excellence de son être , que l'Elephant adore le Soleil a genoux , que les oiseaux le saluent de leurs chants , & qu'il n'est rien dans l'Univers qui ne s'humilie , & qui ne s'anéantisse devant cette puissance suprême dont il tire son origine.

Si les hommes faisoient une attention sérieuse sur eux-mêmes , ils reconnoitroient qu'ils ne possèdent rien qu'ils ne doivent à cette bonté infinie de Dieu , & que bien loin de mériter les graces qu'ils en reçoivent tous les jours , ils se rendent indignes de son amour , par leur ingratitude & par leurs offenses.

La premiere disgrâce que l'homme s'attire par l'oubli de Dieu , c'est d'être oublié lui-même , & abandonné à sa mauvaise volonté : de là vient ce détachement fatal qui le conduisant à l'impénitence , le livre enfin à la puissance étrangere du démon.

Il est donc bien plus avantageux à l'homme de se soumettre innocemment à son Créateur , que d'attirer sur lui sa colere par l'injustice de ses plaintes & de ses murmures ; car quel fruit peut-il attendre de cette arrogance ? il ne fait qu'irriter ses maux & augmenter le nombre de ses afflictions , au lieu que la patience chrétienne est un sacrifice agréable à Dieu , qui par de secrettes consolations sçait adoucir nos plus cuisantes douleurs. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus , &c.*

Peut-on refuser d'obéir aux loix du Ciel, après ce que Dieu a promis de faire pour ses élus ? le Paradis n'est-il pas une assez grande récompense ? est-il quelque créature raisonnable qui n'y doive aspirer ? C'est pour cette couronne que tant d'illustres Martyrs ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang, adorant sans cesse cette puissance & cette bonté infinie de leur Créateur, bien loin de murmurer contre les ordres de sa providence. Après leur exemple, il faudroit qu'un Chrétien fût bien insensible & bien dépourvû de jugement, pour ne pas convenir qu'il doit faire tout son bonheur de se soumettre à la volonté de son Souverain, & que la plus grande gloire qu'il puisse acquérir, c'est d'être un fidèle serviteur d'un si bon maître.

C H A P I T R E II.

Nul n'est content de son sort.

L'Un se plaint de l'obscurité de sa naissance, l'autre de la bassesse de son éducation. Tel qui possède une charge distinguée dans la robe, & qui vit avec tranquillité, envie la fortune d'un homme de guerre, qui a acheté d'une partie de son sang, ou payé de tout son bien la dignité onéreuse à laquelle il est parvenu ; l'Officier d'Armée maudit à son tour l'envie qu'il a eu de chercher son avancement dans les emplois de la guerre, & regrette les occasions qu'il a perduës, de prendre un état plus paisible & plus convenable à ses intérêts. Il y en a d'autres qui poussent plus loin leur

404 TRAITE' DU BONHEUR
extravagance , ils se dépouillent des emplois
qu'ils ont exercez long-tems avec honneur ,
pour en prendre de nouveaux dans lesquels
n'étant pas versez & n'en pouvant dignement
remplir les fonctions, ils s'attirent la risée &
le mépris des peuples , dont ils avoient fait
auparavant l'administration.

*Optat ephippia bos piger , optat arare caballus ,
Quam scit uterque libens censebo exerceat artem.*

Horat.

Cet égarement provient , selon le sentiment
d'Horace , d'un principe d'avarice qui se trou-
ve dans le cœur de la plûpart des hommes ;
quelques-uns s'imaginent que pendant qu'ils
ont beaucoup de peine dans leur emploi , pour
gagner simplement de quoi faire subsister leur
famille , les autres obtiennent avec plus de fa-
cilité de la fortune de quoi s'élever aux plus
hautes dignitez , & se rendent ainsi malheu-
reux , parce qu'ils ne considèrent dans les ri-
ches que le fruit qu'ils recueillent de leurs tra-
vaux , sans se représenter les fatigues qu'ils
effluent & les dangers où ils s'exposent pour
réussir dans leurs entreprises.

*Iude fit ut raro qui se vixisse beatum
Dicat , & exacto contentus tempore vite
Cedat , uti conviva satur , reperire queamus.*

Idem.

Ce foible des hommes les porte pour l'or-
dinaire à des vices qui les rendent insupporta-

bles, il engendre l'envie, monstre ennemi de la société; cette douleur secrète qu'on a de la prospérité d'autrui, en tant qu'elle semble diminuer la nôtre, met la division par tout; elle sépare les amis; elle broüille les parens; elle apporte la guerre où regnoit la paix; elle infecte de son venin l'innocence la plus pure; l'envieux ne sauroit supporter ses supérieurs, parce qu'il ne peut s'égaliser à eux; il ne peut souffrir ses égaux, parce qu'ils s'estiment autant que lui; il foule aux pieds ses inférieurs, parce qu'ils font tous leurs efforts pour l'atteindre.

Il ne s'en tient pas là, quand il ne trouve pas l'occasion de renverser la fortune de celui dont il ne peut souffrir l'élevation, il a recours à la médifance, pour tâcher de tenir sa renommée; il attribuëra au hazard ce qui est l'effet ou de l'esprit ou de la valeur, ou du mérite de son ennemi; il étudiera sa condition, sa famille & sa généalogie pour les déchirer.

Le sage au contraire se contente des avantages qu'il a reçûs de la providence; il n'ambitionne rien au-delà; il voit avec joye la prospérité des autres; il ne se sert d'aucun artifice pour la détruire; leur bonheur augmente le sien.

CHAPITRE III.

Le véritable Bonheur consiste dans la piété.

IL est ridicule à l'homme d'attaquer la sagesse de Dieu, en lui imputant la cause de son malheur, ne devant l'attribuer qu'à lui-

même, & pouvant trouver dans son propre fonds de quoi le convertir en une félicité sans pareille ; c'est en vain qu'il travaille sur la terre pour se rendre heureux, tant qu'il cherchera le bonheur où il n'est pas.

C'est une vérité incontestable que le bonheur de l'homme consiste dans la piété délicate qui nous élève dès ce monde à la béatitude des Anges : rien ne me paroît plus nécessaire que d'avoir une véritable horreur du péché, dont la laideur sépare l'amitié qui est naturellement entre Dieu & l'homme, & de conserver avec un grand soin son innocence & sa pureté.

Je mets au rang des âmes pures, celles qui ont effacé leurs crimes, ou par l'abondance de leurs larmes, ou avec les cendres de leur pénitence, ou par le feu de leur charité ; non seulement les péchez ne leur nuisent plus, mais ils sont quelquefois les instrumens de leur bonheur.

Il ne faut pas juger par l'apparence extérieure des actions des justes, de ce qui se passe dans leur cœur : car quoi qu'ils semblent pleurer aux yeux du monde, en effet ils vivent très délicieusement, en sorte que Sardanapale, Philoxene, Apicius & les autres qui se sont rendus célèbres par l'amour des plaisirs, en comparaison de ces hommes détachés du monde, n'ont mené qu'une vie triste & languissante.

Il n'y a point d'autre bonheur que celui qui sort d'un bien véritable, car les biens que le vulgaire des hommes recherche avec tant d'empressement, ne sont pas de vrais biens ; s'ils étoient de vrais biens, ils n'enrichiroient que

les gens d'honneur, & rendroient heureux ceux qui les possèdent : il n'y a donc point d'apparence de croire le véritable bonheur celui qui ne tire point son origine des vrais biens.

Or comme c'est le bonheur qui nous fait vivre délicieusement, nul ne peut avoir cet avantage que celui qui vit dans la piété, c'est-à-dire qui jouit des biens véritables ; car la piété seule est capable de rendre l'homme heureux, en l'unissant à Dieu qui est le souverain bien ; c'est pourquoi ceux qui donnent dans de fausses apparences, & qui négligent les solides voluptez de l'ame, pour courir après les vanitez du siècle, ne sont pas bien sensez.

Il est vrai que pour arriver à cette haute piété, il faut se priver des plaisirs, mépriser les richesses & fuir les honneurs ; mais qui ne fait pas que ce n'est point tout cela qui rend la vie heureuse, & qu'au contraire c'est ce qui la remplit de chagrin & d'inquiétude ? car il faut convenir qu'il n'y a que de l'opinion dans l'attache qu'ont les hommes pour ces faux plaisirs, & que ceux qui croient en jouir le plus parfaitement en sont les plus éloignez. Rien n'est si doux que la vengeance à un homme insulté, mais aussi-tôt que les premiers mouvemens de sa colere sont passés, cette douceur se change en amertume, de même que l'eau d'une source corrompue ne peut avoir qu'un mauvais goût ; ce qui nous marque évidemment que ces sortes de voluptez, qui ne tirent leur origine que des faux biens, sont trompeuses, & ne peuvent produire à l'homme une véritable félicité.

Quand même ce qui n'est point volupté en porteroit le nom, considérons de quelles dou-

leurs sont accompagnez ces faux plaisirs, lorsqu'après une débauche, vous êtes attaqué d'une grosse fièvre, d'un mal de tête ou d'un flux de sang; que vous avez un vomissement continuel; que votre estomac ne peut plus rien supporter; que tout le corps vous tremble, que vous devenez stupide, que vous n'avez plus de mémoire, & qu'à toutes ces disgrâces, succède encore la perte de votre fortune & de votre réputation. Epicure a-t'il jamais approuvé une volupté semblable? il auroit plutôt conseillé aux hommes de la fuir.

Le sort des impudiques n'est pas moins funeste, lorsqu'après un excès de plaisirs, ils tombent dans une paralysie, ou dans quelque maladie encore plus fâcheuse.

Outre que ce plaisir défendu qui chatoüille les sens, dure peu, & qu'il a des suites si dangereuses, il est presque toujours accompagné de l'indigence, qui est la plus insupportable de toutes les afflictions, & supposé que l'indigence & les maladies ne suivent pas toujours la luxure, il est constant que le remord de la conscience en est inséparable; il prévient même les voluptueux, & plusieurs dans les transports du plaisir, en ont été vivement pénétrez, quoi qu'il y en ait qui paroissent alors dépourvûs de tout sentiment.

Ipsaque ex fonte leporum

Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.

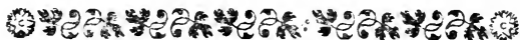
Lucret.

Mais ceux là sont encore plus à plaindre que les autres; car qui est-ce qui n'aimeroit pas mieux

mieux sentir son mal que d'être stupide ? si le feu de la cupidité , comme une autre yvresse, ou l'habitude au mal, endurcissent les hommes jusqu'à les rendre insensibles à la douleur, lorsque l'enchantement vient à disparaître , & que les voluptueux qui ont vieilli dans le crime, voyent approcher la mort , traînant à sa suite les châtimens de l'éternité, quelle frayeur n'en doivent-ils point avoir ? c'est alors que la conscience, qui avoit été assoupie pendant tant d'années, se réveille, & les tourmente avec d'autant plus de rigueur, qu'elle leur a donné plus de tems pour se reconnoître; la vieillesse étant déjà assez triste d'elle-même, par le grand nombre d'infirmités qui l'accompagne, est encore plus misérable, quand elle est bourrelée par les reproches continuels de la conscience, les assemblées, les folles amours, les grands repas, & tous ces divertissemens qui paroissent agréables à un jeune homme dans son printemps, lui déplaisent dans l'arrière-saison; il n'a dans cet âge mélancolique & solitaire, d'autre consolation ni d'autre support, que le souvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'espérance d'une vie plus heureuse : si au contraire il est accablé du double regret d'avoir mal vécu, & de se voir privé des récompenses du Ciel, que peut-on s'imaginer de plus malheureux ?

Mais celui qui est dans la grace de Dieu, est en possession du véritable bonheur, il nage dans la volupté & dans la joye : car il ne faut pas s'étonner de voir une joye surnaturelle où est Dieu, qui est la source de tous les plaisirs ; il se trouve par tout où il voit une conscience pure ; où Dieu se trouve, le Para-

410 TRAITE' DU BONHEUR
dis est ouvert ; où est le Paradis , est nécessairement la béatitude , & c'est de la béatitude que se rencontre la véritable joye.



I I. P A R T I E.

On peut être heureux dans tous les âges de la vie.

C H A P I T R E I.

Du Bonheur dans la Jeunesse.

IL n'est pas difficile de se persuader qu'on est plus heureux dans la jeunesse , que dans tout autre âge de la vie , l'innocence des mœurs , toujours agréable à la sagesse infinie de Dieu , attire sur les jeunes gens des graces qu'il n'accorde pas aux vieillards avec la même facilité , *sinite parvulos venire ad me.*

Dès que cette jeunesse brillante commence à paroître sur le théâtre du monde , accompagnée de tous ses agrémens , elle n'y reçoit que des applaudissemens & des caresses , elle ne connoît point l'amertume des soucis ; elle n'esfuye point la fatigue des voyages , & n'est point exposée au péril des combats ; elle est suivie des ris & des jeux ; elle ne marche que sur des roses , ou sur des tapis de fleurs , dans la paix profonde dont elle jouït dans les dé-

lices continuelles dont elle se rassasie, qui pourroit disconvenir de son bonheur?

Multa ferunt anni venientes commoda secum.
Horat.

J'ai établi d'abord le bonheur de cet âge sur son innocence; car si les enfans reçoivent de leurs peres une mauvaise éducation, & si par les commencemens d'une vie libertine, ils écartent les benignes influences que le ciel étoit prêt de répandre sur eux, ils ne posséderont pas long-tems le trésor de la félicité: or comme la jeunesse n'a pas l'expérience, qui pourroit la garantir des écueils de la débauche? il est de la prudence des parens de prendre un soin particulier de ceux que la providence leur a confiés, & de prévenir le dérèglement où ils pourroient tomber par leur négligence. Il est d'autant plus facile aux gens d'honneur, que pour l'ordinaire les bons engendrent les bons, & qu'on ne voit point naître un milan d'une tourterelle. Il faut donc que les parens eux-mêmes fassent tous leurs efforts pour se rendre vertueux, qu'ils enseignent de bonne heure à leurs enfans les préceptes de notre Religion; qu'ils leur donnent de beaux sentimens, & qu'ils ne leur montrent que de bons exemples; car on doit bien prendre garde de quelle liqueur on abreuve un vaisseau neuf.

Quo semel est imbuta recens servabit odorem.
Testa diu.

Horat.

On ne ſçauroit prendre cette précaution trop tôt , & il y a beaucoup de danger dans la demeure à cet âge tendre , une ame eſt plus ſuſceptible des bonnes impreſſions , & il eſt conſtant qu'un vieillard ne peut être véritablement pieux , ſ'il n'en a pris l'habitude dans ſa jeuneſſe ; c'eſt le tems où l'on apprend toutes choſes avec facilité.

Pour conſerver le bonheur de cette innocence , il ne ſuffit pas d'inspirer à la jeuneſſe les ſentimens de la piété , ſi on n'a ſoin de l'élever au travail & à l'étude , ſi on ne lui fait un monſtre de l'oïſiveté , elle tournera du côté de la moleſſe , & ſuivant le penchant que l'homme a naturellement pour les plaiſirs , elle quittera ſes bonnes habitudes pour ſ'abandonner au torrent de ſes paſſions.

J'exhorte un jeune homme à former d'abord le deſſein d'acquérir la vertu , & comme il eſt impoſſible d'y réuſſir ſans une grace particulière du ciel , il faut qu'il demande tous les jours à Dieu qu'il la lui accorde , & en attendant qu'il puiſſe l'obtenir par ſes prieres , il doit tâcher de la mériter par ſes bonnes œuvres.

D'ailleurs il faut qu'il évite la compagnie des libertins , qu'il ne fréquente que ceux dont la converſation eſt honnête & la conduite irréprochable , afin de profiter de leur exemple ; car les entretiens trop libres corrompent les mœurs , & de la manière dont on vit aujourd'hui , il faudroit demeurer dans une ſolitude pour ne ſe point trouver parmi les méchans.

De même qu'une terre devient abondante par le ſoin qu'on prend de la cultiver , ce jeune homme ayant eu au commencement de

bons préceptes, ayant été accoutumé au travail & à l'étude, & élevé avec des enfans de bonnes mœurs, à mesure qu'il avancera en âge il augmentera en vertu, & produira dans la saison des fruits qui récompenseront sa famille de la bonne éducation qu'elle lui aura donnée.

C H A P I T R E II.

Du Bonheur dans l'âge viril.

Q UOIQUE j'aye couronné la jeunesse de fleurs, je ne prétens pas que l'homme dans l'âge viril, ne marche que sur des épines : chaque saison de la vie a son différent bonheur ; s'il a perdu ces douceurs qui lui rendoient son printems si agréable, il en est suffisamment récompensé par les connoissances que la maturité de son esprit lui développe tous les jours, & par l'expérience qu'il s'est acquise ; cette jeune plante qui étoit le jouët des vents, est devenuë un chêne majestueux, dont la solidité est à l'épreuve des tempêtes les plus furieuses ; cette jeunesse inconsidérée qui se portoit continuellement jusques sur le bord des précipices, est presentement éclairée d'un flambeau, à la clarté duquel elle ne fera plus de faux pas, l'homme riche de son propre fonds n'a plus besoin de secours étrangers ; il n'avoit rien à lui dans sa jeunesse ; tout son bien étoit entre les mains de ses parens ; sa majorité l'en a rendu le maître ; cette indépendance balancée avec les frivoles plaisirs de la jeunesse, ne doit-elle pas emporter la préférence du

bonheur ; il va commander où il vivoit dans la soumission ; il va enseigner où il alloit s'instruire ; il va exercer la libéralité , où il languissoit par son indigence ; ce changement n'a-t'il pas dequoi le dédommager des douleurs qui lui sont échapées , car pourvû qu'il sache faire un bon usage des talens qu'il a reçûs de la nature & des instructions qui lui ont été données dans sa jeunesse , il ne tiendra qu'à lui de conserver son bonheur.

C'est dans cet âge que l'homme fait choix d'un genre de vie & d'une profession qui puissent l'établir dans le monde ; il y en a de plusieurs sortes , chacun consulte là-dessus ses inclinations & ses facultez ; il y a bien des gens qui aiment la vie privée : mais quoi qu'elle ait beaucoup d'agrémens , principalement si l'étude est une de ses occupations ordinaires , je conseillerois plutôt à un honnête-homme de prendre de bonne heure un emploi ou une charge qui le mette à couvert du mépris , qui ne soit point onéreuse au peuple , & qui ne lui fasse point d'ennemis dans sa Province , dans laquelle au contraire il puisse trouver l'occasion de rendre service à ses amis ; il faut pour se rendre heureux , qu'il borne son ambition & qu'il exerce cette charge , de sorte qu'elle reçoive plus d'éclat de son ministère , qu'il n'en emprunte du rang qu'elle lui donne. Je veux encore qu'il ne se mêle d'aucune intrigue , qu'il ne cherche point à s'enrichir des dépouilles d'autrui , & qu'il ait de l'horreur pour ces entreprises qui rendent les gens odieux au public ; si sans y penser il a déplû à quelqu'un , qu'il l'apaise par une prompte satisfaction , plutôt que d'avoir une querelle à soutenir ,

qu'il évite les procès autant qu'il lui est possible, & qu'il relâche quelque chose de ses intérêts à son adverse partie, plutôt que de perdre son amitié & son repos, qu'il en use avec beaucoup de douceur dans toutes les rencontres, qu'il n'insulte personne, qu'il fasse bon visage à tout le monde, qu'il salue & qu'il rende la civilité qu'on lui fait agréablement; qu'il ne contredise jamais qui que ce soit, qu'il ne blâme point les autres, qu'il ne s'estime pas plus qu'eux, qu'il ne confie point son secret, qu'il ne révèle point celui de son ami, qu'il ne soit point curieux des affaires qui ne le regardent pas, qu'il ne s'entretienne des absens que pour en dire du bien: il est sûr que par cette conduite il sera aimé & considéré de tout le monde, & qu'il maintiendra aisément le bonheur que la Providence a attaché à son âge.

C H A P I T R E III.

Du Bonheur dans la vieillesse.

Celui qui a vécu dans l'honneur, ne doit point regretter son jeune âge; c'est la marque d'un esprit bien fait d'obéir sans répugnance aux loix de la nature: cette sage mere ayant si bien partagé l'homme dans son printemps, ne laissera pas son ouvrage imparfait, en l'abandonnant dans l'arrière-saison.

Les raisons les plus ordinaires pourquoi la vieillesse nous semble malheureuse, sont.

1°. Qu'elle nous empêche d'agir commodément à nos affaires.

2°. Qu'elle rend le corps foible & infirme.

3°. Qu'elle nous ôte l'usage des plaisirs.

4°. Qu'elle approche de la mort.

Examinons ces quatre raisons , & voyons si on les peut combattre.

A l'égard de la premiere, je dis qu'un vieillard n'agit pas à la vérité si promptement qu'un jeune homme , mais ce qu'il fait est bien meilleur ; ce n'est point par la vitesse ni par la légèreté de leurs corps que les hommes exécutent les grands desseins , mais par la maturité de leur esprit , par le poids de leur autorité , & par la sagesse de leurs conseils.

Il ne faut donc pas s'imaginer que la vieillesse n'est propre à rien : c'est comme qui diroit qu'un Pilote est inutile dans un vaisseau , parce que pendant qu'une partie des jeunes matelots montent au mât , que l'autre court sur le tillac ou vuide l'eau de la sentine , celui qui tient le gouvernail est assis à son aise sur la poupe.

Le vieillard n'est point paresseux , au contraire il aime le travail , principalement s'il en a pris l'habitude dès ses jeunes années.

Sophocle fit des tragédies jusqu'à une extrême vieillesse , & comme il préféroit l'étude au soin de ses affaires domestiques , ses enfans demandèrent son interdiction en justice , il lût aux Juges la dernière pièce de théâtre qu'il avoit faite , & leur demanda s'ils trouvoient que ce fut l'ouvrage d'un fol : les Juges ayant reconnu au contraire sa grande capacité le renvoyèrent absous.

La vieillesse n'empêcha point *Hesiode* , *Isocrate* , *Homere* , *Pythagore* , *Democrite* , *Platon* , *Diogene* & quantité d'autres de vâquer à l'étu-

de de la Philosophie; ils y eurent encore plus d'application dans cet âge qu'ils n'en avoient eu auparavant.

Mathebe illustre écrivain de nos jours, parle en ces termes de sa vieillesse.

*Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore.
Non loin de mon berceau commencèrent leurs cours;
Je les possédai jeune, & les possède encore
A la fin de mes jours.*

Si la vieillesse est sujette à quelques infirmités, il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque la jeunesse même n'en est pas exempte, la plus commune est le défaut de la mémoire; *Cicéron* allégué une assez plaisante chose là-dessus. J'ai bien connu des vieillards (dit-il) mais je n'en ai pas vu un qui eût oublié l'endroit où il avoit caché son trésor.

Appius avoit neuf enfans chez lui, il étoit borgne & fort âgé, cependant sa maison n'en étoit pas moins bien gouvernée, il étoit vigilant, laborieux, & ne succomboit point sous le poids de ses années; il commandoit absolument; ses enfans l'aimoient, ses serviteurs le craignoient, jamais pere de famille n'accorda si bien l'autorité avec la douceur.

L'Orateur Romain rapporte, après *Homere*, que *Nestor* ayant vécu trois fois l'âge d'un Homme, étoit encore très-éloquent, *ex ejus lingua* (dit-il) *melle dulcior fuebatur oratio.*

Si la vieillesse manque de force, elle n'en a pas beaucoup affaire; le Sénat n'est composé que de vieillards, de quoi serviroit à un Sénateur la force du corps du gladiateur *Milon*, celle de l'esprit lui est bien plus nécessaire.

On reproche encore aux vieillards qu'ils ne sont plus propres aux plaisirs , ce n'est pas un grand inconvénient pour eux de perdre une chose qui est pernicieuse aux jeunes gens mêmes , en ce qu'elle leur ôte le goût de la vertu , au contraire c'est un avantage pour les vieillards que l'âge fasse en eux ce que la raison ne sçauroit faire.

La mort est le crime de la vieillesse , mais c'est un crime pardonnable , puisque la mort est commune à tous les hommes.

Chacun doit être satisfait du tems qu'il lui a été donné pour vivre ; la vie est assez longue , pourvu qu'on en veuille bien user.

Le printems produit des fleurs en attendant les fruits, & la jeunesse sème pour recueillir ; les fruits de la vieillesse , sont le souvenir des bonnes œuvres & l'abondance des vertus acquises.

Tout ce qui arrive selon le cours de la nature , doit passer pour un bien , qu'y a-t'il de plus naturel aux vieillards que de mourir ? Ce qui arrive aux jeunes gens contre la règle ordinaire ne doit pas paroître étrange aux vieillards ; la jeunesse qui meurt , est comme un fruit qu'on arrache de l'arbre : quand il est mûr il tombe de lui-même , la vieillesse en fait autant, il n'y a rien là de surprenant ni de fâcheux.

On a des inclinations dans la jeunesse qu'on n'a plus dans l'âge viril , on en a dans l'âge viril qu'on n'a plus dans la vieillesse : quand elles sont satisfaites ou éteintes , il est tems de mourir.

D'ailleurs la vieillesse n'a pas de moindres avantages que les autres âges de la vie.

La sagesse qui est un des apanages de cet âge ; est une acquisition assez précieuse à l'homme pour mériter tous ses empressements , & l'em-

pêchet de regretter l'écoulement de ses premières années , puisqu'il n'y a qu'elle seule qui puisse le rendre heureux. *Platon* nous enseigne qu'il n'est rien de si beau , ni de si aimable que la sagesse , & que si elle pouvoit se voir des yeux du corps , tous les hommes en deviendroient épris.

Dans la vieillesse l'homme délivré de la tyrannie de ses passions , commence à respirer une liberté dont il avoit ignoré les douceurs pendant le tumulte de son jeune âge ; il méprise la terre , il n'est plus occupé que des desirs du ciel ; il souhaite de terminer avec gloire une carrière qu'il a fournie avec danger, le souvenir d'avoir vécu dans l'innocence & l'espoir d'une vie plus heureuse, versent dans son ame des consolations qui lui rend son sort très-supportable.

Si la vieillesse a encore du goût pour l'étude , rien n'est plus agréable que son oisiveté.

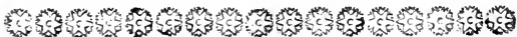
La place d'honneur qu'on cède aux vieillards, dans tous les lieux où ils se rencontrent , n'est pas un des moindres agrémens de son état, la troupe de jeunes gens qui s'assemble autour de lui pour prendre ses conseils , ne flâte pas peu son amour propre, la déférence qu'on a pour ses sentimens , la confiance qu'on prend dans sa parole , les égards qu'on a pour ses démarches , sont des plaisirs assez sensibles pour lui faire oublier une partie des incommodités de son âge.

Les *Lacedemoniens* avoient tant de vénération pour les vieillards étrangers , qu'ils leur donnoient séance dans leurs assemblées.

Chez les *Romains*, quand les Sénateurs alloient aux opinions , on préféroit celle du vieillard à celles des autres , quoiqu'ils fussent plus élevez en dignité.

Baucis & Philemon étoient si heureux sur la terre , quoique dans une extrême vieillesse , qu'ils firent envie à Jupiter & à Mercure de descendre du ciel , pour venir goûter avec eux les plaisirs d'une vie si délicieuse.

Je finirai par le plus grand des avantages de la vieillesse , & la récompense de ceux qui ont bien vécu , qui est une florissante postérité : avec quel plaisir ce vieillard se voit-il renaître dans cette nombreuse famille , qui forme dans sa maison une petite armée pour sa défense ? les honneurs qu'il en reçoit , les secours qu'elle lui procure , ont des charmes capables d'enchanter ses plus vives douleurs , *filii ejus sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ.*



I I I . P A R T I E .

On peut être heureux dans tous les états de la vie.

C H A P I T R E I .

*Du Bonheur dans l'Etat Ecclésiastique
& dans la vie Religieuse.*

Après avoir prouvé dans la première partie de cet ouvrage , que le bonheur de l'homme consiste dans la piété , je ne crois pas qu'il soit difficile de persuader que l'Etat Ecclésiastique , & celui de la vie Reli-

gieuse, sont les plus heureux de la vie par rapport à leur dignité, l'usage continuel des Sacremens, & les occasions toujours présentes d'exercer la charité, & de pratiquer les bonnes œuvres.

Si le Prêtre pénétré des Mysteres de notre Religion, annonce l'Évangile avec autant de zèle que de capacité, s'il exhorte les malades, s'il console les affligés, s'il remontre aux pécheurs, s'il tâche de les convertir, & s'il s'acquitte dignement des emplois qui lui sont commis; il obtient la grâce de Dieu, qui est la source du véritable bonheur; il répand de toutes parts une odeur très-agréable de ses vertus.

Il s'aplaudit d'avoir renoncé aux vanitez du siècle : heureux de n'être plus engagé dans l'embaras qu'il traîne à sa suite; il n'a que le soin de s'unir à Dieu, d'écouter sa voix, d'obéir à sa volonté, il en reçoit les forces & les consolations qui lui sont nécessaires pour supporter patiemment les ennuis de cette vie, & c'est dans ce commerce divin qu'il goûte des plaisirs qui sont bien d'une autre nature que ceux dont on se repaît dans le monde.

Les secours spirituels qu'il peut rendre tous les jours aux affligés, ne lui sont pas d'une médiocre utilité, & lui procurent beaucoup de gloire : un Prêtre charitable a autant d'amour pour son prochain que pour soi-même, il fait l'aumône aux pauvres, il visite les prisonniers, il remet la paix dans les familles désunies, il prend soin des malades dans les hôpitaux, l'ardeur de sa charité le transporte par tout où il croit sa présence utile pour le soulagement, & pour la consolation de ses fre-

422 TRAITE' DU BONHEUR
res, c'est-là toute son occupation & tout son
bonheur.

L'état de la vie religieuse, comme plus détaché du monde, me paroît encore plus heureux.

Le Religieux qui veut plaire uniquement à Dieu, & qui regarde la Croix où il a été attaché, comme la boussole qu'il doit suivre pour arriver au port de l'éternité, mène une vie très-délicieuse, *solatium exilii nostri*. Ce n'est pas une chose si difficile que d'obéir à un honnête homme de Prieur, qui l'exhorte à la pénitence, ou à lire l'Écriture sainte, qui l'accompagne à l'Église, & qui ne lui commande que des choses utiles pour son salut.

L'usage continuel de la priere, qui doit être son principal exercice, l'entretient dans un état de grace qui doit lui causer une véritable félicité; il chante continuellement les loüanges de Dieu; il fait sur la terre ce que les Anges font dans le Ciel; il n'est point exposé aux occasions périlleuses du péché: la lecture de l'Évangile & des Peres de l'Église nourrit son ame des préceptes de la vertu & des sentimens de notre Religion; rien ne le détourne des douces occupations de son état; la compagnie de tant d'amis sages & pieux le délassé des ennuis de sa solitude; il se plaît à voir la Majesté des temples & la magnificence des autels, où l'on fait si dévotement l'Office divin; il a la clef de cette ample Bibliothèque où il va puiser quand il veut des trésors de piété & d'érudition; sans parler de ces cloîtres & de ces jardins spacieux, où il peut prendre avec ses confreres une récréation honnête: enfin de quelque côté qu'il porte sa vûe, il ne voit

point d'objet qui ne lui plaise & qui ne l'entretienne de son bonheur.

Cette chaste épouse de Jesus-Christ, qui a préféré la demeure du cloître à un établissement pompeux dans le monde, doit goûter la même félicité en faisant les mêmes exercices : c'est une tourterelle dont la fidélité est très-agréable à Dieu, dès qu'il entend sa voix, il est toujours prêt à lui accorder les graces que mérite l'attache qu'elle a pour lui, dans la retraite qu'elle s'est choisie. *Columba mea in foraminibus petrae.*

C H A P I T R E II.

Du Bonheur dans le Mariage.

Dieu qui a mis une partie de sa gloire dans la propagation du genre humain, a attaché à l'état du mariage les douceurs les plus sensibles de la vie : c'est ce qui a fait dire aux Poëtes que Venus (qu'ils font présider au mariage) a une ceinture de l'ouvrage de Vulcain, où sont attachez tous les attraits & les plus doux remedes de l'amour, qu'elle met autour d'elle, toutes les fois qu'elle veut lui plaire, afin de nous faire comprendre que le devoir de la femme est de se rendre agréable en toutes choses à son mari, & de ne rien faire contre sa volonté, parce que la félicité du mariage dépend de cette union tendre & réciproque, que l'amour a fait naître entre les deux époux.

Celui qui veut être heureux dans l'état du mariage, ne doit pas se régler sur quantité de gens qui aiment sans choix la première venue,

Il faut qu'il cherche une personne de mérite, avant que de l'aimer : car le but du mariage n'est pas de satisfaire les sens, c'est plutôt une union de l'esprit que du corps. Ils ne doivent souhaiter des enfans, qu'afin de les élever pour la gloire de Dieu & l'utilité de la république.

Celle qui veut s'engager dans cet état, ne doit pas moins prendre de précautions ni de mesures. Il faut d'abord qu'elle s'informe en quelle réputation celui qui la recherche est dans le monde, comment il en use avec ses amis, & les gens avec qui il a commerce. Qu'elle implore l'assistance du Ciel, afin qu'il lui inspire sa volonté; qu'elle obtienne le consentement de ses parens, & qu'elle prenne plutôt conseil de la raison que de l'amour. Tout ce que nous faisons par le mouvement de cette passion fiateuse, ne peut nous produire qu'une satisfaction passagere, mais ce que la raison nous persuade nous plaît toujours.

Après s'être embarqué sur cette mer orageuse, sous de si heureux auspices, il est essentiel aux deux époux, pour affermir d'abord l'union conjugale, d'avoir beaucoup d'égards & de complaisance l'un pour l'autre; l'amour qui n'a que la beauté pour fondement, n'est pas de durée.

Le premier soin que doit avoir la femme, c'est d'étudier l'humeur & les inclinations de son mari, de remarquer en quelles rencontres il est chagrin ou joyeux, & ce qui peut l'irriter ou lui plaire, à peu près comme ceux qui veulent apprivoiser des Elephans, des Lions, ou de semblables animaux, qu'on ne scauroit dompter par la force. Car enfin, que ne doit point mettre en usage une femme pour gagner

l'esprit de son mari, avec qui il faut qu'elle ne fasse qu'un lit & qu'une table, le reste de ses jours?

Après avoir observé tout cela, il est nécessaire qu'elle s'accommode à son humeur, & qu'elle tâche de ne lui donner aucun sujet de se plaindre. Premièrement en ce qui concerne le soin des choses domestiques, qui est l'emploi ordinaire des femmes; qu'elle prenne garde de ne rien obmettre de ce que son mari souhaite, & que tout se raporte à sa volonté, jusques dans les bagatelles.

Si elle voit son époux de mauvaise humeur, il ne faut pas qu'elle soit assez indiscrete pour rire ni pour badiner en sa présence, comme bien des Femmes ont coûtume de faire; mais qu'elle prenne aussi-tôt un visage triste & inquiet; car de même qu'une bonne glace rend fidelement l'image de celui qui s'y contemple, il faut aussi que la femme se conforme en tout à l'humeur de son mari; de sorte qu'elle ne soit pas gaye quand il est triste, ni triste quand il est gay. Si par hazard il est plus emporté qu'à l'ordinaire, elle doit l'adoucir par des paroles engageantes, ou se retirer sans rien dire, jusques à ce qu'elle voye son esprit calme, & qu'elle ait trouvé un tems favorable pour y remedier. Pour cela, il faut qu'elle choisisse un lieu commode & sans témoins; alors elle peut lui remontrer doucement, ou plutôt le prier de donner un meilleur ordre à ses affaires, d'avoir plus de soin de sa réputation ou de sa santé; encore est-il nécessaire que cette réprimande soit assaisonnée de caresses & d'enjouement, & après lui avoir dit ses sentimens sur sa conduite, elle doit tourner adroitement

le discours sur un sujet plus agréable ; car le défaut des femmes, c'est de ne pouvoir finir quand elles ont commencé de parler.

Il faut bien qu'elle se donne de garde, surtout de reprendre jamais son époux en présence de personne, ni de s'entretenir de leurs différens hors de la maison. Il est plus aisé d'accommoder une affaire qui n'a point eu d'autres témoins que les deux parties, qu'une qui a fait de l'éclat, s'il s'est passé quelque chose de nature à ne pouvoir souffrir, ou même tout l'esprit d'une femme ne puisse apporter de remède, il est plus à propos qu'elle s'en plaigne aux parens de son mari qu'aux siens, mais de manière qu'il paroisse toujours, que si elle a de l'aversion pour ses défauts, elle n'en a aucune pour sa personne ; il est aussi de sa prudence d'en taire une partie, afin que l'époux reconnoissant la discrétion de sa femme, l'en estime davantage & l'en aime plus volontiers.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Célibat.

LA liberté du Célibat est un bonheur incontestable. *Optima libertas omni pretiosior auro.*

Si l'homme sçait faire un bon usage de cette liberté, c'est-à-dire, qu'il employe utilement le tems que l'indépendance de son état lui donne, il peut se rendre très-heureux. Or le tems le mieux employé est celui qu'on donne au service de Dieu : celui qui vit dans le Célibat doit s'y attacher plus exactement qu'un autre, parce qu'il peut le faire plus commodément.

Le pere de famille occupé de ses affaires domestiques, n'a pas toujours le tems qu'il voudroit donner à l'exercice de la piété & à la pratique des bonnes œuvres. L'autre plus oisif doit se faire une obligation d'employer une partie de la journée au culte qu'il faut rendre à son Souverain. Celui qui n'a point de femme (dit S. Paul aux Corinthiens chap. 7.) s'occupe des choses qui regarde le Seigneur, & du soin de lui plaire. Ce que je dis pour vous porter à un état qui est honorable, & qui vous donnera la facilité de prier le Seigneur, sans aucun obstacle.

Après cela, rien ne l'empêche de vaquer à l'exercice de sa profession; ou à l'étude des belles lettres, de fréquenter des gens d'érudition, d'aller aux spectacles dignes de la curiosité d'un honnête homme, de voir ses amis, de prendre avec eux tous les plaisirs qui ne sont point contraires aux bonnes mœurs, & qui entretiennent agréablement la société, rapportant toutes ses actions à la volonté & à la plus grande gloire de Dieu. *Deus nobis hæc otia fecit.*

Qui pourroit disputer de la félicité avec un homme de ce caractère? il est exempt des déplaisirs que cause souvent aux peres de famille le mauvais naturel de leurs enfans, quelque bonne éducation qu'ils leurs ayent donnée C'est l'habitant d'une terre ferme, qui voit de loin le danger de ceux qui naviguent sur une mer agitée; s'il lui arrive quelque accident, il souffre seul, sa douleur ne redouble ni se multiplie par le nombre de ceux qui souffriroient avec lui. Il est en état de secourir ses amis, de les consoler, de les enrichir; il en a le tems, il en a le pouvoir: l'un & l'autre lui en inspirent la volonté. Il n'est point borné dans sa

fortune, il porte loin ses espérances, chacun s'empresse à rechercher son amitié & lui fait des offres de service; s'il est riche, les femmes se l'attachent des mains, s'il est pauvre, il trouve plus facilement des ressources, il lui faut si peu de chose, que ce qui ne suffiroit pas pour faire subsister honnêtement une famille, peut le mettre fort à son aise dans le monde, il ne tient qu'à lui de se choisir un genre de vie, qui lui soit agréable; il n'est point esclave de la volonté de personne, il n'est point assujetti à la complaisance; c'est un Souverain qui commande absolument dans ses Etats; c'est un Protée qui change de forme comme de volonté; c'est un Cosmopolite qui se transporte facilement d'un climat dans un autre; il n'entend point à son départ les cris d'une femme affligée, il ne voit point ses enfans répandre de pleurs, il s'arrête où il veut, il séjourne où il se plaît, il fuit où il commence à s'ennuyer. *Ubi bonum ibi patria.* Dans les divers mouvemens qu'il se donne, tout lui est facile, il est bien venu par tout, il amene avec lui les plaisirs & les beaux jours.





IV. P A R T I E.

On peut être heureux dans toutes les conditions de la vie.

C H A P I T R E I.

Du bonheur dans l'exercice de la Magistrature.

C'Est un problème de sçavoir si l'homme de guerre est préférable au Magistrat, ou si le Magistrat doit être préféré à l'homme de Guerre, par les services que l'un & l'autre rendent également à la République. Tite Live semble décider la question en faveur du Magistrat; quand il dit au commencement du second livre de ses Annales. *Liberi jam hinc populi Romani res pace belloque gestas, annuos Magistratus, imperiaque legum potentiora quàm hominum per agam.* Justinien en parle en ces termes dans la Préface de ses instituts. *Imperatoriam Majestatem legibus armatam, armis decoratam esse oportet.* Quoiqu'il en soit, rien ne me paroît plus grand, plus respectable, ni plus heureux sur la terre, qu'un digne Magistrat. C'est l'oracle des Dieux. c'est l'organe des Rois, c'est le dépositaire de leur volonté & de leur puissance, c'est le Patron des Loix & de la Justice; elle tient la balance d'une

430 T R A I T É ' D U B O N H E U R
main & l'épée de l'autre, l'une pour marque
de son équité, & l'autre de son pouvoir. *Ce-
dant arma togæ.*

Celui que le Prince a élevé dans une place
si honorable, ne doit plus être attentif qu'à en
remplir dignement les devoirs, mais sans fai-
re une recherche exacte de toutes les obliga-
tions où s'engage le Magistrat, quand il veut
se revestir de la pourpre de Themis, nous
avons un modele devant les yeux qui nous l'a-
prendra bien mieux par son exemple, que nous
n'en serions instruits par les réflexions.

C'est son mérite seul qui l'a mis dans le poste
qu'il remplit si glorieusement. Notre invinci-
ble Monarque, aussi judicieux que fortuné, dans
le choix des Juges, à qui il confie la dispensa-
tion des Loix, a trouvé en lui tout ce que sa
prudence pouvoit desirer, pour faire un excel-
lent Magistrat.

La noblesse de son sang fut la caution de sa
vertu; les dispositions heureuses qu'on remar-
qua dans lui, dès ses plus tendres années, tant du
côté de l'esprit que du cœur, furent les pre-
miers fruits qui parurent de l'éducation élevée
qu'on lui avoit donnée; l'ardent amour qu'il
a pour la justice, lui fit préférer la robe à
l'épée; l'étude des belles lettres & l'aplication
continuelle qu'il eut au travail, le rendirent
en peu de tems capable des grands emplois. La
plus importante charge de la première Ville
du Roïaume vient à vaquer; le choix du Prin-
ce lui donne la préférence sur vingt rivaux;
il est reçu aux acclamations du peuple & aux
aplaudissemens des étrangers; il entre en pos-
session de sa nouvelle dignité; dès qu'il paroît
dans son tribunal, on voit pâlir le vice, & la

vérteu reprendre son premier éclat ; les ténèbres de la chicane se dissipent , le tumulte des mécontents s'apaise , & toutes choses en peu de tems changent de face.

*Tum pietate gravem , meritis si fortè virum quem
Conspexere , silent , &c.*

Mais après avoir produit la tranquillité dans la Ville , en rétablissant le bon ordre , & redonnant la vigueur aux loix , ce digne Magistrat n'en scauroit jouir lui-même ; son vaste genie , la parfaite connoissance qu'il a de toutes choses le rendent nécessaire pour l'exécution des plus grands desseins de l'Etat ; on lui donne la conduite des affaires les plus délicates , un autre en seroit accablé ; mais plus cet Atlas est chargé de ce poids glorieux , plus il fait paroître de fermeté & de zèle ; on ne vit jamais un esprit si laborieux , un jugement si net , une pénétration si vive ; il est aussi heureux dans ses négociations , qu'éclairé dans ses projets ; il ménage en même tems l'intérêt du Prince & le soulagement du peuple ; il consacre tous ses soins au bien commun , il a des ressources inépuisables dans la guerre comme dans la paix ; il a une affection particulière pour les gens de lettres , & protège également les beaux arts ; il est par tout aussi agréable qu'utile , parce qu'il sçait unir ensemble la sévérité d'un Magistrat , avec la politesse d'un homme de qualité ; il peut dire avec Caton. *Ita vixi , ut frustra me natum non esse existimem.*

Avec des talens si rares , un Magistrat ne peut-il pas s'applaudir en lui-même , & après

432 T R A I T E' D U B O N H E U R
lui, ceux qui pourront imiter sa conduite ; & doit-on douter que celui qui s'acquie si dignement de sa charge, ne soit parfaitement heureux, si de l'accomplissement de ses devoirs dépendent la sureté & la tranquillité publique ?

C H A P I T R E I I .

Du Bonheur dans la profession des armes.

LA gloire est un des principaux ornemens de la vertu, dont le propre est de se produire aux yeux des hommes, comme est celui du Soleil d'éclairer l'Univers ; & comme elle en est aussi la récompense, elle ne peut manquer de rendre heureux celui qui peut y parvenir.

C'est l'objet où s'attache ordinairement celui qui embrasse la profession des armes ; j'entens la gloire qui est fondée sur la justice, car celui qui ne l'envisage pas dans toutes ses entreprises, & qui lui préfère honteusement l'estime & la faveur des hommes, s'écarte en même tems de la véritable gloire.

La valeur ne suffit donc pas à un homme de guerre pour acquérir la reputation de grand Capitaine, si elle n'est accompagnée de l'équité ; il ne faut pas qu'il s'engage dans le parti de ceux qui entreprennent injustement une guerre civile, on la fait avec bien plus d'honneur aux ennemis de l'Etat. La gloire qui a l'honneur pour objet, & que nous recherchons par un principe de raison, est immortelle, & la seule qu'un honnête homme doive ambitionner.

Les Grecs au siège de Troyes, préférèrent la sagesse d'Ulyse à la valeur d'Ajax, lorsqu'ils
aju-

ajugerent au premier les armes d'Achille, dont ces deux Heros disputoient avec autant de droit en aparence, l'un que l'autre.

Mais quand ces deux rares qualitez se rencontrent dans un même sujet, elles élèvent un homme au-dessus de la Sphere des autres, et les le couronnent de gloire & le comblent de bonheur.

En quelle estime est un grand Capitaine auprès du Prince dont il soutient les intérêts avec une noble vigueur ? de quel œil est-il regardé des peuples, auxquels il sert de rempart ? quelle terreur ne donne-t'il point aux ennemis de l'Etat, quand il ouvre la Campagne à la tête d'une Armée formidable ? ne fait-il point aussi l'admiration du Ciel, qui est le témoin de ses actions héroïques ? lorsqu'il tire l'épée pour la défense de sa patrie, quand des voisins liguez, veulent envahir ses Provinces ; car pour lors, il y a autant de piété que de gloire à combattre pour son Roi, pour sa religion & pour la cause publique.

Le superbe monument que notre invincible Monarque a fait élever à la mémoire d'un des plus grands Capitaines de nos jours, dans le lieu saint destiné pour la sépulture des Rois, fera la preuve de ce que je dis ; voici comme en parle un célèbre écrivain, dans un épitaphe qu'il a fait à sa louange.

*Turenne a son tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'est le prix glorieux de ses rares exploits ;
On a voulu par-là distinguer sa vaillance,
Afin qu'aux siècles à venir,
On ne fit point de différence,
De porter la couronne, ou de la soutenir.*

Le beau sexe a toujours fait beaucoup d'estime des hommes vaillans, quoiqu'il soit d'un naturel doux & paisible.

Venus, Déesse de la beauté, conçût de l'amour pour Mars préférablement aux autres divinitez du Ciel, parce qu'il étoit le Dieu de la guerre.

Penthésilée Reine des Amazones, instruite par la renommée, des fameux exploits d'Hector, en fut tellement éprise, qu'elle vint le trouver au siège de Troyes, où elle l'accompagna toutes les fois qu'il combattit les Grecs, s'efforçant de lui donner de l'amour, autant par sa valeur, que par sa beauté. Mais elle ne jouït pas long-tems d'un plaisir si doux; car s'exposant sans cesse aux plus grands dangers, pour mieux mériter l'estime d'Hector, elle perdit la vie dans un combat.

Tallestris, autre Reine des Amazones, traversa une grande étendue de pays, pour venir joindre Alexandre, elle étoit accompagnée de trois cens Dames de sa Cour, parée magnifiquement, & qui portoient leurs armes avec une grace merveilleuse. Alexandre la reçut avec grande joye, & lui rendit tous les honneurs que méritoit une si aimable Princesse. Elle demeura treize jours avec lui, pendant lesquels ces illustres Amans se donnèrent toutes les marques d'une estime & d'une tendresse réciproque.

La Reine de Carthage ne sentit de l'amour pour Enée, qu'après qu'il lui eût raconté les belles actions qu'il avoit faites pendant la guerre de Troyes, & elle en étoit si charmée, qu'elle se faisoit un plaisir extrême d'en entretenir sa sœur.

*Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent,
 Quis novus hic nostris successit sedibus hospes,
 Quem se se ore ferens ! quam forti pectore & armis ;
 Credo equidem (nec vana fides) genus esse deo-
 rum, &c.*

Agnès Soreau , dite la belle Agnès , sous le règne de Charles VII. un de nos Rois , voyant ce Prince si passionné pour elle , qu'il abandonnoit le soin de son Etat pour lui faire l'amour , & que son courage s'amollissoit dans le plaisir , elle lui dit un jour , qu'étant jeune , un Astrologue lui avoit prédit qu'elle seroit aimée d'un des plus vaillans Rois de l'Europe ; que quand le Roi lui avoit découvert son amour , elle n'avoit point douté qu'il ne fût ce brave Prince , qui lui avoit été prédit ; mais que le voyant s'acquitter si mal du gouvernement de son Royaume, e'le reconnoissoit bien qu'elle s'étoit trompée , & que ce Roi magnanime n'étoit pas lui , mais le Roi d'Angleterre qui faisoit tant de conquêtes , & qui lui prenoit tant de Villes, ajoûtant qu'elle étoit résolyë de l'aller trouver : le Roi fut tellement piqué de ce reproche , qu'il en versa des larmes , & prenant courage , il fit si bien , qu'en peu de tems il chassa les Anglois de la France.

CHAPITRE III.

Du Bonheur dans le Commerce.

DE tous les états de la vie , le Commerce est celui qui a le plus de commoditez , & peut-être le plus d'agrémens ; un Marchand

qui vit avec honneur dans sa condition, qui ne vend, ni à faux poids, ni à fausse mesure, & qui se contente d'un gain légitime, trouve non-seulement dès ce monde la récompense de sa probité, par la bonne réputation qu'il s'acquiert; mais il se prépare un bonheur éternel pour l'autre, où Dieu rendra poids pour poids, & mesure pour mesure, à chacun selon le mérite de ses actions.

Je dis donc, que le commerce est la condition dans laquelle on peut vivre le plus à son aise & où l'on est le moins borné; la circulation de l'argent, qui est l'ame de toutes les affaires, entretient chez le Marchand l'abondance des choses, dont le Gentilhomme a bien souvent disette; la qualité est honnête, un Marchand parvient aux dignitez de la Ville, & à tous les honneurs & privilèges attachez à sa condition.

Cet état convient à celui qui est naturellement curieux de la nouveauté, qui a de l'inclination pour le voyage, qui aime à voir différens pais, à sçavoir les langues étrangères, à connoître les mœurs de chaque nation, & c'est sur les remarques qu'on fait dans les voyages que se forme la prudence.

En France, à la vérité le négoce n'est pas dans la même splendeur qu'il est dans les autres états. Le Gentilhomme & l'Officier de Judicature ont le pas devant le Marchand; mais s'il leur cède cet avantage, il semble qu'il en soit dédommagé par le gain qu'il fait sur ses marchandises, & par l'espérance d'une fortune aussi étendue que celle des autres est bornée.

La bonne foi est l'intelligence qui semble

animer ce grand corps , que nous apellons le commerce. Et en effet , il n'y a point de richesses qui soient mieux acquises , que celles du Marchand ; il a risqué sur les Vaisseaux , il a effuyé la fatigue de plusieurs longs voyages , il s'est exposé à tous les dangers.

*Impiger extremos currit mercator ad Indos ,
Per mare pauperiem fugiens , per saxa , per ignes.*

Enfin , il a été assez heureux de voir arriver ses marchandises a bon port , il les vend , il les distribuë à prix raisonnable à d'autres négocians ; il ne lui faut qu'un jour ou un vent favorable pour lui produire des trésors. Dans quelle autre condition de la vie peut-on avoir de semblables espérances ?

Le Gentilhomme est contraint , pour vivre selon sa condition , de se passer du revenu de son Fief & de sa métairie ; il croiroit déroger & s'avilir , s'il faisoit quelque entreprise qui eût la moindre couleur du négoce , & il deviendroit en même tems le mépris & la risée de toute sa Province.

L'homme de guerre , qui ne veut acquerir que de l'honneur , ne se ressent que très-rarement des faveurs de la fortune ; on ne fait pas tous les jours des prises sur les ennemis ; il en coûte bien du sang , & quelquefois la vie , pour s'enrichir des dépouilles d'autrui ; l'homme de robe , qui ne veut ni vendre la justice , ni intéresser sa conscience , n'a que les gages du Prince , & certains droits attribuez à sa charge , qui consistent en très-peu de chose , par rapport à sa dignité , & à la dépense qu'il est obligé de faire pour la soutenir.

On m'oposera le risque attaché aux entreprises du négociant; l'infidélité de la mer, les banqueroutes, la peine des voyages, l'échéance des lettres de change, &c. qui peuvent souvent déranger le bonheur que je prétens établir dans cette profession; mais je réponds, que le Marchand partage avec les autres conditions de la vie, les malheurs communs à tous les hommes; & comme il n'est point d'établissement dans le monde, qui n'ait ses inconveniens particuliers, comme il a ses agrémens ordinaires; je persévère dans mon opinion, qui est que de tous les états de la vie, le négoce ayant le plus de commoditez, est celui dans lequel on peut rencontrer plus facilement le bonheur.

C H A P I T R E I V.

Du Bonheur dans la profession du Barreau.

Après la dignité de la Magistrature, la profession du Barreau est l'emploi le plus honorable, qu'un homme de mérite puisse exercer. Celui qui a reçu de la nature des talens propres pour y réussir, peut disputer hardiment du bonheur avec ceux qui éclatent dans les autres conditions de la vie.

Il faut que celui qui veut embrasser cette profession, aime naturellement la justice, afin qu'il se porte de lui-même à protéger l'innocence opprimée, & à demander le châtiment du crime.

Un Avocat doit posséder, non-seulement la

Jurisprudence, mais sçavoir parfaitement l'histoire, & connoître les beaux arts; c'est à quoi Cicéron exhorte ceux qui veulent se distinguer au Barreau, dans son Traité de l'Orateur. *Ac meâ quidem sententiâ nemo poterit esse omni laude cumulatus orator, nisi erit omnium rerum magnarum atque artium scientiam consecutus, etenim ex rerum cognitione efflorescat & redundet oportet oratio.*

Si avec cette étendue de connoissances il a en partage la délicatesse de l'esprit, la bonne grace du discours, la voix ferme, la mémoire heureuse, une politesse naturelle, & qui n'est point étudiée, ce charme secret qui gagne les cœurs, & ce bonheur qui accompagne les entreprises, dont nous admirons tous les effets, dans certaines gens, sans en pouvoir découvrir la cause; il brillera sans doute dans cet emploi aussi glorieux qu'il est difficile; mais il est bien rare de trouver des hommes si parfaits, & c'est ce qui a fait dire à Cicéron dans le même Traité, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a peu de bons Orateurs. *Quamobrem mirari desinamus, quæ causa sit eloquentium, paucitatis, cum ex iis rebus universis eloquentia constet quibus in singulis elaborare permagnum est, hortemurque potius liberos nostros, ceteroque quorum gloria nobis, & dignitas cara est, ut animo rei magnitudinem complectantur.*

S'il est naturellement porté à faire le bien, il aimera mieux défendre que d'accuser, & obtenir l'absolution de l'innocent que le châtement du coupable; s'il est pris pour arbitre d'un différent, il se servira autant qu'il lui sera possible des voyes de la douceur pour le terminer; il traitera la chose avec tant d'équi-

té, que celui-là même qui succombera lui aura obligation de son jugement.

Quoique j'aye avancé que l'Avocat doit plutôt demander l'absolution que le châtiment du crime, je ne prétens pas pour cela qu'il ne doive point se charger de la défense d'un criminel, il doit suivre en cela l'exemple de Phocion, rapporté par Plutarque, qui étant un jour blâmé d'avoir défendu en jugement la cause d'un scélerat. Pourquoy non (dit-il) puisqu'un homme de bien n'a pas besoin qu'on le défende.

Un homme de ce caractère est estimé du Prince, aimé du peuple, écouté des Magistrats, & recherché des gens de bien; il sert de modèle à ceux de sa profession, il est le conseil des familles illustres, il est l'appui de la veuve & de l'orphelin; c'est une consolation toujours prête pour ceux qui gémissent dans l'opression; c'est une ressource pour ceux dont on a ravi les biens ou l'honneur, c'est un médecin qui guérit des maladies les plus désespérées.

Mais comme l'âge affoiblit les forces du corps, l'Avocat ne peut pas toujours exercer sa profession avec la même vigueur. Après avoir été un foudre d'éloquence dans le Barreau, il devient un Oracle dans le conseil; ses consultations ne sont pas moins recherchées que ses plaidoyers ont été courus. C'est un talent qui n'abandonne celui qui le possède qu'à la mort. C'est cet art dont parle un ancien. *Disce puer artem quæ fracta navi cum domino enatet.* C'est une honnête retraite pour celui qui a blanchi dans le Barreau, que la consultation & l'interprétation des Loix. On ne peut rien ajouter à ce

qu'en témoigne l'Orateur Romain, quand il dit qu'il s'étoit à lui-même préparé cette ressource dès sa jeunesse. *Senectuti vero celebranda, & ornanda quod honestius potest esse per fugium quam juris interpretatio? Equidem mihi hoc subsidium jam ab adolescentia comparavi; non solum ad causarum usum forenses; sed etiam ad decus atque ornamentum senectutis, ut cum me vires deficere cœpissent ista ab solitudine domum meam vindicarem.*

Outre tous les avantages qu'un Avocat tire de l'honneur de sa profession, ne doit-il pas s'estimer très-heureux de voir tant de familles tirées du précipice par son secours, lui devoir avec la restitution de leurs biens toute leur gloire & tout leur bonheur?

CHAPITRE V.

Du Bonheur dans la profession des beaux Arts.

LES Arts liberaux ne sont plus dans le mépris où ils étoient durant la barbarie des derniers siècles, principalement parmi nous, qui vivons sous un règne plus heureux; & la France n'est pas moins célèbre par la gloire des sciences, que par la force des armes; les beaux arts y trouveront toujours une protection sûre, sous la domination d'un Roi qui fait paroître tant d'amour pour eux au milieu des soins & des travaux de la guerre.

Ces arts nobles, sans lesquels on ne peut entretenir, ni la Majesté des temples, ni la magnificence des Palais, contribuent par trop à l'ornement du Royaume & à la gloire de ses peuples.

Platon, le plus sublime des Philosophes, dit que l'homme seroit le plus farouche & le plus redoutable des animaux, s'il n'étoit retenu par les loix, & si son esprit n'étoit cultivé par les beaux arts, qui non-seulement le rendent capable de la société civile, mais qui le font presque semblable à Dieu.

En effet, ce sont les beaux arts & la discipline des loix, qui ont fondé les Villes, & qui sont la source de leur abondance & de leur félicité; ce sont elles qui conservent l'union & l'ordre parmi leurs habitans, & l'on voit qu'à mesure qu'elles y sont en estime, les peuples augmentent en richesses & en réputation.

Les honneurs & les privilèges que nos Rois ont accordés aux Professeurs, & les Académies qu'ils ont instituées en plusieurs endroits du Royaume, avec des prérogatives extraordinaires, font voir que les Arts liberaux ne sont pas moins considérés en France, que dans les autres pays, & que jouissant de cette liberté qui leur a donné le nom de liberaux, ils sont en possession du bien le plus considérable que puisse produire le bonheur.

La Sculpture, qu'on appelle la mere nourrice des beaux arts, élève l'esprit, par je ne sçai quoi de merveilleux, qui surpasse la nature même, & qui annoblit la personne de ses ouvriers, aussi bien que la matiere de ses ouvrages.

Socrate qui a été Sculpteur, avant que d'être Philosophe, disoit que cet art lui avoit enseigné les premiers préceptes de la Philosophie, & que comme la sculpture donnoit la forme à son objet, en ôtant les superfluités; de même, cette science introduisoit la vertu dans

le cœur de l'homme , en retranchant peu à peu toutes ses imperfections.

Senèque dit qu'il n'y a point de dépense plus louable que celle qu'on fait pour acquérir des ouvrages de peinture ; parce que rien n'éleve tant le cœur que les portraits des grands hommes , & que ces images de la vertu de nos peres , sont autant d'aiguillons pressans , qui nous piquent & qui nous excitent à les imiter.

Delà vient que les Sculpteurs & les Peintres ont été si fort honorez dans tous les tems , & que leur industrie étant au dessus des récompenses , il s'en est trouvé quelques-uns qui dédaignoient d'en recevoir , & qui consacroient aux Dieux tous leurs ouvrages , croyant que les hommes en étoient indignes.

Que peut-on penser de l'excellence des beaux arts & du bonheur de ceux qui les possèdent , si la sculpture enrichit l'or même , & les pierres précieuses , & si l'on préfere ses ouvrages à ce que la terre a de plus rare ? n'a-t'on pas sujet de dire que les Peintres sont inspirez par quelque divinité aussi bien que les Poètes , & que pour donner la vie à des choses inanimées , il faut être en quelque sorte au dessus de l'homme ?

Comment n'admirerions-nous pas les prodiges d'une science , dont les ouvrages sacrez sont faits avec une si profonde sagesse , qu'ils égalent en quelque sorte la grandeur Divine , & qu'ils nous donnent chaque jour de nouvelles idées du respect que les hommes doivent avoir pour la divinité.

Les Sculpteurs & les Peintres donnent des Leçons aux plus grands hommes , par un lan-

gage visible ; ils plaisent davantage que les Poètes, ils représentent beaucoup mieux que les Historiens, & persuadent plus que les Orateurs ; parce que le cœur se laisse plutôt gagner par les yeux que par les oreilles, & que par une magie innocente, le passé devient présent, & le spectateur se rend à lui-même la vérité sensible.

C'est par cette raison qu'Aristote a dit, que ces habiles ouvriers nous enseignent à former les mœurs par une méthode plus courte & plus efficace que celle des Philosophes, & qu'il y a des tableaux & des ouvrages de Sculpture aussi capables de corriger les vices que tous les préceptes de la morale.

Les témoignages honorables que notre invincible Monarque a donnez de son estime à leur sçavante Academie, est le plus glorieux titre de leur Noblesse, & la preuve la plus certaine du bonheur de ceux qui s'y distinguent ; il l'a logée dans son Palais, il y entretient des Professeurs, pour enseigner la jeunesse ; il y propose des prix de tems en tems, pour exciter ses élèves à une noble émulation ; & lorsque quelqu'un s'est rendu capable de discerner les beautez de l'antique, & de profiter de l'imitation des grands Maîtres, il l'envoie à Rome dans l'Académie Royale qu'il y a instituée pour se perfectionner dans son art.

C'est ainsi qu'il prend soin de reconnoître le talent des hommes extraordinaires, & qu'au milieu des pénibles fonctions de la Royauté, ce même esprit qui anime ses Conseils, & qui commande ses armées, conduit aussi la structure de ces superbes édifices, qui surpassent la magnificence de l'ancienne Rome.

Il fait bien que plus le Prince fait de choses dignes de l'immortalité, plus il est obligé de considérer ceux qui les rendent immortelles; que sa vie étant une suite continuelle de triomphes, il doit protéger les illustres Ouvriers qui en forment les plus riches & les plus durables ornemens; & que si César assura ses statues, en relevant celles de Pompée, il n'assura pas moins les siennes en rehaussant le mérite des beaux arts, & en contribuant à la fortune de ceux qui érigent des monumens éternels à son honneur.

Je conclus qu'une profession qui tire sa naissance de Dieu même, qu'il a remplie de son esprit, qu'il anime de sa sagesse, que les Philosophes, les Empereurs & les Rois ont exercée, qu'ils ont élevée par tant de prérogatives, & enfin que toutes les nations ont estimée dans tous les siècles, parmi celles du monde la plus polie, indépendamment des événemens de la fortune, doit trouver en elle même le véritable bonheur.

C H A P I T R E VI.

Du Bonheur dans la vie Rustique.

PAR le simple mouvement de la nature, l'homme se porte à aimer les plaisirs de la vie rustique; il semble que notre premier Pere ayant pris naissance dans ce jardin délicieux, dont Dieu l'avoit rendu le maître dans le tems de son innocence, nous ait laissé une inclination secrète pour le séjour de la campagne, en sorte que quand nous y allons quelquefois

pour nous délasser des fatigues de nos occupations ordinaires, nous y respirons, pour ainsi dire, notre air natal.

C'est ce qui fait que les grands qui bâtissent dans les Villes des maisons superbes, s'efforcent de les rendre semblables aux demeures des champs, par les jardins & les fontaines, dont ils les embellissent.

*Nunquàm inter varias nutritur sylvæ columnas,
Laudaturque domus longos quæ prospicit agros.
Naturam expellas furca; tamen usque recurret,
Et mala perumpet furtim fastidia vitæ.*

Horat.

Les anciens charmez des douceurs de la vie rustique, ont cru qu'il n'y avoit pas moins de divinitez sur la terre que dans le Ciel, lorsqu'ils ont honoré d'un cultre égal Priape, le Dieu des jardins, Diane la Déesse des Forêts, Flore, Pan, &c. Qu'ils y ont introduit des Nymphes & des Satyres, des Faunes & des Sylvains, comme s'ils eussent prétendu que ces divinitez trouvoient le séjour de la terre aussi agréable que celui du Ciel.

De-là sont venus les illustres Bergers qui quittant les Palais, & l'espérance de la couronne de leurs peres, aimoient mieux goûter les plaisirs purs & innocens de la vie champêtre, que de demeurer dans les Cours de ces Monarques envieux, qui portoient de toutes parts les horreurs de la guerre, pour satisfaire les desirs aveuglez de leur ambition.

Platon, Pithagore, Socrate, & la plûpart des anciens Philosophes aimoient le séjour d'Athenes, à cause du commerce qu'ils y

avoient avec les favans ; mais ils se plaisoient encore davantage à voir l'émail des prairies , & à entendre le murmure des ruisseaux , ils prenoient un plaisir extrême à contempler les ouvrages de la nature , & c'est à leurs méditations sçavantes que nous devons une partie des connoissances que nous avons de ses merveilles.

Les Poètes qui nous ont donné pareillement de beaux préceptes de Philosophie , ne nous invitent-ils pas à préférer les délices de la campagne à l'obscurité des Villes ?

*Beatus ille qui procul negotiis ,
 (Ut prisca gens mortalium.)
 Paterna rura bobus exercet suis ,
 Solutus omni fœnore.*

Idem.

Heureux celui qui éloigné du tumulte de la Ville & de l'embarras des affaires , goûte à longs traits dans le séjour agréable de la campagne , les douceurs d'une vie tranquile ; il est semblable à ces premiers hommes , qui vivoient dans l'âge plein d'innocence & de plaisirs , que les Poètes ont apellé par excellence , le siècle d'or ; rien ne trouble la pureté de son bonheur ; il est content de l'héritage que son pere lui a laissé , il le cultive avec ses propres bœufs , il n'emprunte rien de personne , & n'étant chargé d'aucune dette , il n'est agité d'aucune crainte. *Horat. lib. 1. epod.*

Il s'écrie dans un autre endroit.

*O rus , quando ego te aspiciam ? quandoque licebit ,
 Nunc veterum libris , nunc somno , & inertibus horis ,
 Ducere sollicitæ jucunda obliviam vite.*

Idem.

O aimable campagne ! quand mes yeux verront-ils les charmes de ta beauté ? quand mes affaires me permettront-elles de quitter le tumulte de la Ville , pour jouir du silence de ta solitude , & pour lire avec plaisir ces excellens ouvrages de nos anciens ? quand viendront ces heureux momens de repos , où je pourrai calmer mes ennuis , par la douceur du sommeil qui ne soit pas interrompu ?

Cet Auteur n'est pas moins agréable dans les reproches qu'il fait à son ami Fuscus Artifus , qu'il apelle par dérision *urbis amatorem*.

*Tu nidum servas : ego laudo ruris amœni ,
Rivos , & musco circumlita saxa , nemusque ,
Quid quaris ? vivo , & regno , simul ista reliqui ,
Quæ vos ad cælum effertis rumore secundo.*

Tu préfères le séjour de la Ville à celui de la campagne , & tu ressembles à ces oiseaux timides , qui n'osent quitter leur nid pour prendre l'essor ; pour moi je me plais à voir couler un doux ruisseau , le long d'une verte prairie , il me divertit par le murmure qu'il fait en roulant sur ces petits cailloux , couverts de mousse , & la chasse est mon exercice ordinaire ; enfin je goûte ici tous les plaisirs de la vie champêtre , & je n'y trouve plus heureux qu'un petit monarque ; car je n'ai point cette passion vulgaire d'amasser des richesses , je les abandonne à vous autres , qui en faites l'unique objet de vos desirs.

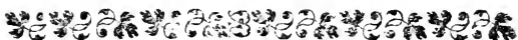
L'Orateur Romain est dans les mêmes sentimens , quand il dit dans son traité de la vieillesse chap. 15. *Venio nunc ad voluptates agrorum , quibus ego incredibiliter delector : quæ nec*

ulla impediuntur senectute , & mihi ad sapientis vitam proximè videntur accedere , &c.

Je finirai par l'éloge que fait le Prince des Poètes, de la vie rustique dans le second livre de ses Georgiques.

*O fortunatos nimium sua si bona norint ,
Agricolas ! quibus ipsa procul discordibus armis ,
Fundit humo facilem victum justissima tellus.*

C'est la marque d'un esprit bien fait & détaché de toute corruption, que de rechercher la solitude, qui n'est jamais plus agréable qu'à la campagne, de même que Dieu, qui fait lui seul tout son bonheur, demeure toujours avec lui-même; le Chrétien semble atteindre en quelque sorte à ce bonheur, lorsqu'il préfère au bruit du monde la tranquillité d'une sainte retraite. C'est-là où il peut s'interroger lui-même, rapeller les desordres de sa vie passée, contempler l'état de sa vie présente, & se former une idée raisonnable de celle à venir; cette conversation intérieure lui sera bien plus profitable que celle de ces mauvais plaisans, que le vulgaire admire, & il trouvera beaucoup à travailler sur lui, après quelques momens de réflexion; il faut qu'il éloigne de sa mémoire tous ces objets vains, & ces miroirs trompeurs, qui ne lui ont fait voir, pendant si long-tems que des illusions & des mensonges, & dans ce parfait recueillement, s'unifiant à Dieu seul, la grace lui fera goûter des plaisirs bien plus doux que ceux auxquels son ame avoit été trop sensible.



V. P A R T I E.

On peut être heureux dans les différentes situations de la vie.

C H A P I T R E I.

Du Bonheur dans l'adversité.

A Utant que l'homme s'accoutume aisément aux faveurs de la fortune , autant il lui est difficile d'en supporter les fâcheux revers ; il se plaint dans l'adversité de trois choses qui lui sont également sensibles.

La première , c'est d'être privé des biens qu'il avoit acquis avec tant de peine , & conservé avec tant de soin.

La seconde , c'est que la perte de ces biens lui ôte l'usage des plaisirs.

Et la troisième , c'est de se voir déchu tout d'un coup des honneurs auxquels la fortune l'avoit élevé.

A l'égard de la perte des biens , je dis que l'homme sage ne doit avoir aucun sentiment qui soit opposé à la nature ou à la raison , car ce qui lui arrive de fâcheux dans les choses qui ne dépendent pas de lui , n'est point un mal ; qu'il corrige son opinion , il sera bientôt consolé , & trouvera tout son bonheur dans lui-même.

Les richesses possèdent bien plus l'homme, que l'homme ne les possède ; quand il auroit toutes les mines d'or en sa disposition, il n'en seroit pas plus heureux, & il faudroit toujours les quitter avec la vie, c'est pourquoi il doit s'en détacher volontairement, avant qu'il y soit contraint par nécessité ; je ne dis pas que celui à qui la providence a donné des richesses, ne se serve des avantages qu'elles peuvent lui produire ; je lui défends seulement de les regretter avec tant d'amertume, lorsque par quelque révolution imprévüe, elles échappent de ses mains ; si elles lui appartiennent légitimement, je consens qu'elles occupent sa maison, mais non pas son cœur ; celui-là est véritablement riche, à qui les richesses ne font point d'envie ; il ne faut pas qu'il attende qu'un accident, ou la mort, les lui ravisse, il doit se les dérober, pour ainsi dire, à lui-même.

Il ne faut pas que celui qui gémit dans l'adversité, regarde l'éclat des favoris de la fortune, mais plutôt la misère de ceux qui sont encore plus malheureux que lui ; il doit préférer les délices de l'esprit, aux plaisirs sensuels du corps ; la pauvreté peut se convertir en richesses par l'usage de la frugalité ; ne peut-on apaiser sa faim qu'à une table de trente couverts ? ne sauroit-on étancher sa soif que dans une coupe enrichie de diamans ? ne peut-on habiter une maison, si elle n'est bâtie de marbre ? est-il besoin qu'un habit soit brodé d'or pour nous défendre des injures du tems ?

Il est bien plus avantageux de rechercher les richesses de la vertu, qu'aucune disgrâce, ni le trépas même ne nous scauroient ravir,

Pourquoi se plaindre de la pauvreté , ayant dans notre cœur le Royaume de Dieu : le Souverain bien est dans celui qui possède tous les autres ; pour mépriser ceux de la fortune , il faut penser souvent à la mort.

L'homme a un penchant naturel pour les plaisirs , dès que l'adversité les écarte de sa maison , il en devient inconsolable. O insensé ! tu les regrettes tous les jours , voudrois-tu courir encore avec les jeunes gens , après ce poison agréable qu'ils prennent pour le vrai bien ? n'est-il pas tems de reconnoître que tu as négligé les choses précieuses , pour te livrer tout entier à tes sales desirs ? rentre en toi même , & si tu as une si grande soif du plaisir , considère que Dieu t'en prépare dans le Ciel qui dureront une éternité ? voudrois-tu pour une joye passagere te priver d'une félicité si étendue ? où est ta raison ? vois le Ciel & ses bien-heureux habitans. Autrefois sur la terre ils trempoient leur pain avec leurs larmes , ils enduroient la pauvreté , ils couchoient à l'injure de l'air , ils passoient la nuit en prieres , ils se privoient de tous les divertissemens , ils se sont ouvert le chemin du Ciel au travers du fer & de la flâme , des tyrans & des bourreaux. Regarde l'enfer & la multitude desespérée des démons enlêvelis pour jamais dans ses abîmes ; ils ont embrassé autrefois les faux plaisirs , ils reconnoissent maintenant le tort qu'ils ont eü ; contemple avec horreur ces affreux objets , & fais ton bonheur de leur infortune.

On ne doit pas plus regretter la perte des honneurs que celle des richesses & des plaisirs. Le titre d'Empereur même n'est rien en

comparaison de la qualité d'enfant de Dieu. Remonte à ton origine, Chrétien, soutiens les avantages de ta noblesse, regarde avec mépris les vanitez de la terre. Si la misere qui est attachée à la dignité des Monarques, étoit pleinement connuë des hommes, ils ne combattoient pas avec tant d'ardeur pour la gloire de régner, il y auroit plus de couronnes que de Rois; de quoi te serviront les vains honneurs d'ici bas pour ton salut, lorsqu'il te faudra comparoître devant le tribunal de la justice de Dieu? songe plutôt à vivre d'une maniere si sainte, que tu puisses te ressentir des effets de sa miséricorde; celui qui est humilié parmi les hommes, sera glorifié parmi les Anges.

C H A P I T R E II.

Du Bonheur dans l'opression.

LA patience est la plus nécessaire de toutes les vertus, parce qu'il n'y en a point qu'il faille mettre plus souvent en usage. *Melior est vir patiens viro forti. Eccl.* C'est elle qui nous apprend à supporter avec beaucoup de fermeté d'ame & d'égalité d'esprit, la perte des biens, la persécution, les maladies, & toutes les autres afflictions.

La vie de l'homme est une perpetuelle guerre, car il ne se passe aucun jour où il ne vi faille soutenir quelque combat; s'il manque d'ennemis au dehors, il a au dedans des passions qui le tyrannisent. Nous commençons la vie par des larmes, *Suspiramus gementes & fletu-*

tes in hac lacrymarum valle. On a vû plusieurs hommes qui n'ont jamais ri, on n'en a point vû qui n'ait jamais pleuré. Pour fortifier notre courage contre la puissance de notre ennemi, il faut appeller Dieu à notre secours, il ne nous fera pas difficile de remporter la victoire, s'il veut embrasser notre défense. *Quia tu es Deus fortitudo mea.* Toutes les puissances des hommes unies ensemble, ont moins de force contre Dieu, qu'un foible roseau contre l'impetuosité des vents; la mort même n'a rien d'aïffieux pour celui qui est dans sa grace, n'étant qu'un passage pour les justes à la béatitude éternelle, & s'il est vrai que l'homme saint parle à Dieu avec cette confiance; quand je marcherois parmi les ombres de la mort, je n'appréhenderai rien, Seigneur, tant que vous serez avec moi. Il craint encore moins les démons, portant dans son sein celui devant qui ils tremblent; puisque l'Écriture sainte nous apprend en plusieurs endroits, que le cœur du juste est le Temple de Dieu.

Malheur à celui qui n'a jamais éprouvé de mauvaise fortune; les Médecins disent qu'il n'y a rien de si dangereux que d'avoir trop de santé, & les matelots se défient d'un trop grand calme. Si nos ennemis nous persecutent, il faut les combattre par la patience & par le mépris; il n'est point de victoire sans combat, & sans victoire il n'est point de triomphe: s'il a été nécessaire que le Sauveur du monde ait souffert pour entrer dans le Royaume de sa gloire, pouvons-nous prétendre d'y avoir part, si nous ne nous rendons ici bas les imitateurs de ses souffrances? La vertu consiste à faire le bien & à endurer le mal. Les marques

de la vertu, sont la résignation à la volonté de Dieu, la patience dans l'opression, & la charité envers nos ennemis.

Le sage souffre ce qu'il ne peut empêcher, si quelqu'un attaque son honneur ou sa fortune, il lui pardonne, à l'imitation du Pere Eternel, qui fait luire le Soleil sur les justes comme sur les pécheurs; il ne s'étonne pas qu'un perfide fasse de mauvaises actions, il sçait bien, qu'ouï il y a des hommes, il faut qu'il y ait des méchans, & que Dieu se sert bien souvent de leur extravagance ou de leur malice pour éprouver la vertu des autres.

Dans le tems de la persécution, il ne faut pas que le Chrétien songe au mal qu'il souffre, mais à celui qu'il a fait; s'il veut se rendre justice, il reconnoîtra que ses fautes mériteroient une punition plus rigoureuse. Dieu ne châtie le pécheur que pour le corriger; il réserve à de plus grands maux ceux qu'il épargne; celui qui se laisse abattre dans l'opression, peut-il connoître sa vertu? Le Chrétien qui console si souvent ses amis dans l'affliction, se refusera-t'il à lui-même les remedes, dont il soulage les autres? Si nous avons tant de reconnoissance pour le médecin qui met le feu à notre playe, afin de nous sauver la vie; si nous payons si libéralement ses visites, ne devons-nous pas rendre grâces à Dieu, & nous croire bienheureux, lorsqu'il nous blesse pour nous guérir, c'est une erreur de croire un mal, ce qui est un remede. La persévérance est le couronnement de toutes les vertus: on promet des lauriers à ceux qui entrent dans la carrière, mais on ne les accorde qu'au victorieux. Pardonnons généreusement à nos enne-

456 T R A I T É D U B O N H E U R
mis, abandonnons la vengeance au Seigneur,
& pour adoucir nos blessures & nous conso-
ler dans nos peines, écoutons ce que dit l'E-
criture sainte à ceux qui gémissent sous le
poids de leurs afflictions.

Heureux ceux qui endurent persécution,
parce que le Royaume du Ciel leur appartient.

Vous êtes heureux lorsque les hommes
vous haïssent, vous persécutent, & vous ca-
lomnient à cause de moi.

Réjoisissez-vous alors, car la récompense
qui vous est préparée dans le Ciel est grande.

C H A P I T R E I I I .

Du Bonheur dans la captivité.

LA liberté est un avantage si naturel & si
précieux à l'homme, que dès qu'il vient
à la perdre de quelque manière que ce soit, il
croit être tombé dans le plus affreux de tous
les précipices. Cependant, lorsqu'il est reve-
nu de l'étourdissement de sa chute, il s'aper-
çoit de la fautive idée qu'il s'étoit faite de son
mal, s'accoutumant insensiblement à son état,
il trouve en lui-même des ressources, dont il
ne se seroit jamais cru capable.

Il n'arrive point de malheur effectif à une
ame courageuse, non pas que sa constance lui
donne un caractère d'insensibilité, mais parce
qu'elle surmonte plus facilement qu'une autre
les maux inévitables. Comme elle sçait que
tout cela vient de la main de Dieu, ou pour
la punir de quelque faute, ou pour éprouver
sa vertu, elle le reçoit avec résignation, &
lui

lui rend graces, ou d'un châtement si doux, ou du mérite de ses souffrances.

Le captif doit considerer ses chaînes comme un instrument, dont la grace se veut servir pour le retirer de l'esclavage du péché, & se consoler sur l'exemple de Jesus-Christ même, qui s'est vû lier les mains, & conduire, quoi qu'innocent, au plus infâme de tous les supplices.

La majesté des Rois n'a pas été exempte de la captivité, il y en a même plusieurs qui n'en sont sortis que par une mort encore plus ignominieuse.

C'est donc une disgrâce qui peut arriver à tous les hommes, & personne n'ignore qu'il y a très-peu de distance entre l'élevation & la chute, entre l'abondance & la pauvreté, entre la joye & la tristesse, entre la vie & le trépas.

La vertu languit par l'indolence dans la prospérité, mais elle éclate par la patience dans l'adversité: c'est un spectacle digne de la présence de Dieu, qu'un captif qui lui consacre sa liberté & sa vie; avec quelle joye voit-il cette ame forte triompher d'elle-même & de ses afflictions. *Spectatum* (dit l'Apôtre) *facti sumus Deo, Angelis, & hominibus.*

On trouve à plaindre celui qui est réduit dans la captivité; ses amis s'en affligent, ses parens s'en désesperent; que fait-il pendant ce tems-là? il se réjouit, il s'estime heureux d'avoir trouvé une occasion d'exercer son courage, & de signaler sa patience.

Il ne faut pas s'abatre dans la captivité, non plus que dans toute autre infortune de la vie; car si nous faisons d'abord une vigoureuse ré-

listance , le premier effort de la tempête étant rompu , la victoire est à nous , & nous remarquons ensuite qu'il n'y avoit rien de terrible dans notre malheur , que l'opinion que nous en avions conçüe.

Il y a une infinité de gens qui endurent volontairement la pauvreté , l'ignominie , la trahison , & les autres calamitez de la vie. Il n'est donc pas naturel aux autres de s'en affliger extraordinairement ; il n'y a point d'accident qui ne devienne suportable par la constance , ni de douleur qu'on n'apaise par le secours de la raison ; il faut tâcher de ne pas faire les maux plus grands qu'ils ne sont , par son impatience , car on n'est malheureux qu'autant qu'on se l'imagine.

Si la captivité ne pouvoit s'adoucir que par une douleur continuelle , je conseillerois à un esclave de pleurer nuit & jour , de se fraper la poitrine , & de s'arracher les cheveux ; mais si tout cela est inutile , il doit s'armer de constance dans son malheur ; on blâme le Pilote qui abandonne son gouvernail au moindre coup de vent , ou à l'impétuosité de la première vague ; au lieu que celui qui meurt le gouvernail en main , enseveli glorieusement dans les Ondes , mérite qu'on admire son courage.

Il est constant que si le captif veut rapporter toutes ses peines à la volonté de Dieu , il rendra son joug très-heureux , il brisera ses chaînes par l'effort de son amour ; libre dans sa captivité , il donnera des loüanges au Seigneur. *Diripuisti vincula mea, Domine, hostiam laudis sacrificabo.*

C H A P I T R E . I V .

Du Bonheur dans l'exil.

L'Amour que tous les hommes ont naturellement pour leur païs , leur fait regarder les Provinces qui en sont éloignées , comme un séjour défagréable , & leurs habitans , comme des peuples ennemis de la société. C'est ce qui fait que celui que le Prince envoie en exil , pour avoir commis quelque action préjudiciable à l'honneur ou à l'intérêt de l'Etat , a beaucoup de peine à quitter son lieu natal , & à se séparer de ses anciennes habitudes ; cependant cette disgrâce n'est pas irréparable non plus que les autres , si on y veut apporter du remède.

Pour retirer de l'utilité de son exil , il y faut ajouter un détachement volontaire de toutes ses affections ; rien n'empêchera l'exilé d'être heureux , si n'étant plus en la Compagnie des méchans , qui ont été le sujet , ou les complices de sa faute , il veut s'attacher uniquement à Dieu ; n'ayant plus devant les yeux ces objets qui ont séduit son innocence , il recouvrera facilement sa liberté naturelle ; & dans l'oubli des choses qui l'ont porté à violer les loix , il goûtera les douceurs d'un véritable repos , caché dans sa solitude & dans un profond recueillement , il recevra les consolations de la grace. Dieu se plaît où les créatures n'habitent pas. *Clamabit ad me & ego exaudiam eum , cum ipso sum in tribulatione.*

Rien n'est plus dangereux pour les mœurs

que la fréquentation de ces voluptueux , dont le monde est rempli ; on ne sort jamais de leur compagnie avec des sentimens purs , notre ame n'est pas à l'épreuve de leurs enchantemens , elle se laisse aisément corrompre par le mauvais exemple ; d'une legere faute , on passe à une plus grande , on se relâche , on s'amollit , un ami dans la prospérité éveille notre ambition , & nous inspire aisément l'amour des richesses ; le récit d'une bonne fortune nous excite à l'impureté , la vûë de l'avarice refroidit les sentimens charitables que nous avons pour notre prochain , tout conspire pour nous faire quitter le sentier de la vertu , les filets de la volupté sont tendus de toutes parts. Qu'un homme se retire pendant quelque tems dans sa maison pour être seul , il vit sans inquiétude , il ne craint ni le vent ni l'orage ; arrive-t'il une affaire qui l'en fasse sortir , il se lie avec des gens adonnez aux plaisirs , des femmes surviennent , on fait une partie , on se met à table , insensiblement la débauche s'allume , en sorte que le reclus étant sorti de chez lui très-innocent , il y rentre souvent très-coupable ; il ne s'aperçoit de cette faute , que lorsqu'il se retrouve dans sa solitude.

Si l'exilé veut se consoler aisément d'être séparé du commerce des hommes , il n'a qu'à contempler du haut de sa prison le triste état des affaires du monde , il verra les bois investis par les voleurs , la mer couverte de pirates , la guerre allumée entre toutes les Puissances de la terre , les campagnes jonchées de morts , les rivieres teintes de sang , le vice triompher de la vertu , l'innocence optimée aux yeux même de la justice ; alors il s'écriera , *Mihi mundus carcer est , & solitudo Paradisus.*

Les histoires nous apprennent, qu'une infinité d'illustres personnages se sont volontairement exilés de leur patrie, pour chercher dans les deserts les douces consolations de la grace, & s'adonner entièrement à l'amour de Dieu; qu'ils ont renoncé au monde & à toutes ses vanitez, pour se préparer plus facilement aux approches de la mort; si ces ames saintes en ont usé de la sorte, que doit faire un coupable qui s'est attiré la peine de son exil par son péché? il ne doit pas l'envisager comme un mal, mais comme un remède, dont la Providence s'est voulu servir pour le guérir de ses attaches criminelles, & le faire entrer dans le sein de sa véritable patrie, qui est le Royaume du Ciel.

C H A P I T R E V.

Du Bonheur dans la maladie.

L'Attache que l'homme a naturellement pour la vie, fait qu'au moindre accès de fièvre, dont il est attaqué, la pensée de la mort commence à lui donner de l'épouvante; si sa maladie devient dangereuse, ses inquiétudes redoublent à proportion; si elle est désespérée, l'incertitude de son sort, la perte du jour, des honneurs, & des plaisirs, rendent son esprit inconsolable. *Circumdederunt me dolores mortis, & pericula inferni invenerunt me.* On a de la peine à se persuader qu'un homme attaqué d'une maladie mortelle, environné d'une troupe de Médecins, alarmé du partage de leurs sentimens, étourdi des cris & des gémissemens d'une famille désolée, attendri à la vûe de ces

objets si chéris, qu'il faut quitter pour toujours; qu'un homme, dis-je, en un état si déplorable puisse être parfaitement heureux; pour comprendre comment cela se peut faire, il faut distinguer l'ame d'avec le corps; le corps à la vérité, peut être en proye aux plus cruelles douleurs d'une maladie; mais c'est dans ces afflictions que la joye de l'esprit éclate le plus; car quoi qu'il soit attaché à cette chair mortelle, étant néanmoins d'une nature plus forte, il sçait en quelque façon la transformer en soi-même, principalement si la grace seconde ses efforts; de-là vient que nous voyons des hommes véritablement pieux, recevoir la mort avec plus de joye, que d'autres n'en ont dans un festin.

- Dieu a rendu la mort effroyable à tous les hommes, de peur qu'ils ne se la donnassent à tout heure; car si nous voyons de tems en tems des malheureux qui s'ôtent la vie, que seroit-ce si la mort n'avoit rien de formidable? toutes les fois qu'un serviteur auroit été battu de son maître, un enfant de son pere, qu'une femme se verroit maltraitée de son mari, qu'un homme auroit perdu tout son bien, on les verroit tous courir à la corde, aux poignards, aux précipices, & au poison; mais l'horreur de la mort nous rend la vie d'autant plus chere, que les Médecins n'ont point de remede contre ses atteintes.

Contra vim mortis non est medicamen in hortis.

Pour avoir moins de frayeur de la mort, il faut qu'un Chrétien s'y prépare de bonne heure, en nétoyant souvent sa conscience du péché qui en est la cause; car il n'est pas tems

d'apprendre à mourir, quand il faut cesser de vivre ; s'il entretient son ame dans cet état de pureté & d'innocence, la mort ne lui paroîtra pas si affreuse, il la regardera comme un passage à l'éternité ; tout inexorable qu'elle nous semble, il est certain qu'elle console autant les justes qu'elle épouvante les pécheurs ; il faut la considérer comme notre libératrice, qui tirant nos ames des prisons de la chair, les fait jouir d'un bien qu'elles ne peuvent posséder ni comprendre, tandis qu'elles y sont captives. On remarque parmi les anciens, tant d'excellens personnages qui l'ont aimée plus que la vie. Depuis Jesus-Christ, combien de martyrs ont chanté des loiianges à Dieu entre les bras de la mort : ses effets ne sont pas seulement avantageux, mais le souvenir en est très-salutaire ; il est aussi propre à préserver nos ames du vice, que le sel est capable de garantir nos corps de la corruption du tombeau. *Optima Philosophia mortis meditatio.*

Dieu a voulu que l'heure de la mort ait été incertaine, afin que chacun se tint sur ses gardes & fût toujours prêt à sortir de ce monde, quand son heure seroit venue, c'est-à-dire en état de comparoître devant le Tribunal de sa justice, pour lui rendre un compte exact de toutes ses actions.

Veillez, parce que vous ne sçavez ni le jour ni l'heure que le maître de la maison arrivera, le soir, à minuit, ou au chant du coq ; prenez garde qu'il ne vous trouve endormis, lorsqu'il viendra tout d'un coup pour vous surprendre.

C'est pourquoi Saint Augustin exhorte le pécheur à faire une prompte pénitence, & à

ne pas dire, je commencerai demain à bien vivre ; Dieu vous a promis (dit-il) de vous pardonner ; mais personne ne vous a garanti que vous vivriez demain , si vous avez mal vécu , commencez aujourd'hui à bien vivre. Insensé , on vous ôtera la vie cette nuit ; je n'ajoute pas que deviendront les biens que vous avez ? mais que deviendrez-vous vous-même , après la vie que vous avez menée ?

Et dans un autre endroit, il dit au Chrétien pour le consoler : celui qui est attaqué d'une maladie ou de quelque autre affliction , ne sçauroit rien faire de mieux que de rentrer dans le secret de son cœur , d'appeller Dieu à son secours , dans ce lieu caché , où personne ne voit celui qui gémit , ni celui qui console ; de fermer l'entrée de ce lieu à la tristesse qui pourroit l'attaquer extérieurement , de s'humilier par l'aveu de son péché ; enfin de louer & glorifier le Seigneur.

Si le malade est pénétré de ses sentimens , & qu'il souffre patiemment ses douleurs pour l'amour de Jesus-Christ , & pour expier ses fautes ; il ne faut pas douter qu'il ne puisse être heureux dans sa maladie ; mais encore à l'heure de sa mort.

C H A P I T R E V I.

Du Bonheur dans la mort.

Dieu ayant créé l'homme innocent , lui avoit destiné l'immortalité, & ne l'a condamné à mourir que par un juste châtement de sa désobéissance & de son péché. Or comme

c'est le péché qui a fait entrer la mort dans le monde, le Chrétien n'en sçauroit concevoir assez d'horreur, & doit demander tous les jours à Dieu qu'il le préserve de la mort dans le péché, qui est le comble & la consommation de tous les maux. Il faut que la pensée de la mort, qui est si amere, lui soit toujours présente, afin qu'elle puisse le détacher des vains plaisirs de cette vie; le rendre humble & modéré dans la prospérité, patient & courageux dans l'affliction, vigilant & appliqué aux bonnes œuvres.

O! mors, quàm amara est memoria tua.

Comme le tems de la mort est inconnu à l'homme, & qu'il est averti qu'elle le doit surprendre au moment qu'il n'y pensera pas, il doit s'y préparer à toute heure, vivre chaque jour, comme si c'étoit le dernier de sa vie, prévenant par une séparation volontaire, & en mourant tous les jours à quelqu'une de ses inclinations, le coup fatal par lequel la mort le détachera de toutes les choses de cette vie.

L'homme ainsi attentif & vigilant sur soi-même, meurt pour l'ordinaire de la mort heureuse & tranquille dans le Seigneur qu'on appelle la mort des justes.

Les aproches de la mort sont plus terribles que la mort même; si nous pouvions éloigner de notre esprit l'idée & l'horreur naturelle que nous en avons, nous éviterions sans doute la principale partie du mal, & nous nous la rendrions moins affreuse. C'est pourquoi, afin de supporter patiemment ce qu'elle a de plus rigoureux. Il faut d'abord se résigner à la volonté de Dieu, car pour ce qui est du sentiment de la mort, comme l'esprit est déjà en quelque

façon détaché du corps, il est à croire que celui-ci ne sent plus rien, & que l'homme est alors comme stupide, la nature ayant assoupi toutes les parties sensibles, & les ayant rendues incapables de souffrir.

Le malade condamné à la mort doit demander à Dieu le don de la persévérance finale, sans lequel tous ses autres dons sont inutiles pour le salut, il faut qu'il le fasse avec tremblement & avec crainte, & cependant avec un ferme espoir que Dieu ne privera pas des biens éternels, ceux qui marchent dans l'innocence, & qu'il les fera participans de sa gloire, après les avoir sauvez par sa miséricorde.

Il se mettra en la présence de Dieu, soumis à sa volonté, & résolu de mourir; il lui demandera la grace d'une sainte mort par la mort précieuse de Jésus-Christ, & non dans la confiance de ses propres mérites, c'est-à-dire de mourir pénitent, humble, détaché de ce monde, réconcilié avec ses ennemis; offrant volontairement à Dieu le sacrifice de sa vie, fortifié de ses grâces, purifié par ses sacremens, pénétré de reconnoissance pour tous ses bienfaits, rempli de foi & tout ardent d'amour: heureux au milieu de ses souffrances, il ne craindra point la mort, au contraire il la désirera, il regardera le Ciel avec une sainte impatience d'y arriver. Ce vaisseau si long-tems battu de l'orage aspirera d'entrer dans le port, cette ame fatiguée des ennuis de sa prison, s'écriera, quand jouïrai-je de vous, ô mon Dieu; quand vous verrai-je face à face, quand serai-je dans le lieu où l'on vous aime, où l'on vous benira pendant toute l'éternité? Hélas! que mon exil est long! qui me délivrera de ce corps de

mort ? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ , volabo & requiescam ?* Qui me donnera des ailes , comme à la colombe , afin que je vole au lieu de mon repos éternel ?

Si les Socrates , les Seneques , & tant d'autres Païens ont envisagé la mort avec joye ; si Caton a dit la désirant : *preclarum illum diem cum ad illud animorum concilium , cætumque proficiscar , & cum ex hac turba & colluvione discedam.* Que doit faire le Chrétien , dont la destinée est si différente ? ne faut-il pas qu'en cet état il s'écrie à haute voix ? Ayez pitié de moi , Seigneur , suivant l'étenduë de votre miséricorde ? Dieu effacera toutes les ordures de son iniquité ; il le remplira de consolation & de joye , & toutes les puissances de son ame abattuës & humiliées par la contrition , tressailliront d'allégresse , après le pardon de ses offenses. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

F I N.



LE
PHILOSOPHE

INDIEN,

*La Livre de Samuelis
à l' Jour. Hep. OU Chouaikouiski*

L'ART DE VIVRE HEUREUX.

DANS LA *Schol. Fiarou*

SOCIÉTÉ.

*Renfermés dans un petit nombre de Precep-
tes les plus épurés de la Morale; redi-
gés par un ancien Bramine.*



A AMSTERDAM,

Chez E. VAN HARREVELT,

MDCCLXI.

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

12

AVERTISSEMENT.

DU

LIBRAIRE,

Sur cette Nouvelle Edition.

JE crois devoir avertir le Public que le petit Livre que je lui offre, sous le titre *du Philosophe Indien*, est le même qui se debite en France, sous celui d'*Elixir de la Morale Indienne*. Aucune vaine particuliere ne m'a porté à faire ce changement. Je m'y suis déterminé par le conseil de quelques amis qui ont trouvé le titre de l'édition de France trop empouillé & le terme d'*Elixir* sentant le Charlatan. Peut-être le mot Indien qui répond à celui-là quadre-t'il fort bien dans le stile Oriental. C'est ce dont je ne suis pas en état de juger, mais il m'a semblé, qu'un ouvrage fait pour regler les mœurs & qui par conséquent veut de la simplicité & point d'emphase, s'accommoderoit aussi mieux d'un titre moins brillant & qui pourtant répondroit au corps de l'ouvrage. Je laisse au lecteur à décider, si j'ai bien ou mal fait, & persuadé de la pureté de mes vues j'ose encore espérer un prompt débit, & je crois que ce ne sera pas en vain que je m'en

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

serai flatté. L'Excellence de l'ouvrage m'y autorise puisqu'il est certain que jusqu'à ce jour il n'est encore rien sorti de dessous la presse de plus capable de former un parfait honnête homme à tous égards que la lecture méditée & bien réfléchie, de ce petit livre. Peres & Mères qui desirez le bonheur de vos enfans & qui n'épargnez rien pour en faire des citoyens parfaits autant qu'il est possible, & vous à qui l'éducation de la jeunesse est confiée vous qui par état êtes engagés à former les mœurs à régler la conduite à la diriger vers le bien & à l'écartier du mal, c'est à vous que j'offre ce précieux volume. Parcourez les principes de Sagesse dont il est plein & bientôt connoissant de quelle utilité & de quelle valeur il vous peut-être vous en conclurez que le Libraire, qui vous fait part de ce petit thrésor mérite toute votre reconnoissance.





AVERTISSEMENT.

DE L'ÉDITION DE FRANCE.

*L*A force, la simplicité & la pureté de la Morale qui règne dans cet ancien Monument de la sagesse Orientale, ont fait croire qu'il pourroit être utile, & ont déterminé la personne à laquelle il a été adressé, de faire part au Public de ce qui n'avoit été traduit en Langue Britannique, que pour son usage particulier.

Actuellement il y a des raisons convenables pour tirer son nom & celui de son Correspondant, qui réside depuis plusieurs années à la Chine, occupé à suivre des affaires fort éloignées des curiosités littéraires; mais ces motifs ne subsisteront pas longtems. Comme ce dernier a dessein de publier, à son retour en Angleterre, le Voyage du Traducteur Chinois, le Public aura, suivant toutes les apparences, de quoi se satisfaire sur plusieurs circonstances de la découverte de ce précieux & solide ouvrage.



A MONSIEUR
 LE COMTE DE...*
 MILORD,

Dans la dernière Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 23. Decemb. 1758. il me semble avoir rempli tout ce que j'avois à dire de la Topographie & de l'Histoire Naturelle de ce grand Empire. Je me propoisois donc dans celle-ci & dans les suivantes, de vous marquer les découvertes que j'avois pu faire sur les Loix, le Gouvernement la Religion & les Mœurs des Habitans ; mais il vient d'arriver un événement, non moins intéressant qu'étrange, qui fait ici l'entretien de tous les Gens de Lettres, qui leur donne bien à penser, & qui peut-être exercera les spéculations de plus sçavans hommes de l'Europe. Comme il est de nature à picquer agréablement votre curiosité, je vais tâcher de vous en faire une relation exacte & aussi circonstanciée qu'il me sera possible.

Aux confins de la Chine, à l'Occident, se trouve la vaste région du Thibet, que quelques Géographes nomment Bergusola. C'est dans une de ses Provinces, appelée Lasa, que réside le Lama, ou Grand-Prêtre des Idolâtres

* On croit, avec fondement que cet Ouvrage est de Milord *Chesterfield*, le meilleur Ecrivain d'Angleterre.

tres qui l'habitent, & il est adoré comme un Dieu par les Peuples voisins.

Le respect profond qu'on a pour son caractère sacré, engage un nombre prodigieux de dévots de se rendre à Lasa, pour lui offrir leurs hommages, & pour lui faire des présens, afin de recevoir sa bénédiction. Son Palais est une magnifique Pagode, située sur le sommet du Mont Ponsala. Le pied de cette montagne, ainsi que tout le district de Lasa, fourmille d'un nombre infini de Lamas de différens Ordres. Plusieurs d'entre eux ont des Temples considérables, où ils reçoivent un culte inférieur à celui du grand Lama.

Cette contrée, semblable en ce point à l'Italie, abonde en Prêtres, qui ne subsistent que des riches subsides qui leur viennent de l'extrémité de la Tartarie, du Mogol & des Indes.

Lorsque le grand Lama daigne recevoir les adorations des peuples, il est placé sur un superbe Autel, & assis sur un riche Carreau.

Tous ses Adorateurs sont prosternés devant lui de la manière la plus humiliante; mais il ne donne pas la moindre marque de satisfaction ni d'égard à aucun d'eux: il ne parle pas même aux plus puissans Monarques, se contentant de leur imposer les mains sur la tête, & ils sont convaincus que cette cérémonie opere une pleine rémission de tous les péchés.

On pousse même l'extravagance jusqu'à croire qu'il n'ignore rien, & qu'il voit les plus secrets replis des cœurs.

Ses Disciples particuliers, composés d'environ deux cens Lamas des plus éminens de la foule, ont l'adresse de persuader au vulgaire qu'il est immortel, & que, quand il paroît mourir, il ne fait que changer de corps, qu'il anime par la transmigration.

Une tradition fort ancienne parmi les Sçavans de la Chine, c'est que, dans les Archives de cette Pagode, il doit se trouver d'anciens Livres cachés depuis plusieurs siècles.

L'Empereur regnant, très-grand amateur des Antiquités Chinoises & Tartares, étoit depuis long-tems si rempli de cette opinion, qu'il rélolut un jour de tenter tous les moyens de découvrir ces Livres.

Son premier soin fut de chercher quelque personne bien instruite dans la Langue & dans les anciens caractères du Thibet; & son choix se fixa sur un des Han-Lins ou Docteurs du premier Ordre, nommé Cao-Tfon. C'étoit un homme âgé de 50 ans, d'un aspect vénérable & d'une éloquence exercée au moyen de la connoissance qu'il avoit faite, par hasard, d'un certain Lama très-habile, qui avoit séjourné longtems dans la Chine, il étoit consommé dans la Langue sacrée du Thibet.

Avec ces talens, il entreprit le voyage du
Thi-

Thibet; & pour accréditer sa mission, l'Empereur l'honora du titre de Calao, ou premier Ministre. On y joignit un équipage & une suite assortie à sa dignité, des présents d'une valeur immense pour le grand Lama & pour les principaux Prêtres du même Ordre, & une Lettre écrite de la propre main du Souverain, conçue en ces termes.

Au Grand Représentant de Dieu, très-sublime, très-Saint, & seul digne d'être adoré.

“Nous, Empereur de la Chine, Souverain
 “de tous les Princes de la Terre, prosternés
 “à tes sacrés pieds avec la plus humble véné-
 “ration, dans la personne de notre respecta-
 “ble premier Ministre Cao-Tson, nous im-
 “plorons, pour nous & pour nos amis, ta
 “puissante & gracieuse bénédiction.

“Pleins d'un desir ardent de fouiller dans
 “les Archives des anciens âges, d'apprendre
 “& de faire revivre la sagesse des tems passés,
 “& bien informés que, dans le sacré dépôt de
 “ton ancienne & vénérable Hiérarchie, il y a
 “plusieurs Livres d'un prix inestimable, qui,
 “par l'éloignement des siècles, sont devenus
 “inintelligibles à tous les hommes, & même
 “aux plus doctes; pour, autant qu'il dépend
 “de nous, éviter leur perte, nous avons cru
 “devoir envoyer à ta Sainteté cette Ambassa-

“de, dont l’objet est d’obtenir la permission
 “de lire & d’examiner ces ouvrages, convain-
 “eus que notre Ministre, qui est parfaitement
 “versé dans les Langues anciennes, est en état
 “d’interpréter tout ce qui se trouvera de plus
 “obscur dans les Antiquités du Thibet.

“Nous lui avons ordonné de se jeter à tes
 “pieds, & de te porter les témoignages de
 “nos respects, pour obtenir cette grace”.

Je ne vous fatiguerai pas, Milord, des particularités de son voyage: il en a publié une longue Histoire, remplie d’événemens presque incroyables, & dont je publierai probablement la Traduction, à mon retour en Angleterre. Il suffit actuellement que vous sachiez que, quand le Colao arriva dans ce respectable Territoire, la magnificence de son train, & la richesse des présens, ne manquèrent pas de lui procurer une réception distinguée.

On le logea dans le Sacré Collège, & on lui donna un des plus habiles Lamas, pour l’aider dans ses recherches. Il résida dans cette auguste Cour pendant six mois, qu’il employa à découvrir plusieurs morceaux d’antiquité d’un grand mérite. Il en fit des extraits fort curieux, & il forma des conjectures si vraisemblables sur les Auteurs de ces Pièces, ainsi que sur le tems où elles ont été composées, qu’il est aisé de voir que ce docte

Chinois est d'une excellente judiciaire, d'une pénétration très-étendue, & consommé dans la plus haute & la plus profonde littérature.

Le plus ancien monument qui lui soit tombé dans les mains, & qu'aucun des Lamas, pendant plusieurs siècles, n'avoient pu déchiffrer ni entendre, c'est un petit Traité de Morale écrit dans la Langue & à la manière des Gymnosophistes ou Bramines ; mais il n'a pas osé décider qui en est l'Auteur, ni dans quel tems il a été écrit. Il l'a traduit entièrement, en confessant néanmoins que la Langue Chinoise, malgré sa richesse, est incapable d'atteindre à la force & à la sublimité de l'original.

Les opinions des Bonzes, & des Docteurs Chinois les plus éclairés, sont fort partagées sur ce monument, & ceux qui l'estiment le plus, penchent beaucoup à l'attribuer au plus grand de leurs Philosophes, à *Confucius*. Ils ne s'arrêtent point à la principale difficulté qui consiste, en ce qu'il est écrit dans la Langue & dans le style des anciens Bramines, & ils assurent que ce n'est qu'une traduction de l'original de *Confucius*, qui est perdu. D'autres croient que ce sont les Initiés de *Lao-King*, autre Philosophe Chinois, contemporain de *Confucius*, & fondateur de la Secte de *Tao-Sie* ; mais ceux-ci ont, par rapport au langage, le même obstacle à lever que ceux qui l'attribuent à *Confucius*. Quel

Quelques-uns enfin, fondés sur certaines marques & sur quelques sentimens qui s'y trouvent, veulent que cet ouvrage soit sorti de la plume de l'ancien Bramine *Dandamis*, dont la fameuse Lettre à Alexandre le Grand est rapportée par divers Auteurs Grec & Latins.

Cao-Tson semble pancher vers cette dernière opinion, que c'est ici la production de quelque ancien Bramine, & il est pleinement persuadé que ce n'est point une simple traduction.

Une seule chose cependant les arrête encore, & laisse subsister leurs doutes : le plan de l'ouvrage, qui est son nouveau pour eux, & si différent de tout ce qu'ils ont jamais vû, que, sans quelques expressions conformes au goût oriental, sans l'impossibilité de rendre raison pourquoi cet ouvrage se trouve dans un langage si ancien, des Critiques le soupçonneroient d'être une production Européenne.

Mais, quel qu'en puisse être l'Auteur, le bruit que ce beau monument fait dans cette Ville & par-tout l'Empire, l'empressement avec lequel il est lu, & les éloges qu'on en fait, m'ont engagé à essayer de le traduire en Anglois, certain que ce seroit, Milord, vous faire un très-agréable présent. Je m'y suis porté avec d'autant plus de confiance, qu'heureusement vous n'êtes pas en état de juger

com-

combien ma version est au-dessous, non seulement de l'original, mais même de la Traduction Chinoise.

Une chose sur laquelle il est peut-être nécessaire de me justifier, c'est le style & la manière dont j'ai rendu cet ouvrage. Je puis vous assurer, Milord, que, quand j'ai commencé à le traduire, mon intention n'étoit nullement de le présenter sous cette forme; mais la sublimité des pensées dans l'Introduction, l'énergie des expressions, & le concis des maximes, m'ont entraîné dans cette route; & j'espère qu'ayant eu devant les yeux pour modèles la version du Livre de Job, les Pseaumes, les Livres de Salomon, & les Prophetes, ma Traduction n'en a pas tiré un médiocre avantage.

Telle qu'elle est, si elle peut vous agréer, Milord, je m'estimerai fort heureux.

Je suis, &c.

A Pecking, le 12. Mai 1749.

LE
PHILOSOPHE
INDIEN.

OU

*L'ART DE VIVRE HEUREUX
DANS LA SOCIÉTÉ.*



INTRODUCTION.

Profiernez-vous, habitans de la terre! De-
meurez dans le filence, & recevez avec
vénération l'instruction du Très-Haut.



Par-tout où le Soleil luit, le vent souffle.
Où est une oreille pour entendre, & un esprit
pour concevoir. Que les préceptes de la vie
s'établissent; que les maximes de la vérité
soient honorées & suivies.



Tout vient de Dieu. Sa puissance n'a point
de bornes. Sa sagesse est éternelle, & sa bon-
té est infiniment patiente.



Il est sur son Trône, & son souffle donne
la vie au monde.



Il touche du doigt les étoiles, & elles continuent leur course avec joye.



Il marche sur les ailes du vent, & sa volonté s'exécute dans toutes les régions de l'espace sans bornes.



L'ordre, la beauté, les graces sortent de sa main.



La voix de la sagesse éclate hautement dans tous les ouvrages; mais l'intelligence humaine ne la comprend pas.



L'ombre des connoissances fait de l'esprit de l'homme comme un songe: il voit comme dans l'obscurité, & se trompe.



Mais la sagesse de Dieu est comme la lumière du Ciel: il ne raisonne pas, & son esprit est la source de la vérité.



La justice & la miséricorde sont aux pieds de son Trône; la bienfaisance & l'amour sont marquées sur toutes ses traces.



Qui est-ce qui est semblable au Seigneur,
que la gloire ceint comme un vêtement?



Qui est-ce qui mesurera son pouvoir avec
sa toute-puissance? Y a-t-il son pareil en
sagesse? Quelqu'un lui est-il comparable en
bonté;



Homme, c'est lui qui t'a créé: c'est par
son ordre que tu es placé sur la terre; l'éten-
due & les fonctions de ton esprit sont des
dons de sa magnificence & de ses bienfaits.



Les merveilles de ton mécanisme, sont
l'ouvrage de ses mains.



Ecoute sa voix: elle est agréable à enten-
dre; celui qui l'entend avec soumission, assu-
re le repos de son ame.





PREMIERE PARTIE.

SECTION I.

*De la Considération de soi-même, où Devoirs
de l'homme considéré comme
individu.*

Entretiens - toi avec toi même, ô homme mortel, & considère pourquoi tu as été créé.

Contemple bien tes facultés; envisage tous tes besoins; réfléchis sur tout ce qui t'environne: c'est par là que tu t'instruiras des devoirs de la vie, & que tu feras conduit sûrement.

N'ouvre point la bouche, & n'agis jamais que tu n'ayes pesé tes paroles & la conséquence de chaque action. Par-là, toute disgrâce s'éloignera de toi, & la honte sera bannie de ta maison; le repentir ne te visitera point, & le chagrin ne ramera pas ton visage.

L'indiscret ne met point de frein à la langue; il parle au hazard, & se prend comme dans un filet à la folie de ses discours. Ainsi

qu'un homme qui, en courant, franchit un rideau, peut tomber de l'autre côté dans le fossé qui le borde: le même accident peut arriver à celui qui fait quelque action, sans en examiner les suites. Ecoute la voix de la réflexion; ses paroles sont celles de la sagesse, & les sentiers te conduiront sûrement au but.



SECTION II.

De la Modestie.

Qui es-tu, ô homme, qui présumes de ta sagesse? Pourquoi te glorifies-tu de quelques talens acquis à grands frais?

Le premier pas vers la sagesse, c'est de connoître ton ignorance. Si tu ne veux pas passer pour fou dans l'esprit des autres, renonce à la folie de te regarder comme sage dans ta propre opinion.

Comme rien ne pare plus une belle femme, qu'un vêtement simple & modeste; ainsi le plus grand ornement de la sagesse est une conduite décente.

Les discours d'un homme modeste donnent du lustre à la vérité; & en mesurant ses paroles, il fait pardonner son erreur.

Il ne se fie pas à ses propres lumières; il pese les conseils d'un ami, & il en tire tout l'avantage.

Il détourne son oreille des louanges qu'il ne croit pas : il est le dernier à découvrir ce qu'il vaut.

Comme le voile ajoute à la beauté, les vertus sont mises dans leur jour par l'ombre de la modèstie.

Considérez l'homme vain : vous le verrez vêtu superbement, porter les yeux de tous côtés, ne marcher que pour se donner en spectacle, & chercher sans cesse à le faire remarquer.

Il porte la tête levée, & regarde avec dédain le pauvre.

Il est insolent à l'égard de ses inférieurs, tandis que ceux qui sont au-dessus de lui rient de son orgueil & de sa folie.

Il méprise les sentimens des autres, n'a de confiance que dans sa propre opinion, & est confondu.

Enflé de l'idée vaine & fautive qu'il s'est forgée de lui même, les délices sont d'entendre parler de soi, & d'en parler lui-même toute la journée.

Il avale avidement ses propres louanges, & le flatteur en conséquence le ronge.





SECTION III.

Du Travail.

Puisque le tems passé est absolument sans retour, & que tu n'es pas sur de voir l'avenir, il ne te reste, homme transitoire, qu'à faire un bon emploi du présent, sans regretter le tems qui s'est écoulé, ni trop compter sur le futur.

Le seul instant dont tu jouis est à toi; le suivant est dans le sein de l'avenir, & tu ne sçais pas ce qu'il produira,

Exécute promptement ce que tu as résolu, & ne diffère pas jusqu'au soir ce qui peut s'accomplir le matin.

La paresse est inséparable de l'indigence & de la peine; mais le travail de la vertu ne donne que de l'agrément.

L'activité laborieuse, & la puissante main du travail, terassent le besoin: la prospérité, le succès accompagnent toujours l'industrie.

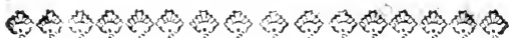
Quel est le mortel qui a vu les trésors s'accumuler dans les coffres, qui s'est habillé superbement, dont on parle honorablement dans la ville, qui assiste aux conseils des Rois? C'est celui qui a banni de sa maison la paresse, & qui a dit à l'indolence: loin de moi, mortelle ennemie.

Il se leve matin, & se couche tard: il exerce son esprit à la contemplation, son corps l'action, & il conserve ainsi tous deux en santé.

L'homme paresseux est à charge à lui même; ses heures lui pesent sur la tête; il s'enfonce dans l'inaction comme dans un abyme, & il ne sait ce qu'il voudroit faire.

Ses jours s'évanouissent comme l'ombre d'une nuée, & il ne laisse après lui aucune trace de souvenir. Son corps est énervé faute d'exercice; il voudroit quelquefois agir, mais il n'a pas la force de se remuer: son esprit est dans les ténèbres, & ses pensées dans la confusion. Il desire la science, & est incapable de la moindre application; il voudroit bien manger l'amande, mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.

Sa maison est dans le désordre: ses domestiques sont livrés à la dissipation, à la débauche, & tout précipite sa ruine. Il voit, il entend, il branle la tête, il forme bien des desirs sans résolution, jusqu'à ce qu'il soit entraîné, comme par un tourbillon, à sa perte, & que la honte & le repentir l'accompagnent dans la Tombe.



S E C T I O N IV.

De l'Emulation.

SI ton ame ambitionne l'honneur; si ton oreille aime la louange, éleve toi de la poussière dont tu es composé, & porte tes vues sur quelque objet qui le mérite.

Le Chêne qui étend actuellement ses branches vers le Ciel, n'étoit autrefois qu'un gland vil caché dans le sein de la terre.

Tâche d'exceller dans ta profession, quelle qu'elle soit; ne souffre que personne te devance dans le chemin de la vertu; n'envie pas néanmoins le mérite d'autrui, mais enrichis tes talens.

Garde-toi bien de déprimer ton compétiteur par aucune voie deshonnête & méprisable; efforce-toi de t'élever au-dessus de lui, mais seulement en le surpassant en mérite: par ce moyen la concurrence te comblera d'honneur, quand le succès ne t'en seroit pas favorable.

Par une émulation vertueuse, l'esprit de l'homme est exalté en lui-même; il soupire après la réputation, & comme un bon cavalier, il a la satisfaction d'avoir bien fourni sa carrière.

Il croît comme le palmier en dépit de l'op-
pres-

pression; & semblable à l'aigle, élevé dans les airs presque au firmament, il contemple les beautés du Soleil.

L'exemple des grands hommes est sa vision pendant la nuit, & tout son plaisir est de les imiter pendant la durée du jour.

Il forme de grands desseins, & il est flatté de leur exécution: son nom se répand jusqu'aux extrémités de la terre.

Le cœur de l'homme envieux; au contraire, n'est que fiel & qu'amertume; sa langue exhale du poison, & les succès de son voisin troublent son repos.

Il gémit seul dans sa celale, & le bien qui arrive à autrui est pour lui un mal.

La haine & la malice dévorent son cœur; il ne sent chez lui aucune étincelle de l'amour de la probité, & il croit son prochain semblable à lui-même.

Il fait tous ses efforts pour déprécier ceux qui le surpassent; il interprete mal toutes leurs actions.

Il est perpétuellement à l'affût & à méditer, pour trouver les moyens de nuire; mais la haine de tout l'univers le poursuit & il est enfin écrasé, ainsi qu'une araignée dans sa toile.



SECTION V.

De la Prudence.

Ecoute ce que dicte la Prudence; fais attention à ses conseils, & garde-les dans ton cœur: les maximes sont propres à tous les hommes. Elle est l'appui de toutes les vertus, & la directrice de la vie humaine.

Mets un frein sur ta langue, & une sentinelle sur tes lèvres, pour qu'il n'en échappe rien qui détruise ta tranquillité.

Que celui qui se moque du boiteux prenne garde de broncher lui-même. Quiconque censure avec un plaisir malin les défauts d'autrui, essuiera toute l'amertume de la critique qui s'exercera sur les siens.

Le babil excessif est inséparable du repentir: le silence produit la sûreté.

Un grand Parleur est incommode à la société; l'oreille en est fatiguée, & le torrent de ses paroles engloutit la conversation.

Ne te vantes pas, si tu ne veux t'attirer le mépris des autres; & ne te moques aussi de personne, il n'est rien de plus dangereux.

La raillerie piquante est le poison de l'amitié: celui qui ne sçait pas retenir sa langue, doit s'attendre à bien du chagrin.

Soit toujours pourvu du nécessaire, luiyant

ta condition; mais ne fais pas toute la dépense que tu pourrois faire, afin que l'économie de ta jeunesse soit ta consolation dans un âge plus avancé.

Ne sois occupé que de tes propres affaires; laisse le gouvernement de l'Etat à ceux qui en sont chargés.

Ne souffre pas que la prospérité aveugle la circonspection, ni que l'abondance éloigne la frugalité. Celui qui se livre trop au superflu de la vie, regrettera, avant sa fin, le nécessaire.

Que l'exemple des autres te rende sage, & que leurs fautes servent à corriger les tiennes.

Ne te fie à qui que ce soit, avant que d'avoir bien fondé son cœur; ne te desie pas non plus sans raison; la défiance est opposée à la charité. Mais quand tu t'es bien assuré qu'un homme a la probité en partage; cache le dans ton sein comme un trésor inestimable.

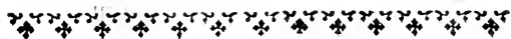
Rejette les services qui te sont offerts par un homme intéressé, c'est un piège qui t'est tendu; tu ne seras jamais quitte avec lui.

Ne consume pas aujourd'hui ce qui peut t'être nécessaire demain &, n'abandonne pas au hasard ce que tu peux t'assurer par ta prévoyance, ou éviter par ton attention & tes soins.

N'attens pas cependant de la prudence même

me un succès infallible; car le jour ne sçait pas ce que la nuit peut produire.

Le fou n'est pas toujours infortuné, le sage heureux; mais jamais l'insensé n'a eu de jouissance parfaite; jamais le sage n'a été souverainement heureux.



S E C T I O N VI.

De la Fermeté.

Les périls & les malheurs, les soins, les peines & les injustices, sont plus ou moins le partage de chaque mortel: il faut donc, enfant de calamité armer de bonne heure ton esprit de courage & de patience, pour être en état de soutenir, avec la constance nécessaire, ta portion des infortunes de la vie.

Comme le Chameau supporte le travail, la chaleur, la faim & la soif, en traversant les déserts sablonneux, sans tomber en foiblesse; ainsi le courage de l'homme fort le soutiendra dans tous les dangers.

Un esprit intrépide méprise la malice de la fortune; la grandeur de son ame n'en sera pas abattue.

En goutant ses douceurs, il n'a point follement compté sur la constance; & lorsqu'elle fronce le sourcil, il n'en est point découragé.

Femme

Ferme comme un roc dans la mer, il brave la fureur des flots : semblables à une Tour élevée sur la cime d'une montagne, il leve ainsi sa tête altière, & les injustices de la fortune le touchent peu.

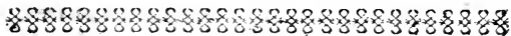
Son intrépidité le soutient dans le moment du danger, & la force de son esprit lui sert d'affiète.

Il va au devant des malheurs de la vie, comme celui qui court au combat, & il revient victorieux.

Sa tranquillité soulage le poids de ses disgraces, & sa constance les surmontera.

Mais une ame timide se couvre de honte, en pliant sous la pauvreté ; elle descend jusqu'à la bassesse, & en souffrant les injures sans les repousser, elle s'en attire.

Tel que le roseau qui est agité par le moindre vent, ainsi l'aspect du moindre mal fait trembler le lâche : embarrassé troublé, confondu à l'instant du péril, le plus petit échec le fait tomber dans le désespoir :



S E C T I O N VII.

Du Contentement.

Homme, n'oublie pas que ton état sur la terre est fixé par la Sagesse éternelle qui
con.

connoît ton cœur, qui voit la vanité de tes desirs, & qui souvent, par sa miséricorde, est sourd à toutes tes prières.

Si n'aitour pour les hommes a néanmoins établi, dans l'ordre des choses, une probabilité de succès pour tout ce qui est honnête & raisonnable.

Les inquiétudes que tu éprouves, & les malheurs dont tu te plains, n'ont d'autres principes que ta folie, ton orgueil & tes fantaisies déréglées.

Ne murmure point contre ce que Dieu permet & ordonne, mais réforme ton cœur.

Ne dis jamais en toi-même: si j'étois opulent & puissant, ou si j'avois le loisir, je serois heureux. Sçache que chacun de ces avantages a son inconvénient pour ceux qui les possèdent.

L'Indigent n'apperçoit pas les désagrémens & la perplexité du Riche; il ne sent pas les dégoûts & les chagrins du Puissant; il ignore les ennuis du loisir, & c'est pour cela qu'il gémit de son sort. N'envie donc à qui que ce soit le bonheur apparent dont il jouit; car tu ne connois pas les chagrins qui le rongent intérieurement.

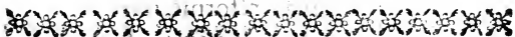
Se contenter de peu, c'est la perfection de la sagesse. Celui qui augmente ses richesses, redouble ses soins; mais un esprit satisfait est un trésor caché, que le chagrin ne découvre jamais.

Si

Si tu ne te laisses pas entraîner par les appas de la fortune, jusqu'à te laisser ravir la justice, la tempérance, la charité & la modestie, les richesses même ne te rendront point malheureux.

Apprens toutefois que la félicité pure & inalterable, n'est pas le partage des mortels.

La vertu est la carrière que la Divinité a présentée à l'homme : la félicité est le terme où il ne scauroit arriver, avant qu'il ait fini sa course ; & c'est dans la demeure de l'éternité qu'il doit recevoir sa couronne.



SECTION VIII.

De la Tempérance.

Ce qui peut t'approcher de plus près du bonheur de ce côté ci, c'est que le Ciel t'accorde l'intelligence & la santé. Si tu veux conserver ces biens jusqu'à la vieillesse, évite la volupté, & garantis-toi de ses tentations.

Quand elle te présente des mets délicieux, quand le vin brille dans le verre, quand elle semble te favoriser & qu'elle veut t'inspirer de la gaieté, voilà le moment du danger : que ta raison se tienne sur ses gardes ; car si tu écoutes son adversaire, tu es bientôt trompé & trahi.

La joie qu'elle te promet n'est qu'égarément; ses plaisirs conduisent aux maladies & à la mort.

Considère un peu ses esclaves; jette les yeux sur ses convives attachés servilement à sa suite.

Tout les verras maigres & exténués; s'ils ne sont pas malades, au moins ils sont hébétés.

Leurs courts plaisirs sont suivis de de jours ennuyeux, de peines & de langueurs; elle a émoullé leur goût, pour qu'ils ne savourent plus les morceaux les plus recherchés; ils sont devenus des victimes, juste punition de la Providence sur ceux qui abusent de ses dons.

Mais qui est celle qui d'un pas léger & rempli de grace, traverse cette plaine éloignée?

La rose est peinte sur ses joues; la rosée du matin est sur ses lèvres; la joie, mêlée d'innocence & de modestie, brille dans ses yeux la gaieté pure de son cœur, fait qu'elle chante en marchant.

Elle se nomme la Santé: c'est la fille de l'Exercice & de la Tempérance; leurs enfans habitent les montagnes qui s'élevent dans les régions du Nord de San-Ton Hoë.

Ils sont courageux & actifs; ils partagent tous les charmes de leur sœur; leurs nerfs, leurs os sont pleins de force & de vigueur;

le

le travail fait leur amusement du matin au soir.

Les travaux de leur pere excitent leur appétit, & les repas de leur mere les rafraichissent.

Combattre leurs passions, & leur plus doux exercice ! surmonter les mauvaises habitudes, est leur gloire.

Comme leurs plaisirs sont modérés, ils les rendent persévérans ; leur repos est court, mais profond & tranquille.

Leur sang est aussi pur, que leur ame est sereine, & le Médecin, étranger pour eux, s'éloigne de leur demeure.

La sûreté n'habite pas avec les enfans des hommes ; la confiance est écartée de leurs portes.

Vois-les exposés à de nouveaux dangers au dehors, tandis qu'un traître en dedans épie le moment de les surprendre.

Leur santé, leur force, leur beauté, leur activité ont allumé le désir de l'amour voluptueux, ils resient enchaînés dans son réduit ; il sollicite leurs hommages, & répand ses tentations.

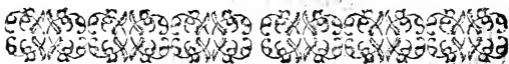
Ses membres sont tendres & délicats ; son habillement est galant & recherché ; la lubricité brille dans ses yeux, la tentation est assise sur son sein ; elle leur fait signe du doigt, les invite par les regards, & tâche de les trom-

trom-

tromper par les discours assaisonnés de douceur.

Fuis les attraits, bouche tes oreilles à ses paroles enchanteresses. Si tu rencontres les yeux languissans, si tu entens la douceur de sa voix, si elle t'embrasse, elle te met des chaînes éternelles. La honte, la maladie, l'indigence & le repentir sont à sa suite.

Enervé par la luxure, amolli par la paresse, la force & la santé t'abandonneront; tes jours feront de courte durée, & peu honorables, tes incommodités en grand nombre, & tu n'attireras la compassion de personne.



S E C O N D E P A R T I E.

D E S P A S S I O N S.



S E C T I O N I.

De l'Espérance & de la Crainte.

Ce que l'Espérance promet, est plus doux que la Rose enfermée dans le bouton, & flatte bien au-delà de l'attente; mais les menaces de la Crainte frappent de frayeur.

Que

Que néanmoins ni l'espérance ni la crainte ne t'empêchent pas de marcher droit ; par là tu seras toujours prêt à tout événement avec un esprit égal.

Les terreurs de la mort n'épouvantent pas le Juste : celui qui ne fait aucun mal n'en a pas à craindre.

Dans toutes tes entreprises aye une assurance raisonnable ; si tu désespères du succès, point de réussite.

Que ton ame ne soit point frappée de vaines allarmes, & ne souffre pas que ton cœur soit abbatu par les phantômes de ton imagination.

La crainte engendre le malheur, mais celui qui espere s'aide lui-même.

Comme l'Autruche, étant poursuivie, cache la tête & ne songe pas à son corps ; ainsi les allarmes d'un poltron l'exposent au danger.

Si tu crois une chose impraticable, ton découragement la rendra telle ; mais celui qui persévère, surmontera toutes les difficultés.

Une vaine espérance flatte le cœur du fou ; mais le sage ne lui donne jamais entrée dans le sien.

Que tous tes désirs ayent la raison pour guide ; & ne porte pas tes espérances au delà des bornes de la possibilité : de cette manière, le succès couronnera tes entreprises, &

ton cœur ne sera pas ulcéré de voir ton at-
tente trompée.



SECTION II

De la Joie & du Chagrin.

Que ta joie ne soit jamais si outrée, qu'elle
enivre ton esprit; ni ton chagrin si ex-
cessif, qu'il opprime entièrement ton cœur.
Ce monde-ci ne présente rien de si réjouif-
fant, ni de si accablant, qui doive t'élever ou
t'abaisser au-delà des justes bornes de la mo-
dération.

Regarde; là bas est l'habitation de la Joie.
Elle est peinte en dehors, & respire la gaieté;
tu la reconnoîtras aux ris éclatans dont elle
retentit.

La Maîtresse de la maison se tient sur la
porte; elle appelle tous les passans; elle chan-
te, élève des cris de joie, & rit continuelle-
ment.

Elle invite d'entrer & de goûter les plai-
sirs de la vie, qui, selon elle, ne trouvent que
dans sa demeure.

Ils se nomment les enfans de la joie; ils
paroissent contents & bien amusés; mais la
folie & l'extravagance accompagnent toutes
leurs actions.

Ils sont liés entr'eux par des chaînes for-
mées

mées de tout ce qui est ruineux & nuisible; ils ne tendent qu'au mal, & l'abyssine de destruction est entr'ouvert sous leurs pas.

Tourne-toi de l'autre côté: tu verras le séjour de l'affliction dans cette vallée couverte d'arbres, qui le dérobent à la vue des hommes.

Son sein est gonflé de soupirs, sa bouche ne profère que de tristes plaintes; elle aime à se repaître de la misère humaine.

Elle contemple, en pleurant, les accidens ordinaires de la vie; la faiblesse & l'iniquité de l'homme font sans cesse couler ses larmes, & forment la matière de ses lamentations.

Toute la nature lui paroît regorger d'iniquités; chaque objet qu'elle apperçoit prend le caractère ténébreux de son esprit: la voix de la plainte & de l'abattement s'entend chez elle jour & nuit.

N'approche point de sa demeure: son haleine est contagieuse; elle dessèche les fruits, & fane les fleurs qui ornent le jardin de la vie.

En t'écartant de la maison de la Joie, que tes pieds ne t'égarerent pas du côté de ce triste domicile; mais suis avec attention le sentier du milieu, qui te menera, par une montée douce, au réduit de la tranquillité.

Là résident la sûreté & la satisfaction; elle est riante, mais non gaie, & sérieuse sans être

tre grave ; elle envisage d'un œil égal les joies & les chagrins de la vie.

De là, comme d'une éminence, tu découvriras la folie & la misère de ceux qui, emportés par la gaieté de leurs cœurs, n'ont pour compagnie assidue, que la volupté, ou ceux qui consomment leurs jours en se plaignant des misères & des calamités humaines.

Tu regarderas en pitié les uns & les autres, & leur conduite mal concertée te garantira de l'égarement.



S E C T I O N III.

De la Colere.

Comme un tourbillon de vent, dans la fureur, déracine les arbres & défigure la face de la terre ; ou, comme un tremblement de terre renverse, par les convulsions, les plus solides édifices : ainsi la violence d'un homme qui s'abandonne à la colere, repand de tous côtés la désolation ; le danger & la destruction sont dans ses mains.

Mais considère-le & n'oublie pas tes propres foiblesses, tu pardonneras aisément les faites d'autrui.

Ne te livre point à la colere ; c'est aiguïser une épée pour te blesser toi-même, ou pour tuer ton ami.

Si tu supportes patiemment une légère provocation, ta patience te sera imputée à sagesse; & si tu l'effaces de ton souvenir, ton cœur ne te fera aucun reproche.

Ne vois-tu pas que l'homme colere perd la raison & le sens, pendant que tu conserves le tien; que l'emportement d'autrui te serve de leçon.

Ne fais rien en colere: pourquoi se mettre en mer dans le tems d'une tempête furieuse?

Si tu peux exactement réprimer ta colere, il est sage de la prévenir: évite donc toutes les occasions d'y tomber, ou sois sur tes gardes lorsqu'elles surviennent.

Un fou se choque des impertinences d'autrui; le sage les méprise.

Ne t'abandonne pas à la vengeance; elle tourmentera ton cœur, & gâtera tes meilleures inclinations.

Sois toujours plus prêt à pardonner, qu'à rendre injure pour injure. Celui qui cherche la vengeance, se creuse un précipice à lui même, & travaille à sa propre destruction.

Une réponse douce à un colérique, fait l'effet de l'eau jettée sur le feu, & change un ennemi en ami.

Réfléchis combien peu de choses sont réellement dignes de colere, & tu seras étonné que d'autres, que des insensés s'y abandonnent.

Son principe se trouve dans la folie & dans la foiblesse; mais fais un retour sur toi-même, & sois sûr qu'elle est rarement sans repentir.

La honte est annexée à la folie; & les remords sont attachés à la violence.



S E C T I O N IV.

De la Pitié.

Comme le Printems fait fleurir & produit des fleurs, comme l'Été rend la moisson heureuse, ainsi la Pitié verse ses bienfaits sur les infortunés.

Celui qui a compassion d'autrui, le ménage la même ressource; mais l'homme sans miséricorde n'en mérite point.

Le Boucher voit couler, sans pitié, le sang de l'Agneau; & l'homme inhumain n'est point touché de la misère des autres.

Mais les larmes du cœur sensible, tombent comme la rosée du sein du Printems.

Ne ferme donc pas l'oreille aux cris du Pauvre, & n'endurcis point ton cœur contre les calamités de l'innocence.

Quand les Orphelins implorent ton secours; lorsque la Veuve a recours; à toi dans l'excès de sa douleur, sois sensible à son affliction, & vole au secours de ceux qui sont sans soutien,

Lors-

Lorsque tu vois ton semblable nud, trembler de froid, & sans retraite, que la pitié ouvre tes entrailles; que les ailes de la charité le couvrent & lui conservent la vie, afin que ta propre ame puisse vivre.

Tandis que le malade indigent gémit sur son triste grabat; pendant que le malheureux languit sur le fumier ou dans la prison, ou que des cheveux blancs invoquent ton assistance, comment peux-tu te livrer à des plaisirs superflus sans songer à leurs besoins.

SECTION V.

Dis Désir & de l'Amour.

Jeune homme, sois en garde contre les traits de la volupté & que les amusemens qui te sont offerts par la Prostituée ne te tentent pas.

L'impétuosité des desirs en dérange & anéantit les poursuites; son acharnement précipitera ta perte.

Ne soumets donc point ton cœur à ses agaceries, & ne souffre pas que ton ame soit asservie par ses douceurs.

La source de la santé, nécessaire pour entretenir le cours des plaisirs, sera bientôt desséchée, & celle de la joie tarie.

La vieillesse te surprendra dans tes plus be-

aux jours; ton soleil se couchera dans la fleur de ta jeunesse.

Mais lorsque la vertu & la modestie éclairent les charmes d'une belle femme son éclat est plus brillant que celui des étoiles; on ne peut résister à sa puissante influence.

La blancheur de son sein surpasse celle des lys; son sourire est plus délicieux qu'un jardin de Roses.

L'innocence de ses yeux ressemble à celle de la Tourterelle; la vérité, la simplicité résident au fond de son cœur.

Les baisers de sa bouche sont plus doux que le miel, & les parfums de l'Arabie s'exhalent de ses lèvres.

Ne ferme plus l'entrée de ton ame au tendre amour; la pureté de sa flamme ennoblera ton cœur; & en l'adoucisant, elle le rendra propre aux plus belles impressions.



TROISIÈME PARTIE.

SECTION I.

De la Femme.

Fille charmante de l'amour, sois attentive aux instructions de la Prudence, & que
prin.

principes de la vérité jettent de profondes racines dans ton ame.

Ainsi les charmes de ton esprit donneront encore du lustre à l'élégance de ta figure; & ta beauté, semblable à la Rose, retiendra toute la douceur, lors même que sa première fraîcheur sera passée.

Dans le printems de ta jeunesse, dans le matin de tes jours, quand les yeux des hommes seront fixés agréablement sur toi, & que la nature interprétera leur langage, prends garde à leurs discours séducteurs; garde bien ton cœur, & ne prête pas l'oreille à leurs sollicitations persuasives.

Souviens-toi que tu es la compagne raisonnable de l'homme, & non l'esclave de sa passion. La Destination n'est pas seulement de satisfaire ses appétits grossiers, mais de l'assister dans les travaux de la vie, de le flatter par ton tendre attachement, & te récompenser ses soins par tes caresses.

Qui est celle qui subjugué le cœur de l'homme, & qui regne souverainement sur son ame?

Regarde, la voilà qui marche avec une douceur virginale: l'innocence est dans son esprit, & la modestie sur ses joues.

Ses mains cherchent le travail, & ses pieds ne se plaisent pas à courir de côté & d'autre.

Elle est habillée proprement; elle mange

avec modération; la douceur & l'humilité forment sa couronne.

Les sons les plus flatteurs sortent de sa langue; le miel découle de ses lèvres.

La décence est dans toutes ses paroles, & dans ses réponses règnent l'aménité & la vérité.

L'obéissance & la soumission sont les leçons de sa vie; la paix & la félicité sont sa récompense.

Devant ses pas marche la Prudence, & la Vertu est à sa droite.

Dans ses yeux brillent la douceur & l'amour; mais la discrétion est assise sur son sourcil.

La Langue licencieuse en sa présence est muette; le respect qu'inspire sa vertu lui impose silence.

Lorsque le scandale est le plus occupé, & que la réputation du prochain est impitoyablement déchirée de toutes parts, si le bon esprit & la charité n'ouvrent pas sa bouche, le doigt du silence est sur ses lèvres.

Son sein est l'asile de la bonté, & dès-là elle ne soupçonne aucun mal d'autrui.

Heureux le mortel qui en fera son épouse, & l'enfant qui l'appellera sa mère!

Elle préside à la maison, & la paix y règne; elle commande avec jugement, & est obéie.

Elle

Elle se leve matin, songe à ses affaires, & donne à chacun la tâche convenable.

Le soin de sa famille est tout son plaisir & toute son étude; l'élégance & la frugalité sont les ornemens de sa maison.

Sa prudente économie fait honneur à son époux; il l'entend louer avec une joie secrète.

Elle élève l'esprit de ses enfans à la sagesse, & son exemple forme leurs mœurs.

Sa parole est pour eux une loi; son regard ordonne l'obéissance.


Elle parle, & les Domestiques courent: elle marque le moindre désir, & la chose est executée; car l'amour remplit leurs cœurs, & sa bienfaisance donne des ailes à leurs pieds.


Elle ne s'enfle pas dans la prospérité, & dans l'adversité elle guérit patiemment les blessures de la fortune.

Elle adoucit les inquiétudes de son époux par ses conseils, & le soulage par ses caresses. Il met son cœur entre ses mains, & il reçoit de la consolation.

Heureux, encore une fois, le mari d'une telle femme! Heureux les enfans qui l'appelleront leur mere!




 QUATRIÈME PARTIE.


 SECTION I.

De la Consanguinité & Parenté.

Prens une compagne, & conforme-toi à l'ordre de Dieu: associe-toi une femme, & sois un fidèle membre de la société.

Mais examine avec attention, & ne détermine pas tout d'un coup; de ton choix dépend ta félicité future.

Si la femme qui attache tes regards perd beaucoup de tems à le parer: si elle est idolâtre de ses charmes, & si elle aime à s'entendre louer si elle rit beaucoup, & parle haut; si elle a de la répugance à rester dans la maison paternelle, & si ses yeux parcourent, avec hardiesse, les visages des hommes, ses charmes égaleroient-ils ceux du Firmament, détourne-en tes yeux, fuis les pas, & ne souffre pas que ton ame soit la victime de ton imagination.

Mais lorsque tu trouveras un cœur fort sensible, uni à des mœurs douces, à un esprit raisonnable, & à une figure qui de plaît, a-

mene

mène cette femme dans ta maison; elle est digne d'être ton amie, ta campagne, l'objet de ton attachement.

Chéris-la comme une bénédiction d'en-haut; & par ta conduite affective, gagne son cœur.

Elle est la Maîtresse de la maison traite-la donc avec respect; afin que tes Domestiques aient pour elle toute la soumission qu'ils lui doivent.

Ne t'oppose pas à son inclination, sans sujet; elle partage tes inquiétudes, fais-la participer à tes plaisirs.

Reprens ses fautes avec douceur; n'exige pas avec rigueur l'obéissance, qu'elle te doit.

Verse tous tes secrets dans son sein; ses conseils sont sincères, & tu ne seras pas trompé.

Sois fidèle au lit nuptial; elle est la mère de tes enfans.

Quand elle est malade & qu'elle souffre, que ta tendresse adoucisse ses maux. Un regard de pitié & d'amour, de ta part, soulagera plus sa douleur que dix Médecins.

Considère la foiblesse de son sexe, & la délicatesse de son corps; ne sois pas trop sévère pour elle, & souviens-toi de tes propres imperfections.

S E C T I O N II.

Du Pere.

Toi qui es Pere, réfléchis sur l'importance du dépôt qui t'est confié. Être que tu as produit, t'es obligée de le protéger & de le soutenir.

Il dépend de toi que ton enfant soit la bénédiction ou le tourment de ta vie, un citoyen utile ou sans mérite.

Applique-toi de bonne heure à son instruction, & nourris son esprit des maximes de la vérité,

Que tes yeux soient toujours ouverts sur ses inclinations & sur ses penchans : perfectionne-le dans sa jeunesse ; sans souffrir qu'aucune mauvaise habitude croisse avec l'âge.

Par ce moyen ; il s'élevera comme le cèdre ; sa tête se verra par-dessus tous les arbres de la forêt.

- Un fils vicieux est la honte de son pere : celui qui est vertueux honnore ses cheveux gris.

- Tu es le maître du terrain, qu'il ne manque pas de culture ; tu recueilleras le grain que tu auras semé.

Apprens lui l'obéissance, & il te bénira ; la modestie, & il n'aura jamais à rougir de rien.

In-

Inspire-lui la reconnoissance, & il recevra des bienfaits; l'amour des hommes, & il gagnera l'affection des autres.

Accoutume-le à être tempérant; & il jouira de la santé; à être prudent, & la fortune le suivra partout.

N'oublie pas de le rendre juste & équitable; il sera estimé dans le monde, & son cœur ne lui fera jamais de reproches.

Rens-le soigneux & actif, & il augmentera son bien; de bon naturel, & son esprit sera exalté.

Donne-lui la science, & sa vie sera utile; la Religion, & sa mort sera heureuse.



SECTION III.

Du Fils.

Que l'homme apprenne la sagesse des créatures du Tout-Puissant, & qu'il s'applique à lui-même les instructions qu'elles donnent.

Va dans le désert: tu y verras la Cigogne, & qu'elle te serve d'exemple. Elle porte son père âgé sur ses ailes, le loge en sûreté, & pourvoit à sa nourriture.

La piété filiale est d'un plus grand prix que tous l'encens de Perse offert au Soleil.

Elle

Elle exhale un parfum plus agréable que les aromates, dont les vents d'ouest répandent l'odeur dans les campagnes de l'Arabie.

Sois donc reconnoissant envers ton Pere, car il t'a doigné la vie; & envers ta Mere car elle t'a porté.

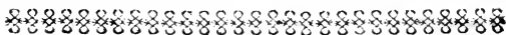
Fais attention à les paroles; elles sont proferées pour ton bien. Ecoute ses avertissemens; c'est l'amour seul qui les lui dicte.

Il a veillé à ton bien-être, travaille pour le mettre à son aise; fais honneur à son âge, & ne souffre pas que ses cheveux blancs soient moins respectés qu'ils ne doivent l'être.

N'oublie pas la foiblesse de ton enfance, ni les divers degrés de ton accroissement.

Soulage les infirmités de tes perens vieux; soutiens-les dans le déclin de la vie.

C'est ainsi qu'ils descendront en paix au Tombeau; & tes propres enfans, respectant ton exemple, te rengront les mêmes devoirs.



S E C T I O N IV.

Des Freres.

Vous êtes les enfans d'un même pere, dont les soins vous ont élevés, & vous avez sucé le lait de la même mere.

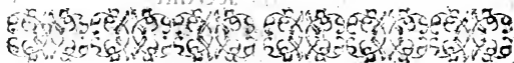
Que les liens de l'affection vous attachent
donc

donc à vos frères, afin que la paix, qui produit tous les biens, se conserve dans la maison paternelle.

Quand vous vous séparerez dans le monde, souvenez-vous que la parenté, qui vous lie, exige de vous un amour & une union réciproques; & ne préférez pas un étranger.

Si ton frère est dans l'adversité, assiste-le; si ta sœur est dans l'embarras, ne l'abandonne point.

Ainsi la fortune de ton pere contribuera au maintien de toute la race; la sollicitude paternelle, revivant dans cet amour mutuel, sera continuée à tous les enfans.



CINQUIEME PARTIE. DE LA PROVIDENCE,

Ou des distinctions accidentelles des hommes.

SECTION I.

Du Sage & de l'Ignorant.

Les dons de l'intelligence sont des trésors du Souverain Etre: il en donne à chacun sa portion, suivant sa volonté.

T'a-t'il donné, de la sagesse, a-t'il éclairé

ton esprit ? Communique toi à l'Ignorant pour son instruction, au sage pour ton propre profit.

La vraie sagesse est bien moins présomptueuse que la folie. Le Sage doute souvent, & change de volonté. L'Insensé est opiniâtre : il n'hésite jamais, sur quoi que ce soit ; il sçait tout, si ce n'est qu'il ne sçait rien.

L'orgueil de l'homme ignorant est une chose abominable, & la demangeaison de parler est un excès de folie. Il est cependant de la sagesse de souffrir leur impertinences, & d'avoir compassion de leurs absurdités.

Ne sois pas néanmoins enflé de ta propre opinion ; ne te vante pas d'une intelligence supérieure. La plus sublime pénétration dont l'humanité soit capable, n'est qu'aveuglement & puérité.

L'homme sent ses imperfections, & il en est humilié, sans pouvoir se dédommager par sa propre approbation.

Mais le fou contemple sans cesse l'étroit ruisseau de son esprit, & il est charmé des petites pierres qu'il trouve au fond : il les prend, il les présente comme des perles, & se réjouit des applaudissemens de ses semblables.

Il se vante d'avoir acquis des choses de nulle valeur ; mais il n'apperçoit rien de ce qu'il est honteux d'ignorer.

Dans les sentiers même de la sagesse, il n'aspire qu'après la folie, & la honte d'être trom-

trompé dans son attente, est la récompense de son travail.

Le Sage orne & cultive son esprit: l'accroissement des Arts fait ses délices; en les rendant utiles au Public, il se couronne d'honneur.

Il est pourtant convaincu que la première & la plus belle science, est d'atteindre à la vertu: toute son application ensuite est de s'occuper de sa félicité temporelle.



S E C T I O N II.

Du Riche & du Pauvre.

L'homme à qui Dieu a donné des richesses, & qu'il a doué d'un esprit capable d'en faire un bon usage, a reçu de lui une singulière faveur.

Il regarde son opulence avec une vraie satisfaction, parce qu'elle lui procure les moyens de faire du bien.

Il protège le pauvre à qui on a fait du tort, & il ne souffre pas que le puissant opprime le foible.

Il cherche des objets de compassion; il s'informe de leurs besoins; il les soulage avec discernement & sans ostentation.

Il fait faire beaucoup de travaux, & par-là,

il enrichit son Pays : il occupe de Laboureur,
& les Arts se perfectionnent.

Il regarde le superflu de sa table comme
le patrimoine des pauvres, dont il est environ-
né, & il ne les en frustre jamais.

Sa bienveillance naturelle n'est point arrê-
tée par sa fortune. Il se réjouit d'être riche,
& sa joie n'est point sujette au blâme.

Mais malheur à celui qui accumule des
trésors, & qui se satisfait dans leur possession.
Malheur à celui qui méprise ou qui attriste
les visages des pauvres, & qui ne fait pas at-
tention à la sueur qui coule de leur front.

Il prospère par l'oppression, sans la sentir :
la ruine de son frere ne lui cause aucun
trouble.

Il boit les larmes de l'orphelin comme du
lait, & les cris de la veuve font pour ses oreil-
les une agréable musique.

Son cœur est endurci par l'amour des ri-
chesses ; aucune douleur ni aucune misere ne
peut le toucher.

Cependant la malédiction de l'iniquité le
poursuit ; il vit dans une crainte perpétuelle ;
les inquiétudes de son esprit, & la rapacité de
ses desirs, vengent bien les malheureux qu'il
a faits.

Peut-on comparer les miseres de la pau-
vreté, aux déchiremens qu'éprouve le cœur
du mauvais Riche ;

Que

Que le Pauvre le console, & même se réjouisse ; il en a plusieurs raisons.

Il mange en paix ; sa table n'est point environnée d'une foule de parasites.

Il n'est point incommodé, de Domestiques nombreux, ni importuné de sollicitations.

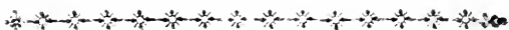
Privé des mets délicats du Riche, il échappe à ses maladies.

Le pain qu'il mange n'est-il pas plus agréable à son palais ? L'eau qu'il boit n'éteint-elle pas sa soif, & beaucoup plus délicieusement que les délicates boissons des voluptueux ?

Son travail maintient sa santé, & lui procure un repos délicieux, que la plume du meilleur lit refuse à la paresse.

Il renferme ses desirs dans les bornes de son humble condition ; & le calme satisfaisant dont-il jouit, est plus doux que toutes les acquisitions de l'opulence & de la grandeur.

Que le Riche ne présume donc pas de son abondance ; & que le Pauvre ne se décourage point pour son indigence ; car la Providence divine a distribué des félicités à l'un & à l'autre.



S E C T I O N III.

Des Maîtres & des Domestiques.

Homme, soumis à d'autres hommes, ne gémiss pas de ta servitude : c'est l'ordre de la Divinité. Cet état a ses avantages ; il éloigne de toi les inquiétudes & les sollicitudes de la vie.

L'honneur d'un Domestique est sa fidélité ; ses vertus les plus éclatantes sont la soumission & l'obéissance. Sois donc patient sous les réprimandes de ton Maître, & quand il te rebûtera, ne répons pas ; le silence de ta résignation ne sera pas oublié.

Sois attentif à ses intérêts, diligent dans ses affaires, & fidèle à la confiance qu'il te donne.

Ton tems & ton travail lui appartiennent ; ne le fraude ni de l'un ni de l'autre, parce qu'il de paie pour cela.

Toi, Maître, sois juste envers ton Domestique ; si tu veux t'assurer son attachement & son exactitude ; que tes ordres soient raisonnables, si tu veux une prompte obéissance.

Homme, il a l'esprit de l'homme ; la rigueur & la sévérité peuvent inspirer la crainte, & jamais l'amour.

Mêle la bonté aux réprimandes, & la rai-
son

son à l'autorité; c'est ainsi que tes avertisse-
mens frapperont son cœur, & son devoir de-
viendra pour lui un plaisir.

La reconnoissance l'obligera à te servir a-
vec une régularité scrupuleuse, son amour le
portera à t'obéir avec joie mais aussi ne man-
que pas de récompenser convenablement sa
promptitude & sa probité.



SECTION IV.

Des Princes & des Sujets,

Otoi, favori du Ciel, que les enfans de
l'homme, des égaux, ont élevé à la Sou-
veraine Puissance, & établi pour gouverner,
confidère l'importance & les engagements,
d'un pareil dépôt, beaucoup plus que la di-
gnité & la grandeur de ton état.

Tu es vêtu de pourpre & assis sur le Trô-
ne; la majesté couvre ton front; tu portes
le Sceptre. Mais ce n'est pas pour toi-mê-
me que ces ornemens t'ont été donnés; c'est
pour le bien de tes Peuples.

La gloire d'un Roi est la prospérité de ses
Peuples; son pouvoir & son autorité résident
dans le cœur de ses Sujets.

L'esprit d'un Monarque est exalté; de-là
l'élevation de sa place. Il réfléchit sur de

grandes choses, & il cherche des occupations dignes de sa puissance.

Il assemble les Sages de son Royaume ; il les consulte librement, il écoute leurs opinions.

Il s'applique à connoître le génie de son Peuple ; il discerne les talents des hommes, & leur distribue les emplois, suivant leur capacité.

Les Magistrats qu'il a choisis sont équitables, & il ne se laisse pas tromper par ceux qui ont sa faveur.

Il favorise les Arts, & ils fleurissent : les sciences se cultivent & s'embellissent sous sa main.

Il se plaît avec les Sçavans & avec les hommes de génie ; il excite leur émulation, & la gloire de son Empire est augmentée par leurs travaux.

L'esprit du Marchand qui étend son commerce, l'industrie du Fermier qui améliore les terres, la dextérité de l'Artiste, les progrès de l'homme studieux, sont honorés de sa bienveillance, & de sa protection, & récompensés par sa magnificence.

Il fonde de nouvelles Colonies, & construit des Vaisseaux ; les Rivieres forment des Havres pour la sûreté ; son Peuple regorge de richesses, & son Etat devient de jour en jour plus puissant.

La sagesse & l'équité dictent les décrets : les Sujets jouissent paisiblement des fruits de leurs travaux, & leur bonheur consiste à observer les Loix.

Ses décisions sont fondées sur la clémence ; mais il est ferme, & ne fait acception de personne dans la punition des crimes.

Ses oreilles sont toujours ouvertes aux plaintes de ses Sujets ; il retient la main de l'oppressé, & les délivre de sa tyrannie.

Ses Peuples, remplis de vénération & d'amour, le regardent tous comme leur père ; ils l'envisagent comme le conservateur de leur félicité.

Cette affection fait naître en lui les mêmes sentimens, le même attachement à ses Peuples ; il n'est occupé qu'à assurer de plus en plus leur bonheur.

Il ne s'élève aucuns murmures contre lui ; les complots de ses Ennemis ne mettent pas l'Etat en péril.

Ses Sujets, affectionnés & fidèles, sont toujours prêts à le défendre, & à opposer à l'ennemi un mur d'airain.

L'armée du Tyran fuit devant eux, comme la paille & dissipée par le vent.

La paix & la sécurité sont la bénédiction de ses Peuples ; la gloire & la force environnent éternellement son Trône.



SIXIÈME PARTIE.

DES DEVOIRS.

De la Société.

SECTION I.

De la Bienfaisance.

Quand tu consideres tes besoins, lorsque tu réfléchis sur tes imperfections, reconnois, fils de l'homme, la bonté de Dieu, qui t'a honoré de la raison, gratifié de la parole, & placé dans la société des hommes, pour donner & recevoir réciproquement les secours inséparables de l'humanité, & remplir des obligations mutuelles.

Ta nourriture, le vêtement qui te défend des injures de l'air, la jouissance des consolations & des agrémens de la vie, tu dois tout cela à l'assistance des autres, & tu ne peux y participer que dans les liens de la société.

C'est donc ton devoir d'être l'ami des hommes, comme il est de ton intérêt qu'on soit le tien.

Comme la Rose exhale naturellement une
odeur

odeur très douce, ainsi le cœur bienfaisant produit, sans effort, de bonnes œuvres.

Il jouit du repos & de la tranquillité de son ame: joyeux de la prospérité de son voisin, il n'ouvre pas l'oreille à la calomnie; mais les défauts des hommes lui donnent du chagrin.

Son désir est de faire du bien, & il en cherche les occasions: en secourant son semblable, il se soulage lui même.

Par l'étendue de sa raison, il comprend dans ses souhaits la félicité de tous les hommes; & par la générosité de son cœur, il tâche d'y contribuer de sa part, autant qu'il est en lui.

S E C T I O N II.

De la Justice.

La paix de la société dépend de la Justice, & le bonheur des individus de la jouissance sûre des possessions de chacun.

Que tes desirs soient donc bornés par la modération, & qu'ils soient toujours dirigés par la justice.

N'envie pas le bien de ton prochain; que la pauvreté, quelle qu'elle soit, soit sacrée pour toi.

Qu'au-

Qu'aucune tentation ne te porte, qu'aucune provocation même ne t'excite à lever la main, pour attenter à la vie : ne décrie point sa réputation ; ne porte point faux témoignage contre lui.

Ne corromps pas son Domestique, afin qu'il le trompe, ou qu'il l'abandonne, & garde-toi, sur toutes choses, de séduire sa femme ; tu causerois à son cœur une affliction que tu ne pourras jamais soulager ; tu lui ferois une injure irréparable.

Sois juste & impartial en traitant avec les hommes, & agis avec eux, comme tu voudrois qu'ils fissent avec toi.

Sois fidèle à la confiance des autres, & ne trompe pas celui qui compte sur toi ; sois convaincu que c'est un plus grand crime aux yeux de Dieu, de trahir que de voler.

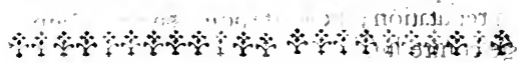
N'opprime pas le pauvre, & ne frustrer jamais l'ouvrier de son salaire.

Quand tu vends pour bénéficier, consulte ta conscience ; contente-toi d'un gain modique, & ne profite pas de l'ignorance de l'acheteur.

Paye exactement tes dettes ; car celui qui t'a prêté a compté sur ta bonne foi, & il est injuste & bas de retenir ce qui lui est dû.

Enfin, enfant de la société ; fouille dans le secret de ton cœur, rappelle ta mémoire, & si tu trouve avoir commis quelque faute

au préjudice d'autrui, sois-en honteux & affligé; répare le tort le plus promptement & le plus pleinement qu'il fera dans ton pouvoir.



SECTION III.

De la Charité

Heureux l'homme qui a fait prendre racine dans son cœur à la bienfaisance: le fruit qui en proviendra, sera la charité & l'amour du prochain.

De cette source couleront des fleuves de bonté, qui se déborderont à l'avantage des hommes.

Il assiste l'indigent dans ses besoins, il se feroit satisfait de pouvoir contribuer à la prospérité de tout le monde.

Il ne censure pas son voisin; il n'ajoute aucune foi aux histoires de la médisance & de la calomnie, & il ne les répète jamais.

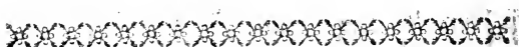
Il pardonne les injures des hommes, & les efface de sa mémoire: la vengeance & la malice sont bannies de son cœur.

Il ne rend pas le mal pour le mal; il ne hait pas même ses ennemis: il ne repousse leurs injures que par des avis pleins d'amitié.

La douleur & la misère des hommes le touchent d'une sincère compassion; il tâche de

de diminuer le poids de leurs infortunes ; & la satisfaction qu'il ressent, quand il a réussi, récompense abondamment son travail.

Il calme la colère & la fureur ; il accommode ses querelles ; il prévient les maux de la discorde & de l'animosité ; il entretient la paix dans son voisinage, & son nom y est respecté avec louanges & bénédictions.



S E C T I O N IV.

De la Gratitude.

Comme les branches de l'arbre en rendent le suc à la racine qui l'a fourni ; comme une rivière restitue ses eaux à la mer d'où elles proviennent : ainsi le cœur de l'homme reconnoissant se plaît à rendre le bien pour le bien.

Il avoue toujours avec joie le bienfait qu'il a reçu, & il regarde son bienfaiteur avec autant d'amour que d'estime.

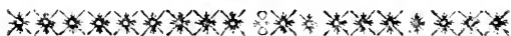
S'il n'est pas dans son pouvoir de l'égaliser, il en conserve précieusement la mémoire dans son cœur & ne l'oublie jamais.

La main de l'homme généreux ressemble aux rivières, qui répandent sur la terre des fruits des herbes & des fleurs : mais le cœur de l'homme ingrat est semblable à un désert, qui
boit

boit avidement la pluie qui tombe du Ciel l'engloutit d'abord, & ne produit rien.

Ne porte point envie à ton bienfaiteur, & ne cache pas le bien qu'il t'a fait; car quoiqu'il soit bien plus heureux de faire du bien, que d'en recevoir; quoi que la générosité nous comble de l'admiration; l'humilité de la gratitude, dans un cœur vraiment sensible, est bien agréable aux yeux de Dieu & des hommes.

Mais ne reçois rien du superbe; garde-toi d'être redevable au faux généreux, ni à l'avaire; car la vanité de l'orgueil tôt ou tard t'exposera à la honte, & l'avidité de l'avarice ne fera jamais satisfaite.



S E C T I O N V.

De la Sincérité.

Toi, pour qui la vérité seule a des attraits, & dont la simplicité de ses charmes a fixé le cœur, sois-lui fidèle & ne l'abandonne point; ta vertueuse persévérance te couronnera de gloire.

La langue de l'homme sincère a sa racine dans son cœur; l'hypocrisie & la tromperie n'ont pas de place dans sa bouche.

Il rougit, il est confondu à la vue de la faulxeté; mais il dit la vérité d'un œil ferme.

Il soutient, en véritable homme, la dignité de son caractère, & dédaigne de s'abaisser jusqu'à l'hypocrisie.

Il est d'accord avec lui-même, & n'est jamais embarrassé: il a pour la vérité tout le courage nécessaire, mais il redoute le mensonge.

Il est infiniment au-dessus de la bassesse de la dissimulation; ses paroles sont la pensée de son cœur.

Il ouvre cependant les lèvres avec circonspection & prudence; il s'étudie à bien penser, & parle avec discrétion.

Il conseille avec amitié, reprend librement, & exécute tout ce qu'il a promis.

Mais le cœur de l'hypocrite est caché: il accommode ses paroles au ton de la vérité; il en emprunte le langage, tandis que toute sa vie est employée à tromper.

Il rit avec l'affliction, & pleure avec la joie: ses discours captieux ne se peuvent interpréter ni pénétrer.

Semblable à la Taupe, il travaille dans les ténèbres, & se croit en sûreté; mais tôt ou tard il se précipite dans la lumière, se découvre, & s'expose avec son ordure sur la tête.

Il passe ses jours dans une contrainte perpétuelle; sa langue & son cœur ne sont jamais d'accord.

Il aspire à la réputation d'un homme droit & s'enveloppe dans les pensées tortueuses de ses finesse.

O fou, ô insensé ! toutes les peines que tu te donnes pour cacher ce que tu es, seroient plus que suffisantes pour te rendre ce que tu devrois être. Les enfans de la sagesse se moqueront de tes vaines subtilités, lorsque, dépouillé de ton masque, tu seras livré au mépris par le doigt de la dérision.



SEPTIÈME PARTIE.

DE LA RELIGION.

Il n'y a qu'un Dieu, Auteur, Createur & Gouverneur de ce monde, tout-puissant, incompréhensible.

Le Soleil n'est pas Dieu, mais peut être sa plus noble image : son éclat éclaire le monde, sa chaleur donne la vie aux productions de la terre. Admire-le comme une creature qui est l'instrument de la Divinité, mais ne lui rends aucun culte.

C'est à celui là seul, qui est la suprême sagesse

gesse & la bienfaisance même, qu'appartiennent l'adoration, les actions de grâces, & la louange.

Qui a fait le Ciel de sa main, & qui a marqué de son doigt le cours des Astres.

Qui donne à l'Océan des limites qu'il ne peut franchir, & qui ordonne à la fureur des vents de le taire.

Qui, lorsqu'il ébranle la terre, fait sémir toutes les Nations, & lorsqu'il lance son tonnerre, pénètre de crainte & déconcerte l'Impie.

Qui forme des mondes par sa parole; & puis, les frappant de son bras, les anéantit dans le moment.

Respecte la Majesté du Tout-Puissant, & ne t'expose pas à exciter sa colère, de peur que tu ne périsses.

La Providence divine regne sur tous ses ouvrages: elle gouverne & règle tout avec une sagesse infinie.

Elle a établi des Loix pour l'administration du monde, Loix admirablement variées parmi les différens êtres; & chacun obéit à sa volonté.

Dieu, dans ses profondes pensées, voit tout ce qui est, se retrace tout, & l'impénétrable avenir est ouvert ou présent à ses yeux.

Les replis les plus cachés de ton cœur,
sont

sont à découvert devant lui : il connoit tes résolutions, avant que tu les ayes formées.

Il n'y a point d'incertitude relativement à sa préscience, & dans l'ordre de sa Providence, il n'est point de hasard.

Il est admirable dans toutes les voies, ses desseins sont impénétrables, & sa maîtrise de son intelligence surpasse l'intelligence humaine.

Honore & respecte sa sagesse ; prosterne-toi humblement devant lui, & sois parfaitement soumis aux ordres de sa volonté suprême.

Le Seigneur est Saint & bienfaisant : il a créé le monde dans la miséricorde & l'amour.

Sa bonté éclate dans tous ses ouvrages : il est la source de l'excellence & le centre de la perfection.

Les créatures formées de sa main manifestent sa bonté divine, & chantent ses louanges : il les a toutes revêtues de la beauté qui leur est propre ; il nourrit de sa main tout ce qui respire, & il conserve tous les êtres de génération en génération.

Si nous levons les yeux au Ciel, sa gloire brille de toutes parts : si nous les portons sur la terre, tout est rempli de sa magnificence.

Les Montagnes & les Vallées publient sa

grandeur & ses bienfaits; les Champs, les Rivières & les bois font retentir ses louanges.

Mais toi, Mortel, il t'a distinguée par une faveur singulière; il t'a élevé au-dessus de toutes les créatures.

Il t'a donné la raison pour maintenir ton pouvoir; il t'a doué d'un langage propre à être perfectionné par le commerce de tes semblables.

Il t'a accordé un entendement capable de méditation, pour te mettre en état de contempler & d'adorer ses perfections inconcevables; & dans les Loix qu'il a fixées pour la règle de ta vie, il a tellement lié tes devoirs à la nature de ton être, que l'obéissance à ses préceptes fait ton vrai bonheur.

Loue donc sa bonté par des Hymnes qui peignent ta reconnoissance; réfléchis en silence sur les merveilles de son amour; que ton cœur se répande en actions de grâces; que tes lèvres publient ses louanges; que tes actions marquent ton attachement à sa Loi.

Le Seigneur est juste; il juge la terre avec équité, avec vérité. N'a-t'il pas fondé ses Loix sur la clémence & la bonté? & n'en punira-t'il pas les infacteurs?

Ne crois point, homme audacieux, parce que ta punition est différée, que le bras du Seigneur

Seigneur soit affoibli, & ne te flatte pas qu'il tolere tes iniquités.

Ses yeux pénètrent les secrets de ton cœur, & ils sont gravés dans la mémoire; il ne distingue ni les personnes, ni les rangs.

Le Grand & le Petit, le Sage & l'Ignorant, une fois délivrés des liens de cette vie mortelle, recevront également, suivant leur mérite, par le jugement du Créateur, une juste & immortelle récompense.

Alors trembleront le coupable & l'obstiné prévaricateur; mais le cœur du juste sera rempli de joie.

Crains le Seigneur tous les jours de ta vie; marche dans les sentiers qu'il t'a tracés; que la prudence t'avertisse; que la tempérance te retienne; que la justice te conduise par la main; que la bienveillance échauffe tes entrailles, & que ta reconnoissance pour le Ciel t'inspire le culte que tu lui dois. Tu jouiras, par ce moyen, du bonheur le plus pur dans le cours de ta vie mortelle, & tu parviendras un jour à la suprême félicité, dont l'éternité sera le terme.

F I N.



TABLE



TABLE

DES

MATIÈRES.

INTRODUCTION, pag. 0.

PREMIÈRE PARTIE.

I. De la considération de soi-même, ou des Devoirs de l'homme considéré comme individu.	1
II. De la Modestie,	2
III. Du Travail,	4
IV. De l'Emulation,	6
V. De la Prudence,	8
VI. Du courage, de la Fermeté,	10
VII. Du Contentement,	11
VIII. De la Tempérance,	13

SECONDE PARTIE.

I. De l'Espérance & de la Crainte,	16
II. De la Joie & du Chagrin,	18
III. De la Colère,	20
IV. De la Piété,	22
V. Du Désir & de l'Amour,	23

TROIS-

TROISIEME PARTIE.

I. De la Femme,	24
-----------------	----

QUATRIEME PARTIE.

De la Consanguinité & Parenté,

I. Du Mari,	28
II. Du Pere,	30
III. Du Fils,	31
IV. Des Freres,	32

CINQUIEME PARTIE.

De la Providence, ou des distinctions accidentelles des hommes.

I. De la Sagesse & de l'Ignorance,	33
II. Du Riche & du Pauvre,	35
III. Des Maitres & des Domestiques.	38
IV. Des Princes & des Sujets,	39

SIXIEME PARTIE.

Des Devoirs de la Société.

I. De la Bienfaisance,	42
II. De la Justice,	43
III. De la Charité,	45
IV. De la Gratitude.	46
V. De la Sincérité,	47

SEPTIEME PARTIE.

I. De la Religion,	49
--------------------	----

F I N.

